P. O. Gall.
1805 b

Racine

L.

BIBLIOTECA

LA RELIGION,

POEME,

PAR MONSIEUR RACINE,

De l'Académie Royale des Inſcriptions & Belles-Lettres.

NOUVELLE ÉDITION,

revue, corrigée & augmentée par l'Auteur.

A AMSTERDAM,

Chez MARC-MICHEL REY,

M. DCC. LXVI.

975.

EPISTOLA

BIBLIOTHECA REGIA MONACENSIS.

DOMINI RASSINII, BENEDICTO XIV.

BEATISSIME PATER,

CHristianus Vates ad pedes Sanctitatis Vestræ provolutus, munus offerre audeo, si ex illo quem obtines dignitatis apice spectetur, perexiguum, si ex argumento, magnum. Versus mei laudes Religionis sonant, quos ut Principi Ecclesiæ Pastori voveam, monet materiæ majestas, suadet permagnæ illius doctrinæ celebritas, invitat spectata benegnitas quam à summis Pontificibus multi jam experti sunt Poëtæ Religiosi. Nemo nescit à Leone X. nec non à Clemente VII. Sannazarium ob eximium Poëma, Litteris Apostolicis fuisse remuneratum. Cui Vati si carminum magnificentiâ, saltem Religionis studio nequaquam cedo. In hanc enim propugnandam totus incubui adversus illos homines, qui superbiâ inflati, & inani desipientes Philosophiâ, quidquid Sacrâ fidei notâ signatur, fastidiose rejiciunt.

Huic operi subjungitur aliud, quod si non multis ante annis in lucem fuisset editum, offerre Sanctitati Vestræ eodem animo ambirem. In eo quippe Sanctorum Augustini & Thomæ de Gratiâ

TRADUCTION DE LA LETTRE
DE MONSIEUR RACINE,
A BENOIST XIV.
TRÈS-SAINT PERE.

UN Poëte Chrétien proſterné aux pieds de Votre Sainteté, oſe lui offrir un préſent, que le haut degré de dignité dans lequel elle eſt élevée, fait paroître très-médiocre, mais qui par le Sujet deviendra grand à ſes yeux. C'eſt la gloire de la Religion que chantent mes vers. La majeſté des choſes dont je parle, m'inſpire le deſſein de les préſenter au premier Paſteur de l'Egliſe : la grande réputation qu'il s'eſt acquiſe par ſes lumieres m'y encourage, & j'y ſuis invité par cette bonté que les Souverains Pontifes ont déjà témoignée aux Poëtes qui ont conſacré leur plume à des Sujets ſaints. Perſonne n'ignore que Léon X. & Clément VII. voulurent bien par des Lettres Apoſtoliques récompenſer le fameux Poëme de Sannazar. Je n'approche pas de Sannazar par la nobleſſe des vers : mais je ſuis certain de l'égaler par mon zèle pour la Religion. Je me ſuis livré tout entier à l'ardeur de la défendre contre ces hommes enflés d'orgueil, & aveuglés par une vaine Philoſophie, qui rejettent avec mépris tout ce qui eſt marqué au ſceau divin de la Foi.

Cet Ouvrage eſt ſuivi d'un autre, que j'aurois la même ambition de préſenter à Votre Sainteté,

doctrinæ, tot Sedis Apostolicæ decretis firmatæ, tot Maximorum Pontificum Suffragiis consecratæ, carminum vim & dignitatem, juvenis adhuc addere studui.

Si quod in his duobus Scriptis excidisset imprudenti mihi verbum, Theologicæ diligentiæ minus, tanto Judice, consonum, spondeo me libenter, Beatissime Pater, ea carmina quæ Sanctitati Vestræ dissplicuerint, quantumvis mihi arrideant, promptissimâ deleturum manu. Christianum minimè juvat profana laus. Mihi sit laus maxima, Christi Vicario placere, & coronas, si quas merui, ante tronum Sublimitatis Vestræ mittere. Nulla quippe mihi sors videtur in terris optabilior, quàm illi me probare, qui celebrati meis versibus divini Ecclesiæ sponsi, gerit in terris vices, summumque illud dignitatis fastigium, ad Religionis decus, plaudente Christiano orbe, est consecutus. Hos animo penitus infixos sensus habet Sanctitatis Vestræ

Submissimus & humilimus
Servus & in Christo Filius
RASSINIUS.

Parisiis Idibus Januarii 1743.

s'il n'avoit pas paru au jour depuis plusieurs années. Dans cet Ouvrage j'osai, quoique jeune encore, entreprendre d'ajouter la force & la dignité des vers à la doctrine de saint Augustin & de saint Thomas sur la Grace, doctrine confirmée par tant de décrets du Saint Siége, & par les suffrages de tant de Souverains Pontifes.

Si dans ces deux Poëmes il m'étoit échappé imprudemment quelques termes qu'un si grand Juge ne trouvât pas conforme à l'exactitude Théologique, je m'engage sans peine à effacer d'une main prompte les vers mêmes qui flatteroient le plus mon amour-propre, s'ils avoient le malheur de déplaire à Votre Sainteté. Ce n'est point une gloire profane que doit rechercher un Chrétien : ma plus grande gloire est celle de plaire au Vicaire de Jesus-Christ & de jetter mes courones, si j'en ai mérité quelques-unes, aux pieds de son trône. Je n'ai rien en effet à souhaiter de plus avantageux pour moi sur la terre, que l'approbation de celui qui sur la terre tient la place de ce divin Epoux de l'Eglise que j'ai célébré dans mes vers, & qui remplit si dignement la Chaire dans laquelle avec l'aplaudissement de tout le Monde Chrétien, il a été placé pour la gloire de la Religion. Tels sont les sentimens que porte profondément gravés dans son cœur, de Votre Sainteté,

TRÈS-SAINT PERE,

Le très-humble, très-soumis Serviteur,
& Fils en Jesus-Christ.

RACINE.

A Paris le 11 Janvier 1743.

EPISTOLA

EMINENTISSIMI DOMINI CARDINALIS

VALENTI GONZAGUA,

SS. D. N. BENEDICTI PAPÆ XIV.

nomine ac mandato data.

ILLUSTRISSIME DOMINE,

POëma egregium ac laborioſum, quo tu Poëmatê Religionem & Res divinas intelligendi difficultate & enuntiandi periculo prope vetantes ornari ſe, eximiâ Gallicæ Linguæ dulcedine, & rarâ carminum pangendorum felicitate, mirificè pertractaſti atque ornaſti, miſſum ſibi gratiſſimum abs te munus, & perlubenter accepit & avidiſſimè deguſtavit Pontifex Maximus, qui primùm pietatem tuam in argumento ſcribendi, deinde optimum iis in rebus ſenſum atque judicium animi tui, multâ cum voluptate perſpexit, & excellentem multiplicemque doctrinam tuam, & veſtræ Linguæ leporem ubertatemque, & ingenium maximè tuum admiratus, multùm profectò gaviſus eſt, hiſce temporibus atque moribus, cùm tam multi licentiâ quâdam, & corruptelâ ingeniorum, carminibus abutuntur in argumenta vitiorum & impietatis, exortum in florentiſſimo Galliæ Regno fuiſſe te, qui Veritatis &

TRADUCTION DE LA LETTRE
DE S. E. M. LE CARDINAL
VALENTI DE GONZAGUE,
écrite de la part.
DE SA SAINTETÉ

LE Saint Pere a reçu très-favorablement, MONSIEUR, l'agréable préſent que vous lui avez envoyé. Il a goûté avec avidité un Poëme d'une ſi grande beauté, & d'un travail ſi pénible, dans lequel vous avez admirablement développé la Religion, & vous avez ſu avec l'élégante douceur de la langue Françoiſe, & l'heureuſe harmonie de vos Vers, orner des matieres divines, qui ſemblent preſque interdire tout ornement, parce qu'elles ſont ſi élevées au deſſus de la portée de notre eſprit, & qu'il eſt toujours ſi difficile de les bien expoſer. Le Souverain Pontife, après avoir reconnu d'abord avec un grand plaiſir votre piété qui vous a fait choiſir un pareil Sujet, a remarqué votre ſage & exact diſcernement dans la maniere de le traiter : il a admiré l'excellence & l'étendue de votre érudition, l'art avec lequel vous ſavez déployer les richeſſes de votre Langue, & ſur-tout la beauté de votre génie. Il a été tranſporté de joie en voyant qu'au milieu de la corruption des temps & des mœurs, lorſqu'infectés d'une contagion funeſte, & entraînés par un certain libertinage d'eſ-

Religionis causam assumens, Musas atque Poëticam facultatem, ad pristinum celebrandæ Divinatis officium atque institutum, conatu illustri ac felici, susceperis revocandam.

Gratias itaque multas & singulares pro tali munere & agit & habet tibi Pontifex Maximus, teque celebratissimi Patris gloriam in eodem genere laudis, ingenii felicitate æmulantem, atque argumento vincentem, egregiæ suæ voluntatis vult esse certum, atque confidere, ubi se ferat occasio, Pontificem ipsum Maximum de te semper & liberaliter, & lubenter ornando cogitaturum.

Apostolicam intereà tibi benedictionem paternè ac peramanter impertitur. Ego omnia fausta precor à Deo.

Romæ, 8 Febr. 1743.

Dominationis tuæ

ad officia J. Card. VALENTI.

Cum Sigillo Secretarii Statûs, & suprascriptum: Illustrissimo Domino RASSINIO, Lutetiam Parisiorum.

prit, tant d'Auteurs abuſent des Vers pour faire triompher les vices & l'impiété, il s'étoit élevé dans le ſein du floriſſant Royaume de la France, un homme qui prenant en main la cauſe de la Vérité & de la Religion, avoit par un effort auſſi louable qu'heureux, entrepris de rappeller la Poëſie à ſon ancienne inſtitution, & de rendre les Muſes à l'auguſte emploi de célébrer la Divinité.

Le Saint Pere vous remercie donc du préſent que vous lui avez fait, & vous aſſure des ſentimens de reconnoiſſance dont il eſt rempli. Charmé de ce que devenu rival d'un illuſtre Pere par vos talens dans le même genre d'écrire, vous le ſurpaſſez par le choix de la matiere, il veut que vous ſoyez certain de ſa bienveillance. Soyez donc bien perſuadé que toutes les fois que l'occaſion s'en préſentera, le Souverain Pontife lui-même ſe fera un plaiſir de vous prouver la maniere avantageuſe dont il penſe de vous.

Il vous accorde ſa bénédiction Apoſtolique avec toute ſa tendreſſe paternelle : & moi je prie Dieu de vous protéger en tout.

A Rome, le 8 Février 1743.

Diſpoſé à vous rendre ſervice,
Le Card. VALENTI.

La Lettre eſt ſcellée du Sceau du Secrétaire d'Etat, avec cette inſcription : *A Monſieur* RACINE, *à Paris.*

EPISTOLA

EMINENTISSIMI DOMINI CARDINALIS VALENTI GONZAGUA, SS. D. N. BENEDICTI PAPÆ XIV. *nomine ac mandato data.*

CLARISSIME DOMINE,

LItterarium munus, quod Pontifici Maximo nuper misisti, duobus contentum voluminibus, quorum alterum Poëticos labores tuos quintò recusos, alterum verò de Poëtica facultate egregias animadversiones, exquisitumque judicium complectitur, gratum eidem summoperè atque jucundum accidit; proptereaque gratias tibi multas suo nomine rursus haberi, novoque laudis argumento eruditionem tuum honestari præcepit. Quotiescumque enim nomen tuam & carmina ipsi versantur ob oculos, reviviscit in ejus animo memoria parentis tui de re Poëticâ optimè meriti, cujus viventis laudem, si nulla obscuravit invidia, mortui quoque nulla delebit oblivio. Quam igitur antea sum tibi testatus Pontificis animi benevolentiam, eandem confirmo iterum, & Apostolicæ benedictionis Internuncius, fausta omnia tibi precor à Deo.

Romæ 4 Kal. Sextiles 1747

Ad officia paratus J. Card. VALENTI.

D. RASSINIO, Lutetiam Parisiorum.

TRADUCTION DE LA LETTRE DE S. E. M. LE CARDINAL VALENTI DE GONZAGUE,

écrite de la part

DE SA SAINTETÉ.

LE Souverain Pontife a reçu avec joie ; MONSIEUR, l'hommage littéraire que vous lui avez rendu, en lui envoyant deux Volumes, dont le premier contient la cinquieme Edition de vos Ouvrages Poëtiques; & le ſecond plein de judicieuſes Réflexions ſur la Poëſie, fait connoître la délicateſſe de votre goût ſur cette matiere. Votre préſent a été ſi agréable à Sa Sainteté, qu'elle m'a ordonné de vous faire une ſeconde fois des remerciemens de ſa part, & de vous donner de nouvelles preuves de l'eſtime qu'elle fait de votre érudition. Votre nom & vos Vers, toutes les fois qu'ils paroiſſent à ſes yeux, lui rappellent avec l'idée du fils, le ſouvenir d'un pere qui a fait tant d'honneur à la Poëſie, & dont la gloire ſupérieure à l'envie pendant qu'il vivoit, ne pourra jamais après ſa mort être effacée par l'oubli. Je vous réitere donc les mêmes aſſurances que je vous ai déjà données de la bienveillance du Souverain Pontife ; & chargé de vous tranſmettre ſa bénédiction Apoſtolique, je prie Dieu de vous protéger en tout.

A Rome, le 29 Juillet 1747.

Diſpoſé à vous rendre ſervice,
Le Card. VALENTI.

A Monſieur RACINE, *à Paris.*

COPIE DE LA LETTRE DE S. E. M. LE CARDINAL VALENTI DE GONZAGUE, SECRÉTAIRE D'ÉTAT.

RIEN de plus flatteur pour moi que le préſent que vous venez de me faire, MONSIEUR, il m'a été aiſé de m'appercevoir que le nom de Racine ſi glorieux & ſi agréable aux Muſes, n'étoit pas mort. Je me ſuis fait un plaiſir ſingulier de préſenter à notre Saint Pere l'Exemplaire que vous lui avez deſtiné. Sa Sainteté y a été fort ſenſible: Elle m'a ordonné de vous le marquer, comme vous le verrez par la Lettre ci-jointe. Agréez en même-tems mes remerciemens auſſi ſinceres que les ſentimens de conſidération, par leſquels je voudrois vous perſuader que perſonne n'eſt à vous, MONSIEUR, avec un plus parfait attachement que

LE CARDINAL VALENTI.

A Rome, le 8 Février 1743.

A SON ÉMINENCE

MONSEIGNEUR

LE CARD. DE VALENTI.

MONSEIGNEUR,

Jamais les Muſes n'ont pu procurer à ceux qu'elles ont le plus favoriſés, une gloire comparable à celle que me procure VOTRE ÉMINENCE. La Lettre dont j'ai été honoré, flatte plus mon amour-propre que tous les lauriers du Parnaſſe, & je me livrerois à tout l'orgueil Poëtique qu'elle eſt capable d'inſpirer, ſi je ne me rappellois que je ſuis un Poëte Chrétien, & que c'eſt uniquement cette qualité que VOTRE ÉMINENCE a voulu récompenſer.

Les Poëtes, ſi naturellement jaloux, auront bien ſujet de l'être de mon bonheur; mais cette jalouſie leur ſera avantageuſe, quand ils apprendront qu'en faveur de la matiere que j'ai choiſie, VOTRE ÉMINENCE a bien voulu préſenter mes Ouvrages à SA SAINTETÉ, qui les a reçus favorablement, & qu'un ſi grand Pape a daigné jetter les yeux ſur le moindre de ſes enfans : ils ambitionneront une gloire pareille, qui ne s'accorde pas aux talens ſeuls, mais au ſage emploi des talens.

La grande récompenſe que j'ai reçue, leur doit inſpirer cette heureuſe ardeur, comme elle m'inſpire la vive reconnoiſſance, & le profond reſpect avec lequel je ſerai toute ma vie,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE ÉMINENCE,

Le très-humble & très-obéiſſant
Serviteur,
RACINE.

A Paris, le 15 Mars 1743.

PRÉFACE.

LA Raiſon qui me démontre avec tant de clarté l'exiſtence d'un Dieu, me répond ſi obſcurément lorſque je l'interroge ſur la nature de mon Ame, & garde un ſilence ſi profond quand je lui demande la cauſe des contrariétés qui ſont en moi, qu'elle même me fait ſentir la néceſſité d'une Révélation, & me force à la deſirer. Je cherche parmi les différentes Religions, celle dont cette Révélation doit être le fondement. Par le premier de tous les Livres que me donne le premier de tous les Peuples, & par la ſuite de l'hiſtoire du Monde, je trouve à la Religion Chrétienne tous les caracteres de certitude que je ſouhaite. Plein d'admiration pour elle, je m'y ſoumettrois auſſi-tôt, ſi je n'étois arrêté par l'obſcurité de ſes myſteres & par la ſévérité de ſa morale. J'examine la foibleſſe de mon eſprit, & je reconnois que ma Raiſon ne doit pas être ma ſeule lumiere. J'examine mon cœur, & je reconnois que la Morale Chrétienne eſt conforme à ſes beſoins. J'embraſſe avec joie une Religion auſſi aimable que reſpectable.

Tel eſt le plan de cet Ouvrage, que j'ai conduit ſur cette courte penſée de M. Paſcal : *A ceux qui ont de la repugnance pour la Religion, il faut commencer par leur montrer qu'elle n'eſt pas contraire à la Raiſon, enſuite qu'elle eſt vénérable ; après la rendre aimable, faire ſouhaiter qu'elle ſoit vraie, montrer qu'elle eſt vraie, & enfin qu'elle eſt aimable.*

Cette penſée eſt l'abrégé de tout ce Poëme,

dans lequel j'ai ſouvent fait uſage des autres penſées du même Auteur, auſſi bien que des ſublimes réflexions de M. de Meaux ſur l'Hiſtoire Univerſelle. En ſuivant ces deux grands Maîtres, j'ai choiſi les deux hommes qui ont écrit ſur la Religion de la maniere la plus convaincante, la plus noble & la plus digne d'elle.

Quoique chaque Chant contienne une matiere différente, & faſſe pour ainſi dire un Poëme particulier, ils doivent tous cependant répondre au deſſein général, & être liés enſemble; de façon que le premier amene le ſecond, celui-ci le troiſieme, & ainſi des autres.

CHANT I.

La vérité fondamentale de toutes les autres vérités, eſt l'exiſtence d'un Dieu. Elle fait le ſujet du premier Chant. J'en tire la preuve des merveilles de la Nature & de l'harmonie de toutes ſes parties, qui concourant à la même fin, font voir l'unité du deſſein de l'Ouvrier. Je montrerai dans la ſuite que cette même unité de deſſein régne auſſi dans l'établiſſement de la Religion, parce que ces deux grands ouvrages ont le même Auteur. L'idée que nous avons d'un Dieu me fournit la ſeconde preuve. Cette idée eſt commune à tous les hommes, qui n'ont couru après les fauſſes Divinités, que parce qu'ils cherchoient la véritable. Ainſi l'idolâtrie me fournit une nouvelle preuve. La derniere preuve eſt priſe de notre conſcience intérieure, & de la Loi naturelle, qui avant toutes les autres loix, a toujours forcé les

hommes à condamner l'injuſtice, & à admirer la vertu.

CHANT II.

La néceſſité de ſe bien connoître ſoi-même, pour bien connoître Dieu, conduit au ſecond Chant : j'imite le langage d'un homme, qui après avoir perdu ſes premieres années dans des études frivoles, veut faire la plus importante des études, qui eſt celle de ſoi-même. J'ouvre les yeux ſur moi, & je ſuis étonné des contrariétés que j'y trouve. Que ſuis-je ? Mon bonheur ne peut être ici bas, puiſque j'y dois reſter ſi peu. Quand j'en ſortirai, où irai-je ? Mon ame eſt-elle immortelle ? Ma Raiſon m'en donne des aſſurances que je ſaiſis avec joie ; cependant, comme je crains que mon intérêt à croire une vérité ſi conſolante, ne m'en ait fait trop aiſément recevoir les preuves, je veux m'inſtruire de ce que la Raiſon a dit aux plus fameux Philoſophes de l'antiquité. Je les vois tous diviſés entre eux, par des ſyſtêmes qui ne m'expliquent rien. Platon me contente plus que les autres ; mais quand je lui demande la cauſe de mes malheurs, il ſe tait. Ces Philoſophes ont connu notre miſere, & tous en ont ignoré la cauſe. Le ſilence de la Raiſon m'alarme ; mais lorſque que je ſuis prêt à me déſeſpérer, j'aprens que Dieu a parlé aux hommes. Quel eſt ce peuple dépoſitaire de ſa parole ? La Raiſon qui m'a fait ſentir la néceſſité d'une Révélation, m'anime à la chercher.

CHANT III.

Cette recherche eſt la matiere du troiſieme Chant, Deux Religions partagent preſque toute la

terre; la Chrétienne & la Mahométane. Mahomet, en avouant qu'il n'eſt venu qu'après Jeſus-Chriſt, par cet aveu favorable aux Chrétiens me renvoie à eux. Les Chrétiens, pour me faire connoître l'antiquité de leur Religion, me renvoient aux Juifs, & les Juifs me renvoient à leurs Livres ſacrés. Le miſérable état de ce peuple, & ſon obſtination à attendre un Meſſie, ſont des preuves vivantes du Livre qu'il conſerve avec tant de ſoin, puiſqu'il contient une claire prédiction de ce double événement. Ce Livre m'explique l'énigme que la raiſon n'avoit pu pénétrer. Ce Livre m'apprend enſuite l'hiſtoire de la naiſſance du monde, & celle du peuple favoriſé de Dieu. Tandis que tous les autres s'égarent dans l'idolâtrie, l'idée pure d'un ſeul Etre infini reſte chez ce peuple plus ignorant que les autres: mais une protection viſible le ſauve du naufrage. Dieu le rappelle ſans ceſſe à lui, ou par des miracles, ou par des Prophêtes. Je m'arrête à ces Prophêtes. Surpris de leurs prédictions, ainſi que des figures auſſi claires que les Prophéties, je reconnois un Dieu toujours occupé de ſon grand Ouvrage, qui tantôt nous le fait annoncer par des hommes qu'il inſpire, & tantôt nous le fait enviſager de loin dans des images ſi reſſemblantes.

CHANT IV.

La venue d'un Libérateur tant de fois prédit & figuré, eſt le ſujet du quatrieme Chant. L'enchaînement des révolutions des Empires avec l'établiſſement de la Religion Chrétienne, en prouve la divinité. Son hiſtoire eſt celle du monde; parce

que Dieu, par l'unité de ſon deſſein, rapporte tous les événemens à ſon grand Ouvrage. La réunion de preſque tous les Empires à l'Empire Romain, ſi favorable au progrès de l'Evangile, conduit à la paix générale de la terre ſous Auguſte. Cette paix prépare les Païens au renouvellement des ſiecles prédit par leurs Oracles, & les Juifs à la venue de ce Meſſie prédit par leurs Prophêtes. Dans cette attente générale Jeſus-Chriſt paroît, prouve ſa miſſion par ſes miracles & par ſa doctrine. Le châtiment des Juifs prouve leur crime: le rapide progrès de la Religion, les Martyrs & leurs miracles font tomber le Paganiſme en ruine; & il eſt entierement aboli par les Barbares que Dieu appelle du fond du Nord pour détruire Rome enivrée du ſang Chrétien, & former une Rome nouvelle, dont la grandeur qu'elle conſerve juſqu'aujourd'hui, ſert encore de preuve à une Religion déjà prouvée par tant de faits. Mais quelque admirable qu'elle ſoit par ſon hiſtoire, elle ſemble par ſes myſteres & par ſa morale révolter l'eſprit & le cœur. Il me reſte à parler à l'un & à l'autre.

CHANT V.

Je tâche dans ce cinquieme Chant d'humilier cet eſprit ſi fier. Les myſteres, il eſt vrai, paroiſſent contredire la Raiſon; mais la Raiſon ne doit pas être notre ſeule lumiere: par elle ſeule nous ne ſommes qu'ignorance: comment pourrions-nous lire dans le grand Livre des ſecrets du Ciel, puiſque nous ne liſons preſque rien dans le Livre de la Nature, qui ſemble ouvert à nos pieds?

Qu'avons-nous appris depuis que nous l'étudions ? Quelques faits, jamais les cauſes primitives. La Nature ne nous laiſſe jamais entrer dans ſon ſanctuaire. Une hiſtoire abrégée de nos progrès dans la Phyſique en eſt la preuve. Le haſard qui nous a procuré quelques découvertes, nous a peu à peu guéris de nos anciennes erreurs. La Raiſon a ſemblé établir ſon regne depuis Deſcartes & Newton : mais tous deux, en nous montrant la grandeur de l'eſprit humain, en ont auſſi montré la foibleſſe ; puiſqu'ils ſe ſont égarés comme les autres, quand ils ont voulu paſſer les bornes que Dieu a preſcrites à notre curioſité. L'homme peut-il ſeulement ſavoir la cauſe de la peſanteur ? Sait-il comment ſe fait la digeſtion ? Connoît-il la cauſe de la fiévre, & la vertu du Quinquina ? Tout eſt voilé pour lui dans la nature ; mais il y met encore un nouveau voile, s'il éteint le flambeau de la Religion. Pourra-t-il m'expliquer pourquoi il n'eſt qu'ignorance ? pourquoi la terre eſt pleine de déſordres & d'imperfections ? Ou Dieu n'a pas voulu rendre ſon ouvrage plus parfait, ou il ne l'a pu. Des deux côtés le Déiſte trouve un abyme, tandis que moi, pour qui la Foi leve un coin du voile, j'en vois aſſez pour n'être plus dans les ténébres. La Religion, en m'apprenant les cauſes de tous les déſordres, & de nos malheurs, m'apprend à mettre ces malheurs à profit, & me montre que notre ignorance, peine du péché, doit nous engager à ne pas perdre un tems ſi court dans des recherches inutiles. Une Religion qui me répond plus clairement que la Philoſophie, & qui ſe ſuit avec tant d'ordre, ne peut être une invention

humaine. Je n'ai plus de doute, & ma Raiſon n'en trouve point la lumiere contraire à la ſienne : mais ces deux flambeaux ſe réuniſſent, & ne font qu'une clarté pour moi.

CHANT VI.

Après avoir combattu les Athées dans le premier Chant, & les Déiſtes dans les quatre ſuivans, j'attaque dans le dernier ceux qui ne ſont incrédules que par lâcheté. Leur oppoſition à croire ne vient que de leur oppoſition à pratiquer : ils feroient à la Religion le ſacrifice de leurs lumieres, ſi elle n'exigeoit pas encore le ſacrifice des paſſions. Quand le cœur n'eſt point touché, l'eſprit qui en eſt toujours la dupe, cherche des prétextes pour excuſer ſa révolte. C'eſt auſſi le cœur que j'attaque, en montrant la conformité de la morale de la Raiſon avec celle de la Religion. La premiere a été connue des Poëtes, même les plus voluptueux, mais elle n'a point été pratiquée par les Philoſophes, même les plus ſévéres ; au lieu que la morale de la Religion a changé l'univers, parce qu'elle eſt fondée ſur l'amour, qui rend tous les préceptes faciles. Cet amour qui a allumé la ferveur des premiers ſiecles, va toujours en s'affoibliſſant, ainſi qu'il a été prédit : quand il ſera prêt à s'éteindre, Dieu viendra juger les hommes ; & au dernier jour du monde ſera conſommé le grand ouvrage de la Religion, qui commença le premier jour du Monde.

Un Sujet ſi vaſte, ſi intéreſſant & ſi riche, n'a pas beſoin, pour ſe ſoutenir, d'autres ornemens que de ceux qu'il fournit de ſon propre fond,

Je perdrois le reſpect que je dois à mon ſujet, ſi je m'égarois en quelques fictions. Dans tout autre Poëme didactique, elles pourroient trouver place de tems en tems pour délaſſer de la froideur des préceptes & des raiſonnemens; mais elles n'en peuvent trouver dans celui-ci. La Religion eſt ſi grave, que la fiction la plus ſage prend auprès d'elle un air de fable, qui ne peut s'allier avec la vérité.

C'eſt ce mêlange monſtrueux qu'on condamne avec raiſon dans le Poëme de Sannazar: on ſe rebute d'entendre les merveilles ſaintes dans la bouche de Protée, le catalogue des Néréides qui environnent Jeſus-Chriſt lorſqu'il marche ſur les eaux; & l'on mépriſe les hommages que lui rend Neptune, lorſqu'à ſon aſpect il baiſſe ſon trident. Cependant ce Poëme qui coûta vingt ans de travail à l'Auteur, lui attira des Brefs honorables de deux Souverains Pontifes, dans l'un deſquels Léon X remercie la Providence, qui a permis que l'Egliſe trouvât un ſi grand défenſeur que Sannazar, dans un tems où elle étoit attaquée par tant d'ennemis. *Divinâ factum Providentiâ ut divina Sponſa tot impiis oppugnatoribus laceratoribuſque laceſſita, talem tantumque nacta ſit propugnatorem.* Non qu'un Pape ſi éclairé pût aprouver l'abus que le Poëte avoit fait des ornemens de la Fable, ni penſer que le Jourdain parlant de Jeſus-Chriſt à ſes Nymphes, pût convertir les hérétiques & les incrédules; mais parce qu'on a toujours ſenti combien il étoit louable à un Poëte de conſacrer ſon travail à des ſujets utiles, & ſur-tout à la gloire de la Religion.

J'avoue qu'en renonçant aux beautés brillantes de la fiction, il faut peut-être renoncer auſſi au titre de Poëte, & ſe contenter du rang de Verſificateur; mais comme l'utilité des hommes doit être le principal objet d'un Ecrivain ſage, je ſerois aſſez récompenſé de mon travail, ſi ma verſification contribuoit à imprimer plus facilement dans la mémoire des vérités qui intéreſſent tous les hommes. Quelquefois même la verſification eſt gênée par la matiere, qui ne permet pas qu'on ſe livre à toute ſon imagination, & dans laquelle on doit ſacrifier, quand il le faut, les ornemens à la juſteſſe du raiſonnement.

Ce fut le ſeul amour de l'utilité publique, & non l'ambition de paſſer pour Poëte, qui engagea le célébre Grotius à mettre d'abord en vers Hollandois, quoique dans un ſtyle ſimple & à la portée du vulgaire, ſon excellent Traité de la vérité de la Religion Chrétienne, qu'il donna depuis en proſe Latine, & qui a été traduit en tant de Langues. Il voulut fournir à ſes compatriotes, que le commerce conduit parmi tant de Nations, & par conſéquent parmi tant d'opinions, un ouvrage dont la lecture ſervît à les affermir dans la Foi, en même-tems qu'elle les délaſſeroit pendant ces momens d'oiſiveté que laiſſe une longue navigation. Et lorſqu'il oſa mettre en vers un ſujet pareil, il s'attendit à cette indulgence qu'on doit avoir pour les Auteurs, qui ſuivant les paroles d'un Ancien, dans une entrepriſe dont la difficulté ne les a point rebutés, ont préféré le deſir d'être utiles, à l'ambition de plaire. * *Qui*

* Plin. Nat.

difficultatibus victis, utilitatem juvandi prætulerunt gratiæ placendi.

C'eſt encore à l'exemple de cet homme illuſtre, que j'ai ajouté des notes, dont la plupart ſont abſolument néceſſaires, ou pour développer les raiſonnemens, ou pour autoriſer les faits. J'établis preſque tous ces faits ſur le témoignage des Ecrivains Païens, parce que les aveux de nos ennemis ſont des preuves pour nous. Si je cite quelquefois les Poëtes & les Philoſophes profanes, c'eſt pour faire voir que ſur des vérités ſi importantes, les plus grands génies de l'antiquité ont penſé comme nous, parce que la Raiſon a tenu le même langage à tous ceux qui l'ont écoutée attentivement: que loin d'être contraire à la Religion, comme le croient ceux qui ne l'ont pas bien conſultée, c'eſt elle au contraire qui nous en a fait ſentir la néceſſité; qui nous y conduit comme par la main, & qui entrant avec nous dans le Temple, s'y proſterne, & écoute en ſilence.

LA RELIGION,

POËME.

CHANT PREMIER.

LA RAISON dans mes vers conduit l'homme à la FOI.
C'eſt elle, qui portant ſon flambeau devant moi,
M'encourage à chercher mon appui véritable,
M'apprend à le connoître, & me le rend aimable.

Faux Sages, faux Savans, indociles Eſprits,
Un moment, fiers mortels, ſuſpendez vos mépris.
La Raiſon, dites-vous, doit être notre guide.
A tous mes pas auſſi cette Raiſon préſide.
Sous la divine loi que vous oſez braver,
C'eſt elle-même ici, qui va me captiver,
Et parle à tous les cœurs, qu'elle invite à s'y rendre :
Vous donc qui la vantez, daignez du moins l'entendre.

Et vous qui du ſaint joug connoiſſez tout le prix ?
C'eſt encore pour vous que ces vers ſont écrits.
Celui que la grandeur remplit de ſon ivreſſe,
Relit avec plaiſir ſes titres de nobleſſe :
Ainſi le vrai Chrétien recueille avec ardeur
Les preuves de ſa Foi, titres de ſa grandeur :
Doux tréſor, qui d'une ame à ſes biens attentive
Rend l'amour plus ardent, l'eſpérance plus vive.
Et, qui de nous, hélas ! n'a jamais chancelé ?
Le Prophête lui-même eſt ſouvent ébranlé.
Il n'eſt point ici-bas de lumiere ſans ombres.
Dieu ne s'y montre à nous que ſous des voiles ſombres ;
La colonne qui ſuit dans ce déſert affreux,
Tourne auſſi quelquefois ſon côté ténébreux.
Puiſſent mes heureux chants conſoler le Fidelle !
Et puiſſent-ils auſſi confondre le Rebelle !

L'hommage t'en eſt dû, je te l'offre, ô GRAND ROI.

L'objet de mes travaux les rend dignes de toi.
Quand de l'Impiété pourſuivant l'inſolence,
De la Religion j'embraſſe la défenſe ;
Oſerois-je tenter ces chemins non frayés ;
Si tu n'étois l'appui de mes pas effrayés ?
Ton nom, Roi très-Chrétien, Fils aîné d'une mere
Qui t'inſpire un reſpect ſi tendre & ſi ſincere,

---

22 Suivant ces paroles du Pſeaume 72. *Mei autem penè moti ſunt pedes, penè effuſi ſunt greſſus mei. . . . pacem peccatorum videns.*

Ton nom ſeul me raſſure, & mieux que tous mes vers,
Confond les ennemis du Maître que tu ſers.

Et toi, de tous les cœurs la certaine eſpérance;
Et du bonheur public la ſeconde aſſurance :
CHER PRINCE, en qui le Ciel fait croître chaque jour
Les graces & l'eſprit, autant que notre amour;
Dans le hardi projet de mon pénible Ouvrage
Daigne au moins d'un regard animer mon courage.
C'eſt ta Foi que je chante; & ceux dont tu la tiens,
En furent de tous temps les auguſtes ſoutiens.

Oui, c'eſt un Dieu caché, que le Dieu qu'il faut croire,
Mais tout caché qu'il eſt, pour révéler ſa gloire
Quels témoins éclatans devant moi raſſemblés !
Répondez, Cieux & Mers; & vous, Terre, parlez.
Quel bras peut vous ſuſpendre, innombrables étoiles?
Nuit brillante, dis-nous qui t'a donné tes voiles?
O Cieux, que de grandeur, & quelle majeſté !
J'y reconnois un maître à qui rien n'a coûté,
Et qui dans nos déſerts a ſemé la lumiere,
Ainſi que dans nos champs il ſeme la pouſſiere.
Toi qu'annonce l'Aurore, admirable flambeau,
Aſtre toujours le même, aſtre toujours nouveau,

---

51 Les Anciens qui croyoient voir toutes les étoiles, en croyoient auſſi pouvoir fixer le nombre; mais depuis que le Téleſcope nous en a tant fait connoître, que nos yeux ſeuls ne peuvent découvrir, les Aſtronomes avouent que les étoiles ſont innombrables.

58 La grandeur des corps céleſtes nous paroît in-

Par quel ordre, ô Soleil, viens-tu du sein de l'onde;
Nous rendre les rayons de ta clarté féconde?
Tous les jours je t'attens, tu reviens tous les jours:
Est-ce moi qui t'appelle, & qui régle ton cours?

Et toi dont le courroux veut engloutir la terre;
Mer terrible, en ton lit quelle main te resserre?

---

concevable. Saturne, disent nos Astronomes, est quatre mille fois plus gros que la terre : Jupiter huit mille fois : le Soleil un million de fois. Notre imagination se perd dans l'espace immense qui renferme tous ces grands corps. *C'est une sphère infinie*, dit M. Pascal, *dont le centre est par-tout, la circonférence nulle part.* La petitesse des animaux que le Microscope nous fait découvrir est également inconcevable : ensorte que nous nous trouvons placés entre deux infinis, l'un en grandeur, l'autre en petitesse, & que notre imagination se perd dans tous les deux.

61 Il rend & retire sa lumiere insensiblement, parce que s'il nous la rendoit tout-à-coup, nos yeux seroient éblouis; & s'il disparoissoit tout-à-coup, l'horreur des ténébres nous alarmeroit. S'il étoit plus ou moins grand, ou plus ou moins éloigné, nous serions brûlés ou glacés. Qui donc a réglé suivant nos besoins, la grandeur, la distance & la marche de ce globe de feu?

63 Quelque grande idée que les Astres nous donnent de la puissance de Dieu, nous devons encore dire avec l'Auteur du *Ps. 92. Mirabiles elationes maris, mirabilis in altis Dominus.* Ces flots qui dans leur colere menacent si souvent la terre d'un nouveau déluge, viennent se briser à un grain de sable; & quelque furieuse que soit la mer en approchant de ses bords, elle s'en retire avec respect, & courbe ses

Pour forcer ta prison tu fais de vains efforts ;
La rage de tes flots expire sur tes bords.
Fais sentir ta vengeance à ceux dont l'avarice
Sur ton perfide sein va chercher son supplice.
Hélas ! prêts à périr, t'adressent-ils leurs vœux ?
Ils regardent le ciel, secours des malheureux.
La Nature qui parle en ce péril extrême,
Leur fait lever les mains vers l'asyle suprême :
Hommage que toujours rend un cœur effrayé
Au Dieu que jusqu'alors il avoit oublié.

La voix de l'Univers à ce Dieu me rapelle.
La Terre le publie. Est-ce moi, me dit-elle,
Est-ce moi qui produit mes riches ornemens ?
C'est celui dont la main posa mes fondemens.
Si je sers tes besoins, c'est lui qui me l'ordonne :
Les présens qu'il me fait, c'est à toi qu'il les donne.

---

flots pour adorer cet ordre qu'elle y trouve écrit : *Usque huc venies, & non procedes ampliùs.* Job. 38.

Les Philosophes ont cherché quelles causes retenoient ainsi la mer. *Quæ mare compescant causæ.... curve suos fines altum non exeat æquor*, disent Horace & Properce. Quelle autre cause que l'ordre d'un Dieu ?

73 Quand l'homme voit de près la mort, *dit Pline le jeune*, c'est alors qu'il se souvient qu'il y a des Dieux, & qu'il est homme. *Tunc Deos, tunc hominem esse se meminit.* Plus d'un esprit fort a changé de langage dans ce moment, & a fait dire de lui,

Oculis errantibus, alto
Quæsivit cælo lucem, ingemuitque repertâ.

80 Pilate dit que la Nature nous vend bien cher ses

Je me pare des fleurs qui tombent de ſa main?
Il ne fait que l'ouvrir, & m'en remplit le ſein.
Pour conſoler l'eſpoir d'un laboureur avide,
C'eſt lui qui dans l'Egypte, où je ſuis trop aride,
Veut qu'au moment preſcrit, le Nil loin de ſes bords
Répandu ſur ma plaine, y porte mes tréſors.
A de moindres objets tu peux le reconnoître:
Contemple ſeulement l'arbre que je fais croître.
Mon ſuc dans la racine à peine répandu,
Du tronc qui le reçoit, à la branche eſt rendu.
La feuille le demande, & la branche fidelle,
Prodigue de ſon bien, le partage avec elle.
De l'éclat de ſes fruits juſtement enchanté,
Ne mépriſe jamais ces plantes ſans beauté,
Troupe obſcure & timide, humble & foible vulgaire,
Si tu ſais découvrir leur vertu ſalutaire,

---

préſens. *Hominis causâ videtur cuncta alia genuiſſe natura, magna & ſæva mercede contra tanta ſua munera: ut non ſit ſatis æſtimare parens melior homini, an triſtior noverca fuerit.* La nature eſt devenue marâtre, depuis que l'homme eſt devenu rebelle à Dieu: ce que Pline ne ſavoit pas.

81 Dans la moindre fleur, la moindre feuille, la moindre plume, Dieu, *dit ſaint Auguſtin*, n'a point négligé le juſte rapport des parties entr'elles. *Nec avis pennulam, nec herbæ floſculum, nec arboris folium, ſine partium ſuarum convenientia reliquit.*

89 Le ſuc de la terre circule dans les arbres, & dans les plantes, comme le ſang dans le corps des animaux.

96 La cendre de la fougere, du chardon, & d'autres herbes qu'on mépriſe, ſert à faire le verre, le criſtal

Elles pourront ſervir à prolonger tes jours.
Et ne t'affliges pas ſi les leurs ſont ſi courts ;
Toute plante en naiſſant déjà renferme en elle,
D'enfans qui la ſuivront une race immortelle : 100

& les glaces. L'ortie eſt un reméde ; & elle eſt hériſſée de dards, parce que, ſuivant la réflexion de Pline le Naturaliſte, la nature protége les plantes ſalutaires contre les inſultes des animaux. *Ne ſe depaſcat avida quadrupes, ne procaces manus rapiant, ne inſidens ales infringat, his muniendo aculeis, teliſque armando, remediis ut ſalva ſit.* Il faut avouer cependant que cette réflexion de Pline eſt plus ingénieuſe que ſolide. Le chardon a beau crier *ne ſe depaſcat avida quadrupes*, l'âne ne l'entend point. Nous ignorons pourquoi telle plante plutôt qu'une autre eſt hériſſée de pointes.

99 La fécondité des plantes prouve le deſſein du Créateur, qui non-ſeulement veille à la conſervation de l'eſpece ; mais au beſoin de tant d'animaux qui ſe nourriſſent de graines. Ceux qui ont des terres, diſent ſouvent que l'abondance du blé eſt un malheur, parce qu'il ne ſe vend pas. Dieu qui n'écoute point ces plaintes de notre cupidité, prodigue le grain néceſſaire aux hommes. Iſaac, *Gen.* 26, retira le centuple du blé qu'il ſema près de Gerare. Pline le Naturaliſte, liv. 18, aſſure qu'un boiſſeau de blé en produit quelquefois cent cinquante, & qu'un Gouverneur envoya à Néron trois cens ſoixante tuyaux ſortis d'un ſeul grain ; ce qui lui fait faire cette réflexion, qu'il n'y a point de grain plus fertile que le blé, parce qu'il eſt le plus néceſſaire à l'homme. *Tritico nihil fertilius : hoc ei natura tribuit, quoniam eo maximè alat hominem.* Par la même raiſon, c'eſt le grain qui ſe conſerve le plus long-tems. On a mangé du pain fait avec un blé qui avoit plus de cent ans. Pline qui

Chacun de ces enfans, dans ma fécondité,
Trouve un gage nouveau de ſa poſtérité.

Ainſi parle la Terre, & charmé de l'entendre;
Quand je vois par ces nœuds que je ne puis compren-
dre,
Tant d'êtres différens l'un à l'autre enchaînés,
Vers une même fin conſtamment entraînés,
A l'ordre général conſpirer tous enſemble :
Je reconnois par-tout la main qui les raſſemble;
Et d'un deſſein ſi grand j'admire l'unité,
Non moins que la ſageſſe & la ſimplicité.

Mais pour toi, que jamais ces miracles n'étonnent;
Stupide ſpectateur des biens qui t'environnent;
O toi qui follement fais ton Dieu du Haſard,
Viens me développer ce nid qu'avec tant d'art,

ſavoit ſi bien admirer les merveilles de la Nature; choſe étonnante! en oublia l'Auteur. Cependant elles ramenent ſi néceſſairement à un Dieu, que la Philoſophie, comme dit ſaint Cyrille, eſt le catéchiſme de la Foi. *Philoſophia catechiſmus ad Fidem.*

113 Les Matérialiſtes ne ſe ſervent pas du nom de *Haſard*, mais de celui de *Néceſſité*. Les Perſonnes éclairées comprennent aiſément que je puis également me ſervir de l'un ou de l'autre de ces rermes, puiſqu'ils déſignent la même choſe, c'eſt-à-dire, des effets ſans cauſe.

Le *haſard* d'Epicure, la *néceſſité* de Spinoſa, la *vertu plaſtique* de Cudvorth, la *raiſon ſuffiſante* de Leibnits, ſont tous mots qui ſignifient la même choſe, parce qu'ils ne ſignifient rien.

Au même Ordre toujours architecte fidelle,
A l'aide de ſon bec maçonne l'Hyrondelle.
Comment pour élever ce hardi bâtiment,
A-t-elle en le broyant arrondi ſon ciment ?
Et pourquoi ces oiſeaux ſi remplis de prudence
Ont-ils de leurs enfans ſu prévoir la naiſſance ?
Que de berceaux pour eux aux arbres ſuſpendus !
Sur le plus doux cotton que de lits étendus !
Le pere vole au loin, cherchant dans la campagne
Des vivres qu'il rapporte à ſa tendre compagne ;
Et la tranquille mere, attendant ſon ſecours,
Echauffe dans ſon ſein le fruit de leurs amours.
Des ennemis ſouvent ils repouſſent la rage,
Et dans de foibles corps s'allume un grand courage.

---

116 Cicéron admire la prudence des oiſeaux: *Aves quietum requirunt ad pariendum locum, & cubilia ſibi nidoſque conſtruunt, eoſque quàm poſſunt molliſſimè ſubſternunt.* De Nat. Deor.

126 Rien ne naît que par le concours des deux ſexes.

Nil niſi conjugio ſexûs utriuſque creatur.

Et tout animal a eu, comme l'homme, ſes aïeux, excepté le premier, comme dit encore le Cardinal Polignac. Anti-L.

Nullus avis, ataviſque caret, ſi exceperis unum;
Quem ſator omnipotens, ullo ſine ſemine ſinxit,
Semina concredens olli evolvenda per ævum.

128 Les plus timides ſont courageux alors. Les poules mêmes veulent attaquer l'homme. Cette tendreſſe finit, ſitôt que les petits n'ont plus beſoin de

Si cherement aimés, leurs nourriſſons un jour;
Aux fils qui naîtront d'eux rendront le même amour.
Quand des nouveaux zéphirs l'haleine fortunée
Allumera pour eux le flambeau d'hymenée,
Fidellement unis par leurs tendres liens
Ils rempliront les airs de nouvaux citoyens:

ſecours : les peres & les enfans ne ſe reconnoiſſent plus. Pline, à la vérité, liv. 8, prétend que les rats nourriſſent tendrement leurs peres accablés de vieilleſſe : *Genitores feſſos ſenectâ alunt inſigni pietate.* On n'eſt pas obligé de l'en croire.

130 On trouve dans le Spectateur, diſcours 47, une réflexion qui mérite d'être rapportée. *Si nous ne ſuppoſons pas*, dit-il, *que la ſageſſe infinie d'un Etre ſuprême nous gouverne, comment expliquer cette exacte proportion qu'il y a dans toutes les grandes villes entre ceux que l'on y voit naître & mourir, auſſi-bien qu'à l'égard des garçons & des filles qui viennent au monde ? Qui eſt-ce qui fourniroit à chaque nation des recrues ſi exactement proportionnées à ſes pertes, & qui eſt-ce qui partageroit ce nouveau ſurcroît d'habitans, avec tant d'égalité entre l'un & l'autre ſexe ? Le haſard ne pourroit tenir d'une main ſi ferme, la balance toujours égale. Si un Souverain Inſpecteur ne régloit toutes choſes, tantôt nous ſerions accablés ſous la multitude, & tantôt nos villes ſeroient réduites en déſerts : nous ſerions quelquefois, ſuivant l'expreſſion de Florus*, Populus virorum, *& une autre fois un peuple de femmes. Nous pouvons étendre cette réflexion à toutes les eſpéces de créatures vivantes, qui depuis plus de cinq mille ans ſe conſervent. Si nous avions des billets mortuaires de tous les animaux dans tous les continens, que dis-je ? dans chaque bois, marécage ou montagne, quelles preuves éton-*

Innombrable famille, où bientôt tant de freres
Ne reconnoîtront plus leurs aïeux ni leurs peres.
Ceux qui de nos hivers redoutant le courroux,
Vont ſe refugier dans des climats plus doux,
Ne laiſſeront jamais la ſaiſon rigoureuſe
Surprendre parmi nous leur troupe pareſſeuſe.
Dans un ſage Conſeil par les chefs aſſemblé,
Du départ général le grand jour eſt réglé;
Il arrive, tout part: le plus jeune peut-être
Demande, en regardant les lieux qui l'ont vû naître,
Quand viendra ce Printemps par qui tant d'exilés
Dans les champs paternels ſe verront rappellés?

---

nantes n'y verrions-nous pas d'une Providence qui veille ſur tous ſes ouvrages?

135 Dans la fécondité des animaux on trouve le même deſſein du Créateur que dans celle des plantes. Il veille non-ſeulement à la conſervation des eſpéces, mais à leur nourriture. Les petits animaux, qui ſervent de nourriture aux autres ſont ceux qui multiplient le plus. Si les animaux ſauvages multiplioient comme les animaux domeſtiques, les hommes bientôt ne ſeroient plus les maîtres de la terre. A l'égard des hommes, ſuivant les calculs faits en Angleterre, il régne toujours une proportion à peu près égale entre les morts & les naiſſances; de façon qu'une génération paſſe, une autre vient, & la terre ne peut être ni ſurchargée, ni déſerte.

137 Un Auteur Anglois, amateur d'opinions ſingulieres, a avancé ſérieuſement que les oiſeaux de paſſage s'envoloient dans la Lune. Il eſt certain que pluſieurs paſſent les mers, les autres reſtent engourdis dans le creux des rochers.

A nos yeux attentifs, que le ſpectacle change!
Retournons ſur la Terre, où juſque dans la fange
L'inſecte nous appelle, & certain de ſon prix
Oſe nous demander raiſon de nos mépris.
De ſecretes beautés quel amas innombrable!
Plus l'Auteur s'eſt caché, plus il eſt admirable.
Quoiqu'un fier Eléphant, malgré l'énorme tour;
Qui de ſon vaſte dos me cache le contour,
S'avance, ſans ployer ſous ce poids qu'il mépriſe;
Je ne t'admire pas avec moins de ſurpriſe,
Toi qui vis dans la boue, & traînes ta priſon,
Toi que ſouvent ma haine écraſe avec raiſon,

---

152 La nature, *dit Pline*, n'eſt jamais ſi entiere que dans les petites choſes; & ſa majeſté comme reſſerrée à l'étroit, n'en devient que plus admirable. *Natura nunquam magis quàm in minimis tota..... in arctum coarctata naturæ majeſtas, nullâ ſui parte mirabilior.* Elle s'y réunit comme dans un point; c'eſt-là qu'elle ſe retranche toute entiere.

153 Nous admirons, dit Pline, ces épaules des éléphans chargées de tours, *turrigeros elephantorum miramur humeros.* Mais quelle perfection incompréhenſible dans ces petits animaux, qui ne ſont rien! *in his tàm parvis, atque tàm nullis, quàm inextricabilis perfectio!*

158 Le Traducteur Allemand de ce Poëme, s'écrie ici dans ſa note. *Qu'a donc fait à M. Racine le pauvre limaçon?* Les dégâts qu'il fait dans nos jardins juſtifient ma haine; mais quoiqu'odieux, ſa machine eſt admirable. Ariſtote avoit avancé que les animaux à coquille n'avoient pas d'yeux. Le Microſcope a fait revenir de cette erreur. Les cornes du limaçon ſont des

Toi même inſecte impur, quand tu me développes
Les étonnans reſſorts de tes longs téleſcopes,
Oui, toi, lorſqu'à mes yeux tu préſentes les tiens
Qu'élevent par dégrés leurs mobiles ſoutiens.
C'eſt dans un foible objet, imperceptible ouvrage,
Que l'art de l'ouvrier me frappe davantage.
Dans un champ de blés mûrs, tout un peuple prudent
Raſſemble pour l'Etat un tréſor abondant.
Fatigués du butin qu'ils traînent avec peine,
De foibles voyageurs arrivent ſans haleine
A *leurs greniers publics*, immenſes ſouterrains,
Où par eux en monceaux ſont élevés ces grains,

---

nerfs optiques, au haut deſquels chaque œil eſt placé. C'eſt ce que nous aſſurent pluſieurs célébres Obſervateurs. D'autres, à la vérité, en doutent, auſſi-bien que des greniers des fourmis : les Obſervateurs ne ſont donc pas toujours d'accord. Dans mon cinquieme Chant, en parlant de notre ignorance dans les ſecrets de la nature, je dis que nous en ſavons quelques faits, jamais les cauſes. Les faits même ne ſont pas toujours certains, parce que Dieu qui nous donne des yeux pour nous conduire, *ne nous en donne pas pour voir tous ſes ouvrages*. Mais nous en voyons aſſez pour connoître l'ouvrier, & l'admirer.

163 Comme dit le Cardinal Polignac :

Miracula magna
In minimis. . . . . .
Maximus in minimis certe Deus, & mihi major
Quàm vaſto cæli in templo, aſtrorumque caterva.

Galien a fait la même réflexion, auſſi-bien que Pline, que j'ai déjà cité.

170 On a prétendu même qu'elles en rongeoient le

Dont le Pere commun de tous tant que nous ſommes ;
Nourrit également les fourmis & les hommes.
Et tous nourris par lui, nous paſſons ſans retour ;
Tandis qu'une Chenille eſt rappellée au jour.
De l'empire de l'air cet habitant volage,
Qui porte à tant de fleurs ſon inconſtant hommage ;
Et leur ravit un ſuc qui n'étoit pas pour lui ;
Chez ſes freres rampans qu'il mépriſe aujourd'hui,

---

germe pour prevenir l'inconvénient de l'humidité. Aldrovandus dit avoir vu leurs greniers. Derham en rapporte pluſieurs autres particularités étonnantes. Cependant M. de Réaumur prétend que les fourmis dorment tout l'hiver, & ne mangent point ; que les grains qu'on leur voit emporter ne ſervent qu'à la conſtruction de leurs édifices ; voilà donc tous leurs magaſins détruits. Mais en attendant que la nouvelle obſervation ſoit généralement connue, on peut parler ſuivant l'opinion ancienne, qui eſt autoriſée non-ſeulement par Salomon, mais par pluſieurs Naturaliſtes. Si les fourmis n'ont plus de greniers, il faut du moins admirer leurs édifices, qui ſont toujours une preuve de leur prévoyance de l'avenir. Enfin Derham parle de petits animaux qu'on trouve dans l'Ukraine, qui paſſent tout l'hiver ſous terre, après avoir pendant l'été amaſſé leurs proviſions.

178 L'Auteur du Spectacle de la Nature appelle les papillons *les reſſuſcités du peuple chenille.* Ils raviſſent aux fleurs un ſuc qui ſemble deſtiné aux abeilles. Ovide n'étoit pas bien inſtruit des merveilles de cette réſurrection, lorſqu'il s'eſt contenté de dire, L. 15.

Agreſtes tineæ (res obſervata colonis)
Ferali mutant cum papilione figuram.

Sur la terre autrefois traînant ſa vie obſcure ;
Sembloit vouloir cacher ſa honteuſe figure.
Mais les temps ſont changés, ſa mort fut un ſommeil.
On le vit plein de gloire à ſon brillant réveil,
Laiſſant dans le tombeau ſa dépouille groſſiere,
Par un ſublime eſſor voler vers la lumiere.
O Ver, à qui je dois mes nobles vêtemens,
De tes travaux ſi courts que les fruits ſont charmans !
N'eſt-ce donc que pour moi que tu reçois la vie ?
Ton ouvrage achevé, ta carriere eſt finie :
Tu laiſſes de ton art des héritiers nombreux,
Qui ne verront jamais leur pere malheureux.
Je te plains, & j'ai dû parler de tes merveilles ;
Mais ce n'eſt qu'à Virgile à chanter les abeilles.

Le Roi pour qui ſont faits tant de biens précieux,

Ce qui fait dire à Dente, que nous ſommes des vers nés pour être changés en anges.

Noi ſiam vermi
Nati à formar l'angelica farfalla.

192 Il en debite des nouvelles, ſouvent fauſſes ; mais celles qu'en débitent nos modernes Obſervateurs ne ſont pas moins étonnantes : elles ſont même encore plus admirables dans Meſſieurs Maraldi & Réaumur que dans Virgile.

193 Cette propoſition, que tout eſt fait pour l'homme, eſt vraie dans un ſens, & fauſſe dans un autre. Tout n'eſt pas fait pour lui directement, puiſqu'il ne connoît pas même une partie des biens de la terre : mais tout ce qu'elle renferme en entretient ou la beauté ou la conſervation : en ce ſens tout ſe rap-

L'homme éleve un front noble, & regarde les Cieux.
Ce front, vaſte théâtre où l'ame ſe déploie,
Eſt tantôt éclairé des rayons de la joie,

---

porte indirectement à l'homme; & comme il eſt le ſeul Etre raiſonnable, & que par ſon eſprit & ſon induſtrie, il ſait s'approprier tous les biens de la terre, il en eſt juſtement nommé le Roi.

194 On oppoſe quelques animaux qu'on dit marcher droits comme l'homme, & le poiſſon dont parle Galien qu'il nomme *uranoſcope*, parce que ſes yeux ſont tournés vers le Ciel. On oppoſe encore les oiſeaux à long col, qui ont plus de facilité que l'homme à regarder le Ciel. Ces objections ſont puériles: on ne prétend pas attribuer à l'homme un privilége unique. Il paroît même que ſes yeux ſont plutôt faits pour regarder en bas qu'en haut, puiſqu'il a ſa paupiere ſupérieure plus grande que l'inférieure. Mais il eſt le ſeul dont l'épine du dos ſoit en ligne directe avec les os des cuiſſes: dans tous les animaux elle forme un angle. La poſture droite, qui eſt la plus noble, eſt donc ſa poſture naturelle, & Ovide a eu raiſon de dire:

Os homini ſublime dedit, Cœlumque tueri
Juſſit, & erectos ad ſidera tollere vultus.

On oppoſe que les enfans marchent à quatre pieds. Oui, mais par foibleſſe, & parce que les deux colonnes, ſur leſquelles leur corps doit porter, ne ſont point encore affermies.

195 Nous avons pluſieurs parties communes avec les animaux: mais nous en avons qui ne conviennent qu'à un Etre créé pour regarder le Ciel, marcher debout, parler, &c. Telles ſont les parties du front, celles des mains, celles qui ſervent à la voix. Galien obſerve que les animaux carnaciers ont des ongles

Tantôt enveloppé du chagrin ténébreux.
L'amitié tendre & vive y fait briller ces feux ;
Qu'en vain veut imiter dans ſon zèle perfide
La Trahiſon, que ſuit l'envie au teint livide.
Un mot y fait rougir la timide Pudeur.
Le Mépris y réſide, ainſi que la Candeur,
Le modeſte Reſpect, l'imprudente Colere,
La Crainte & la Pâleur, ſa compagne ordinaire,
Qui dans tous les périls funeſtes à mes jours,
Plus prompte que ma voix appelle du ſecours.
A me ſervir auſſi, cette voix empreſſée
Loin de moi, quand je veux, va porter ma penſée,
Meſſagere de l'ame, interprête du cœur,
De la ſociété je lui dois la douceur.

---

pointus & des dents aiguës ; au lieu que l'homme a des ongles plats, & n'a qu'une dent canine de chaque côté : *parce que*, dit cet Auteur, *la Nature ſavoit bien qu'elle formoit un animal doux, qui devoit tirer ſa force, non de ſon corps, mais de ſa raiſon.*

201 Sur l'artifice admirable du corps humain, on peut lire Galien, Ray, Nieuwentyt & Derham. L'ouvrage de ce dernier eſt le précis des Sermons qu'il avoit compoſés pour la Chaire fondée par M. Boyle en Angleterre, & deſtinée aux preuves de l'exiſtence de Dieu. Il eſt étonnant qu'on ait été obligé de fonder une pareille Chaire chez des Chrétiens. Pour Galien, il n'eſt pas ſurprenant qu'il ſe ſoit tant appliqué à faire remarquer le deſſein du Créateur dans ſes ouvrages : il avoit à confondre les Epicuriens, qui attribuoient tout au haſard.

209 La parole, ſigne certain de la penſée, n'eſt donnée qu'à l'homme. Pluſieurs animaux ont comme nous les organes de la voix, & nous les inſtruiſons à

Quelle foule d'objets l'œil réunit enſemble !
Que de rayons ſépars ce cercle étroit raſſemble !
Tout s'y peint tour à tour. Le mobile tableau
Frappe un nerf qui l'éleve, & le porte au cerveau.
D'innombrables filets, Ciel ! quel tiſſu fragile !
Cependant ma mémoire en a fait ſon aſyle,
Et tient dans un dépôt fidéle & précieux,
Tout ce que m'ont appris mes oreilles, mes yeux :
Elle y peut à toute heure & remettre, & reprendre ;
M'y garder mes tréſors, exacte à me les rendre.
Là ces eſprits ſubtils toujours prêts à partir
Attendent le ſignal qui les doit avertir.

---

prononcer quelques mots : mais leur imitation de la parole n'eſt qu'une imitation machinale, & jamais les mots qu'ils prononcent, ne ſont en eux des ſignes de penſée.

211 Nous avons deux yeux ſans voir les objets doubles, afin que l'un puiſſe réparer la perte de l'autre. Les araignées en ont 4. 6. & 8. parce que n'ayant point de cou, & ne pouvant remuer la tête, la multiplicité des yeux ſupplée au défaut de ce mouvement. Le deſſein du Créateur paroît en tout. C'eſt ainſi que les dents ne viennent aux enfans qu'après l'âge où ils ſont à la mammelle ; parce que ſi les dents venoient plutôt, elles ſeroient préjudiciables aux nourriſſons & aux nourrices.

215 Que de choſes différentes renfermées dans le ſpacieux magaſin de la Mémoire ! Tout ſe préſente au premier ſignal ; & quand ce que nous n'appellons pas, ſe préſente malgré nous, nous ſavons l'écarter. *Quædam ſtatim prodeunt, quædam requiruntur diutiùs, quædam catervatim proruunt.* S. Aug. Conf. L. 10.

221 Je veux parler ; que de mouvement dans ma

Mon ame les envoie : & miniſtres dociles
Je les ſens répandus dans mes membres agiles :
A peine ai-je parlé qu'ils ſont accourus tous.
Inviſibles ſujets, quel chemin prenez-vous ?
Mais qui donne à mon ſang cette ardeur ſalutaire?
Sans mon ordre il nourrit ma chaleur néceſſaire.
D'un mouvement égal il agite mon cœur :
Dans ce centre fécond il forme ſa liqueur :
Il vient me réchauffer par ſa rapide courſe:
Plus tranquille & plus froid il remonte à ſa ſource ;
Et toujours s'épuiſant ſe ranime toujours.
Les portes des canaux deſtinés à ſon cours,
Ouvrent à ſon entrée une libre carriere,
Prêtes, s'il reculoit, d'oppoſer leur barriere.
Ce ſang pur s'eſt formé d'un groſſier aliment,
Changement que doit ſuivre un nouveau changement.

---

langue, dans mes lévres, dans mes poulmons ! Suivant que je regarde de loin ou de près, ma prunelle ſe dilate ou ſe reſſerre, ma volonté n'y contribue pas : elle ne peut ſuſpendre ou précipiter ma reſpiration, ce qui eſt avantageux pour parler. Cependant quand je dors, je reſpire ſans le ſavoir & ſans le vouloir, ce qui prouve que ſi notre ame a un empire ſur notre corps, elle ne tient pas cet empire d'elle-même, mais d'une puiſſance plus grande que la ſienne.

234 Les veines & les vaiſſeaux lymphatiques ont d'eſpace en eſpace des valvules qui ſont l'office d'une ſoupape dans une pompe; c'eſt-à-dire, qui s'ouvrent d'un côté & ſe ferment de l'autre pour ouvrir le paſſage à la liqueur, & l'empêcher de retourner vers les parties d'où elle vient.

Il s'épaiſſit en chair, dans mes chairs qu'il arroſe;
240 En ma propre ſubſtance il ſe métamorphoſe.
Eſt-ce moi qui préſide au maintien de ces loix?
Et pour les établir ai-je donné ma voix?
Je les connois à peine. Une attentive adreſſe
Tous les jours m'en découvre & l'ordre & la ſa-
geſſe.

---

241 De toutes les extravagances dont l'eſprit humain eſt capable, celle des Epicuriens paroît la plus grande. Ils s'imaginoient que le haſard avoit tout fait : que les parties de notre corps n'avoient point été deſtinées à quelque uſage, mais que nous en avions fait uſage, parce que nous les avions trouvées : que les premiers hommes nâquirent de la terre échauffée par le Soleil. La terre dans ſa jeuneſſe, dit Lucréce, L. 5, enfanta des hommes & des animaux : depuis elle devint ſtérile comme une femme le devient par l'âge. Cette opinion qui commença en Egypte, paroiſſoit vraiſemblable aux Anciens, à cauſe de ces grenouilles qu'ils s'imaginoient voir naître de la terre dans le temps de pluie. Nos Phyſiciens nous ont appris à rire de cette erreur.

243 L'Anatomie, qui s'eſt beaucoup perfectionnée dans ces derniers temps nous doit rappeller à Dieu, autant que l'Aſtronomie. M. Fontenelle, après avoir parlé dans ſes *Eloges*, de la piété de M. Caſſini, & de celle de M. Meri, ajoute cette judicieuſe réflexion : *L'Aſtronomie & l'Anatomie ſont les deux ſciences où ſont le plus ſenſiblement marqués les caracteres du Souverain Etre. L'une annonce ſon immenſité, l'autre ſon intelligence... On peut même croire que l'Anatomie a quelque avantage. L'intelligence prouve encore plus que l'immenſité.*

De cet ordre ſecret reconnoiſſons l'Auteur.
Fut-il jamais des loix ſans un Légiſlateur?
Stupide Impiété, quand pourras-tu comprendre,
Que l'œil eſt fait pour voir, l'oreille pour entendre?
Ces oreilles, ces yeux, celui qui les a faits
Eſt-il aveugle & ſourd? Que d'ouvrages parfaits,
Que de riches préſens t'annoncent ſa puiſſance!

Où ſont-ils ces objets de ma reconnoiſſance?
Eſt-ce un côteau riant? Eſt-ce un riche vallon?
Hâtons-nous d'admirer: le cruel Aquilon
Va raſſembler ſur nous ſon terrible cortége,
Et la foudre & la pluie, & la grêle & la neige:
L'homme a perdu ſes biens, la terre ſes beautés.
Et plus loin qu'offre-t-elle à nos yeux attriſtés?

---

246 Le Traducteur Italien a rendu fidélement ce vers.

Senza Legiſlator non fur mai Leggi.

247 L'objection du mal phyſique & du mal moral, donna naiſſance à l'ancienne opinion des deux Principes, renouvellée par les Manichéens. On ne peut répondre à cette objection, que par la Religion Chrétienne. Bayle qui dans l'article des Manichéens & dans celui des Pauliciens, ſe plaît à étendre cette difficulté, avoue qu'on n'y peut répondre que par la révélation, qui nous apprend la cauſe du déſordre. Je ferai auſſi cette objection aux Déiſtes dans le cinquieme Chant; mais ayant à répondre aux Athées dans celui-ci, il me ſuffit de leur faire voir que le monde n'eſt pas l'ouvrage du haſard, & que les déſordres que nous y croyons voir, n'empêchent pas de reconnoître par-tout une intelligence ſuprême.

Des antres, des volcans, & des mers inutiles,
Des abymes ſans fin, des montagnes ſtériles;
Des ronces, des rochers, des ſables, des déſerts!
Ici de ſes poiſons elle infecte les airs;
Là rugit le Lion, ou rampe la Couleuvre.
De ce Dieu ſi puiſſant voilà donc le chef-d'œuvre!

Et tu crois, ô Mortel, qu'à ton moindre ſoupçon,
Aux pieds du Tribunal qu'érige ta Raiſon,
Ton Maître obéiſſant doit venir te répondre?
Accuſateur aveugle, un mot va te confondre.
Tu n'apperçois encor que le coin du tableau:
Le reſte t'eſt caché ſous un épais rideau;
Et tu prétens déjà juger de tout l'ouvrage!
A ton profit, ingrat, je vois une main ſage
Qui ramene ces maux dont tu te plains toujours.
Notre art des poiſons même emprunte du ſecours.
Mais pourquoi ces rochers, ces vents & ces orages?
Daigne apprendre de moi leurs ſecrets avantages,
Et ne conſulte plus tes yeux ſouvent trompeurs.

La Mer, dont le Soleil attire les vapeurs,

---

259 Les imperfections de la Terre ſont ſouvent une ſuite du bouleverſement général cauſé par le déluge, comme je le dirai dans le cinquieme Chant.

274 On fait des remédes avec la vipere, la ciguë, &c.

278 Soit que les rivieres, dit Derham dans ſa Théologie Phyſique, viennent des vapeurs condenſées, ou des pluies; ſoit qu'elles viennent de la Mer par voie d'attraction, de filtration, ou de diſtila-

Par ces eaux qu'elle perd voit une mer nouvelle
Se former, s'élever & s'étendre ſur elle.
De nuages légers cet amas précieux,
Que diſperſent au loin les vents officieux,
Tantôt féconde pluie arroſe nos campagnes,
Tantôt retombe en neige, & blanchit nos montagnes.
Sur ces rocs ſourcilleux, de frimats couronnés,
Réſervoirs des tréſors qui nous ſont deſtinés,
Les flots de l'Océan apportés goute à goute
Réuniſſent leur force & s'ouvrent une route
Juſqu'au fond de leur ſein lentement répandus,
Dans leurs veines errans, à leurs pieds deſcendus;
On les en voit enfin ſortir à pas timides,
D'abord foibles ruiſſeaux, bientôt fleuves rapides.
Des racines des monts qu'Annibal ſut franchir,
Indolent Ferrarois, le Pô va t'enrichir.
Impétueux enfant de cette longue chaîne;
Le Rhône ſuit vers nous le penchant qui l'entraîne;
Et ſon frere emporté par un contraire choix,
Sorti du même ſein va chercher d'autres loix.

---

tion ; ſoit que toutes ces cauſes concourent enſemble, il eſt certain que les montagnes ont la plus grande part dans ces opérations. Ces excreſcences énormes de la terre ſont comme autant d'alambics.

294 Ferrare bien différente autrefois de ce qu'elle eſt aujourd'hui, brilla par le commerce & les beaux arts.

297 Le Pô, le Rhône & le Rhein ont leurs ſources dans les Alpes: ces deux derniers ſortent de la même montagne.

Mais enfin terminant leurs courſes vagabondes ;
Leur antique ſéjour redemande leurs ondes :
Ils les rendent aux mers ; le Soleil les reprend :
Sur les monts, dans les champs l'Aquilon nous les rend.
Telle eſt de l'Univers la conſtante harmonie.
De ſon Empire heureux la diſcorde eſt bannie :
Tout conſpire pour nous, les montagnes, les mers ;
L'Aſtre brillant du jour, les fiers tyrans des airs.
Puiſſe le même accord regner parmi les hommes !

Reconnoiſſons du moins celui par qui nous ſommes ;
Celui qui fait tout vivre, & qui fait tout mouvoir.
S'il donne l'être à tout, l'a-t-il pu recevoir ?
Il précéde les temps ; qui dira ſa naiſſance ?
Par lui l'Homme, le Ciel, la Terre, tout commence ;
Et lui ſeul infini n'a jamais commencé.

Quelle main, quel pinceau dans mon ame a tracé
D'un objet infini l'image incomparable ?
Ce n'eſt point à mes ſens que j'en ſuis redevable.
Mes yeux n'ont jamais vu que des objets bornés,
Impuiſſans, malheureux, à la mort deſtinés.

---

315 Locke prétend que nous formons l'idée de l'infini, par la puiſſance que nous avons d'ajouter toujours à l'idée du fini. Deſcartes, & avant lui Platon & Cicéron, ont cru que l'idée de l'infini étoit innée en nous. En effet, pourquoi trouvons-nous finis, les objets que nous voyons ? Le fini ſuppoſe l'infini, comme le moins ſuppoſe le plus : ainſi nous ne nous trouvons finis, qu'à cauſe de l'idée de l'infini qui eſt en nous.

Moi-même je me place en ce rang déplorable ;
Et ne puis me cacher mon malheur véritable ;
Mais d'un Etre infini je me ſuis ſouvenu
Dès le premier inſtant que je me ſuis connu.
D'un Maître ſouverain redoutant la puiſſance ;
J'ai malgré ma fierté, ſenti ma dépendance.
Qu'il eſt dur d'obéir, & de s'humilier !
Notre orgueil cependant eſt contraint de plier ;
Devant l'Etre éternel tous les peuples s'abaiſſent ;
Toutes les Nations en tremblant le confeſſent.
Quelle force inviſible a ſoumis l'Univers ?
L'homme a-t-il mis ſa gloire à ſe forger des fers ?

Oui, je trouve par-tout des reſpects unanimes,
Des Temples, des Autels, des Prêtres, des Victimes :
Le Ciel reçut toujours nos vœux & notre encens.
Nous pouvons, je l'avoue, eſclaves de nos ſens,
De la Divinité défigurer l'image.
A des Dieux mugiſſans l'Egypte rend hommage ;
Mais dans ce Bœuf impur qu'elle daigne honorer,
C'eſt un Dieu cependant qu'elle croit adorer.

---

327 On n'a jamais trouvé aucune Nation, même dans le nouveau Monde, qui n'eût un culte établi en l'honneur de quelque Divinité ; & ce conſentement de toutes les Nations doit être regardé, ſuivant Cicéron, comme la loi de la Nature : *Omni in re conſenſio omnium gentium lex naturæ putanda eſt.*

331 C'eſt ce que dit Plutarque contre Colotes : *Vous trouverez des villes ſans murs, ſans Rois, ſans théâtres ; mais vous n'en trouverez jamais ſans Dieux, ſans ſacrifices, pour obtenir des biens & écarter des maux.*

L'eſprit humain s'égare, & follement crédules
Les peuples ſe ſont fait des maîtres ridicules.
Ces maîtres toutefois par l'erreur encenſés
Jamais impunément ne furent offenſés :
On déteſta Mezence ainſi que Salmonée,
Et l'horreur ſuit encor le nom de Capanée.
Un impie en tout temps fut un monſtre odieux ;
Et quand pour me guérir de la crainte des Dieux,
Epicure en ſecret médite ſon ſyſtême,
Aux pieds de Jupiter je l'apperçois lui-même.

Surpris de ſon aveu, je l'entens en effet
Reconnoître un Pouvoir dont l'homme eſt le jouet ;

---

339 C'eſt encore Cicéron qui le dit : *Multi de Diis prava ſentiunt ; omnes tamen eſſe vim & naturam divinam cenſent.* L'idolâtrie, dont je parlerai au troiſieme Chant, prouve que l'homme a toujours été perſuadé d'une Divinité ; qu'il l'a toujours recherchée ; mais que plongé dans les ſens, il a pris pour divin tout ce qui a frappé ſes ſens.

343 Mezence, *contemptor Divûm*, eſt repréſenté par Virgile comme un tyran haï de tout le monde. Salmonée & Capanée furent, ſuivant les Poëtes, foudroyés à cauſe de leur impiété. Protagoras & Prodicus furent mis à mort pour avoir mal parlé des Dieux : on ſe ſervit du même prétexte pour faire mourir Socrate.

348 Dioclès voyant Epicure dans un Temple, s'écria : *Jamais Jupiter ne m'a paru ſi grand que depuis qu'Epicure eſt à ſes génoux*

350 *Uſque adeo res humanas vis abdita quædam*
Obterit, & pulcros faſces ſævaſque ſecures
Proculcare, ac ludibrio ſibi habere videtur.

Un ennemi caché qui réduit en pouſſiere
De toutes nos grandeurs la pompe la plus fiere.
Peuples, Rois, vous mourez, & vous Villes auſſi.
Là gît Lacédémone, Athènes fut ici.
Quels cadaves épars dans la Grèce déſerte !
Eh que vois-je par-tout ! la Terre n'eſt couverte
Que de Palais détruits, de Trônes renverſés,
Que de lauriers flétris, que de Sceptres briſés.
Où ſont, fiere Memphis, tes merveilles divines ?
Le Temps a dévoré juſques à tes ruines.
Que de riches tombeaux élevés en tous lieux,
Superbes monumens qui portent juſqu'aux Cieux.
Du néant des humains l'orgueilleux témoignage !
A ce Pouvoir ſi craint tout mortel rend hommage.

Je donne à Epicure cette penſée de Lucréce, parce que les ouvrages d'Epicure étant perdus, nous ne connoiſſons le Maître que par le Diſciple.

Il eſt ſi étonnant que Lucréce ait fait cet aveu, que quelques perſonnes ſoutiennent qu'il n'a entendu parler que d'un pouvoir matériel, dénué d'intelligence.

Bayle n'eſt pas de cet avis. *Voici*, dit-il à ſon article, *un Philoſophe qui a beau nier opiniâtrément la Providence, & attribuer tout au mouvement néceſſaire des atômes ; l'expérience le contraint de reconnoître une affectation particuliere de renverſer nos dignités. Par conſéquent ſon vis abdita quædam eſt une preuve convaincante contre lui-même.*

355 Image tirée de ces belles paroles de la Lettre de Sulpitius à Cicéron. *Heu ! nos homunculi indignamur, ſi quis noſtrûm interit..... cùm uno loco tot oppidorum cadavera projecta jaceant.* Et le Taſſe a dit de même :

Muojono le Città, muojono j Regni.

Aux pieds de ſon Idole un Barbare à genoux ;
D'un Etre deſtructeur vient fléchir le courroux.
Etre alteré de ſang, je te vais ſatisfaire,
Que cette autre victime appaiſe ta colere ;
J'arroſe ton Autel du ſang de cet agneau.
N'en es-tu pas content ? Te faut-il un taureau ?
Faut-il une Hécatombe à ta haine implacable ?
Pour mieux me remplacer, te faut-il mon ſemblable ?
Faut-il mon Fils ? je viens l'égorger devant toi.
De ce ſang enivré, cruel, épargne-moi.

Ces épaiſſes forêts qui couvrent les contrées ;
Par un vaſte Océan des nôtres ſéparées,
Renferment, dira-t-on, de tranquilles mortels,
Qui jamais à des Dieux n'ont élevé d'autels.

Quand d'obſcurs voyageurs racontent ces nouvelles ;
Croirai-je des témoins tant de fois infidelles ?

---

373 Chez tous les peuples du monde, les hommes ont ſacrifiés leurs ſemblables. *L'homme*, dit M. Boſſuet, *troublé par le ſentiment de ſon crime, & regardant la Divinité comme ennemie, crut ne pouvoir l'appaiſer par des victimes ordinaires : il fallut verſer le ſang humain.*

379 Bayle qui dans ſon Livre ſur la Cométe, examine ſi l'Athéiſme eſt plus criminel que l'Idolâtrie, queſtion qui ne méritoit pas quatre Volumes, rapporte, pour prouver qu'il peut y avoir des Athées, les témoignages de quelques voyageurs peu fameux. Quand ces témoignages ſeroient véritables, que prouveroient-ils ? Un Sauvage eſt comme un enfant dans lequel la Raiſon ne s'eſt point encore développée.

Supposons cependant tous leurs rapports certains ;
Comment opposerois-je au reste des humains
Un stupide Sauvage errant à l'aventure,
A peine de nos traits conservant la figure ;
Un misérable Peuple égaré dans les bois,
Sans Maîtres, sans Etats, sans Villes & sans Loix ?
Qu'à bon droit, Libertins, vous êtes mépriſables,
Lorſque dans ces forêts vous cherchez vos ſemblables !

Ces hommes toutefois à ce point abrutis,
Dans la nuit de leurs ſens triſtement engloutis,
Montrent quelques rayons d'une image divine,
Reſtes défigurés d'une illuſtre origine.
Il eſt une juſtice, & des devoirs pour eux :
Du ſang qui les unit ils connoiſſent les nœuds.
Au plus barbare époux la tendre épouſe eſt chere.
Il chérit ſon enfant, il reſpecte ſon pere.
La Nature ſur nous ne perd point tous ſes droits.

Mais ces droits que ſont-ils ? D'imaginaires loix,
Quand d'un Etre vengeur j'ai ſecoué la crainte,
Ne peuvent ſur mon ame établir leur contrainte.
C'eſt pour moi que je vis, je ne dois rien qu'à moi.
La vertu n'eſt qu'un nom, mon plaiſir eſt ma loi.

---

393 Montagne nous apprend que toute la Morale des Cannibales conſiſte en deux loix : d'être courageux à la guerre, & d'aimer leurs femmes

401 Suivant le ſyſtême de Hobbes, il n'y a point de diſtinction véritable entre la juſtice & l'injuſtice : la force fait le droit.

Ainſi parle l'Impie, & lui-même eſt l'eſclave
De la foi, de l'honneur, de la vertu qu'il brave :
Dans ſes honteux plaiſirs, s'il cherche à ſe cacher,
Un éternel témoin les lui vient reprocher :
Son Juge eſt dans ſon cœur, tribunal où réſide
Le cenſeur de l'ingrat, du traître, du perfide.
Par ſes affreux complots nous a-t-il outragés ?
La peine ſuit de près, & nous ſommes vengés.
De ſes remords ſecrets, triſte & lente victime,
Jamais un criminel ne s'abſout de ſon crime.
Sous des lambris dorés ce triſte ambitieux
Vers le Ciel, ſans pâlir, n'oſe lever les yeux.
Suſpendu ſur ſa tête, un glaive redoutable
Rend fades tous les mets dont on couvre ſa table.

---

407 *Exemplo quodcumque malo committitur, ipſi*
Diſplicet auctori : prima eſt hæc ultio, quòd ſe
Judice, nemo nocens abſolvitur .....
Pœna autem vehemens ac multo ſævior illis
Nocte dieque ſuum verſare in pectore teſtem.
Juvenal.

412 Ce mot de Cicéron eſt admirable : *Virtutis & vitiorum, grave ipſius conſcientiæ pondus eſt, quâ ſublatâ jacent omnia.*

Le même Cicéron dit encore : *Magna vis eſt conſcientiæ in utramque partem, ut neque timeant, qui nihil commiſerunt, & pœnam ſemper ante oculos verſari putent, qui peccaverunt.*

415 Damoclès, lâche flatteur de Denys le Tyran, en vantoit le bonheur. Il changea de langage, lorſqu'invité par ce Prince à un feſtin, & aſſis comme

Le cruel répentir eſt le premier bourreau
Qui dans un ſein coupable enfonce le couteau.
Des chagrins dévorans attachés ſur Tibére
La Cour de ſes flatteurs veut en vain le diſtraire. 420
Maître du monde entier, qui peut l'inquiéter?
Quel juge ſur la terre a-t-il à redouter?
Cependant il ſe plaint, il gémit; & ſes vices
Sont ſes accuſateurs, ſes juges, ſes ſupplices.
Toujours ivre de ſang, & toujours altéré, 425
Enfin par ſes forfaits au déſeſpoir livré,
Lui-même étale aux yeux du Sénat qu'il outrage,
De ſon cœur déchiré la déplorable image.
Il périt chaque jour conſumé de regrets,
Tyran plus malheureux que ſes triſtes Sujets. 430

Ainſi de la Vertu les loix ſont éternelles.
Les peuples ni les Rois ne peuvent rien contre elles;

---

lui ſur un lit ſuperbe, il apperçut une épée ſuſpendue ſur ſa tête par un fil: ce qui a fait dire à Horace,

Diſtrictus enſis cui ſuper impia
Cervice pendet, non Siculæ dapes
Dulcem elaborabunt ſaporem.

428 Dans cette fameuſe Lettre, dont le déſordre fait dire à Tacite, que ſi on ouvroit le cœur des Tyrans, on verroit comme ils ſont déchirés: *Adeò facinora ipſi quoque in ſupplicium verterant.*

431 *Satis enim nobis, ſi modò aliquid in Philoſophiâ profecimus, perſuaſum eſſe debet, ſi ommes Deos hominesque celare poſſimus, nihil tamen avarè, nihil injuſtè, nihil libidinosè, nihil incontinenter eſſe fa-*

Les Dieux que révéra notre ſtupidité,
N'obſcurcirent jamais ſa conſtante beauté :
435 Et les Romains enfans d'une impure Déeſſe,
En dépit de Vénus, admirerent Lucrece.

Je l'apporte en naiſſant, elle eſt écrite en moi
Cette loi qui m'inſtruit de tout ce que je doi

---

ciendum. C'eſt ce que Cicéron répéte par-tout, qu'indépendamment de la récompenſe & de la punition, on doit rechercher la juſtice à cauſe d'elle-même. Il va juſqu'à ſuppoſer qu'un homme puiſſe en remuant ſimplement les doigts, ſe faire mettre ſur les teſtamens des riches. Le fera-t-il, quand même il ſeroit certain qu'on ne le ſoupçonnera jamais d'avoir un ſecret pareil ? Cicéron décide que non, & ajoute cette parole ſi belle : Ceux à qui ceci paroît étonnant, igorent ce que c'eſt qu'un honnête-homme. *Hoc qui admiratur, is ſe, quid ſit vir bonus, neſcire fatetur.* Offic. l. 3.

435 Chez les Romains qui ſe vantoient d'être les enfans de Mars & de Vénus, avant même qu'ils euſſent des Loix contre l'adultere, le malheur de Lucréce, qui fit chaſſer les Rois de Rome, rendit ſa vertu fameuſe. Tite-Live lui fait dire, avant qu'elle ſe tue, *Corpus eſt tantùm violatum, animus inſons.* Pourquoi donc ſe tuer ? comme ſaint Auguſtin l'a remarqué. On a eu raiſon de louer ſa douleur, mais non pas ſa mort.

437 Cicéron a parlé de la Loi naturelle avec autant d'éloquence que de vérité. *Eſt quidem vera Lex, diffuſa, in omnes, conſtans, ſempiterna. Huic Legi non abrogari fas eſt, neque derogari in hâc aliquid licet, neque tota abrogari poteſt, neque verò aut per Senatum, aut per Populum, ſolvi hâc Lege poſſumus.... Neque fuit nulla erat Romæ ſcripta Lex de ſtupris, idcircò non*

A mon pere, à mon fils, à ma femme, à moi même.
A toute heure je lis dans ce Code ſuprême
La Loi qui me défend le vol, la trahiſon,
Cette Loi qui précéde, & Lycurgue & Solon.
Avant même que Rome eût gravé douze Tables,
Métius & Tarquin n'étoient pas moins coupables.
Je veux perdre un rival. Qui me retient le bras?
Je le veux, je le puis, & je n'acheve pas.
Je crains plus de mon cœur le ſanglant témoignage,
Que la ſévérité de tout l'Aréopage.
La Vertu qui n'admet que de ſages plaiſirs,
Semble d'un ton trop dur gourmander nos deſirs.
Mais quoique pour la ſuivre il coûte quelques larmes,
Toute auſtere qu'elle eſt, nous admirons ſes charmes.
Jaloux de ſes appas, dont il eſt le témoin,
Le Vice, ſon rival, la reſpecte de loin.

---

contra illam Legem ſempiternam Tarquinius vim Lucretiæ attulit. Erat enim ratio profecta à rerum natura, & ad recte faciendum impellens, & à delicto avocans, quæ non tùm denique incipit Lex *eſſe, cùm ſcripta eſt, ſed tùm cùm orta eſt: orta eſt autem cum mente divina.*

444 Le perfide Métius & le cruel Tarquin n'étoient tranſgreſſeurs d'aucune Loi écrite, puiſque Rome n'en avoit point encore. Ils étoient condamnés par cette loi éternelle & irrévocable, qui précéde toute loi humaine.

454 Seneque fait une réflxion très-juſte quand il dit, qu'il n'y a point de criminel qui n'aimât mieux jouir des fruits du crime ſans être criminel: *Neminem reperies, qui non nequitiæ præmiis ſine nequitia frui malit.* De Benef. liv. 4.

Sous ſes nobles couleurs ſouvent il ſe déguiſe ;
Pour conſoler du moins l'ame qu'il a ſurpriſe.

Adorable vertu, que tes divins attraits
Dans un cœur qui te perd laiſſent de longs regrets !
De celui qui te hait, ta vue eſt le ſupplice.
Parois : que le méchant te regarde, & frémiſſe.
La richeſſe, il eſt vrai, la fortune te fuit ;
Mais la paix t'accompagne, & la gloire te ſuit.

---

457 Claudien en fait ce beau tableau,

Ipſa quidem virtus pretium ſibi, ſolaque latè
Fortunæ ſecura nitet, nec faſcibus ullis
Erigitur, plauſuque petit clareſcere vulgi ;
Nil opis externæ cupiens, nil indiga laudis ;
Divitiis animoſa ſuis. .... &c.

Il eſt certain, comme je le dirai au ſixieme Chant, que ſans la Religion Chrétienne il n'y a point de vraie vertu : cependant chez les Païens même le ſecret avantage de n'avoir rien à ſe reprocher, *nil conſcire ſibi, nullâ palleſcere culpâ*, faiſoit goûter à un Ariſtide ce bonheur qu'un Catilina ne pouvoit goûter. Brutus, dira-t-on, prêt à ſe tuer, s'emporta contre la vertu, juſqu'à s'écrier : *O malheureuſe Vertu ! tu n'es qu'un nom, & moi je te ſervois comme ſi tu euſſes été une réalité, mais j'éprouve que tu n'es que l'eſclave de la fortune.* Brutus qui faiſoit conſiſter toute la Vertu dans ſon farouche amour pour la liberté, lorſqu'il vit le parti d'Antoine victorieux, parle ainſi par déſeſpoir : mais comment peut-il dire qu'il a été au ſervice de la Vertu, lui qui a ſi indignement aſſaſſiné Céſar ſon bienfaicteur ?

Et perdant tout pour toi, l'heureux mortel qui t'aime,
Sans biens, ſans dignités, ſe ſuffit à lui-même.
Mais lorſque nous voulons ſans toi nous contenter, 465
Importune Vertu, pourquoi nous tourmenter?
Pourquoi par des remords nous rendre miſérables?
Qui t'a donné ce droit de punir les coupables?
Laiſſe-nous en repos, ceſſe de nous charmer,
Et qu'il nous ſoit permis de ne te point aimer. 470
Non, tu ſeras toujours par ta ſeule préſence
Ou notre déſeſpoir, ou notre récompenſe.

Qui te pourra, grand Dieu, méconnoître à ces traits?
Tu nous parles ſans ceſſe, & les hommes diſtraits
N'écoutent point la voix qui frappe leurs oreilles. 475
Tu fais briller par-tout tes dons & tes merveilles;
Mais ſur la terre, hélas! admirant tes bienfaits,
Nos regards, juſqu'à toi ne remontent jamais:
Quelque maître nouveau ſans ceſſe nous entraîne,
Et d'objets en objets notre ame ſe promene, 480

---

478 Que l'homme ouvre les yeux ſur le ſpectacle de la nature, ou qu'il rentre en lui même, de quelque côté qu'il tourne ſes regards, Dieu vient ſe préſenter à lui. Cependant les Philoſophes, ou n'ont rien vu que de matériel, ou uniſſant l'intelligence *à la matiere, ont confondu Dieu, la nature, l'ame du monde*, &c. ou ont trouvé tout incertain. Les ſens ne nous conduiſent qu'aux choſes matérielles; la Raiſon plongée dans les ſens, ne nous conduit aux choſes ſpirituelles qu'avec incertitude. Elle ne peut donc pas, comme les Déiſtes le veulent, être notre ſeule régle, & nos ames *clauſæ tenebris & carcere cæco*, ont beſoin d'une autre lumiere.

Tandis que de toi ſeul nous reſtons ſéparés.
Quel crime, quelle erreur nous a donc égarés ?
Nos malheurs, ô mon Dieu, ſeroient-ils ſans reſſource ?
Sondons leur profondeur, remontons à leur ſource.
Que l'homme maintenant ſe préſente à mes yeux ;
Quand je l'aurai connu, je le connoîtrai mieux.

---

486 Si la connoiſſance Anatomique de notre corps nous conduit à Dieu, comme je l'ai fait voir, combien y ſerons-nous mieux conduits par la connoiſſance de notre miſere & de notre grandeur ! *L'étude propre de l'homme eſt l'homme*, dit Pope. C'eſt une étude cependant bien négligée ; ce qui a fait dire à M. Paſcal : *Les ſciences abſtraites n'étant pas propres aux hommes, je leur ai pardonné de ne s'y point appliquer ; mais j'avois cru trouver au moins bien des compagnons dans l'étude de l'homme, puiſque c'eſt celle qui lui eſt propre. J'ai été trompé. Il y en a encore moins qui l'étudient que la Géométrie.*

LA RELIGION,

POËME

CHANT SECOND.

DE tes Loix dès l'enfance heureuſement inſtruit,
Et par la foi, Seigneur, à la Raiſon conduit,
Permets que dans mes Vers, ſous une feinte image,
J'oſe pour un moment imiter le langage
D'un mortel *qui vers toi, de troubles agité,*
S'avance, & pas à pas cherche ta Vérité.

Quand je reçus la vie au milieu des alarmes,

---

7 Sur la peinture de nos malheurs écoutons d'abord le Sage : *Laudavi magis mortuos qudm viventes, & feliciorem utroque judicavi qui necdum natus eſt, nec vidit mala quæ ſub ſole fiunt.* Eccleſ. cap. 4. v. 2. 3.
Ecoutons enſuite les Païens.

Tum porrò puer, ut ſævis projectus ab undis
Navita, nudus humi jacet infans. ...
Cui tantum in vitâ reſtat ſuperare dolorum.

A lucrece ajoutons Cicéron cité par ſaint Auguſtin ;

Et qu'aux cris maternels répondant par mes larmes
J'entrai dans l'Univers, eſcorté de douleurs,
J'y vins pour y marcher de malheurs en malheurs.
Je dois mes premiers jours à la femme étrangere,
Qui me vendit ſon lait, & ſon cœur mercénaire.
Rechauffé dans ſon ſein, dans ſes bras careſſé,
Et long-temps inſenſible à ſon zéle empreſſé,
De mon retour enfin un ſouris fut le gage.
De ma foible Raiſon je fis l'apprentiſſage.

Hominem non ut à matre ſed à noverca natum, corpore nudo, fragili & infirmo, animo autem anxio ad moleſtias, in quo tamen ineſſet obrutus quidam divinus ignis. Aux plaintes de Cicéron joignons celles de Pline le Naturaliſte, l. 7. *Jacet manibus pedibuſque devinctis flens animal cæteris imperaturum, & à ſuppliciis vitam auſpicatur, unam tantùm ob culpam, quia natum eſt.* On ſait cette ſentence des Anciens, que le premier bonheur étoit de ne pas naître, le ſecond de mourir promptement. Elle eſt dans Théognis & dans Cicéron. *Primum non naſci : alterum quàm citò mori.* C'eſt donc bien injuſtement qu'on a accuſé M. Paſcal d'avoir par miſantropie exagéré les malheurs de l'homme : il en a parlé avec moins de vivacité que les Païens, & à la peinture de notre miſere il a oppoſé celle de notre grandeur ; au lieu que Pline s'eſt emporté juſqu'à dire que le plus grand des préſens de la Nature étoit le pouvoir de nous donner la mort.

8 Ces trois Vers ſont heureuſement rendus par le Traducteur Italien.

Quando alla luce in mezzo al pianto aperſi
Languidi j lumi, e alle materne ſtrida
Eco faciendo, in queſta Valle entrai.

Frappé du ſon des mots, attentif aux objets,
Je répétai les noms, je diſtinguai les traits.
Je connus, je nommai, je careſſai mon pere :
J'écoutai triſtement les avis de ma mere.
Un châtiment ſoudain réveilla ma langueur.
Des maîtres ennuyeux je craingnis la rigueur :
Des ſiecles reculés l'un me contoit l'hiſtoire ;
L'autre plus importun gravoit dans ma mémoire
D'un langage nouveau tous les barbares noms.
Le temps forma mon goût : pour fruits de ces leçons
D'Eſchine j'admirai l'éloquente colere :
Je ſentis la douceur des menſonges d'Homere :
De la triſte Didon partageant les malheurs,
Son bûcher fut ſouvent arroſé de mes pleurs.
Je mépriſai l'enfance & ſes jeux inſipides.
Mais ces amuſemens étoient-ils plus ſolides ?
D'arides vérités quelquefois trop épris
J'eſpérois de Newton pénétrer les Ecrits.

---

27 Fameux rival de Demoſthène, dont l'Oraiſon ſur la Couronne eſt ſi belle.

28 Saint Auguſtin dans ſes Confeſſions ſe reproche le plaiſir qu'il avoit dans ſa jeuneſſe à lire Virgile. » La lecture de ce Poëte, *dit-il*, n'alloit qu'à charger ma mémoire des erreurs d'un certain Enée, tandis que j'oubliois les miennes. Je pleurois la mort de Didon ; & la mort que me donnoient ces vains plaiſirs, je la regardois d'une œil ſec. « *Tenere cogebar Æneæ neſcio cujus errores, oblitus errorum meorum, & plorare Didonem mortuam cùm intered me ipſum in his à te morientem, Deus vita mea, ſiccis oculis ferrem miſerrimus.*

Tantôt je poursuivois un stérile problême ;
De Descartes tantôt renversant le systême,
D'autres Mondes en l'air s'élevoient à mes frais.
Armide étoit moins prompte à bâtir un palais ;
Et d'un souffle détruits malgré leur renommée,
Tous les vieux tourbillons s'exhaloient en fumée.
Par mon anatomie un rayon divisé,
En sept rayons égaux étoit subtilisé,
Et voulant remonter à la couleur premiere ;
J'osois à mon calcul soumettre la lumiere.

Dans ces rêves flatteurs que j'ai perdu de jours !
Cherchant à tout savoir, & m'ignorant toujours,
Je n'avois point encor réfléchi sur moi-même.
Me reprochant enfin ma négligence extrême,
Je voulus me connoître : un espoir orgueilleux
Inspiroit à mon cœur ce projet périlleux.
Que de fois, ô fatale & triste connoissance,
Tu m'as fait regretter ma premiere ignorance !

---

40 M. Newton détruit les tourbillons de Descartes, & son systême sur les couleurs. Suivant ses expériences, la lumiere est un amas de rayons colorés. Un rayon se divise en sept parties, & le mélange des couleurs primitives produit les différentes couleurs. Mais malgré ce qu'il dit des sept premieres couleurs, M. du Fay lut à une Assemblée publique de l'Académie des Sciences un Mémoire pour prouver qu'au lieu des sept couleurs primitives que compte M. Newton, on n'en doit admettre que trois.

Je me figure, hélas ! le terrible réveil
D'un homme qui ſortant des bras d'un long ſommeil,
Se trouve tranſporté dans un Iſle inconnue,
Qui n'offre que déſerts & rochers à ſa vue :
Tremblant il ſe ſouleve, & d'un œil égaré
Parcourt tous les objets dont il eſt entouré.
Il retombe auſſi-tôt : il ſe releve encore ;
Mais il n'oſe avancer dans ces lieux qu'il ignore.
Telle fut ma terreur, ſi-tôt qu'ouvrant les yeux,
Et rompant un ſommeil, peut-être officieux,
Je me regardai ſeul, ſans appui, ſans défenſe,
Egaré dans un coin de cet eſpace immenſe ;
Ver impur de la Terre, & Roi de l'Univers,
Riche, & vuide de biens ; libre, & chargé de fers.
Je ne ſuis que menſonge, erreur, incertitude ;
Et de la Vérité je fais ma ſeule étude.

---

53 Dans ce morceau, il eſt aiſé de reconnoître M. Paſcal : c'eſt ainſi qu'il ſait humilier l'homme. En même-temps qu'il l'abaiſſe, il le releve. Montagne le jette à terre, & l'y laiſſe ſans conſolation ni eſpérance. S'il parle de lui-même à tout moment, ce n'eſt que pour ſe décrier. *Mon eſprit*, dit-il, *eſt ſi affreté à mon corps, que quand ſon compagnon a la colique, il l'a auſſi. Si la ſanté me rit & la clarté d'un beau jour, me voilà honnête-homme.... Ma vertu eſt une vertu, ou innocence, pour mieux dire, accidentelle... L'incertitude de mon jugement eſt ſi également balancée, qu'en la plupart des occurrences, je la compromettrois volontiers à la déciſion du ſort & des dez.* Voilà un homme qui fait bien de l'honneur à ſon jugement, à ſon eſprit, & à ſa vertu.

Tantôt le monde entier m'annonce à haute voix
Le Maître que je cherche ; & déjà je le vois :
Tantôt le monde entier dans un profond silence
A mes regards errans n'est plus qu'un vuide immense.
O Nature, pourquoi viens-tu troubler ma paix ?
Ou parle clairement, ou ne parle jamais.
Cessons d'interroger qui ne veut point répondre.
Si notre ambition ne sert qu'à nous confondre,
Bornons-nous à la terre, elle est faite pour nous.

Mais non, tous ses plaisirs n'entraînent que dégoûts.
Aucun d'eux n'assouvit la soif qui me dévore :
Je desire, j'obtiens, & je desire encore.
Grand Dieu, donne-moi donc des biens dignes de toi ;
Ou donne-m'en du moins qui soient dignes de moi.
Que d'orgueil ! c'est ainsi qu'à moi-même contraire ;
Monstre de vanité, prodige de misere,
Je ne suis à la fois que néant & grandeur.
Mécontent des objets que poursuit mon ardeur,
Je n'estime que moi : tout autre que moi-même ;
Si je semble l'aimer, c'est pour moi que je l'aime.

---

80 *J'apporte en naissant*, dit M. Bossuet, Intr. à la Philosophie, *cet amour du bonheur. La raison, si-tôt qu'elle commence, me le fait chercher par des moyens bons ou mauvais : mais enfin elle le cherche. Cependant je desire : ce qui prouve que je ne possède point. Le desir & le parfait bonheur ne peuvent se trouver ensemble.*

88 On a reproché à M. de la Rochefoucault d'avoir dans ses Maximes anéanti nos vertus, en rapportant toutes nos actions à l'amour-propre. Il nous a peints

Je me hais cependant, ſi-tôt que je me voi ;
Je ne puis vivre ſeul : occupé loin de moi
Je n'aſpire qu'à plaire à ceux que je mépriſe.

Sans doute qu'à ces mots, des bords de la Tamiſe
Quelque abſtrait Raiſonneur, qui ne ſe plaint de rien,
Dans ſon flegme Anglican répondra, *Tout eſt bien.*
» Le grand Ordonnateur dont le deſſein ſi ſage,
» De tant d'êtres divers ne forme qu'un ouvrage,
» Nous place à notre rang pour orner ſon tableau.
Eh ! quel triſte ornement d'un ſpectacle ſi beau !
En me parlant ainſi, tu prouves bien toi-même
La grandeur du déſordre, & ta miſere extrême.
Quand tu ſoutiens que l'homme eſt ſi bien partagé,
Dans tes raiſonnemens, que tout eſt dérangé !

---

tels que nous ſommes, depuis le déſordre du péché, comme je le dirai au ſixieme Chant : *Quand l'homme n'eſt qu'à lui, tout l'homme eſt à l'orgueil.*

94 Suivant Pope dans ſon *Eſſai ſur l'homme*, tout ce qui eſt, eſt bien ; & dans le ſyſtême général de l'Univers, l'homme eſt à ſa place. Seneque avoit dit auſſi, que notre état ne comporte pas de plus grands biens. Nous avons, ſelon lui, reçu de grandes choſes ; nous n'étions pas capables d'en recevoir de plus grandes. *Magna accipimus, majora non capimus.* Il eſt vrai que nous avons reçu de grandes choſes ; mais la Religion nous apprend que nous en avons perdu de plus grandes. Du reſte, ce Vers qui fit de la peine à Pope quand cet ouvrage parut, l'engagea à m'écrire la lettre qui ſe trouve à la ſuite de ce Poëme, avec celles du Chevalier de Ramſay au ſujet du ſyſtême de Pope ; & j'ai ajouté à ces Lettres, l'expoſition de mes ſentimens ſur le Poëme très-dangereux de Pope.

Quoi! mes pleurs (n'eſt-ce pas un crime de le croire?)
D'un Maître bienfaiſant reléveroient la gloire?
Pour d'autres biens ſans doute il nous a réſervés;
Et tous ſes grands deſſeins ne ſont point achevés.
Oui, je l'oſe eſpérer. Juſte Arbitre du Monde,
De la ſolide paix ſource pure & féconde,
Etre par-tout préſent, quoique toujours caché;
Des maux de tes Sujets quand ſeras-tu touché?
Tendre pere, témoin de nos longues alarmes,
Pourras-tu voir toujours tes enfans dans les larmes?
Non, non. Voilà de toi ce que j'oſe penſer.
Ta bonté quelque jour ſaura mieux nous placer.

Mais comment retrouver la gloire qui m'eſt due?
Qui peut te rendre à moi, Félicité perdue?
Eſt-ce dans mes pareils que je dois te chercher?
Ils m'échappent; la mort me les vient arracher;
Et frappés avant moi, le tombeau les dévore:
J'irai bien-tôt les joindre; où vont-ils? je l'ignore.

Eſt-il vrai? n'eſt-ce point une agréable erreur,
Qui de la mort en moi vient adoucir l'horreur?
O Mort, eſt-il donc vrai que nos ames heureuſes
N'ont rien à redouter de tes fureurs affreuſes,
Et qu'au moment cruel qui nous ravit le jour,
Tes victimes ne font que changer de ſéjour?
Quoi! même après l'inſtant où tes aîles funèbres
M'auront enféveli dans tes noires ténèbres,
Je vivrois! Doux eſpoir! que j'aime à m'y livrer!

---

129 *Dabam me tantæ ſpei*, dit Seneque: bien dif-

De quelle ambition tu te vas enivrer;
Dit l'Impie ! Eſt-ce à toi, vaine & foible étincelle,
Vapeur vile, d'attendre une gloire immortelle ?
Le haſard nous forma ; le haſard nous détruit ;
Et nous diſparoiſſons comme l'ombre qui fuit.
Malheureux, attendez la fin de vos ſouffrances;
Et vous, ambitieux, bornez vos eſpérances :
La mort vient tout finir, & tout meurt avec nous.
Pourquoi, lâches humains, pourquoi la craignez-vous ?
Qu'eſt-ce donc qu'un cercueil offre de ſi terrible ?
Une froide pouſſiere, une cendre inſenſible.
Là nous ne trouvons plus ni plaiſir ni douleur.
Un repos éternel eſt-il donc un malheur ?
Plongeons-nous ſans effroi dans ce muet abyme ;
Où la vertu périt, auſſi-bien que le crime :
Et ſuivant du plaiſir l'aimable mouvement,
Laiſſons-nous au tombeau conduire mollement.

ſérent de ces Eſprits-forts, qui tâchent de ſe perſuader le contraire, & qui aiment à ſe livrer, pour ainſi dire, à l'eſpérance du néant.

133 Tel eſt le langage des Libertins dans le livre de la Sageſſe. *Ex nihilo nati ſumus, & poſt hoc erimus tanquam non fuerimus* Et dans Seneque le Tragique :

Poſt mortem nihil eſt, ipſaque mors nihil.
Velocis ſpatii meta noviſſima.

Quid habet iſta res, aut lætabile aut glorioſum ? répond Cicéron à ceux qui ſont capables de dire ſi gaiement la choſe du monde la plus triſte, & qui devroit faire notre déſeſpoir ſi elle étoit véritable.

A ces mots insensés, le Maître de Lucrece ;
Usurpant le grand nom d'ami de la sagesse,
Joint la subtilité de ses faux argumens ;
Lucrece de ses vers prête les ornemens.
De la noble harmonie indigne & triste usage !
Epicure avec lui m'adresse ce langage.

Cet esprit, ô mortels, qui vous rend si jaloux ;
N'est qu'un feu qui s'allume & s'éteint avec nous.
Quand par d'affreux sillons l'implacable vieillesse
A sur un front hideux imprimé la tristesse ;
Que dans un corps courbé sous un amas de jours ;
Le sang comme à regret semble achever son cours ;
Lorsqu'en des yeux couverts d'un lugubre nuage
Il n'entre des objets qu'une infidelle image ;
Qu'en débris chaque jour le corps tombe & périt :
En ruines aussi je vois tomber l'esprit.
L'ame mourante alors, flambeau sans nourriture,
Jette par intervalle une lueur obscure.
Triste destin de l'homme ! il arrive au tombeau
Plus foible, plus enfant qu'il ne l'est au berceau.

---

153 Lucrece, Liv. 3.

Præterea gigni pariter cum corpore, & und
Crescere sentimus, pariterque senescere mentem...
Post ubi jam validis quassatum est viribus ævi
Corpus, & obtusis ceciderunt viribus artus,
Claudicat ingenium: delirat, linguaque, mensque.

166 Dans l'Anti-Lucrece,

Tunc vitio primæ ceu debilitatis hebescit

La mort, du coup fatal ſappe enfin l'édifice:
Dans un dernier ſoupir achevant ſon ſupplice;
Lorſque vuide de ſang le cœur reſte glacé,
Son ame s'évapore, & tout l'homme eſt paſſé.

Sur la foi de tes chants, ô dangereux Poëte,
D'un Maître trop fameux, trop fidèle interprête;
De mon heureux eſpoir déſormais détrompé,
Je dois donc, du plaiſir à tout heure occupé,
Conſacrer les momens de ma courſe rapide,
A la Divinité que tu choiſis pour guide:
Et la mere des jeux, des ris & des amours,
Doit ainſi qu'à tes Vers préſider à mes jours.
Si l'homme cependant au bout de ſa carriere,
N'a plus que le néant pour attente derniere;
Comment puis-je goûter ces plaiſirs peu flatteurs,
Du deſtin qui m'attend foibles conſolateurs?
Tu veux *me raſſurer, & tu me déſeſperes.*
Vivrai-je dans la joie, au milieu des miſeres,
Quand même je n'ai pas où repoſer un cœur
Las de tout parcourir en chetchant ſon bonheur?

Machina, ſitque ſenex iterùm puer: unde neceſſe eſt
Huic ſemel addictam rursùm pueraſcere mentem,
Non per ſe, verùm quia paulatim organa ceſſant.

176 Vénus que Lucrece invoque au commencement de ſon Poëme, & qui eſt, ſelon lui, *hominum Divûmque voluptas.*

Rois, Sujets, tout ſe plaint, & nos fleurs les plus belles
Renferment dans leur ſein des épines cruelles:
L'amertume ſecrete empoiſonne toujours
L'onde qui nous paroît ſi claire dans ſon cours.
C'eſt le ſincere aveu que me fait Epicure.
L'Orateur du plaiſir m'en apprend la nature.
J'abandonne ce Maître: ô Raiſon, viens à moi;
Je veux ſeul méditer & m'inſtruire avec Toi.

Je penſe. La Penſée, éclatante lumiere,
Ne peut ſortir du ſein de l'épaiſſe matiere.

---

188 Suivant l'aveu de Lucrece,

Uſque adeo de fonte leporum
Surgit amari aliquid, quod in ipſis floribus angat!

M. de Fontenelle dans ſes dialogues ſur les morts, fait dire à la Reine Eliſabeth: *Les plaiſirs ne ſont point aſſez ſolides, pour ſouffrir qu'on les approfondiſſe: il ne faut que les effleurer. Ils reſſemblent à ces terres marécageuſes ſur leſquelles on eſt obligé de courir légerement, ſans y arrêter le pied.*

195 Long-temps avant Deſcartes, Cicéron avoit fait valoir cette preuve qu'il avoit trouvée dans Platon. Ce qui a paru vrai à ces grands hommes paroît douteux à Locke, qui ignore ſi la matiere ne peut pas penſer. Il n'y a point, comme dit Cicéron, d'opinion, quelque bizarre qu'elle ſoit, qui n'ait quelque Philoſophe pour protecteur. Locke avoue que nous ne pouvons concevoir la matiere penſante: *mais de là*, dit-il, *devons-nous conclure que Dieu ne peut pas la rendre penſante?* Le recours à la puiſſance de Dieu n'excuſe pas un pareil doute. On pourroit de même rendre incertaines toutes les vérités Géométriques,

J'entrevois ma grandeur. Ce corps lourd & groſſier
N'eſt donc pas tout mon bien, n'eſt pas Moi tout entier.
Quand je penſe, chargé de cet emploi ſublime,
Plus noble que mon corps, un autre être m'anime.
Je trouve donc qu'en moi, par d'admirables nœuds,
Deux Etres oppoſés ſont réunis entr'eux;
De la chair & du ſang, le corps, vil aſſemblage:
L'ame, rayon de Dieu, ſon ſouffle, ſon image.
Ces deux Etres liés par des nœuds ſi ſecrets
Séparent rarement leurs plus chers intérêts:

---

ques, en diſant par exemple: que ſavons-nous ſi Dieu ne peut pas faire un cercle quarré?

202 M. Arnaud, Lettre 501. remarque que Deſcartes dans ce qu'il a écrit ſur l'ame, ſemble avoir été choſi par la Providence, pour confondre les libertins d'une maniere proportionnée à leurs diſpoſitions. *Il avoit*, dit-il, *une grandeur d'eſprit extraordinaire, une application à la ſeule Philoſophie, ce qui ne leur eſt point ſuſpect, une profeſſion ouverte de ſe dépouiller de tous les préjugés communs, ce qui eſt fort de leur goût: & c'eſt par-là même qu'il a trouvé le moyen de convaincre qu'il n'y a rien de plus contraire à la raiſon, que de vouloir que la diſſolution de notre corps, qui n'eſt autre choſe que le dérangement de quelques parties de la matiere, ſoit l'extinction de notre ame. Et comment a-t-il trouvé cela? En établiſſant par des principes clairs que ce qui penſe & ce qui eſt étendu, ſont deux ſubſtances totalement diſtinctes, enſorte qu'on ne peut concevoir, ni que l'étendue ſoit une modification de la ſubſtance penſante, ni la penſée une modification de la ſubſtance étendue.*

Leurs plaiſirs ſont communs, auſſi-bien que leurs peines.

L'ame, guide du corps, doit en tenir les rênes;
Mais par des maux cruels quand le corps eſt troublé,
De l'ame quelquefois l'empire eſt ébranlé.
Dans un vaiſſeau briſé, ſans voile, ſans cordage;
Triſte jouet des vents, victime de leur rage,
Le Pilote effrayé, moins maître que les flots,
Veut faire entendre en vain ſa voix aux matelots,
Et lui-même avec eux s'abandonne à l'orage.
Il périt; mais le nôtre eſt exempt du naufrage.
Comment périroit-il? le coup fatal au corps
Diviſe ſes liens, dérange ſes reſſors:
Un Etre ſimple & pur n'a rien qui ſe diviſe,
Et ſur l'ame la mort ne trouve point de priſe.
Que dis-je? tous ces corps dans la terre engloutis,
Diſparus à nos yeux ſont-ils anéantis?
D'où nous vient du néant cette crainte bizare?
Tout en ſort, rien n'y rentre: & la Nature avare,
Dans tous ſes changemens ne perd jamais ſon bien.
Ton Art, ni tes fourneaux n'anéantiront rien,
Toi, qui riche en fumée, ô ſublime Alchimiſte,
Dans ton Laboratoire invoques Triſmégiſte.

---

222 La deſtruction d'une ſubſtance étendue n'eſt que la ſéparation des parties. Quand on brûle du bois, rien n'en périt. La partie la plus ſubtile s'envole, & s'appelle *fumée*: la partie huileuſe s'attache à la cheminée, & s'appelle *ſuie*: la partie groſſiere reſte dans la cheminée, & s'appelle *cendre*.

227 Mercure Triſmégiſte, c'eſt-à-dire trois fois

Tu peux filtrer, diſſoudre, évaporer ce ſel;
Mais celui qui l'a fait, veut qu'il ſoit immortel.
Prétendras-tu toujours à l'honneur de produire?
Tandis que tu n'as pas le pouvoir de détruire?
Si du *ſel*, ou du *ſable*, un grain ne peut périr,
L'être qui penſe en moi, craindra-t-il de mourir?
Qu'eſt-ce donc que l'inſtant où l'on ceſſe de vivre?
L'inſtant où de ſes fers une ame ſe délivre.

---

grand, celui que les Alchimiſtes croient l'inventeur de leur Science; Auteur auſſi chimérique que leur Art: *Cujus principium mentiri, medium laborare, finis mendicare.*

230 Tous les êtres ſimples nous paroiſſent indeſtructibles par eux-mêmes: ainſi nous pouvons les appeller immortels. Mais nous ignorons ſi la deſtruction de l'Univers n'ira pas juſqu'à l'anéantiſſement des Elémens qui le compoſent.

232 Malgré ce pouvoir de vie & de mort que les Alchimiſtes s'attribuent, ils ne peuvent ni anéantir les corps ſimples, ni les produire, ni les tranſmuer. Quand les bonnes raiſons & les mauvais ſuccès pourront enfin leur ouvrir les yeux, ils ne chercheront plus la Pierre philoſophale.

235 Lucrece lui-même a dit la même choſe, ſi oppoſée à ſon ſiſtême, dans ces trois Vers que cite Lactance, en les attribuant à la force de la vérité, qui a fait parler ainſi ce Poëte.

Cedit enim retro de terra quod fuit ante;
In terram, ſed quod miſſum eſt ex ætheris oris,
Id rurſus cæli fulgentia templa receptam.

Bayle à l'article de Lucrece, veut donner à ces vers un ſens forcé, que certainement ils ne préſentent pas, & la réflexion de Lactance eſt juſte. *Lucretius oblitus*

Le corps né de la poudre, à la poudre eſt rendu ;
L'eſprit retourne au Ciel, dont il eſt deſcendu.

Peut-on lui diſputer ſa naiſſance divine ?
N'eſt-ce pas cet eſprit plein de ſon origine,
Qui, malgré ſon fardeau, s'éleve, prend l'eſſor ;
A ſon premier ſéjour quelquefois vole encor,

---

quid aſſereret, & quod dogma defenderet, hos verſus poſuit ; ſed victus eſt veritate, & imprudenti ratio vera ſubrepſit. L. 7. c. 12.

240 Quelle volupté ne nous cauſe pas la découverte des vérités abſtraites, volupté entierement ſpirituelle ? Pythagore, pour avoir trouvé les quarrés des côtés d'un triangle, ſacrifia une hécatombe en action de graces. Platon vante le bonheur de ceux qui peuvent contempler le beau & le bon dans leur principe. Nous ne pouvons voir des vérités éternelles & immuables, que dans une lumiere éternelle & immuable. L'Etre capable d'être éclairé par une pareille lumiere n'eſt pas matériel. *Ex hoc habet argumentum divinitatis ſuæ*, dit Seneque, *quòd divina delectant, nec ut alienis intereſt, ſed ut ſuis.* Cicéron dans le Traité de la Vieilleſſe, fait la même réflexion. *Sic mihi perſuaſi, ſic ſentio, quum tanta celeritas animorum ſit, tanta memoria præteritorum, futurorumque providentia, tot artes, tantæ ſcientiæ, tot inventa, non poſſe eam naturam quæ res eas contineat, eſſe mortalem.* Et dans les Tuſculanes, il dit encore que nous devons connoître notre ame, que nous ne voyons pas, comme nous connoiſſons Dieu ſans le voir, mais par ſes œuvres. *Mentem hominis, quamvis eam non videas, tamen ut Deum agnoſcis ex operibus ejus : ſic ex memoria rerum & inventione, & celeritate motûs, omnique pulchritudine, virtutis mentem agnoſcito.*

Et revient tout chargé de richeſſes immenſes ?
Platon, combien de fois, juſqu'au Ciel tu t'élances! 245
Deſcartes, qui ſouvent m'y ravis avec toi ;
Paſcal, que ſur la terre à peine j'apperçoi ;
Vous qui nous rempliſſez de vos douces manies,
Poëtes enchanteurs, admirables génies ;
Virgile, qui d'Homere appris à nous charmer, 250
Boileau, Corneille, & Toi que je n'oſe nommer,
Vos eſprits n'étoient-ils qu'étincelles legeres,
Que rapides clartés & vapeurs paſſageres ?

Que ne puis-je prétendre à votre illuſtre ſort,
O vous, dont les grands noms ſont exempts de la mort !

---

243 Les plaiſirs de l'eſprit, dit Sherloke, ne dépendent point du corps ; or ſi l'ame a un bonheur indépendant du corps, elle a donc un principe de vie indépendant du corps. Or ſi elle eſt ſpirituelle, elle peut donc ſurvivre au corps. *Je ne prétens pas*, ajoûte-t-il, *donner des preuves démonſtratives de ſa ſpiritualité ; mais il nous eſt plus aiſé de la prouver que ſa matérialité.*

246 Pendant une carriere ſi courte, accablé d'infirmités continuelles, à peine a-t-il vécu, à peine a-t-il écrit. *Quel nom il a laiſſé !*

252 Cicéron fait valoir cet argument : *Quid procreatio liberorum, quid propagatio nominis, quid ipſa ſepulcrorum monumenta ſignificant, niſi nos futura cogitare ?* Sur quoi Montagne fait cette réflexion : *Un ſoin extrême tient l'homme d'allonger ſon être. Il y a pourvu par toutes ſes pieces. Pour les corps ſont les ſépultures, pour les noms la gloire. Il a employé toutes ſes opinions à ſe rebâtir, impatient de ſa for-*

Eh! pourquoi dévoré par cette folle envie,
Vais-je étendre mes vœux au-delà de ma vie?
Par de brillans travaux je cherche à diſſiper
Cette nuit dont le tems me doit envelopper.
Des ſiecles à venir je m'occupe ſans ceſſe.
Ce qu'ils diront de moi, m'agite & m'intéreſſe.
Je veux m'éterniſer, & dans ma vanité
J'apprends que je ſuis fait pour l'immortalité.
De tout bien qui périt, mon ame eſt mécontente.
Grand Dieu, c'eſt donc à toi de remplir mon attente.
Si je dois me borner aux plaiſirs d'un inſtant,
Falloit-il pour ſi peu m'appeller du néant?
Et ſi j'attens en vain une gloire immortelle,
Falloit-il me donner un cœur qui n'aimât qu'elle?
Que dis-je? libre en tout, je fais ce que je veux,
Mais dépend-il de moi de vouloir être heureux?
Pour le vouloir, je ſens que je ne ſuis plus libre.
C'eſt alors, qu'en mon cœur il n'eſt plus d'équilibre;
Et qu'aſpirant toujours à la félicité,
Dans mon ambition je ſuis néceſſité.
Quoi, l'Homme n'eſt-il pas l'ouvrage d'un bon Maître?
Puiſqu'il veut être heureux, il eſt donc fait pour l'être.

---

tune, & à s'étayer. L'ame va quêtant de toute part des conſolations où elle s'attache & ſe plante. Montagne en devoit conclure la grandeur d'un être que rien de périſſable ne peut contenter.

262 Cette preuve frappoit S. Evremont. *La preuve* dit-il, *la plus ſenſible que j'aie trouvée de l'immortalité de l'ame, eſt le deſir que j'ai de toujours être.*

Sur la terre, il eſt vrai, je vois dans le malheur
La Vertu gémiſſante, & le Vice en honneur;
Mais, j'éleve mes yeux vers ce Maître ſuprême,
Et je le reconnois dans ce déſordre même.
S'il le permet, il doit le réparer un jour.
Il veut que l'homme eſpere un plus heureux ſéjour.
Oui, pour un autre temps, l'Etre juſte & ſevere,
Ainſi que ſa bonté réſerve ſa colere.

---

277 *Vidi Lacrymas innocentium & neminem conſolatorem.* Eccl. 4. Ce déſordre a ſouvent fait murmurer les Païens contre la Providence. C'eſt ainſi que s'exprime Claudien :

Sed cùm res hominum tantâ caligine volvi
Aſpicerem, lætoſque diu florere nocentes,
Vexarique pios; rurſus labefacta cadebat
Relligio . . . . .
Abſtulit hunc tandem Rufini pæna tumultum;
Abſolvitque deos.

Cette raiſon eſt fauſſe : le Ciel ne ſe juſtifie pas toujours de cette façon. Combien de ſcélérats n'ont point été punis ſur la terre ! Claudien en devoit conclure un autre ſéjour où tout ſera rétabli. *Si la mort étoit la ruine de tout*, diſoit Platon, *ce ſeroit un grand gain pour les méchans . . . . . Mais non : notre ame emporte avec elle ſes bonnes & ſes mauvaiſes actions, qui ſont la cauſe de ſon bonheur ou de ſon malheur éternel.* Voilà la réponſe à toutes les difficultés ſur la Providence : dans le monde moral, comme dans le monde phyſique, nous accuſons à tort la Providence.

Nous ne voyons encor que le coin du tableau,
Et nous voulons déjà juger de tout l'ouvrage.

Peres des fictions, les Poëtes menteurs;
De ces dogmes, dit-on, furent les inventeurs;
Et si-tôt que la Gréce, ivre de son Homere,
Eut de l'Empire sombre admiré la chimere,
Le peuple qu'effrayoient Tisiphone & ses sœurs;
D'un charmant Elisée espéra les douceurs.

Pluton fut leur ouvrage, & leurs mains, je l'avoue,
Etendirent jadis Ixion sur sa roue.
L'onde affreuse du Stix qui couloit sous leurs loix;
Ferma les noirs cachots qu'elle entoura neuf fois.
Ils livrerent Tantale à des ondes perfides,
Qui s'échapoient sans cesse à ses lévres arides.
Par l'urne de Minos, & ses arrêts cruels,
Ils jetterent l'effroi dans l'ame des mortels.
Ils leur firent entendre une ombre malheureuse;
Qui poussant vers le Ciel une voix douloureuse,

---

287 Les Poëtes ont conservé par leurs fables la tradition universelle de l'immortalité de l'ame. C'est ce que dit Cicéron : *Permanere animos arbitramur, consensu nationum omnium : qua in sede maneant, qualesque sint, ratione discendum est. Cujus ignoratio finxit inferos.... inde Homeri tota* nekuia; *inde in vicinia nostra Averni lacus, &c.* & de là aussi la description des Enfers dans Platon, qui dépeint le séjour des justes, & le séjour des méchans. Ceux qui ont commis des crimes qui peuvent être expiés par des peines passageres, n'y restent qu'un an.

S'écrioit : *Par les maux que je ſouffre en ces lieux*
Apprenez, ô mortels, à reſpecter les Dieux.
Hardis fabricateurs de menſonges utiles,
Euſſent-*ils pu* trouver des auditeurs dociles ;
Sans la ſecrete voix, plus forte que la leur,
Cette voix qui nous crie au fond de notre cœur ;
Qu'un Juge nous attend, dont la main équitable
Tient de nos actions le compte redoutable ?
Il ne laiſſera point l'Innocent en oubli :
Eſpérons, & ſouffrons ; tout ſera rétabli.

L'attente d'un Vengeur qui conſole Socrate ;
Lui fait ſubir *l'arrêt* de ſa patrie ingrate.
Proſcrit par l'injuſtice, il expire content,
Et je l'admirerois juſqu'au dernier inſtant,
S'il ne me nommoit pas, ô demande frivole !
La victime qu'il veut que pour lui l'on immole.
Que notre eſprit eſt foible & s'égare aiſément !

Mais, que dis-je ? le mien s'égare en ce moment.

---

302 Virgile dépeint un impie dans le Tartare, qui s'écrie :

Diſcite juſtitiam moniti, & non temnere divos.

316 Socrate qui paroît ſi admirable dans le recit que Platon fait de ſa mort, finit ſes fameux diſcours, en demandant qu'on offre un coq à Eſculape. Ceux qui ne peuvent ſe perſuader que la derniere parole de ce héros de l'Antiquité ait été ſi puérile, y cherchent un ſens allégorique : mais ce ſens eſt bien enveloppé ; & la réponſe de Criton, *nous ferons ce que vous ſouhaitez*, fait voir qu'il prend la parole de Socrate dans le ſens naturel, c'eſt-à-dire, dans le ſens ſuperſtitieux,

De l'immortalité tes promeſſes pompeuſes ;
A moi-même, ô Raiſon, me deviennent douteuſes.
Quoi ! cette ame ſujette à tant d'obſcurité,
Peut-elle être un rayon de la Divinité ?
Dieu brillant de lumiere, eſt-ce là ton image ?
O parfait Ouvrier, l'homme eſt-il ton ouvrage ?
Dans un corps, il eſt vrai, je ſuis empriſonné :
Mais pour quel crime affreux y ſuis-je condamné ?
Cruellement puni ſans me trouver coupable,
Et toujours à moi-même, énigme inconcevable,
Qu'ai-je fait ? Par pitié, Raiſon, ſois mon ſoutien :
Répons-moi. Mais hélas ! tu ne me dis plus rien.
A mon ſecours enfin j'appelle tous les hommes.
Je demande où l'on va, d'où l'on vient, qui nous ſommes ;

---

319 Seneque a ainſi appellé les preuves de l'immortalité de l'ame *Credebam facile opinionibus magnorum virorum, rem gratiſſimam promittentium magis quàm probantium.* Cicéron paroît quelquefois penſer de même. Ce n'eſt pas que la Raiſon ne donne de cette vérité des preuves certaines ; mais comme elles ſont toutes ſpirituelles, l'ame les oublie, quand elle retombe dans les ſens, & elle y retombe ſouvent : ce qui a fait dire à M. Boſſuet : *L'ame dégradée par le péché, captive du corps d'où lui viennent ſes plaiſirs & ſes douleurs, ne penſe, pour ainſi dire, que corps, & ſe mêlant avec le corps qu'elle anime, elle a peine à la fin à s'en diſtinguer ; elle s'oublie, & ſe méconnoît elle-même*

327 La douleur l'ignorance, la concupiſcence & la mort ſont des ſupplices ; & Dieu, dont la puiſſance eſt la volonté, *cujus poteſtas, voluntas eſt*, ne veut pas punir un innocent.

Et tous ſont occupés, ſans ſonger à mes maux:
De ces amuſemens qu'ils nomment leurs travaux.
On détruit, on éléve, on s'intrigue, on projette:
Sans ceſſe l'on écrit, & ſans ceſſe on répéte.
L'un jaloux de ſes Vers, vain fruit d'un doux repos,
Croit que Dieu ne l'a fait que pour ranger des mots.
L'autre aſſis pour entendre & juger nos querelles,
Dicte un amas d'arrêts, qui les rend éternelles.
Cent fois j'ai ſouhaité, j'en fais l'aveu honteux,
Pouvoir de mes malheurs me diſtraire comme eux:
Et riſquant ſans remord mon ame infortunée,
Attendre du haſard ma triſte deſtinée.
Quelques-uns, m'a-t-on dit, cherchant la Vérité,
Dans un ſavant loiſir ont long-tems médité:

---

336 Suivant Juvenal, *tenet inſanabile multos; ſcribendi cacoëthes.* Ce mal eſt bien ancien, puiſque Salomon, Eccleſ. 12 diſoit déjà: *Scribendi plures libros nullus eſt finis.* Montagne ſe plaignant de ce qu'il appelle *l'écrivaillerie* de ſon ſiecle, dit qu'on devroit faire des loix contre les Ecrivains ineptes & inutiles, comme on en fait contre les vacabonds & les fainéans: *Alors*, ajoute-t-il, *on banniroit moi & cent autres.*

345 *Tous les peuples ont été plongés dans les ténébres de l'idolâtrie*, & tous les peuples ont eu des Philoſophes qui ont cherché la lumiere: les Prêtres en Egypte, les Mages dans la Perſe, les Brachmanes dans les Indes, les Druides dans les Gaules, & les fameux Sages de la Grece. Quelle lumiere ont-ils trouvée! S'ils en avoient trouvé une certaine, on n'eût point vu tant de ſyſtêmes & tant d'écoles.

Et leurs veilles on fait la gloire de la Grece !
Dans l'Ecole d'Athéne habita la Sageſſe.
Puiſſe, pour m'expoſer ce merveilleux tableau ;
Raphaël prendre encor ſon ſublime pinceau !

Que de héros fameux ! quels graves perſonnages !
Que vois-je ? la Diſcorde au milieu de ces Sages ;
Et de Maîtres, entr'eux ſans ceſſe diviſés,
Naiſſent des Sectateurs l'un à l'autre oppoſés.
Nos folles vanités font pleurer Héraclite ;
Ces mêmes vanités font rire Démocrite.
Quel remede à nos maux, que des ris ou des pleurs !
Qu'ils en cherchent la cauſe, & guériſſent nos cœurs.
Habitant des tombeaux que t'apprend leur ſilence ?
» Les atômes erroient dans une eſpace immenſe :
» Déclinant de leur route ils ſe ſont aprochés.
» Durs, inégaux, ſans peine ils ſe ſont accrochés.
» Le haſard a rendu la nature parfaite.
» L'œil au deſſous du front ſe creuſa ſa retraite :

Héraclite, ſurnommé le Pleureur, gémiſſoit de la folie du genre humain : Démocrite s'en mocquoit. Tous deux avoient raiſon, & en même-temps tous deux étoient fous de porter les choſes à l'excès.

Démocrite qui ſe retira dans les tombeaux d'Abdere, pour mieux méditer, attribuoit à la rencontre fortuite des atômes la création du monde, & même la liberté de l'homme. Quel raport entre la déclinaiſon des atômes & cette liberté ? Ce ſyſtême qui fut auſſi celui d'Epicure & de Lucrece, fait honte à l'eſprit humain.

» Les bras au haut du corps ſe trouverent liés:
» La terre heureuſement ſe durcit ſous nos pieds.
» L'Univers fut le fruit de ce prompt aſſemblage:
» L'Etre libre & penſant en fut auſſi l'ouvrage.
Par honneur, Hippocrate, ou par pitié du moins,
Va guérir ce rêveur ſi digne de tes ſoins.
C'eſt à l'eau dont tu ſort que Thalès nous raméne.
L'air ſeul a tout produit, nous dit Anaximéne.
Et l'éternel Pleureur aſſure que le feu,
De l'Univers naiſſant mit les reſſorts en jeu.
Pirrhon qui n'a trouvé rien de sûr que ſon doute,
De peur de s'égarer, ne prend aucune route.
Inſenſible à la vie, inſenſible à la mort,
Il ne ſait quand il veille, il ne ſait quand il dort;
Et de ſon indolence, au milieu d'un orage,
Un ſtupide animal eſt en effet l'image.
Orné de ſa béface, & fier de ſon manteau,
Cet orguilleux n'aprend qu'à rouler un tonneau.

---

370 Les Abderitains craignant que Démocrite ne devînt fou, lui envoyerent Hippocrate pour rétablir ſa ſanté altérée.

371 La folie des Philoſophes a toujours été de chercher l'origine des choſes. Suivant Thalès c'étoit l'eau, ſuivant Anaximéne c'étoit l'air, & ſuivant Héraclite c'étoit le feu.

380 Pirrhon dans une tempête montra à ceux qui étoient avec lui dans le vaiſſeau, un pourceau qui mangeoit auſſi tranquillement qu'à ſon ordinaire, voulant les raſſurer par cet exemple. Ce Philoſophe, qui doutoit de tout, a donné ſon nom à une ſecte nombreuſe.

Oui, ſa lanterne en main Diogéne m'irrite;
Il cherche un homme, & lui n'eſt qu'un fou que j'évite.

C'eſt aſſez contempler ces Aſtres ſi parfaits;
Anaxagore : enfin dis-nous qui les a faits.
Mais quelle douce voix enchante mon oreille?
Tandis qu'en ces jardins Epicure ſommeille,
Que de voluptueux répétent ſes leçons,
Mollement étendus ſur de tendres gazons!
Malheureux, jouiſſez promptement de la vie:
Hâtez-vous, le temps fuit & la Parque ennemie,
D'un coup de ſon ciſeau va vous rendre au néant;
Par un plaiſir encor volez-lui cet inſtant.
Votre auſtere rival, pâle, mélancolique,
Fait de ſes grands diſcours réſonner le Portique.

---

383 Diogéne n'avoit ni religion, ni pudeur, ni raiſon. Et quand Alexandre diſoit *qu'il voudroit être Diogéne, s'il n'étoit pas Alexandre*, il faiſoit voir que ſon envie de ſe diſtinguer du reſte des hommes, alloit juſqu'à la folie. Cet homme dévoué à la gloire dont il ne connoiſſoit ni la nature ni les bornes, veut ſe diſtinguer à quelque prix que ce ſoit : & ſi ce n'eſt en dominant ſur-tout, comme conquérant, ce ſera en mépriſant tout comme Diogéne.

385 Anaxagore interrogé pourquoi il étoit né, répondit : *Pour contempler le Soleil & la Lune.*

388 Epicure eſt appellé par Cicéron *homo voluptarius ;* par Seneque, *Magiſter voluptatis ;* & Horace ne prend pas cette volupté pour une joie ſpirituelle, quand il ſe nomme *Epicuri de grege porcum.*

396 Le fameux Portique d'Athéne, ſous lequel Zenon, chef des Stoïciens, tenoit ſon école. Il ſe fit

Je tremble en l'écoutant ; ſa vertu me fait peur.
Je ne puis comme lui rire dans la douleur ;
J'oſe la croire un mal, & le crois ſans attendre
Que la goutte en fureur me contraigne à l'apprendre.
L'Académie enfin par la voix de Platon
Va diſſiper en moi tout l'ennui de Zenon.
Mais de Platon lui-même, & qu'attendre & que croire,
Quand de ne rien ſavoir ſon Maître fait ſa gloire ?
Incertain comme lui, n'oſant rien haſarder,
Il réfute, il propoſe, & laiſſe à décider.
Par quelques vérités à peine il me conſole :
Il s'arrête, il héſite, il doute, & me déſole.
Son Diſciple jaloux, prompt à l'abandonner,
Se retire au Lycée, & m'y veut entraîner :

---

devenir pâle, parce que l'Oracle lui avoit recommandé de prendre la couleur des morts.

400 Les Stoïciens dans leur orgueilleuſe Philoſophie faiſoient de leur Sage, un homme que rien ne pouvoit ébranler. Un d'eux dans les vives douleurs de la goutte s'écria : *Tu as beau faire, douleur, je n'avouerai pas que tu ſois un mal.*

405 Socrate & Platon ont débité des vérités admirables, mais toujours avec un air de doute. *Suum illud, nihil ut affirmet, tenet ad extremum*, dit Cicéron de Socrate : & il dit de Platon : *In Platonis libris nil affirmatur : in utramque partem multa diſſeruntur.*

409 Ariſtote, après avoir été long-temps Diſciple de Platon, ſe ſépara de lui, & ſe fit chef d'une Secte contraire. Il donnoit ſes leçons en ſe promenant dans le Lycée. On ne ſait ce qu'il a penſé ſur l'immortalité de l'ame : ce qui eſt d'autant plus étonnant qu'il a écrit ſur l'ame, & a fait des Traités de Morale.

Mais à l'homme inquiét, le maître d'Alexandre
Du terrible avenir ne daigne rien apprendre.
Que me fait ſa Morale, & tout ſon vain ſavoir;
S'il me laiſſe mourir ſans un rayon d'eſpoir?
Loin des longs Raiſonneurs que la Grece publie;
Le myſtique Vieillard m'appelle en Italie,
La mort, ſi je l'en crois, ne doit point m'affliger:
On ne périt jamais, on ne fait que changer:
Et l'homme & l'animal par un accord étrange,
De leurs ames entr'eux font un biſarre échange.
De priſons en priſons renfermés tour à tour,
Nous mourons ſeulement pour retourner au jour.
Triſte immortalité! frivole récompenſe
D'une abſtinence auſtere & de tant de ſilence!

Philoſophes, que dis-je? antiques diſcoureurs:
C'eſt prêter trop long-temps l'oreille à vos erreurs.
Ainſi donc étourdi de pompeuſes paroles,
Plus troublé que jamais, je ſors de vos écoles.
Vous promettez beaucoup: de vos grands noms frappé,
J'attendois tout de vous, & vous m'avez trompé.

---

416 Pythagore qui débitoit ſes principes ſous le voile des énigmes, ordonna à ſes Diſciples l'abſtinence & le ſilence. On ſait ſon ſyſtême de la Métempſicoſe.

Omnia mutantur, nihil interit, errat, & illinc
Huc venit, hinc illuc, & quoſlibet occupat artus
Spiritus, eque feris humana in corpora tranſit;
Inque feras noſter. Ovid.

Du ſeul fils d'Ariſton je n'ai point à me plaindre ;
Ennemi du menſonge, il m'aprend à le craindre ;
Il tremble à chaque pas, & vers la vérité
Je ſens qu'il me conduit par ſa timidité.
D'un heureux avenir je lui dois l'eſpérance : 435
D'un Dieu qui me chérit j'entrevois la puiſſance.
Mais s'il m'aime ce Dieu, dans un déſordre affreux
Doit-il laiſſer languir un Sujet malheureux ?
Pourquoi de tant d'honneur, & de tant de miſere ;
Réunit-il en moi l'aſſemblage adultere ? 440
Prodigue de ſes biens, un pere plein d'amour,
S'empreſſe d'enrichir ceux qu'il a mis au jour.
L'Etre toujours heureux, rend heureux ſes ouvrages :
Il s'aime, ſon amour s'étend ſur ſes images.

---

431 Platon fils d'Ariſton a bien ſenti la difficulté : ce n'eſt pas ſa faute s'il n'a pu la réſoudre, *rem vidit, cauſam neſcivit.* La réminiſcence qu'il s'imaginoit, c'eſt-à-dire, l'opinion que nos ames ont exiſté avant nos corps, n'y répond pas, non plus que le ſyſtême fameux des deux principes. Cicéron dans ſon Hortenſius, cité par ſaint Auguſtin, approchoit de plus près, en diſant que nous naiſſons pour expier quelque crime commis dans une vie précédente : *Ob aliqua ſcelera ſuſcepta in vitâ ſuperiore, pœnarum luendarum causâ nos eſſe natos.* Mais qu'elle avoit été cette vie ? Bayle avoue qu'on ne peut ſe tirer de cette difficulté que par la révélation. *L'Hiſtoire*, dit-il, *eſt le récit des malheurs & des crimes des hommes. Il n'y a point de ville ſans hôpitaux ni potences, parce que l'homme eſt malheureux & méchant. Mais pourquoi les Païens n'avoient-ils rien à dire de bon ſur cela ? C'eſt par la révélation qu'on peut s'en débarraſſer.*

443 C'eſt le grand principe que ſaint Auguſtin ré-

Il nous punit : de quoi ? nous l'a-t-il révélé ?
La terre eſt un exil : pourquoi ſuis-je exilé ?
Qui ſuis-je ? Mais hélas ! plus je veux me connoître ;
Plus la peine & le trouble en moi ſemblent renaître.
Qui ſuis-je ? Qui pourra me le développer ?
Voilà, Platon, voilà, le nœud qu'il faut couper.
Platon ne parle plus, ou je l'entens lui-même
Avouer le beſoin d'un Oracle ſuprême.
Platon ne parle plus, quel ſera mon ſecours ?
Il faut donc me réſoudre à m'ignorer toujours.
Dans ce nuage épais quel flambeau peut me luire ?
Dans ce dédale obſcur quel fil peut me conduire ?
Qui me débrouillera ce cahos plein d'horreurs ?
Mon cœur déſeſpéré ſe livre à ſa fureur.

---

péte contre Julien, pour prouver le péché originel, SUB DEO JUSTO NEMO MISER NISI MEREATUR. Ce principe ſi vrai eſt le fondement de deux Epîtres ſur l'homme, qui ſont à la ſuite de ce Poëme.

445 Si nous ſommes malheureux, nous ſommes punis ; & ſi nous ſommes punis, nous ſommes coupables. *Ipſum qui non debet puniri, condemnare, exterum æſtimas à tua virtute* Sap. 12.

452 *A moins*, dit-il dans le Phédon, *qu'on ne nous donne une voie plus sûre, comme quelque promeſſe ou révélation divine, afin que ſur elle, comme ſur un vaiſſeau qui ne court aucun danger, nous achevions heureuſement le voyage de notre vie.*

458 *J'admire*, dit M. Paſcal, *comment on n'entre pas en déſeſpoir d'un ſi miſérable état.* M. Voltaire prétend réfuter ainſi cette penſée : *Quand je vois Paris ou Londres, je ne vois aucune raiſon pour entrer dans ce déſeſpoir dont parle M. Paſcal. J'y vois*

Vivre ſans ſe connoître, eſt un trop dur ſupplice :
Que, par pitié pour moi, la mort m'anéantiſſe.
O Ciel ! c'eſt ta rigueur que j'implore à genoux :
Daigne écraſer enfin l'objet de ton courroux.
Montagnes, couvrez-moi : Terre, ouvre tes abymes :
Si je ſuis ſi coupable, englouti tous mes crimes :
Et périſſe à jamais le jour infortuné
Où l'on dit à mon pere : *Un enfant vous eſt né.*

De mon état cruel quand je me déſeſpere,
Et ſens avec Platon *qu'il faut qu'un Dieu m'éclaire;*
J'apprens qu'un peuple entier garde encore aujourd'hui
Un Livre qu'autrefois le Ciel dicta pour lui.
Ah ! s'il eſt vrai, j'y cours. Quelle route ai-je à ſuivre?
Où faut-il s'adreſſer ? à quel Peuple ? à quel Livre ?
Si Dieu nous a parlé, qu'a-t-il dit ? je le croi.

Pour chercher de ce Dieu *la* véritable Loi,
Parmi tant de mortels je trouve à peine un guide.
Enſévelis, hélas ! dans un repos ſtupide.

---

des hommes heureux autant que la nature humaine le comporte... Il y a bien de l'orgueil & de la témérité à prétendre que par notre nature nous devons être mieux que nous ne ſommes ? Je le prétends ſans me croire orgueilleux ni téméraire : & qui ſe conſole, parce qu'il voit Paris & Londres, peut bien appeller ces objets de conſolation *ſolatia luctûs exigua ingentis.* Quelques agrémens que nous puiſſions trouver ſur la terre, nous ſentons bien qu'ils ſont, comme dit ſaint Auguſtin, *ſolatia miſerorum.*

Ou plongés preſque tous dans de frivoles ſoins ;
Leur plus grand intérêt les occupe le moins.
Montagne m'entretient de ſa douce indolence :
480 Sait-il de quel côté doit pencher la balance ?
Ce n'eſt pas vers le but que Bayle veut marcher ;
C'eſt l'obſtacle qu'il aime, il ne veut que chercher.
Pour toi coupable Auteur d'un ténébreux ſyſtême,
Qui de tout réuni, formes l'Etre ſuprême,
485 Et qui m'éblouiſſant par tes pompeux diſcours,
Anéantis ce Dieu dont tu parles toujours ;
Caché dans ton nuage, impénétrable aſyle ;
A l'abri de mes coups, tu peux reſter tranquille.

---

480 Il eſt repréſenté, regardant une balance ſuſpendue en l'air, avec cette deviſe : QUE SAIS-JE ?

481 J'en parle plus au long dans mon Epître à M. Rouſſeau.

483 Ceux mêmes qui ſe vantent d'entendre le mieux Spinoſa, ne s'entendent pas entr'eux. Bayle plus capable qu'un autre de ſaiſir ſon ſyſtême, après avoir réfuté ſon grand principe, que Dieu eſt tout, répond à ceux qui l'accuſoient de réfuter Spinoſa ſans le comprendre. *Si je n'ai pas entendu cette propoſition, ce n'eſt pas ma faute. Je parlerois avec moins de confiance, ſi j'avois écrit contre tout le ſyſtême de Spinoſa : il me ſeroit ſans doute arrivé plus d'une fois de n'entendre pas ce qu'il veut dire, & il n'y a nulle apparence qu'il ſe ſoit bien entendu lui-même.* Il eſt vrai que dans ce ſyſtême plein de confuſion & de ténébres, tout eſt incompréhenſible hors l'impiété. Il eſt dit de lui dans l'Anti-Lucrece :

Omnigeni Spinoſa : Dei fabricator, & orbem
Appellare Deum, ne quis Deus imperet orbi ;
Tanquam eſſet domus iſpa, domum qui condidit, auſus :

Qu'à ſonder l'épaiſſeur de ton obſcurité,
Tes hardis Sectateurs mettent leur vanité,
Et jaloux d'un honneur où je n'oſe prétendre ;
Se diſputent entr'eux la gloire de t'entendre.
Le Déiſte du moins me parle ſans détours :
Content de ſa Raiſon qu'il me vante toujours ;

---

494 C'eſt Bayle lui-même qui dans l'article des Manichéens, compare la Raiſon à la Loi de Moïſe. *La Loi*, dit-il, *ſuivant les Théologiens, n'étoit propre qu'à faire connoître à l'homme ſon impuiſſance, la néceſſité d'un Rédempteur & d'une voie miſericordieuſe : elle étoit un Pédagogue pour nous mener à Jeſus-Chriſt. Diſons à peu près de même de la Raiſon : elle n'eſt propre qu'à faire connoître à l'homme ſes ténébres, ſon impuiſſance, & la néceſſité d'une révélation.* Elle l'a fait juſqu'ici, elle va me guider encore dans la recherche de cette révélation, en me montrant les preuves de la Religion véritable. Elle va me conduire juſqu'à celui qui guérit les maux, de la grandeur deſquels elle m'a ſi bien convaincu. C'eſt ce qu'elle ne pouvoit faire pour les Païens. Les plus éclairés étoient auſſi convaincus par elle de ces mêmes maux, & reconnoiſſant que Dieu étoit irrité contre nous, ils pouvoient comparer le ſupplice qu'il nous faiſoit ſouffrir, en réuniſſant en nous tant de grandeur & de miſere, au ſupplice que ce Tyran, dont parle Virgile, faiſoit ſouffrir à ceux qui attachés à des corps morts, périſſoient lentement dans cet embraſſement funeſte.

Mortua quin etiam jungebat corpora vivis ;
Componens manibuſque manus atque oribus ora ;
Tormenti genus ! & ſanie taboque fluentes
Complexu in miſero longâ ſic morte necabat.

Elle ſeule l'éclaire ; il marche à ſa lumiere.

Ouvre les yeux, ingrat ; connois-la toute entiere.
Cette même raiſon m'éclaire comme toi :
Tu la verras bientôt me conduire à la Foi.

Voilà l'état affreux de l'homme depuis le péché : tel eſt ce joug terrible impoſé ſur lui, dont parle l'Eccleſ. cap. XL. *Occupatio magna creata eſt omnibus hominibus, & jugum grave ſuper filios Adam, à die exitûs de ventre matris eorum, uſque in diem ſepulturæ, &c.* Les Pélagiens qui nioient le péché originel, étoient forcés de ſoutenir que nous étions dans le même état où Dieu nous avoit créés. Saint Auguſtin, en leur oppoſant la peinture de l'homme depuis ſa naiſſance juſqu'à ſa mort, leur demandoit comment une créature innocente pouvoit naître ſi malheureuſe. Il faut, leur diſoit-il, accuſer Dieu, ou d'injuſtice ou d'impuiſſance. *Sed quia nec injuſtus, nec impotens eſt Deus reſtat quòd grave jugum ſuper filios Adam non fuiſſet, niſi delicti originalis meritum præceſſiſſet.* C'eſt donc à ce péché que la Raiſon nous rappelle, & c'eſt par-là qu'elle nous fait ſentir la néceſſité d'une révélation.

496 Qui la connoît toute entiere, ne ſe livre pas à elle ſeule. Elle eſt une lumiere obſcurcie. *Obrutus quidam divinus ignis*, diſoit Cicéron. Sa lumiere & ſon obſcurité l'ont fait trop eſtimer des uns, & trop mépriſer des autres. De là ces Sectes ſi différentes entr'elles, des Stoïciens & des Pirrhoniens, qui ont pour fondement, l'une notre orgueil, l'autre notre miſere. *Ut ſolum certum ſit, nihil eſſe certi, nec miſerius quicquam aut ſuperbius*, diſoit Pline le Naturaliſte. Montagne qui a pouſſé le Pirrhoniſme juſqu'à dire en regardant ſa balance, *Que ſais-je ?* & non pas *je ne ſai*, parce qu'il ne veut rien aſſurer,

Au jour dont j'ai beſoin elle-même m'appelle,
Et m'apprend à chercher un guide meilleur qu'elle.
D'une Religion je lui dois le déſir.
C'eſt avec elle encor que je vais la choiſir.

& qu'il doute même s'il doute, ne s'attache qu'à humilier l'homme. *L'ignorance & l'incurioſité*, dit-il, *font deux doux oreillers pour une tête bien faite*. Bayle appelle la Raiſon *un principe de deſtruction & non d'édification, qui ne ſert qu'à des doutes*. Et comme il ſe contredit ſouvent lui-même, il a mieux qu'un autre prouvé la foibleſſe de l'homme. Les anciens Pirrhoniens étoient excuſables. La Raiſon alors ne pouvoit pas mieux faire pour nous. Mais depuis qu'elle nous mene à la Religion, des perſonnes comme Montagne & Bayle, ſont-elles excuſables? *Exclure la Raiſon & n'admettre que la Raiſon*, dit M. Paſcal, *ſont deux excès également dangereux*. Tout croire & ne rien croire ſont auſſi deux excès, qui, quoiqu'oppoſés, ont une même ſource, le défaut d'examen. Qui croit tout, prend la moindre lueur pour une véritable lumiere : qui doute de tout, prend le moindre nuage pour une véritable obſcurité.

501 La Raiſon nous dit elle-même qu'elle ne peut nous donner des lumieres certaines. La preuve en eſt dans le paſſage du Phédon, que j'ai déjà cité. Socrate, qui y débite avec tant d'éloquence les preuves de l'immortalité de l'ame, forcé d'avouer que ces preuves ne ſont pas des aſſurances, mais des eſpérances, *Il faut cependant*, dit-il, *ſur elles, comme ſur une nacelle, paſſer la mer orageuſe de cette vie, à moins que nous ne trouvions quelque promeſſe divine, quelque révélation qui ſera pour nous un vaiſſeau qui ne craint point les tempêtes*. Ce paſſage d'un Païen couvre de honte nos impies. S'ils ſouhaitoient

qu'il y eût une révélation, ils ne douteroient pas de la vérité de la nôtre. S'ils ne ſouhaitent pas qu'il y ait une révélation, ils n'écoutent donc pas la Raiſon.

ADDITION A LA NOTE *ſur le vers 230.*

J'ai dit dans cette Note que *nous ignorons &c.* C'eſt plutôt *incertitude* qu'*ignorance :* car la révélation en parle ; mais on diſpute ſur ce qu'elle en dit. *Elementa ſolventur*, dit ſaint Pierre, cela ne dit pas *anéantiſſement. Mutabis eos (cælos), & mutabuntur ;* dit le Pſalmiſte : le ſimple *changement* ne pouvoit être plus expreſſément marqué. Auſſi ſaint Auguſtin tient-il pour le ſimple *changement*, lorſqu'il dit : *Mutatione rerum, non omninò interitu, tranſibit hic mundus.... Figura præterit, non natura.* (De Civ. l. xx.) Saint Jérôme le penſoit de même. *Didici*, dit Salomon, *quòd omnia opera quæ fecit Deus, perſeverent in perpetuum ;* l'Hebreu eſt plus fort : *erunt in perpetuum.* Eccl. III. 14. Cela ſeul juſtifie mon vers.

LA RELIGION,

POEME.

CHANT TROISIEME.

CEtte Ville autrefois maîtreſſe de la Terre ;
Rome, qui par le fer & le droit de la guerre
Domina ſi long-temps ſur toute Nation ;
Rome domine encor par la Religion
Avec plus de douceur, & non moins d'étendue.
Son empire établi frappe d'abord ma vue.
Ces Peuples que l'erreur rendit ſes ennemis,
Contre elle révoltés, à ſon Dieu ſont ſoumis.
Tout le Nord eſt Chrétien, tout l'Orient encore
Eſt ſemé de mortels que ce grand titre honore.

7. Comme dans cet Ouvrage il ne s'agit pas de la Catholicité de l'Egliſe, mais de la vérité de la Religion Chrétienne, toutes les Sectes Chrétiennes ſont également pour moi. A la fin du ſixieme Chant, je parlerai de celles qui ont le malheur d'être ſéparées de nous.

Je vois, le fer en main, le ſuperbe Ottoman
Oppoſer à ce nom celui de Muſulman.
Il me ſemble d'abord que l'un & l'autre en guerre;
Mahomet & le Chriſt, ſe diſputent la Terre.
Mais de la Mecque en vain le fameux fugitif
Sous ſes bizarres loix tient l'Orient captif :
En vain près du tombeau dont Médine eſt ſi fiere;
Turc, Arabe, Perſan, tout baiſe la pouſſiere.
Le Livre, dont l'aſpect fait trembler le Turban;
Et qui rend le Muphti reſpectable au Sultan,
Que dicta, nous dit-on, la Colombe au Prophête;
M'apprend qu'il n'eſt du Ciel qu'un ſecond Interprête;

---

12 Muſulman, ſignifie *vrai Croyant*. C'eſt le titre que ſe donnent les Sectateurs de Mahomet; mais ſi l'Evangile eſt vrai, Mahomet eſt un impoſteur, puiſqu'il établit une Religion contraire; & ſi l'Evangile eſt faux, Mahomet eſt encore un impoſteur, puiſqu'il s'en autoriſe, & ſe dit envoyé pour le confirmer.

15 On prétend que Mahomet indigné contre la Mecque, lieu de ſa naiſſance, dont il avoit été obligé de s'enfuir, voulut que Médine fût le lieu de ſa ſépulture. C'eſt à Médine que ſon fameux tombeau attire les Muſulmans, qui doivent faire ce pélerinage une fois en leur vie.

21 On a dit que Mahomet ſe mettoit du grain dans l'oreille, & avoit dreſſé un pigeon à l'y venir prendre, pour faire croire qu'une colombe venoit lui parler par l'ordre du Ciel. Il eſt vrai que Reland, dans ſon Traité de la Religion Mahométane, nie ce fait avancé par Grotius. Cependant ſuivant un paſſage de deux Maronites, cité par Bayle, Art. *Mahomet*,

Que le Christ avant lui, premier Ambassadeur,
Vint de l'homme tombé relever la grandeur.
Oui, le rival du Dieu que les Chrétiens m'annoncent,
Rend hommage lui-même à ce nom qu'ils prononcent.
O Chrétien, je t'admire, & je reviens à toi :
L'un & l'autre Hémisphere est rempli de ta Loi.

---

on trouve dans le territoire de la Mecque des pigeons qu'on respecte comme sacrés, parce qu'on croit qu'ils descendent de celui qui parloit à Mahomet. Si ce second fait est véritable, il prouve le premier.

24 Mahomet avoue que Moïse fut d'abord envoyé du Ciel, & après Moïse vint le Messie, qu'il appelle le Verbe. Voici comme il parle, suivant la Traduction de du Ryer : *Le Messie Jesus fils de Marie, est Prophête & Apôtre de Dieu, son Verbe & son Esprit. Les Juifs disent l'avoir crucifié : certainement ils ne l'ont pas crucifié : mais un qui lui ressembloit. Dieu l'a enlevé, & il sera témoin contre eux au jour du jugement.* Si ce Jesus est Prophête & Apôtre, Mahomet ne l'est donc pas.

28 Je ne comprens pas pourquoi Bayle, à l'Article de Mahomet, avance que sa Religion est plus étendue que la Chrétienne. Il ne s'agit pas de comparer l'étendue des pays Mahométans à l'étendue des pays Chrétiens, mais le nombre des hommes qui croient à Mahomet ou à Jesus-Christ. En réunissant toutes les Sectes Chrétiennes, il est certain que les Chrétiens sont en beaucoup plus grand nombre : la terre en est remplie. Les Mahométans possédent de vastes pays, mais ils n'y sont jamais seuls. L'Eglise Grecque est très-nombreuse : il y a beaucoup de Chrétiens parmi les Mahométans ; il n'y a point de Mahométans parmi les Chrétiens. Voyez Grotius, *de vera Relig. L. II tit.* 81.

Des Oracles du Ciel es-tu dépositaire ?
De ta Religion quel est le caractere ?

Si tu veux, répond-il, chercher sa Vérité ;
Remonte seulement à son antiquité.
L'histoire t'apprendroit sa naissance & son âge ;
Si de l'homme en effet sa gloire étoit l'ouvrage.
Mais avec l'Univers son âge prend son cours :
Elle nâquit le jour, que nâquirent les jours.
A peine du néant l'homme venoit d'éclore,
Déja couloit pour lui le pur sang que j'adore.
Et mes premiers Ecrits, Annales des humains,
Des mains du premier peuple ont passé dans mes mains.
Quand le Ciel eut permis qu'à la race mortelle
Un Livre conservât sa parole éternelle,
Aux neveux d'Israël (Dieu les aimoit alors)
Moïse confia le plus grand des trésors.
Son Histoire est la leur. Elle ne leur présente
Que traits dont la mémoire étoit alors récente ;

---

37 Saint Jean, Apoc. chap. XIII. dit que l'Agneau a été immolé dès la création du monde : *Qui (Agnus) occisus est ab origine mundi.* Ce qui est vrai en plusieurs manieres. 1. Parce que Dieu avoit formé le décret éternel de la mort & de la Passion de Jesus-Christ. 2. Parce que les mérites de sa mort ont été appliqués aux hommes depuis Adam jusqu'à Jesus-Christ, comme ils le sont depuis Jesus-Christ jusqu'à la fin des siécles. 3. Parce que les sacrifices des Patriarches & des Prêtres de l'ancienne Loi, étoient des types du sacrifice du Sauveur du monde.

46 Quelques-uns sont éloignés, mais les témoins

Et leur Hiſtorien ne leur déguiſe pas
Qu'ils ſont murmurateurs, ſéditieux, ingrats.
Son Livre cependant fut le précieux gage
Qu'un pere à ſes enfans laiſſoit pour héritage.
Dans ce Livre par eux de tout temps révéré,
Le nombre des mots même eſt un nombre ſacré.

---

ne le ſont pas, parce que les premiers hommes vivoient ſept à huit cens ans. Du temps de Moïſe, un homme pouvoit avoir vu Joſeph, dont le Pere avoit vu Sem, qui avoit vu Mathuſalem, qui devoit avoir vu Adam. Si Moïſe avoit voulu tromper, il n'eût point mis ſi peu de générations, depuis la création du monde.

51 Ce *Livre qui les déshonore*, dit M. Paſcal, *ils le conſervent aux dépens de leur vie : c'eſt une ſincérité qui n'a point d'exemple dans le monde, ni ſa racine dans la nature.*

52 Rien n'eſt plus ſurprenant que l'application & l'induſtrie que les Juifs ont apportée pour préſerver la Loi de toute corruption, qui auroit pu s'y gliſſer, ou par l'ignorance des Copiſtes, ou par la malice de leurs ennemis. Ils ont inventé pour cela la Maſore qu'ils ont appellé *la haie de la Loi*, & qui conſiſte : 1. A marquer par points-voyelles, tous les mots, dont l'uſage auparavant fixoit la lecture : 2. A compter toutes les Sections, les Chapitres, les mots & les lettres des mots ; les *a*, les *b*, &c. de chaque Livre & de tous les Livres enſemble de la Loi, & de marquer la lettre du milieu du Livre, comme dans la derniere Bible de Vanderhooht. R. Joſeph de Crete cité par Buxtorf dans ſon *Tiberias* écrit : *Nos Maîtres ont dit qu'il y avoit dans la Loi* 600000 *lettres ; ſelon le nombre des Iſraëlites : mais Rabbi Saadi aſſure, qu'il y en a environ* 800000. *Je n'entre-*

Ils ont peur qu'une main téméraire & profane
N'oſe altérer un jour la Loi qui les condamne.
La Loi qui de leur long & cruel châtiment,
Montre à leurs ennemis le juſte fondement,
Et nous apprend à nous, par quels profonds myſtéres,
Ces inſenſés, (hélas ! ils ont été nos peres,)
Ces Gentils, qui n'étoient que les enfans d'Adam,
Ont été préférés aux enfans d'Abraham.
Du Dieu qui les pourſuit, annonçant la juſtice,
Ils vont porter par tout l'arrêt de leur ſupplice.
Sans Villes & ſans Rois, ſans Temples, ſans Autels;
Vaincus, proſcrits, errans, l'opprobre des mortels,
Pourquoi de tant de maux leur demander la cauſe?
Va prendre dans leurs mains le Livre qui l'expoſe.
Là tu ſuivras ce peuple, & liras tour à tour
Ce qu'il fut, ce qu'il eſt, ce qu'il doit être un jour.

Je m'arrête, & ſurpris d'un ſi nouveau ſpectacle,
Je contemple ce Peuple, ou plutôt ce miracle.

---

prens pas de concilier ces différens ſentimens. Que Dieu éclaire nos yeux par l'avénement du Meſſie. Amen. Voilà un beau motif du deſir du Meſſie, pour apprendre le nombre des Lettres de la Loi, au lieu de déſirer d'en obtenir de lui l'eſprit.

63 C'eſt ce que dit le Prophête Oſée : *Sedebunt filii Iſraël, ſine Rege, & ſine Principe, & ſine Sacrificio, & ſine Altari.*

68 Le Traducteur Italien dit de même en un ſeul Vers:

Ciò chez fù, ciò ch'egli è, ciò ch'eſſer deve.

Nés d'un ſang, qui jamais dans un ſang étranger,
Après un cours ſi long, n'a pu ſe mêlanger ;
Nés du ſang de Jacob, le pere de leurs peres,
Diſperſés, mais unis, ces hommes ſont tous freres.
Même Religion, même Légiſlateur :
Ils reſpectent toujours le nom du même Auteur :
Et tant de malheureux répandus dans le Monde
Ne font qu'une famille éparſe & vagabonde.
Médes, Aſſyriens, vous êtes diſparus :
Parthes, Carthaginois, Romains, vous n'êtes plus.
Et toi, fier Sarraſin, qu'as-tu fait de ta gloire ?
Il ne reſte de toi, que ton nom dans l'hiſtoire.
Ces deſtructeurs d'Etats ſont détruits par le temps,
Et la terre cent fois a changé d'habitans,
Tandis qu'un Peuple ſeul, que tout Peuple déteſte,
S'obſtine à nous montrer ſon déplorable reſte.

---

85 Trois choſes remarquables ſur les Juifs. 1. Leur grand nombre, malgré le carnage horrible qui s'en eſt fait ſous les Empereurs Romains, & dans pluſieurs perſécutions qu'ils ont eſſuyées depuis. 2. Leur diſperſion & leur durée ſur toute la terre, malgré la haine de toutes les Nations. 3. Leur attachement à leur Loi malgré la Raiſon, qui leur dit que le temps de cette Loi eſt paſſé, & malgré leur penchant. Ce Peuple qui ſous ſes Prophêtes, ſous ſes Rois, à la vue même de leur Temple, étoit toujours prêt à embraſſer les Religions étrangeres, eſt reſté depuis ſa ruine conſtamment attaché à la ſienne, pour être de la nôtre une preuve continuelle & vivante. Cet attachement à leur Loi eſt cauſe de leur multiplication, parce qu'ils regardent le célibat comme un état de malédiction : il eſt cauſe qu'ils ne ſe ſont jamais con-

Que nous font, diſent-ils, vos opprobres cruels;
Si le Dieu d'Abraham veut nous rendre immortels?
Non, non. Le Dieu vivant, ſtable dans ſa parole,
A juré; ſon ſerment ne ſera point frivole.
Il n'a point déchiré le contrat ſolemnel
Qu'il remit dans les mains de l'antique Iſraël:
Sur ſes heureux enfans *une étoile doit luire*,
Et du ſang de Jacob un chef doit nous conduire.
En vain par ſon oubli Dieu ſemble nous punir:
Nous eſpérons toujours celui qui doit venir.
Fidèles au milieu de nos longues miſeres,
Nous attendons le Roi qu'ont attendu nos peres.
Le grand jour, il eſt vrai, qui leur fut annoncé,
Devroit briller ſur nous, & ſon terme eſt paſſé.
Gardons-nous toutefois, trop hardis interprétes,
De ſupputer les temps marqués par les Prophêtes.
Maudit ſoit le mortel par qui ſont calculés
Des jours cent fois prédits, dès long-temps écoulés.

---

fondus avec les autres Peuples, parce que loin de s'unir à eux par le mariage, leur obligation de ne manger que les choſes qu'ils ont eux-mêmes préparées, les empêche d'avoir même avec eux la ſociété de la table. Par-là, mépriſés & haïs par-tout, déclarés incapables de poſſéder des biens fonds, ils ſont obligés de vivre du trafic, par conſéquent d'être diſperſés par tout le monde. C'eſt ainſi que s'accompliſſent les Prophéties. On voit dans ce Peuple toujours écraſé, jamais anéanti, une réprobation & une conſervation miraculeuſe. C'eſt Caïn ſouillé du ſang du Juſte: il eſt errant, mais il porte un ſigne, afin que perſonne ne le tue.

104 C'eſt le douzieme des treize Articles de leur

Non que de ſes ſermens l'Eternel ſe repente;
Mais puiſqu'il a voulu prolonger notre attente,
L'eſclave avec ſon Maître a-t-il droit de compter?
Ce calcul inſolent vous oſez le tenter,
Sacriléges Chrétiens, jaloux de nos richeſſes,
Qui croyez poſſéder l'objet de nos promeſſes.
Hélas! de quelle ardeur, ſi ce Maître eût paru,
Sous ſes nobles drapeaux tout ſon peuple eût couru?
Qu'il vous feroit gémir ſous le poids de ſes armes,
Et payer chérement l'intérêt de nos larmes!

Ainſi parlent les Juifs : terrible aveuglement!
D'un crime inconcevable étrange châtiment!
Leur Roi promis du Ciel, s'il n'en veut point deſcendre,
Si ſon terme eſt paſſé, pourquoi toujours l'attendre?
Ils attendront toujours : cet Oracle eſt rendu :
Le voile tant prédit eſt ſur eux étendu.
Des antiques Auteurs de ce fameux volume,
Dieu, qui ſeul ſait les temps a donc conduit la plume.
Sans doute il eſt ſacré, ce Livre dont je voi
Tant de prédictions s'accomplir devant moi.

Foi, dreſſés par Rabbi Moïſe, fils de Maimon, le plus raiſonnable des Rabbins : *Maudits ſoient ceux qui ſupputeront le temps du Meſſie.*

120 Ce voile figuré par celui de Moïſe, eſt reſté ſur les yeux des Juifs juſqu'aujourd'hui. Nous le diſons encore, comme ſaint Paul le diſoit, 2 Cor. III. *Uſque in hodiernum diem idipſum velamen manet.*

124 La venue d'un Libérateur, la réprobation des Juifs, la vocation des Gentils, trois grands objets

Respectant désormais sa vérité divine ;
De la Religion j'y cherche l'origine.

Je l'ouvre, & vois d'abord un Ouvrier parfait
Dont *au commencement* la parole a tout fait.
Le premier des humains qui lui doit sa naissance ;
Par son souffle inspiré, fait à sa ressemblance,
Et que doivent servir tous les êtres divers,
Comme dans son domaine, entre dans l'univers.
Il ne put sans orgueil soutenir tant de gloire,
A l'Ange séducteur il céda la victoire,
Et perdit tous ses droits à la félicité,
Droits qu'il auroit transmis à sa postérité ;
Mais que révoqua tous la suprême Justice.
L'immuable décret d'un éternel supplice
Régloit déjà le sort de l'Ange ténébreux.
Coupable, comme lui, toutefois plus heureux,

---

des figures & des prophéties des Livres saints, dont l'accomplissement frappe aujourd'hui tous les yeux. Malgré une preuve pareille de la vérité de ces Livres, chercher à en douter, à cause de quelques obscurités sur la chronologie, ou de quelques différences de mots entre les anciens textes, c'est chercher à faire naufrage, & vouloir se briser contre des grains de sable, lorsqu'on ne trouve point d'écueils.

128 Parce qu'il n'a pas besoin, comme les autres ouvriers, de trouver la matiere à laquelle il doit donner la forme. Avant la création, excepté Dieu, rien n'étoit. C'est pourquoi Moïse dit : *Au commencement Dieu créa.*

Quand tout, pour nous punir, s'armoit dans la nature;
L'homme entendit parler d'une grace future;
Et dans le même arrêt dont il fut accablé,
Par un mot d'eſpérance il ſe vit conſolé.
A cet inſtant commence & ſe ſuit d'âge en âge,
De l'homme réparé l'auguſte & grand ouvrage;
Et ſon Réparateur alors comme aujourd'hui,
Ou promis, ou donné, réunit tout en lui.

On peut donc l'expliquer par ce Livre admirable;
Aux Platons, comme à moi, l'énigme inconcevable.
Le nuage s'écarte, & mes yeux ſont ouverts.
Je vois le coup fatal qui change l'univers;
J'y vois entrer le crime & ſon déſordre extrême.
Enfin je ne ſuis plus un myſtere à moi-même.

---

142 On ne peut donner qu'un ſens prophétique à ces paroles. Ainſi dans le même moment où Dieu prononce aux hommes leur ſentence de condamnation, il leur fait eſpérer un Libérateur.

150 Pourquoi ſur la terre tant de beautés & d'imperfections? Pourquoi dans l'homme tant de grandeur & de miſere? Pourquoi dans Dieu tant de colere & d'amour? La Raiſon qui ne peut expliquer cette énigme aimoit mieux autrefois admettre deux principes, l'un bon, l'autre mauvais, que de n'en admettre qu'un ſi contraire à lui même. La révélation nous apprend que les contrariétés ne ſont point dans l'ouvrier, & ne ſont dans l'ouvrage, que par le changement que le péché y a cauſé. L'édifice eſt renverſé, mais ſes ruines font reconnoître ſa grandeur.

154 *L'Homme*, dit M. Paſcal en parlant du peché originel, *eſt plus inconcevable ſans ce myſtere, que ce myſtere n'eſt inconcevable à l'homme.*

Le nœud ſe développe ; un rayon qui me luit ;
De ce ſombre cahos a diſſipé la nuit.

Mais l'enfant innocent peut-il pour héritage....
Ce doute ſeul, hélas ! ramene le nuage,
Et ce n'eſt plus encor qu'un cahos que je vois.
Dieu, l'Homme & l'Univers, tout y rentre pour moi.
Quand je crois, la lumiere auſſi-tôt m'eſt rendue :
Dieu, l'Homme & l'Univers, tout revient à ma vue.
L'ouvrage fut parfait, il eſt defiguré.
Apprenons à quel point l'homme s'eſt égaré.

Le Pere criminel d'une race proſcrite
Peupla d'infortunés une terre maudite.
Pour prolonger des jours deſtinés aux douleurs ;
Naiſſent les premiers arts, enfans de nos malheurs.

---

155 Tout ceci ſuppoſe ce qui a été dit à la fin du ſecond Chant.

163 M. Boſſuet dit admirablement : *L'Homme eſt tombé en ruines, le comble s'eſt abattu ſur les murailles, & les murailles ſur le fondement ; mais qu'on remue ces ruines, on trouvera dans les reſtes de ce bâtiment renverſé & les traces de la fondation, & l'idée du premier deſſein, & la marque de l'architecte.*

168 La Genèſe en marque la naiſſance long-tems avant le Déluge. Lucrece prouve que le monde n'a pas été éternel, par la naiſſance des arts. Pope, dans ſon Eſſai ſur l'homme, prétend que les bêtes nous ont appris les arts, l'abeille à bâtir, la taupe à labourer, les vers à faire de la toile, &c. Démocrite avoit eu la même opinion. Mais qu'en peut-on ſavoir ? Nous avons aſſez de ſujets véritables de nous humilier, ſans en chercher d'incertains. Il eſt remarqua-

La branche en longs éclats céde au bras qui l'arrache :
Par le fer façonnée elle allonge la hache :
L'homme avec ſon ſecours, non ſans un long effort ;
Ebranle, & fait tomber l'arbre dont elle ſort :
Et tandis qu'au fuſeau la laine obéiſſante
Suit une main légere, une main plus peſante
Frappe à coups redoublés l'enclume qui gémit.
La lime mord l'acier, & l'oreille en frémit.
Le voyageur qu'arrête un obſtacle liquide,
A l'écorce d'un bois confie un pied timide.
Retenu par la peur, par l'intérêt preſſé,
Il avance en tremblant ; le fleuve eſt traverſé.
Bientôt ils oſeront, les yeux vers les étoiles,
S'abandonner aux mers ſur la foi de leurs voiles.
Avant que dans les pleurs ils paîtriſſent leur pain,
Avec de longs ſoupirs ils ont briſé le grain.
Un ruiſſeau par ſon cours, le vent par ſon haleine,
Peut à leurs foibles bras épargner tant de peine ?

---

ble que la Genèſe donne l'invention des inſtrumens de Muſique, & l'art de fondre les Métaux, à la race des méchans, à celle de Caïn.

185 On ſait que les Anciens ne connoiſſoient que les moulins à bras. Une ancienne Epigramme grecque fait juger que les moulins à eau ont été connus du temps d'Auguſte ; cependant il ne paroît pas que les Romains en aient fait uſage. D'abord on faiſoit rôtir le blé, & on le broyoit avec une pierre ; ce qui fait dire à Virgile : *Et torrere parant flammis, & frangere ſaxo.* L'uſage des meules vint enſuite. Les moulins à vent n'ont été connus que très-tard.

Mais ces heureux ſecours, ſi préſens à leurs yeux ;
Quand ils les connoîtront, le monde ſera vieux.
Homme né pour ſouffrir, prodige d'ignorance,
Où vas-tu donc chercher ta ſtupide arrogance ?

Tandis que le beſoin, l'induſtrie & le temps
Poliſſent par degré tous les arts différens :
Enfantés par l'orgueil, tous les crimes en foule
Inondent l'univers ; le fer luit, le ſang coule.
Le premier que les champs burent avec horreur,
Fut le ſang qui d'un frere aſſouvit la fureur.
Ces malheureux tombant d'abymes en abymes,
Fatiguerent le Ciel par tant de nouveaux crimes,
Qu'enfin, lent à punir, mais las d'être outragé,
Par un coup éclatant, leur Maître fut vengé.
De la terre auſſi-tôt les eaux couvrent la face :
Ils ſont enſévelis ; c'étoit fait de leur race :
Mais un Juſte épargné va rendre en peu de temps
A ce monde déſert de nouveaux habitans.

---

203 Béroſe, hiſtorien profane, cité par Joſeph contre Appion, parle du Déluge univerſel dans les termes de Moïſe. Abydenus, autre hiſtorien cité par Euſébe, rapporte l'Hiſtoire de l'Arche qui ſauva du Déluge les hommes & les animaux. Plutarque parle de la colombe qui ſortit de cette Arche, & rapporta des marques du retour du beau temps. Ce paſſage de Plutarque eſt dans ſon Traité : *Si les animaux terreſtres ont plus de ſagacité que les aquatiques.* Lucien dans ſon Traité de la Déeſſe de Syrie, parle auſſi de cette Hiſtoire de l'Arche. Tant d'autorités tirées des Païens, doivent confondre ces beaux eſprits, qui

La terre toutefois juſques-là vigoureuſe
Perdit de tous ſes fruits la douceur ſavoureuſe.
Des animaux alors on chercha le ſecours ;
Leur chair ſoutint nos corps réduits à peu de jours.

Les Poëtes, dont l'art par une audace étrange
Sait du faux & du vrai faire un confus mêlange,
De leurs récits menteurs prirent pour fondemens,
Les fidèles récits de tant d'événemens :
Et pour mieux amuſer les oiſives oreilles,
Chercherent dans ces faits leurs premieres merveilles.

---

tournent en riſée des faits éclatans dont ils n'ont point approfondi les preuves. Mais leurs railleries ne peuvent ſéduire que ceux qui ont comme eux l'ignorance en partage.

207 Le vingt-neuvieme verſet du premier Chapitre de la Genèſe a toujours fait croire qu'avant le Déluge, Dieu n'avoit pas permis aux hommes de manger de la chair des animaux, & que ceux qui furent fidèles à ſes ordres, s'en abſtinrent. Ce qui ſe rapporte à ce que diſent les Poëtes, que dans l'âge d'or on ne mangeoit que des fruits.

212 La création du monde, l'innocence des premiers hommes, & leur chûte dans le crime ; l'âge d'or, l'âge d'airain & de fer, un déluge d'où un ſeul homme eſt ſauvé avec ſa femme, le partage de l'univers entre trois freres, une guerre des hommes contre le Ciel, voilà de grands événemens dont la mémoire ſe trouve chez les différentes nations, ou pure, ou altérée, parce qu'ils ſont arrivés avant la diviſion des langues, quand les hommes n'étoient qu'une famille. Après leur ſéparation, chaque partie diviſée fit un peuple à part, qui a ſouvent ignoré ce qui s'eſt paſſé chez les autres,

De là ces temps fameux qu'ils regrettent encor;
Doux empire de Rhée, âge pur, siécle d'or,
Où, sans qu'il fût besoin de loix ni de supplice,
L'amour de la vertu fit regner la justice;
Siécle d'or (sous ce nom puisqu'ils ont célébré
Ce siécle plus heureux, où l'or fut ignoré.)
Sobre dans ses desirs, l'homme pour nourriture
Se contentoit des fruits offerts par la nature.
La mort tardive alors n'approchoit qu'à pas lents.
Mais las de dépouiller les chênes de leurs glands,
Il essaya le fer sur l'animal timide.
La fléche dans les airs chercha l'oiseau rapide:
L'innocente brebis tomba sous sa fureur;
Et ce sang au carnage accoutumant son cœur,
Le fer devint bientôt l'instrument de sa perte:
Et de crimes enfin la terre étoit couverte,
Lorsqu'un Déluge affreux en fut le châtiment.
Tout nous rappelle encor ce grand événement.

---

216 *Aurea prima sata est ætas, quæ, vindice nullo,*
Sponte sua sine lege, fidem, rectumque colebat.
Pœna metusque aberant.

Ovid. Métam. Liv. I. 89

223 Plusieurs anciens Historiens, cités par Joseph, attestent la longue durée de la vie des premiers hommes. L'Ecriture Sainte, l'Histoire & les Poëtes disent la même chose.

231 Quelques impies voulant nier le Déluge universel, disent que les especes des animaux sont en trop grand nombre pour avoir pu être renfermées dans l'Arche. On peut répondre à cette objection

Fable, Hiſtoire, Phyſique, ont un même langage.
Au Livre des Hébreux ainſi tout rend hommage,

---

que les eſpeces primitives ne ſont pas en ſi grand nombre qu'on le croit communément. Toutes les eſpeces des chiens, par exemple, peuvent venir d'un premier chien, de même que toutes les eſpeces de poires viennent d'un premier poirier. Les mêmes pepins produiſent des poires différentes, & la même graine d'une fleur, produit différentes eſpeces de cette fleur. La nature très-variée dans le détail de ſes ouvrages, eſt uniforme dans ſa conduite, & fait dans les animaux, ce qu'elle fait dans les fruits & dans les fleurs. Ainſi les eſpeces primitives des animaux ſe ſont multipliées en des eſpeces particulieres, par des différences dans la forme extérieure ſeulement; quoique l'arrangement des parties principales du corps humain, & la diſpoſition des parties intérieures, ſoit toujours la même, la nature par une différence qu'elle met entre les hommes pour la grandeur, la groſſeur & la couleur, compoſe comme différentes tribus d'une même famille, ſortant d'un même pere. Le temps & pluſieurs cauſes particulieres que nous ignorons, ont fait ces changemens extérieurs; ce ſont des jeux de la nature, qui par tant d'autres encore ſemble ſe plaire d'exercer notre curioſité pour la confondre.

233 Le Déluge eſt atteſté par un grand nombre d'Auteurs Païens. En vain l'on veut prétendre qu'ils n'ont parlé que de Déluges particuliers, à cauſe que pluſieurs pays ont été inondés par la mer. Béroſe, comme je l'ai dit plus haut, parloit d'un Déluge univerſel & comptoit depuis la création du monde juſqu'à ce Déluge dix générations. Sa Chronologie étoit conforme à celle de Moïſe. La mémoire du Déluge s'eſt conſervée dans preſque toutes les nations, & même en Amérique. La nature en donne tous les jours

Et même l'on diroit que pour s'accréditer ;
La Fable en ſa naiſſance ait voulu l'imiter.
Laiſſons-la toutefois s'égarer dans ſa courſe ;
Et de la Vérité ſuivons toujours la ſource.

La terre ſort des eaux, & voit de toutes parts
Reparoître les fruits, les hommes & les arts.
Tout renaît, nos malheurs & nos crimes enſemble ;
Sous des toîts chancelans d'abord on ſe raſſemble.
La crainte fait chercher des aſyles plus ſûrs :
On creuſe les foſſés, on éleve les murs.
Qu'une Tour des mortels, ſoit l'immortel ouvrage.
Dieu deſcend pour la voir, & confond leur langage.

---

des preuves, ſuivant ces paroles de M. de Fontenelle dans l'Eloge de M. de Leibnitz. *Les coquillages pétrifiés dans les terres, des pierres où ſe trouvent des empreintes de poiſſons ou de plantes, qui ne ſont point du pays, médailles inconteſtables du Déluge.* Dans les Mémoires de l'Académie des Sciences 1718, il eſt parlé de pierres dans le Lyonnois, ſur leſquelles ſont gravées des plantes qui ne ſe trouvent que dans les Indes. Et dans le volume de 1727. on trouve un amas de preuves d'un grand bouleverſement arrivé ſur la terre.

235 Quelques Savans ont voulu expliquer cette conformité, en diſant que les Païens avoient eu connoiſſance des Livres de Moïſe. Mais il ſuffit que la mémoire d'événemens ſi conſidérables ſoit toujours reſtée chez les hommes.

246 Nos Philoſophes ne peuvent nous expliquer pourquoi tant de langages ſur la terre, ni même comment a pu s'établir un premier langage. Les hommes, eſt-il dit dans Horace, furent d'abord muets. *Mu-*

Ne pouvant plus s'étendre, il se faut séparer.
Ils se rechercheront, mais pour se massacrer.
D'un importun voisin on jure la ruine.
On attaque, on renverse, on pille, on assassine. 250

---

tum & turpe pecus, jusqu'à ce qu'ils eussent trouvé des mots. *Donec verba, quibus voces, sensusque notarent, nominaque invenere.* Mais pour convenir que tels sons exprimeroient telles idées, il a fallu se parler. La parole auroit donc précédé l'établissement d'une langue, ce qui ne se peut. L'orsqu'une langue a été établie, il n'a jamais été de l'intérêt des hommes de chercher à en établir d'autres. Revenons donc à la Révélation : c'est Dieu qui a d'abord établi une langue sur la terre, & en a ensuite établi plusieurs, pour punir leur orgueil, & les forcer de se séparer, pour aller habiter la terre. Nous voyons par l'Histoire tout les Peuples qui ont fondé des Empires partir de l'Orient. Les arts & les sciences partent aussi de l'Orient.

247 Pour prouver que le monde n'est pas éternel, Lucrece, livre 5. fait voir les bornes de l'histoire, par laquelle on ne peut remonter au-dessus de la guerre de Troye. Chez toutes les nations, au-delà d'un certain temps, tout n'est que fables, & même ces fables ne font pas remonter plus haut que le Déluge. Chez les Chinois tout est incertain jusqu'à leur Roi Yao auquel Confucius fait dire, que de *son temps les eaux qui s'étoient autrefois élevées jusqu'au Ciel, baignoient encore le pied des montagnes.* Le regne d'Yao, suivant M. Freret, Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, Tome X. a commencé dix ans aprés la vocation d'Abraham, & M. Fourmont dans les mêmes Mémoires, Tome XIII. dit que quand on remonteroit jusqu'à Fohi, qu'on croit fabuleux, ce Fohi se trouveroit au temps de Phaleg. Les observations astronomiques présentées à Alexandre à Babylone, ne re-

Homme injuſte & cruel, que dans ſon repentir
Le Dieu qui t'avoit fait voulut anéantir,
Malheureux dont il vient d'abréger la carriere;
Pourquoi brille ce fer dans ta main meurtriete?
Le Ciel t'a-t-il encore accordé trop de jours?
Mais qui va de leur rage entretenir le cours?
Quel intérêt le forme au grand art de la guerre?
Egaux, & ſouverains, tous maîtres de la terre?
Ils la poſſédent toute, en n'y poſſédant rien.
Ils eſt à moi ce champ, ce canton c'eſt le mien.
Ce ruiſſeau.... de mon bras il faut que tu l'obtiennes!
S'il couloit ſous tes loix, qu'il coule ſous les miennes!
On s'empare d'un arbre, on uſurpe un buiſſon.
De Roi, de Conquérant le vainqueur prend le nom.
Dans ſon vaſte domaine il met cette riviere;
Bientôt cette montagne en ſera la frontiere.
Alexandre s'avance, & n'eſt plus un brigand:
C'eſt l'heureux fondateur d'un Empire puiſſant;
Que d'un nouvel Empire alarme la naiſſance.
Provinces, Nations, Royaumes, tout commence.
La terre ſur ſon ſein ne voit que potentats,
Qui partagent ſa boue en ſuperbes Etats:
Et ſur elle on prépare aux Majeſtés ſuprêmes,
Pourpre, Trônes, Palais, Sceptres & Diadêmes.

---

montoient pas par-delà Nemrod. Ainſi ce que l'Ecriture Sainte nous apprend du commencement du monde, du déluge & de l'origine des peuples, n'eſt contredit par aucune hiſtoire profane, ni par aucun monument.

Mais lorſque par le fer leur droit eſt établi ;
Le droit du Ciel ſur eux tombe preſqu'en oubli ;
Et recherchant ce Dieu dont la mémoire expire,
L'homme croit le trouver dans tout ce qu'il admire.
De l'Aſtre qui pour lui renaît tous les matins,
Ainſi que la lumiere il attend ſes deſtins.
Aux feux inanimés qui roulent ſur leurs têtes ;
Les peuples en tremblant demandent des conquêtes.
Des dons de leurs pareils, bientôt reconnoiſſans,
Ils adorent des arts les auteurs bienfaiſans.
Devant ſon Oſiris l'Egypte eſt en priere :
Vainement un tombeau renferme ſa pouſſiere ;

---

279 Suivant Platon & Diodore de Sicile, l'idolâtrie commença par le culte des aſtres : après les aſtres on adora les Auteurs des arts, les Rois, les Conquérans, les animaux utiles ou dangereux, les uns par reconnoiſſance, les autres par crainte. Suivant l'Auteur de la Sageſſe, l'Idolâtrie commença par la Sculpture, un pere ayant fait repréſenter l'image de ſon fils mort. L'Auteur de l'Hiſtoire du Ciel rapporte, par un ſyſtême ſavant & ingénieux, l'idolâtrie à l'écriture ſymbolique des Egyptiens. Ce ſyſtême vraiſemblable en quelques points, ne doit pas être étendu trop loin, puiſque toutes les Divinités ne ſont point originaires d'Egypte. La Grece a eu les ſiennes. L'idolâtrie a eu différentes origines chez les différentes nations.

285 Oſiris, ſuivant l'opinion commune, donna connoiſſance aux Egyptiens de pluſieurs Arts : ce qui le fit adorer après ſa mort. L'Auteur de l'Hiſtoire du Ciel explique autrement l'origine d'Oſiris, d'Iſis & d'Anubis au viſage de chien, qui pour cela eſt appellé par Virgile *Latrator anubis*. Sans examiner ces différens ſentimens, il ſuffit de déplorer l'extravagance

Groſſierement taillée, une pierre en tient lieu.
D'un tronc qui pourriſſoit, le ciſeau fait un Dieu.
Du heurlant Anubis la ridicule image
Fait tomber à genoux tout ce peuple ſi ſage.
Je ne vois chez Ammon qu'horreur, que cruauté:
Le Sacrifica teur, bourreau par piété,
Du barbare Moloch aſſouvit la colere
Avec le ſang du fils & les larmes du pere.
Près de ce Dieu cruel, un Dieu voluptueux.
Honoré par un culte impur, inceſtueux,
Chamos, qui de Moab engloutit les victimes,
De ſes adorateurs n'exige que des crimes.
Que de gémiſſemens & de lugubres cris!
O filles de Sidon, vous pleurez Adonis:
Une dent ſacrilége en a flétri les charmes:
Et ſa mort tous les ans renouvelle vos larmes.

---

humaine, dont ces Divinités ſont des preuves inconteſtables.

293 Divinité des Ammonites, à laquelle on ſacrifioit des enfans. Preſque toutes les Nations ont immolé des victimes humaines; ce qui fait dire à ſaint Auguſtin: Quelle aliénation d'eſprit! Des fureurs dont les hommes dans la vengeance ne ſont pas capables, ramenent les Dieux à la douceur. *Tantus eſt perturbatæ mentis & ſedibus ſuis pulſæ furor, ut ſic Dii placentur, quemadmodum ne homines quidem ſæviunt.*

297 Divinité des Moabites, dont le culte étoit très-favorable aux voluptés, & à laquelle Salomon, ſéduit par les femmes, fit dreſſer un temple ſur une montagne près de Jeruſalem.

302 Fête célebre à Tyr & à Sidon. L'idolâtrie ſe

Et toi, ſavante Gréce à ces folles douleurs,
Nous te verrons bientôt mêler auſſi tes pleurs.
La foule de ces Dieux qu'en Egypte on adore
Ne te ſuffira point : à de nouveaux encore
De l'immortalité tu feras le préſent :
Ton Atlas gémira ſous un Ciel trop péſant.
Nymphes, Faunes, Sylvains, Divinités fécondes,
Peupleront les forêts, les montagnes, les ondes.
Chaque arbre aura la ſienne, & les Romains un jour
De ces maîtres vaincus, eſclaves à leur tour,
Prodigueront ſans fin la majeſté ſuprême.
Empereurs, Favoris, Antinoüs lui-même,
Par arrêt du Sénat entreront dans les Cieux,
Et les hommes ſeront plus rares que les Dieux.

Terre, quelle eſt ta gloire, & quel temps de lumiere,
Quand la Divinité ſe rend ſi familiere !
Courons, l'argent en main, entourer ſes Autels :
Elle eſt prête à répondre au moindre des mortels.

---

communiqua des Egyptiens aux Phéniciens, de ceux-ci aux Grecs, & des Grecs à tous les autres peuples. Les Fêtes d'Adonis qui ſe paſſoient à pleurer, firent dire à Cicéron : *Quid abſurdius, quàm homines morte deletos reponere in Deos, quorum omnis cultus eſſet futurus in luctu !*

313 L'homme eſt bien inſenſé, dit Montagne, il ne ſauroit forger un ciron, & il forge des Dieux à douzaine. Pline plaignoit l'homme de ſe laiſſer dominer par ſes rêveries. *Quid infelicius homine, cui ſua figmenta dominantur !*

Dans Delphes, dans Délos elle fait ſa demeure :
Aux ſables de l'Afrique elle parle à toute heure :
A Dodone ſans peine on peut l'entretenir,
Et d'un Chêne Prophête apprendre l'avenir.
Pourquoi le demander, s'il eſt inexpliquable ?
Que ſert de le ſavoir, s'il eſt inévitable ?

---

321 Les malheurs qui accablerent les Gaulois, après que ſous la conduite de Brennus ils eurent été au Temple de Delphes pour le piller, ſont regardés par M. Rollin, Hiſtoire Ancienne, comme une punition de leur ſacrilege. *Dieu*, dit-il, *a pu faire éclater ſa vengeance contre ceux qui témoignoient un mépris ouvert de la Divinité, afin de conſerver en eux les traits primitifs & fondamentaux de la Religion.* Mais de quelle Religion ? L'eſprit de menſonge préſidoit à Delphes, l'eſprit de vérité a-t-il pu en prendre la vengeance, & peut-on admettre des miracles favorables à l'idolâtrie ?

322 Le fameux Temple de Jupiter Ammon où voulut aller Alexandre. Caton qui paſſoit auprès de ce Temple, n'y voulut point entrer, ne croyant pas, ſuivant Lucain, que le Ciel eût plongé la vérité dans ces ſables.

Steriles nec legit arenas ;
Ut caneret paucis, merſitque hoc pulvere verum.

323 Les chênes de Dodone étoient célébres, auſſi-bien que les colombes de cette même forêt, qui, dit-on, prédiſoient auſſi l'avenir. Où les hommes n'ont-ils pas cherché cette connoiſſance, qu'il leur eſt cependant plus avantageux de ne pas avoir, comme le dit Lucain ?

Sit cæca futuri
Mens hominum fati : liceat ſperare timenti.

Des maux que nous craignons, pourquoi nous assurer?
L'incertitude au moins nous permet d'espérer.
N'importe : les destins que le Ciel nous prépare,
A notre impatience il faut qu'il les déclare,
Et s'ils ne sont écrits dans le cœur d'un taureau,
Nous irons les chercher dans le vol d'un oiseau.
O gravité de Rome ! ô sagesse d'Athènes !
Quel culte extravagant ! que de fêtes obscènes !
Quels sont tous ces secrets, dont on ne peut parler ?
O Mysteres suspects qu'on n'ose révéler !

Tandis que sagement on cache leur folie,
Chez d'ignorans Hébreux, femme, enfant, tout publie :
C'est de toute notre ame, & de tout notre cœur,
Que nout devons aimer, notre Dieu, le Seigneur,
L'Etre unique, qui fit le Ciel, la terre & l'homme.
JE SUIS CELUI QUI SUIS, *c'est ainsi qu'il se nomme.*
Et sur l'homme, & sur Dieu, sublimes vérités !
Dans un pays obscur d'où viennent ces clartés ?

---

338 En même-temps que Tacite parle des Juifs avec un souverain mépris, il reconnoît qu'ils ont sur la Divinité de grandes idées. Pourquoi ce peuple ignorant, est-il le seul sur la terre, qui parle d'un Etre unique, créateur de tout, qu'il faut aimer ? Chez les autres peuples on trouve des Philosophes divisés par des systêmes contraires. Chez les Juifs point de Philosophes, mais des Prophêtes, qui loin d'être divisés entr'eux, se rendent témoignage les uns aux autres, s'autorisent mutuellement, & ont toujours le même objet en vue.

Ce ſeul coin de la terre eſt ſauvé du naufrage.
Le Dieu, qui le protége, en écarte l'orage.
L'ordre des élémens ſe renverſe à ſa voix,
La Nature eſt contrainte à s'écarter des loix
Qu'au premier jour du Monde il lui dicta lui-même;
Mais que change à ſon gré ſa volonté ſuprême.
Ce peuple ſi ſincere atteſtant aujourd'hui
Les prodiges nombreux que le Ciel fit pour lui,
Dans ſes ſolemnités en garde la mémoire.
Je pourrois dans mes vers en retracer l'hiſtoire.

---

348 Les miracles ſont des événemens extraordinaires, que la ſuite des loix naturelles ne peut produire. C'eſt en cela qu'ils ſont pour nous le langage de Dieu; parce que la ſuite des loix naturelles ne peut être interrompue que par celui même qui a établi ces loix. Spinoſa définit un miracle, un événement rare, arrivé par des loix de la nature qui nous ſont inconnues; comme s'il étoit plus difficile à Dieu de déranger les loix qu'il a établies, que d'en entretenir la continuelle exécution. Qu'il multiplie cinq pains pour nourrir cinq mille hommes, c'eſt un effet qu'il opere par lui ſeul, & par une volonté particuliere; & comme il eſt extraordinaire, nous l'appellons *miracle*. Qu'il multiplie le blé par le concours de la terre, du ſoleil, des pluies, &c. c'eſt un effet qu'il produit par une volonté générale, & par les cauſes ſecondes: mais quelle chaîne de cauſes ſecondes, dont tous les anneaux ſe répondent depuis le commencement du monde! Ces effets ne nous ſurprennent pas, parce que nos yeux y ſont accoutumés: c'eſt pourquoi, quand Dieu a voulu nous réveiller, il a operé les effets extraordinaires que nous appellons *miracles*.

L'on y verroit encor la mer ouvrir ſes eaux ;
Les rochers s'amollir, & ſe fondre en ruiſſeaux ;
Les fleuves effrayés remonter à leur ſource ;
L'Aſtre pompeux du jour s'arrêter dans ſa courſe ;
Mais frappé tout-à-coup par l'éclat glorieux,
Que les Prophêtes ſaints font briller à mes yeux ;
Chez un peuple qui marche au millieu des miracles
Je ne veux m'arrêter qu'au plus grand des ſpectacles.

Dans un temps qu'à des jours & tranquilles & longs
A de fertiles champs, à des troupeaux féconds,

---

363 Quelques incrédules nous objectent que dans les Livres de l'Ancien Teſtament, il n'eſt point parlé de l'immortalité de l'ame. La loi qui ne menoit rien à la perfection, avoit un voile que les Juifs groſſiers ne pénétroient pas, & que nos Déiſtes ne pénétrent pas davantage. Moïſe & les Prophêtes en promettant celui qui apprendroit toutes choſes, ne parloient à un peuple charnel que de menaces & de récompenſes temporelles ; & même lorſqu'un Ange prédit à Daniel, chap. XII. qu'un jour les morts ſe réveilleront, les uns pour une gloire, les autres pour une honte éternelle, il lui ordonne auſſi-tôt de tenir ces paroles fermées, & de ſceller le Livre. Daniel lui-même ajoute : *Ego audivi*, & *non intellexi*. Mais malgré le ſilence de ces Livres ſur les choſes ſpirituelles, le mépris que les Patriarches & les Prophêtes ont fait des biens temporels, montre bien qu'ils en attendoient d'autres. Les Patriarches qui n'ont jamais rien poſſédé dans cette terre que Dieu leur avoit tant de fois promiſe, n'en murmurent point à la mort. Jacob qui avoit reçu de ſi riches bénédictions dont il n'avoit point vu l'effet, appelle les jours de ſon pélerinage, *Gen.* XLVII. des jours courts & pénibles ; mais il ne

Il ſemble que le Ciel ait borné ſes promeſſes ;
On voit, ambitieux de plus nobles richeſſes,
Des hommes pleins du Dieu dont ils ſont inſpirés ;
Errans, de peaux couverts, des villes retirés.
Ils n'y vont quelquefois, Miniſtres inflexibles ;
Que pour y prononcer des menaces terribles.
Aux Rois épouvantés ils n'adreſſent leur voix,
Que comme ambaſſadeurs du Souverain des Rois.
Chaſſés, triſtes objets d'opprobres & de haines,
Déchirés par le fer, maudits, chargés de chaînes,
Dans les antres cachés, contens dans leur malheur
De ſe raſſaſier du pain de la douleur,

---

s'en plaint pas. Il demande d'être tranſporté après ſa mort dans le tombeau de ſes ancêtres, pour dormir auprès de ſes peres. *Dormiam cum patribus meis.* Il regardoit donc la mort comme un ſommeil. Enfin Dieu s'appelle lui-même, *le Dieu d'Abraham, le Dieu de Jacob.* S'il eſt le Dieu des morts, ces morts ne ſont donc pas annéantis.

368 Elie étoit vêtu de peau : Iſaïe portoit un ſac : Abdias ne portoit que du pain & de l'eau aux Prophêtes qui vivoient dans les cavernes : Eliſée refuſe les préſens de Naaman. Des hommes pareils ne cherchoient pas les avantages de cette vie, quoique ſous une Loi qui ſembloit n'en promettre pas d'autres. Ils ne ſongeoient à plaire ni au peuple ni aux Princes. Quelle différence entre de ſemblables Prophêtes, & ceux qui chez les Grecs oſant prendre le même nom, vivoient dans le Temple de Delphes ! Leur attention à faire leur cour aux Princes les plus puiſſans, avoit fait dire ce bon mot, qu'*Appollon philippiſoit ;* parce que ſes oracles étoient toujours favorables à Philippe.

Admirables mortels dont la terre eſt indigne;
Ils répétent que Dieu *rejettera ſa vigne ;*
Que ſur une autre Terre, & ſous un Ciel nouveau
Le loup doit dans les champs bondir avec l'agneau. 380
Ils répétent que *Dieu las du ſang des geniſſes,*
Abolissant enfin d'impuiſſans ſacrifices,
Verra la pure hoſtie immolée en tous lieux.
La Terre produira ſon germe précieux.
Du Juſte de Sion, que les Iſles attendent; 385
Déjà de tous côtés les rayons ſe répandent.
De ſon immenſe gloire ils ſont environnés,
Quand par un autre objet tout-à-coup détournés,
Ce Juſte à leurs regards n'eſt plus reconnoiſſable.
Sans beauté, ſans éclat, ignoré, mépriſable, 390
Frappé du Ciel, chargé du poids de nos malheurs,
Le dernier des humains, & l'homme de douleurs,
Avec des ſcélérats, ainſi que leur complice,
Comme un agneau paiſible on le mene au ſupplice.
Quel autre que le Dieu qui dévoile les temps 395
Préſentoit à leurs yeux ces tableaux différens ?

---

379 *Creo cælos novos & terram novam... Lupus & agnus paſcentur ſimul* Iſ. 65.

383 *Ab ortu ſolis uſque ad occaſum.... ſacrificatur & offertur nomini meo oblatio munda.* Mal. 1.

384 *Aperiatur terra, & germinet Salvatorem.* Iſ. 45.

390 *Non eſt ſpecies ei, neque decor... Deſpectum, & noviſſimum virorum, virum dolorum... Sicut ovis ad occiſionem ducetur... Et cum ſceleratis reputatus eſt.* Iſ. 53.

395 Eſt-il naturel de voir toujours le même objet ſous deux points de vue ſi oppoſés ? Cependant c'eſt

Ils nous font eſpérer *un Maître redoutable*,
Le Prince de la Paix, le Dieu fort, l'Admirable.
Son trône eſt entouré de Rois humiliés :
Ses ennemis vaincus frémiſſent à ſes pieds :
Son regne s'étendra ſur les races futures.
Sa gloire diſparoît, & *couvert de bleſſures*,
C'eſt le Paſteur mourant d'un troupeau diſperſé.
En contemplant celui que ſes mains ont percé,
Saiſi d'étonnement un peuple eſt en alarmes :
La mort d'un Fils unique arrache moins de larmes.
David qui voit de loin ce brillant Rejetton,
Plus ſage, plus heureux, plus grand que Salomon,
Du ſein de l'Eternel ſortir avant l'Aurore,
Dans l'horreur des tourmens David le voit encore.
Du Roi de Babylonne admirable Captif,
A deux objets divers Dieu te rend attentif.

---

ainſi que tous les Prophêtes contemplent Jeſus-Chriſt. Lorſque Moïſe & Elie ſont avec lui ſur le Thabor, quoiqu'ils le voient brillant comme le ſoleil, ils s'entretiennent avec lui de ſa mort & de ſes ſouffrances.

399 *Et adorabunt eum omnes Reges terræ... Conquaſſabit capita in terra multorum...* Pſ. *Percute Paſtorem, & diſpergentur oves.* Zach. 13 *Et aſpicient ad me quem confixerunt, & plangent eum planctu quaſi ſuper unigenitum.* Id. 12.

407 Les Prophêtes annoncent en même-temps la gloire & l'humiliation du Meſſie. Ce ſont, dit ſaint Auguſtin, comme deux flûtes rendant des ſons contraires, quoique toutes deux remplies par le même ſouffle. *Duæ tibiæ quaſi diverſa ſonantes, ſed unus ſpiritus ambas inflat.*

409 *Ex utero ante luciferum genui te.* Pſ. 109.

Elevé ſur ſon trône, à ſon Fils qui s'avance,
Il donne à haute voix l'empire & la puiſſance.
Mais tout change à tes yeux : ce Fils eſt immolé :
Le Chriſt eſt mis à mort, le lieu ſaint déſolé :
Le Grand-Prêtre éperdu dans la fange ſe roule :
Tout périt ; l'Autel tombe, & le Temple s'écroule.
C'eſt ce même Captif qui voit tous à leurs rangs,
Pareils à des éclairs, paſſer les Conquérans.
Il voit naître & mourir leurs ſuperbes Empires.
Babylone, c'eſt toi qui ſous le Perſe expires.
Alexandre punit tes vainqueurs floriſſans.
Rome punit la Gréce, & venge les Perſans.
Elle renverſera toute grandeur ſuprême ;
Et le marteau fatal ſera briſé lui-même.
O Rome, tes débris ſeront les fondemens
D'un Empire vainqueur des hommes & des temps.

---

413 *Quaſi Filius hominis veniebat, & uſque ad Antiquum dierum pervenit.... & dedit ei poteſtatem & regnum.* Dan. 7.

419 *Occidetur Chriſtus... & civitatem & ſanctuarium diſſipabit populus cum duce venturo, & finis ejus vaſtitas.... & erit in templo abominatio deſolationis.* Dan. 9. Les prophéties de Daniel ſont ſi claires, que Porphyre les croyoit ſuppoſées. Qu'on compare à Daniel, *dit Abbadie*, Tite-Live, Juſtin & Polybe, on doutera ſi ce Prophête ne mérite pas auſſi-bien qu'eux le titre d'Hiſtorien.

428 *In diebus autem regnorum illorum, ſuſcitabit Deus cæli regnum quod in æternum non diſſipabitur...* Dan. 2.

Mais ce n'eſt point aſſez qu'annonçant ces miracles,
Des Prophêtes nombreux répétent leurs Oracles.
Tout rempli du deſſein qu'il doit exécuter,
Dieu par des coups d'eſſai ſemble le méditer :
A nos yeux à toute heure il en montre une image,
Et dans ſes premiers traits crayonne ſon ouvrage.
Que les plus tendres mains conduiſent au bucher
Ce Fils obéiſſant qui s'y laiſſe attacher,
Paiſible ſacrifice, où le Prêtre tranquille
Va frapper ſans pâlir ſa victime immobible :
Que l'enfant le plus cher, en eſclave vendu,
Et du ſein de l'opprobre à la gloire rendu,
Aimé, craint, adoré des villes étrangeres,
Soit enfin reconnu par ſes perfides freres :
Pour le ſang d'un agneau, que rempli de reſpect
L'Ange Exterminateur s'écarte à ſon aſpect ;
Que de tant de maiſons au glaive condamnées,
Celles que teint ce ſang, ſoient ſeules épargnées :
Qu'en attachant ſes yeux ſur un ſigne élevé,
Par un heureux regard le mourant ſoit ſauvé :
Que le jour de triſteſſe où le Grand-Prêtre expire,
A tant de malheureux que ſon trépas retire
Des aſyles preſcrits à leur captivité,
Devienne un jour de grace & de félicité :
Que par les criminels proſcrit pendant l'orage,
Le Juſte en périſſant les ſauve du naufrage ;
Qu'il revive, & ne ſoit victime que trois jours,
Du monſtre qui parut l'engloutir pour toujours ;

Tout m'annonce de loin ce que le Ciel projette:
Et ſans ceſſe conduit par un peuple Prophête,

---

458 Saint Auguſtin dit, en parlant des Patriarches, que non-ſeulement leur bouche étoit prophétique, mais que toute leur vie l'étoit auſſi. *Illorum non tantùm lingua, ſed & vita prophetica fuit.* Tertullien a dit de même: *Ut verbis, ita & rebus prophetatum.* De tant de figures je ne rapporte que quelques-unes des plus éclatantes, comme Iſaac, Joſeph, l'Agneau Paſcal, le Serpent d'airain, les Villes de refuge d'où l'on ne pouvoit ſortir qu'à la mort du Grand-Prêtre, & enfin Jonas. Le célébre Evêque de Rochester, qui mourut à Paris il y a quelques années, méditoit un ouvrage ſur la Religion Chrétienne, qu'il vouloit prouver par les types. En effet, un homme qui ſoutiendroit que la reſſemblance qui ſe trouve dans les événemens arrivés à tant de perſonnes différentes, ne s'y trouve que par haſard, & n'a aucun rapport à Jeſus-Chriſt ſeroit auſſi peu ſenſé que celui, qui voyant pluſieurs portraits du Roi faits par différens Peintres, ſoutiendroit qu'aucun de ces Peintres n'a eu deſſein de repréſenter le Roi, & que tous ces portraits ne lui reſſemblent que par haſard. Les figures commencent avec le monde, Adam eſt le premier Prophête & la premiere figure de Jeſus-Chriſt. Comment entendre autrement ſon ſommeil myſtérieux, & la formation de ſon Epouſe? Il eſt d'abord environné d'animaux, qui ne ſont attachés qu'aux choſes ſenſibles, & ne peuvent être ſa ſociété. Il tombe dans le ſommeil; & à ſon réveil il trouve ſon image dans une Epouſe, ſortie de la plaie faite à ſon côté: formée de ſon cœur, ennoblie par ſon ſang, digne d'être ſa ſociété, & il la rendra féconde. Jeſus-Chriſt avant ſa mort eſt parmi des hommes plongés dans leurs ſens, & indignes d'être ſa ſociété.

J'arrive pas à pas au terme desiré,
Où le Dieu tant de fois prédit & figuré;
Doit de son regne saint établir la puissance;
Ce regne dont mes vers vont chanter la naissance:

A son réveil, après sa Résurrection, il trouve l'Epouse, àlaquelle l'ouverture faite à son côté a donné naissance; elle est formée dans son cœur, ennoblie par son sang; & il la rendra féconde. Toutes les figures se prêtent mutuellement leur lumiere. L'une acheve ce que l'autre a commencé; & toutes réunies ensemble, annoncent l'humiliation & la mort de Jesus-Christ, sa résurrection, sa gloire & son Eglise.

ADDITION A LA NOTE
sur le vers 231.

J'ai fait voir dans une Note sur le Déluge, vers 231. de quelle maniere on pouvoit répondre à ceux qui veulent prouver l'impossibilité d'un Déluge universel, par l'impossibilité d'un bâtiment assez vaste pour contenir toutes les especes d'animaux. J'ai avance que les especes primitives n'étoient pas en si grand nombre, & que la variété dans la forme extérieure des corps organisés, étoit une suite des jeux de la Nature, qui fait dans les animaux ce qu'elle fait dans les fruits & dans les fleurs. C'est par-là que parmi les hommes les uns sont grands, les autres petits; les uns sont blancs, les autres noirs; les uns sont basanés, & les autres sont olivâtres. Cependant comme ces variétés accidentelles se perpétuent par la génération, les incrédules, à qui tout sert de prétexte pour douter, en veulent conclure qu'il y a des especes différentes d'hommes, & que par conséquent tous les peuples ne sortent pas d'une même tige. Quelques Auteurs, qui avoient plus de piété que de Philosophie, ont répondu à cette objection, que la couleur noire étoit attachée à la postérité de Canaan, comme un signe de malédiction dont Noé frappa l'un de ses fils. Il s'ensuivroit de là que tous les Négres seroient de la race de Canaan, ce qui n'est point, & qu'ils seroient honteux de leur couleur. Ils sont si éloignés de la croire un signe de malédiction, qu'ils la croient la couleur de la beauté, & se figurent le diable blanc. Toutes ces variétés extérieures sont sujettes au changement, ce qui prouve qu'elles sont les effets passagers de causes passageres. Nous ne ressemblons plus aux peuples qui habitoient autrefois notre pays. Que sont devenus

ces anciens Gaulois, dont les Hiſtoriens font une peinture hideuſe ? Cette race a ceſſé par le mêlange. Les Arabes qui demeurerent long-temps en Eſpagne, & qui étoient originairement noirâtres, ſe retirerent les uns vers Maroc, les autres vers Tunis. Ceux qui ſe répandirent ſur la côte occidentale de l'Afrique, y devinrent plus noirs qu'auparavant ; ceux qui ſe répandirent vers Tunis y devinrent auſſi blancs que les originaires du pays. Il eſt vrai que lorſqu'il n'y a point de mêlange, la même couleur ſe perpétue : mais un ſeul fait démontre qu'on n'en doit point conclure une différence d'eſpeces. Tout animal produit par deux animaux d'eſpece différente, n'engendre jamais. Aucun monſtre ne laiſſe de poſtérité. Or un chien produit par une levrette & un baſſet, produira ; il n'eſt donc pas la production de deux eſpeces différentes : il en faut dire autant de l'enfant né d'un blanc & d'une négreſſe. Mais pourquoi certains peuples ſont-ils noirs, & dans quel temps une partie de la poſtérité d'Adam a-t-elle pris cette couleur ? En attendant que les Savans & les Philoſophes contentent par leurs réponſes, contentons-nous de faire voir que l'objection eſt frivole, & de reconnoître que les incrédules ſont bien mépriſables, lorſqu'ils veulent oppoſer aux lumieres de la Religion ces obſcurités de la nature.

LA RELIGION,

POÈME

CHANT QUATRIEME.

LEs Empires détruits, les Trônes renverſés,
Les champs couverts de morts, les Peuples diſperſés,
Et tous ces grands revers, que notre er eur commune
Croit nommer juſtement les jeux de la fortune,

1 Quand nous regardons avec M. Boſſuet, tous les événemens du monde dans ce point de vue, l'Hiſtoire univerſelle devient l'Hiſtoire de la Religion. *Tous les Empires*, dit-il, *ont concouru au bien de cette Religion, & à la gloire de Dieu, qui s'en eſt ſervi pour châtier, ou pour exercer, ou pour étendre, ou pour protéger ſon peuple.* Ne ſoyons point étonnés lorſque Cyrus en détournant tout-à-coup l'Euphrate, entre vainqueur dans Babylone par un paſſage ſi extraordinaire; ne ſoyons point ſurpris de l'heureuſe témérité d'Alexandre, ni de la fortune de Céſar. Tout céde à ces trois Conquérans, parce que Dieu veut que tout leur céde, pour opérer par eux les grands changemens qu'il a réſolu de faire ſur la terre.

Sont les jeux de celui, qui maître de nos cœurs;
A ſes deſſeins ſecrets fait ſervir nos fureurs,
Et de nos paſſions réglant la folle ivreſſe,
De ſes projets par elle accomplit la ſageſſe.
Les Conquérans n'ont fait par leur ambition
Que hâter les progrès de la Religion:
Nos haines, nos combats ont affermi ſa gloire:
C'eſt le prouver aſſez, que conter ſon hiſtoire.

Je ſais bien que féconde en agrémens divers,
La riche fiction eſt le charme des vers.
Nous vivons du menſonge, & le fruit de nos veilles
N'eſt que l'art d'amuſer par de fauſſes merveilles:
Mais à des Faits divins mon Ecrit conſacré,
Par ces vains ornemens ſeroit déshonoré.
Je laiſſe à Sannazar ſon audace profane:
Loin de moi ces attraits que mon Sujet condamne:
L'ame de mon récit eſt la ſimplicité.
Ici tout eſt merveille, & tout eſt vérité.

Le Dieu qui dans ſes mains tient la paix & la guerre,
Tranquille au haut des Cieux, change à ſon gré la Terre.
Avant que le lien de la Religion
Soit le lien commun de toute Nation,

---

19 J'ai parlé dans ma Préface de l'abus que Sannazar avoit fait des fictions dans ſon Poëme *de partu Virginis*.

25 Polybe & Plutarque reconnurent eux-mêmes que la fortune des Romains n'étoit pas l'effet d'une fortune aveugle, mais d'une Providence divine. Ils ne pouvoient ſavoir quel étoit le deſſein de cette provi-

Il veut que l'Univers ne ſoit qu'un ſeul Empire.
L'ambition de Rome à ce deſſein conſpire ;
Mais un Etat ſi vaſte, en proie aux factions,
Eſt le regne du trouble, & des diviſions,
Il veut que ſur la terre aux mêmes loix ſoumiſe,
Un paiſible commerce en tous lieux favoriſe
De ſes ordres nouveaux les Miniſtres divins.
Ils pourront les porter par de libres chemins,
Si l'Univers n'a plus pour maître qu'un ſeul homme.
C'eſt ce Dieu qui le veut : la liberté de Rome

---

dence. M. Boſſuet nous le fait remarquer, & Origéne avoit avant lui fait la même réflexion ſur cet Empire univerſel de Rome, au temps de Jeſus-Chriſt. Le commerce de tant de peuples autrefois étrangers les uns aux autres, & depuis réunis ſous la domination des Romains, fut un des plus puiſſans moyens dont Dieu ſe ſervit pour hâter le cours de l'Evangile.

35 Ce projet d'être ſeul maître de l'Univers eſt conçu par Céſar ; & quiconque examine les obſtacles qu'il avoit à ſurmonter, trouvera ſon projet contraire à toute prudence humaine. Il falloit que Céſar fût alors entraîné, comme dit Cicéron, par quelque eſprit de folie, *Amentiâ quâdam raptus*. Il revient des Gaules avec une armée très-petite, ſi on la compare à celle qu'on peut lui oppoſer dans l'Italie. Il a contre lui à Rome, tous ceux qui ſont les ſoutiens de la liberté ; & quels hommes ! des Catons, des Brutus, des Cicérons, des Pompées. Cependant lorſqu'au lieu d'obéir à l'ordre qu'il reçoit de congédier ſon armée, il leve l'étendart de la guerre civile en paſſant le Rubicon, ce moment de témérité eſt celui de ſon bonheur. Les Provinces qui peuvent l'arrêter à chaque pas, ſont ſaiſies de frayeur. L'alarme eſt dans Rome ; les Chefs de la République s'en retirent ;

Ranimant ſes ſoldats par Céſar abattus,
Du dernier coup frappée, expire avec Brutus.
Dans ſes nombreux vaiſſeaux une Reine oſe encore
Raſſembler follement les peuples de l'Aurore.

Pompée, au lieu d'y attendre Céſar, entraîne avec lui hors de l'Italie toutes les forces du Sénat; & du jour qu'il ſort de Rome, juſqu'à la déroute de Pharſale, la conduite de cet homme autrefois ſi ſage, & ſi grand homme de guerre, n'eſt qu'une ſuite d'imprudences, comme on le voit par les lettres de Cicéron. Céſar, devenu le maître, gouvernoit avec douceur; ſon ambition étant ſatisfaite, comme il n'avoit point d'enfans, il eût pu, à la mort, rendre aux Romains la liberté. Ceux qui l'aſſaſſinerent dans l'intention de rétablir la République, la perdirent pour jamais. Cette grande révolution étoit arrêtée dans les décrets du Ciel; & quand le Ciel le veut, les hommes ſont aveugles.

38 La liberté Romaine fut frappée d'un ſi grand coup, que ce peuple ſi fier, qui avoit traité juſques-là les Rois avec tant de mépris & de haine, que les Poëtes appelloient *Populum latè Regem*, devint le peuple de la terre le plus eſclave; & ſous quels maîtres! Auguſte arrive par le ſang & les proſcriptions au pouvoir ſuprême: il le garde pendant quarante ans, fatigué des honneurs ridicules qu'on lui rend, accablés des éloges outrés que les Poëtes prodiguent à un Prince qui les méritoit peu. Il laiſſe en mourant ſon pouvoir au fils de ſa femme, dont il connoiſſoit tous les défauts. Son indigne Succeſſeur ennuyé bientôt de la facilité qu'il trouve à établir la tyrannie, s'écrioit en regardant les Romains: *O homines ad ſervitutem natos!* Qui regarde ces étonnans changemens avec des yeux éclairés par la Religion, voit la main qui les opére.

39 Antoine qui fut mis en fuite avec Cléopatre

Elle fuit l'insensée : avec elle tout fuit,
Et son indigne Amant honteusement la suit.
Jusqu'à Rome bientôt par Auguste traînées
Toutes les Nations à son char enchaînées,
L'Arabe, le Gelon, le brûlant Africain,
Et l'habitant glacé du Nord le plus lointain,
Vont orner du Vainqueur la marche triomphante.
Le Parthe s'en alarme, & d'une main tremblante
Rapporte les drapeaux à Crassus arrachés.
Dans leurs Alpes en vain les Rhétes sont cachés :
La foudre les atteint, tout subit l'esclavage.
L'Araxe mugissant sous un pont qui l'outrage,
De son antique orgueil reçoit le châtiment,
Et l'Euphrate soumis coule plus mollement.

---

dans la bataille d'Actium, avoit rassemblé les forces de l'Orient.

Victor ab auroræ populis & littore rubro
Ægyptum, viresque Orientis, & ultima secum
Bactra vehit. Enéid. VIII. 686.

43 C'est ce magnifique triomphe chanté par Virgile :

Incedunt victo longo ordine gentes,
Quàm variæ linguis, habitu tam vestis & armis.
Hîc Nomadum genus, & discinctos Mulciber Afros;
Hîc Lelegas, Carasque, sagittiferosque Gelonos
Pinxerat. Euphrates ibat jam mollior undis :
Extremique hominum Morini, Renusque bicornis;
Indomitique Dahæ, & pontem indignatus Araxes.
Enéid. VIII. 722 & suiv.

Paiſible Souverain des mers & de la terre,
Auguſte ferme enfin le Temple de la guerre.
Il eſt fermé ce Temple, où par cent nœuds d'airain
La Diſcorde attachée, & déplorant en vain
Tant de complots détruits, tant de fureurs trompées;
Frémit ſur un amas de lances & d'épées.
Aux champs déshonorés par de ſi longs combats
La main du Laboureur rend leurs premiers appas.
Le Marchand loin du port, autrefois ſon aſyle,
Fait voler ſes vaiſſeaux ſur une mer tranquille.

Les Poëtes ſurpris d'un ſpectacle ſi beau
Sont ſaiſis à l'inſtant d'un tranſport tout nouveau.
Ils annoncent que Rome après tant de miracles
Va voir le temps heureux prédit par ſes Oracles.

---

55 Cette paix générale de la terre ſous Auguſte eſt décrite par Virgile :

Claudentur belli portæ : Furor impius intùs ;
Sæva ſedens ſuper armas, & centum vinctus ahenis
Poſt tergum nodis, fremet horridusore cruento.

Enéid. I. 298.

Elle eſt encore décrite par Horace :

Tutus bos etenim rura perambulat :
Nutrit rura Ceres, almaque fauſtitas :
Pacatum volitant per mare navitæ . . .

Et par Velleius Paterculus, *Finita bella civilia, ſepulta externa, reverſa pax, ſopitus ubique armorum furor... Rediit cultus agris, ſacris honos, ſecuritas hominibus . . . &c.*

Un Siécle, diſent-ils, *recommence ſon cours*,
Qui doit de l'âge d'or nous ramener les jours.
Déjà deſcend du Ciel une Race nouvelle ;
La terre va reprendre une face plus belle ;
Tout y deviendra pur, & ſes premiers forfaits,
S'il en reſte, ſeront effacés pour jamais

Tant de prédictions qui frappent les oreilles,
Font d'un grand changement eſpérer les merveilles.
Vers l'Orient alors chacun tourne les yeux :
C'eſt de là qu'on attend ce Roi victorieux,

---

69 Je ne prétens pas attribuer directement au Meſſie, comme quelques-uns l'ont fait, cette Eglogue de Virgile : mais il n'eſt pas non plus vraiſemblable que pour Pollion, ou Marcellus, ou Druſus, le Poëte ait pris un ton ſi élevé. *Le fils de Pollion*, dit Prideaux, *qui mourut neuf jours, après ſa naiſſance, n'eſt pas le ſujet de la prophétie ; mais ce que la voix publique divulguoit alors fut en moins de quarante ans accompli parfaitement dans la naiſſance de Jeſus-Chriſt.* Virgile dans cette Eglogue, comme le remarque Servius, plein de la grandeur d'Auguſte, entre dans l'enthouſiaſme, & ſe rapelle les prédictions des Sibylles : *Cumæi carminis.* Ces prédictions d'*un maître qui viendroit de l'Orient renouveller toutes choſes*, ſont rapportées dans Suétone & dans Tacite. Joſephe les appliqua à Veſpaſien. Voici ce que dit Suétone : *Percrebuerat Oriente toto vetus & conſtans opinio, eſſe in fatis ut Judæâ profecti rerum potirentur.* Tacite y eſt conforme : *Pluribus perſuaſio inerat antiquis Sacerdotum libris contineri, eo ipſo tempore fore, ut valeſceret Oriens, profectique Judæâ rerum potirentur.*

Qui ſortant des climats où le jour prend naiſſance ;
Doit ſoumettre la Terre à ſon obéiſſance.
Jéruſalem s'éveille à des bruits ſi flatteurs :
L'héritier de Jacob en cherche les auteurs.
Des Prophêtes ſacrés parcourant les volumes,
Sans peine il reconnoît le ſiecle, dont leurs plumes
Ont décrit tant de fois les jours délicieux.
» Il eſt venu ce tems, l'eſpoir de nos aïeux,
» Où le fer, dont la dent rend les guêrets fertiles ;
» *Sera forgé du fer des lances inutiles.*
» La Juſtice & la Paix s'embraſſent devant nous.
» Le glaive étincelant d'un Royaume jaloux
» N'oſe plus aujourd'hui s'irriter contre un autre :
» Le bonheur des humains nous annonce le nôtre :
» Sous un joug étranger nous avons ſuccombé,
» *Et des mains de Judas notre ſceptre eſt tombé.*
» Mais notre opprobre même aſſure notre gloire :
» Des promeſſes du Ciel rappellons la mémoire.

Cependant il paroît à ce peuple étonné
Un homme (ſi ce nom lui peut être donné)

---

81 Les Juifs étoient ſi perſuadés que le temps du Meſſie étoit arrivé, que quelques-uns d'eux prirent Hérode pour le Meſſie. Ainſi en même-temps qu'ils attendent le grand événement prédit par leurs Prophêtes, les Romains de leur côté attendent un grand changement, qui, ſuivant leurs Sibylles, doit arriver ſur la terre ; & dans cette attente générale Jeſus-Chriſt paroît.

87 *Conſtabunt gladios ſuos in vomeres, & lanceas ſuas in falces.* Iſ. 11. v. 14.

97 Les miracles de Jeſus-Chriſt ſont avoués par

Qui ſortant tout-à-coup d'une retraite obſcure ;
En Maître, & comme Dieu, commande à la Nature.
A ſa voix ſont ouverts des yeux long-temps fermés,
Du Soleil qui les frappe éblouis & charmés.
D'un mot il fait tomber la barriere invincible ;
Qui rendoit un oreille aux ſons inacceſſible ;
Et la langue qui ſort de la captivité,
Par de rapides chants bénit ſa liberté.
Des malheureux traînoient leurs membres inutiles ;
Qu'à ſon ordre à l'inſtant ils retrouvent dociles.
Le mourant étendu ſur un lit de douleurs
De ſes fils déſolés court eſſuyer les pleurs.
La Mort même n'eſt plus certaine de ſa proie.
Objet tout à la fois d'épouvante & de joie,
Celui que du tombeau rappelle un cri puiſſant
Se releve, & ſa ſœur pâlit en l'embraſſant.

Celſe, & par Julien l'Apoſtat, qui s'écrie : *Qu'a-t-il fait de conſidérable ſur la terre ? à moins qu'on ne regarde comme une grande merveille d'ouvrir les yeux aux aveugles, de guérir les malades, &c.* Pourquoi Julien veut-il que ce ne ſoit pas une grande merveille ?

100 Non-ſeulement la nature obéit quand il lui parle, mais quand il lui fait parler ſes ſerviteurs. Il envoie ſes Apôtres prêcher en leur diſant : *Allez, guériſſez les malades, reſſuſcitez les morts.* C'eſt un Maître qui charge de ſes commiſſions ceux qui lui appartiennent.

113 Spinoſa, au rapport de Bayle à ſon article, diſoit que s'il eût pu ſe perſuader la réſurrection de Lazare, il eût déchiré ſon ſyſtême, & ſe ſeroit fait Chrétien. Spinoſa croyoit donc qu'il étoit le maître

Il ne repouſſe point les Fleuves vers leur ſource :
Il ne dérange pas les Aſtres dans leur courſe.
On lui demande en vain des ſignes dans les Cieux,
Vient-il pour contenter les eſprits curieux ?
Ce qu'il fait d'éclatant, c'eſt ſur nous qu'il l'opere ;
Et pour nous ſort de lui ſa vertu ſalutaire.
Il guérit nos langueurs, il nous rappelle au jour :
Sa puiſſance toujours annonce ſon amour.
Mais c'eſt peu d'enchanter les yeux par ces merveilles ;
il parle : ſes diſcours raviſſent les oreilles.
Par lui ſont annoncés de terribles arrêts :
Par lui ſont révélés de ſublimes ſecrets.

---

de changer ſon cœur ? La réſurrection de Lazare redoubla la haine des ennemis de Jeſus-Chriſt & hâta ſa mort. Les Juifs virent & ne crurent point, & Jeſus-Chriſt en dit la raiſon : *Vous ne croyez point, parce que vous n'êtes pas de mes brebis.* S Jean x.

115 J'ai dit au troiſieme Chant, que Dieu avoit, en faveur des Juifs, renverſé l'ordre des élemens. La mer entr'ouverte, le ſoleil arrêté, ſont des miracles qui paroiſſent plus éclatans que ceux de Jeſus-Chriſt. Quand on lui demande des ſignes dans le Ciel, il n'en fait point. Ce n'eſt pas qu'il ne ſoit le maître de la nature. Quand il mourra, les ténébres couvriront la terre ; mais pendant ſa vie, *pertranſiit benefaciendo.* Il récompenſe la foi de ceux qui l'accompagnent, fait des miracles de bonté en leur faveur, & prédit que ceux qui croiront en lui, en feront de plus grands.

125 Soit que Jeſus-Chriſt opere des miracles, ſoit qu'il donne à ſes Apôtres le pouvoir d'en faire, ſoit qu'il leur ordonne d'aller prêcher ſa doctrine dans tout le monde, ſoit qu'il la prêche lui-même, ſoit enfin qu'il

Lui ſeul n'eſt point ému des ſecrets qu'il revele:
Il parle froidement d'une gloire éternelle;

---

annonce l'avenir, jamais en lui ne paroît la moindre émotion. Il ſemble même qu'il ne ſonge pas à émouvoir les autres pour les perſuader. Il prophétiſe comme il parle, ſans changer de ton, ni de ſtyle. Les Prophêtes annonçoient l'avenir en ſtyle poëtique: ils employoient les plus grandes figures: ſaiſis par l'Eſprit Divin, dominés par une puiſſance ſupérieure à eux, & agités par une impulſion étrangere, ſouvent les inſtrumens de muſique contribuoient à les ſoutenir dans cet état violent. Ceux qui pour les imiter ſe ſont vantés chez les Païens d'être Prophêtes, entroient en fureur, quand ils annonçoient leurs Oracles. Lorſque la Sibylle peinte par Virgile va prophétiſer, elle lutte contre un Dieu qui la dompte enfin. *Tantò magis ille fatigat os rapidum, fera corda domans, fingitque premendo.* Les Poëtes ont imité l'enthouſiaſme des Prophêtes; ils diſent qu'une puiſſance ſupérieure à eux leur donne la loi; quel que ſoit le ſujet dont il vont parler, ils prennent toujours un ton élevé, parce qu'un Dieu les inſpire. Jeſus-Chriſt ne peut être ſaiſi par l'enthouſiaſme; nulle impulſion étrangere ne peut l'agiter; l'Eſprit divin ne s'empare point de lui, il y réſide toujours; il prédit ſans s'émouvoir les événemens futurs, & quels événemens! Les Prophêtes annonçoient la chûte d'un Prince, le châtiment d'un peuple, la ruine d'une ville. Jeſus-Chriſt annonce la ruine de l'Univers, la chûte des aſtres, le partage des hommes, le châtiment éternel de ceux qui ſeront à la gauche, la récompenſe éternelle de ceux qui ſeront à la droite. *Ibunt hi in ſupplicium æternum, juſti autem in vitam æternam.* Voilà ce qu'il prédit ſans changer ni de ton ni de ſtyle. Ce n'eſt pas non plus un Prophête qui annonce l'ave-

Il étonne le monde, & n'eſt point étonné !
Dans cette même gloire il ſemble qu'il ſoit né ;
Il paroît ici bas peu jaloux de la ſienne.
Qu'empreſſé de l'entendre un Peuple le prévienne ;
Il n'adoucit jamais aux eſprits révoltés
Ses dogmes rigoureux, ſes dures vérités.
C'eſt en vain qu'on murmure, il faut croire, il l'ordonne.
D'un œil indifférent il voit qu'on l'abandonne.
Un Diſciple qui vient ſe jetter dans ſes bras,
Et qui renonce à tout pour marcher ſur ſes pas ;
Lui demande par grace un délai néceſſaire,
Un moment pour aller enſévelir ſon pere.
Dès ce moment ſui-moi, lui répond-il alors ;
Et laiſſe aux morts le ſoin d'enſévelir leurs morts.
Quittons tout pour lui ſeul, que rien ne nous arrête ;
Cependant il n'a pas où repoſer ſa tête.

D'un tel Légiſlateur quel ſera le deſtin ?
Jadis de la Vertu Platon prévit la fin.

---

nir par inſpiration : c'eſt le Maître de l'avenir qui daigne avertir les hommes de ce qu'ils doivent faire : c'eſt Dieu qui parle en Dieu.

135 La preuve eſt dans le ſixieme chapitre de Saint Jean. Quand il aſſure qu'il faut manger ſa chair & boire ſon ſang, pluſieurs de ſes Diſciples le quittent en murmurant, & en diſant : *Durus eſt hic ſermo.* Il ſe retire alors vers ſes Apôtres : *Et vous*, leur dit-il, *voulez-vous auſſi me quitter ?* Que le Déiſte explique cette indifférence d'un fondateur de Religion, pour s'attirer des ſectateurs.

Que

Que ſon Héros, dit-il, attende avec courage ;
Tout ce que des méchans lui prépare la rage.
S'il ſe montre à la Terre, à la Terre arraché,
Proſcrit, frappé, ſanglant, *à la Croix attaché :* 150
Paix ſecrette du cœur, gage de l'innocence,
C'eſt toi ſeule à ſa mort qui ſeras ſa défenſe.
L'Oracle eſt accompli. Le Juſte eſt immolé.
Tout s'émeut, & des bords du Jourdain déſolé
Au Tibre en un moment le bruit s'en fait entendre. 155
D'intrépides humains courent pour le répandre :

---

150 Fameux paſſage de Platon appliqué à Jeſus-Chriſt par Grotius & M. de Meaux. Ciceron & Sénéque l'ont traduit. Ce dernier, par ces mots, *Extendenda per patibulum manus*, déſigne clairement le ſupplice de la croix. Le mot Grec dans Platon déſigne un ſupplice d'eſclave, dans lequel le patient étoit attaché à un pieu.

155 Les grands événemens arrivés dans la Judée, furent bientôt connus à Rome. Auguſte, au rapport de Macrobe, ayant appris qu'Hérode avoit fait mourir tous les enfans au deſſous de deux ans, & n'avoit pas même épargné le ſien, dit qu'il aimeroit mieux être le porc d'Hérode que ſon fils. Tibére, au rapport de Tertullien, propoſa au Sénat de recevoir Jeſus-Chriſt au nombre des Dieux. Calcidius, Philoſophe Platonicien, parle d'une étoile, *qui annonça*, dit-il, *non des malheurs, mais la naiſſance d'un Dieu.* Phlegon, cité par Euſébe, Origéne & ſaint Jérôme, parle d'une éclipſe, la plus grande qu'on eût jamais vue, & qui couvrit la terre de ténébres. *Eum mundi caſum relatum in arcanis veſtris habetis*, diſoit Tertullien aux Romains.

Ils volent : l'Univers eſt rempli de leur voix.

» Repentez-vous, pleurez, & montez à ſa croix;
» Quel que ſoit le forfait, la victime l'expie.
» Vous avez fait mourir le Maître de la Vie.
» Celui que vos bourreaux traînoient en criminel;
» Eſt l'image, l'éclat, le fils de l'Eternel.
» Ce Dieu dont la parole enfanta la lumiere,
» Couché dans un tombeau dormoit dans la pouſſiere;
» Mais la mort eſt vaincue, & l'Enfer dépouillé.
» La Nature a frémi, ſon Dieu s'eſt réveillé.
» Il vit, nos yeux l'ont vu. Croyez. Parole étrange!
Ils commandent de croire : on les croit, & tout change.

Simples dans leurs diſcours, ſimples dans leurs écrits,
Les accuſera-t-on d'éblouir nos eſprits?
Ils content leurs erreurs, leur honte, leur foibleſſe.
Par eux, de leur naiſſance apprenant la baſſeſſe,

---

167 Non-contens d'atteſter cette vérité, ils la ſcellent de leur ſang. Il n'eſt que trop commun d'oublier après leur mort ceux qu'on a aimés le plus tendrement. Les Apôtres ont abandonné & renoncé Jeſus-Chriſt pendant qu'il vivoit. Il meurent pour lui, quand il a été crucifié. Ils l'ont donc vu reſſuſcité. Cette belle reflexion eſt de ſaint Jean Chryſoſtôme.

171 Ces foibleſſes confirment les témoignages que les Apôtres ont rendus depuis, comme le remarque M. Foſter contre Tindal, dont le livre a été réfuté par pluſieurs Savans & par M. l'Evêque de Londres, qui au commencement de ſes Lettres Paſtorales, ſe plaint de ce que ſon *Diocèſe eſt le théâtre des attentats contre la Religion, d'où il ſe répandent par-tout.*

172 Qui les obligeoit de nous dire qu'ils étoient

J'apprends auſſi par eux leur infidélité,
Le trouble de leur Maître, & ſa timidité.
A l'aſpect de la Mort il s'attriſte, il friſſonne :
Languiſſant, proſterné, la force l'abandonne,
Et le calice amer qu'on lui doit préſenter,
Loin de lui, s'il pouvoit, il voudroit l'écarter.
Eſt-il donc d'un Héros d'écouter la nature ?
Socrate en étouffa juſqu'au moindre murmure.

---

des pêcheurs : qu'au Jardin des Oliviers *ils* ne purent veiller une heure avec leur Maître accablé de triſteſſe, & qu'*ils* prirent tous la fuite quand *ils* le virent en péril ? Pourquoi nous apprendre que ſaint Pierre le renia trois fois ?

175 M. Paſcal eſt peut-être le premier qui ait relevé cette admirable ſimplicité des Evangeliſtes. Ils ne parlent jamais en termes injurieux des ennemis de Jeſus-Chriſt, de ſes bourreaux, ni de ſes Juges. Ils rapportent les faits, ſans y ajouter aucune réflexion. Ils ne font remarquer ni la douceur de leur Maître, quand il reçoit un ſoufflet, ni ſa conſtance dans le ſupplice dont ils ne diſent que ce mot, & *ils le crucifierent*. Le triomphe de ſon Aſcenſion ſemble devoir finir cette hiſtoire d'une maniere éclatante. Deux Evangeliſtes n'en parlent pas : les deux autres diſent ſeulement, & *il fut enlevé dans les Cieux*. Ce caractère de ſimplicité & d'indifférence pour attirer l'attention des Lecteurs, ne leur eſt commun avec aucun Ecrivain, & leur eſt commun à tous quatre, quoiqu'ils aient écrit en différens lieux & en differens temps.

180 L'intrépidité de Socrate devant ſes Juges eſt ſoutenue par ſa fierté. Il oſe leur dire que rien ne l'empêchera d'inſtruire publiquement, parce que le Ciel le veut. Quelle preuve donne-t-il de ſa miſſion & de ce Génie, qu'il prétend lui être attaché dès l'en-

L'Impoſture, féconde en diſcours ſéduiſans,
Eût orné ſon récit de charmes plus puiſſans.

Leurs Ecrits, direz-vous, dépouillés d'artifices,
Ne font point dans leurs cœurs ſoupçonner de malice.
Trop ſimples en effet, & ſéduits les premiers,
Ils ont cru follement des menſonges groſſiers.
Mais s'ils ont pu les croire, ont-ils pu les écrire
Parmi des ennemis prêts à les contredire ?
A peine aux yeux mortels leur Maître eſt diſparu ;
A toute heure, en tout lieu, tout un peuple l'a vu.
Qu'elle a d'autorité l'Hiſtoire, qu'en ſilence
Sont contraints d'écouter des témoins qu'elle offenſe !

ſance ? Il conclut ſon apologie par ſe déclarer digne d'être nourri aux depens de la République ; & par ſa hardieſſe il révolte les Juges qui le condamnent à mort. Jeſus-Chriſt qui garde le ſilence devant ſes Juges & juſqu'à la mort, n'eſt pas venu donner l'exemple de la conſtance humaine, mais de la profonde obéiſſance. Nous liſons dans Platon les magnifiques diſcours de Socrate devant ſes Juges & devant ſes amis le jour de ſa mort : Jeſus-Chriſt dans les mêmes circonſtances, *Tanquam agnus coram tondente ſe obmutuit :* & ce ſilence eſt bien plus admirable que l'éloquence de Socrate.

191 Les Juifs avouent qu'ils ont fait mourir Jeſus-Chriſt, dont les miracles ſont atteſtés dans le Talmud. Pourquoi garderent-ils le ſilence quand les Evangiles parurent ? Une hiſtoire qui déshonore une nation, & n'eſt point contredite par elle ; une hiſtoire écrite par quatre témoins oculaires, qui la ſcellent de leur ſang, eſt une hiſtoire véritable. Si aux quatre Evangéliſtes on ajoute les quatre Apôtres dont nous avons les Epîtres, on trouve huit Ecrivains

Combien de ces témoins, déjà tout pleins de foi,
Juifs circoncis du cœur, ont reconnu pour Roi
De la Jéruſalem éternelle, inviſible,
Celui qui dans la leur, traité de Roi riſible,
D'épines couronné par les mains d'un bourreau
Dans les ſiennes pour ſceptre à vu mettre un roſeau!
Vrais enfans d'Abraham, hâtez donc votre fuite,
Titus accourt. Sortez d'une ville proſcrite.

En quel funeſte état te découvrent mes yeux,
Ville jadis ſi belle, ô Peuple ami des Cieux!
Qu'as-tu fait à ton Dieu? ſa vengeance eſt certaine.
Comment à tant d'amour ſuccéde tant de haine!
Son bras de jour en jour s'appeſantit ſur toi,
Et tu ne fus jamais plus zèlé pour ſa Loi.
Combien d'avant-coureurs annoncent ta ruine!
Et la guerre étrangere, & la guerre inteſtine,

---

hiſtoriens contemporains & témoins oculaires. Nulle hiſtoire n'eſt atteſtée comme celle de Jeſus-Chriſt.

206 Leur célébre ambaſſade à Caligula en eſt la preuve. Ils oſerent réſiſter à un Prince ſi terrible, qui vouloit faire mettre ſa ſtatue dans le ſanctuaire de leur temple. Ce peuple autrefois ſi enclin à l'Idolâtrie étoit alors très-zèlé pour ſa loi, comme il l'eſt encore aujourd'hui.

207 Le paſſage de Tacite eſt remarquable : *Viſæ per cœlum concurrere acies, rutilantia arma, & ſubito igne nubium collucere templum : expanſæ repentè delubri fores, & audita major humana vox, excedere Deos : ſimul ingens motus excedentium.* Il ſe trouva treize cens mille perſonnes dans Jéruſalem quand Titus l'aſſiégea, & jamais ſiege ne fut plus affreux pour les aſſiégés. L'hiſtoire n'en montre point d'exemple.

Et les embraſemens, & la peſte, & la faim.
Que de maux raſſemblés ! L'orage éclate enfin ;
Le nuage eſt crevé, je vois partir la foudre.
Jéruſalem n'eſt plus, & le Temple eſt en poudre.
Les feux, malgré Titus, prompts à le conſumer,
Ces feux vengeurs, le Ciel ſaura les rallumer,
Quand des audacieux oſeront entreprendre
De relever encor ce Temple de ſa cendre.
» O Peuple que je plains, ton vainqueur eſt-ce moi ?
» C'eſt ton Dieu, dit Titus, qui ſe venge de toi,
» Oui ſans doute le Ciel les punit d'une offenſe :
» Je n'ai fait que prêter mon bras à ſa vengeance.
Ils l'ont bien mérité ce châtiment affreux.
Le ſang de leur victime eſt retombé ſur eux.

Quarante ans auparavant Jeſus-Chriſt l'avoit prédit. *Dies ultionis hi ſunt... erit preſſura magna & ira populo huic.* Le détail de cette terrible punition eſt écrit par un Hiſtorien Juif, témoin oculaire. Titus qui, lorſqu'il vit le Temple en feu, crioit : *Sauvez la merveille de l'Univers*, ne put empêcher qu'il ne fût entierement conſumé.

212 Ils ne l'ont jamais pu relever ; ils l'entreprirent ſous Julien l'Apoſtat ; mais ils furent repouſſés par des flammes qui brûlerent les hommes & les pierres. Ce fait n'eſt point douteux, puiſqu'il eſt rapporté par un Hiſtorien Païen, & que ſaint Jean Chryſoſtôme l'objecte plus d'une fois aux Juifs.

217 Titus, après ſa victoire, au rapport de Joſephe même, qui ne ſonge qu'à lui faire ſa cour, ne voulut point recevoir les couronnes ni les congratulations ; parce qu'il reconnut qu'il n'avoit été que le miniſtre de la vengeance divine.

222 Ils avoient prononcé contre eux-mêmes cette

Le pere a pour long-temps proſcrit ſes fils rebelles :
Le maître a retranché les branches infidelles.
Il n'a point toutefois arraché l'arbre ingrat ;
Mais un nouveau prodige en a changé l'éclat.
Sur cet arbre étonné que de branches nouvelles ;
Sauvages autrefois, aujourd'hui naturelles !
Que vois-je ? l'Etranger dépouille l'héritier,
Et le fils adopté ſuccéde le premier.

De ces nouveaux enfans que la mere eſt féconde !
Ils ne font que de naître, & rempliſſent le monde.

---

imprécation, en s'écriant : *Sanguis ejus ſuper nos & ſuper filios noſtros.* Matth. XXVII.

224 Ainſi ce peuple, dépoſitaire de la révélation, avec qui Dieu a fait alliance, à qui il a envoyé ſes Prophêtes & ſon Fils : ce peuple, d'où ſont ſortis les Apôtres, diſperſé juſqu'aujourd'hui, ſe préſente à nous en tous lieux pour nous rappeller ces paroles de ſaint Paul : *Noli altum ſapere, ſed time : ſi enim Deus naturalibus ramis non pepercit, ne fortè nec tibi parcat.* Rom. XI.

231 Ce n'eſt point ici un de ces dénombremens que groſſit une imagination poëtique. On le trouvera bien plus conſidérable dans le traité de Grotius *de vera Religione*, titre *de admirabili propagatione Religionis.*

On peut bien appliquer au triomphe de la foi, les vers de Virgile ſur le triomphe d'Auguſte :

Incedunt victæ longo ordine gentes,
Quàm variæ linguis, habitu tàm veſtis, &c.

Tertullien au ſecond ſiecle ſoutenoit que l'Empire de Jeſus-Chriſt étoit plus étendu que ne l'avoit été

Les maîtres des pays par le Nil arrosés,
D'une antique sagesse enfin désabusés,
Ont déjà de la croix embrassé la folie.
A l'aspect d'un bois vil le Parthe s'humilie :
Et réunis entr'eux pour la premiere fois,
Les Scythes vagabonds reconnoissent des loix.
A l'Auteur du Soleil le Perse offre un hommage ;
Que l'erreur si long-tems lui fit rendre à l'ouvrage.
Des déserts Libyens le farouche habitant,
Le Sarmate indocile, & l'Arabe inconstant ;
De ses sauvages mœurs adoucit la rudesse.
Corinthe se réveille, & sort de sa mollesse.

---

celui d'Alexandre & celui des Romains. Saint Justin compte d'innombrables nations dans l'Eglise. Saint Irenée en fait un catalogue encore plus nombreux. Cent ans après, Origène & Arnobe disent que le Christianisme est répandu par-tout où le Soleil porte sa lumiere.

242 M. l'Abbé Desfontaines remarque sur ce vers, que les Polonois qui sont les Sarmates de l'Europe, n'ont reçu l'Evangile que dans le dixieme siécle. Ce qu'il dit est vrai de la nation en général ; mais quoiqu'elle n'ait reçu l'Evangile, aussi-bien que la Grande-Bretagne, que long-tems après Jesus-Christ, il y avoit des Chrétiens parmi tous ces peuples dès le second siécle ; & je n'avance rien que sur l'autorité de Tertullien, qui nomme les Sarmates, les Bretons, les Scythes, &c. Voici ses paroles : *Britannorum inaccessa Romanis loca, Christo verò subdita, & Sarmatarum, & Dacorum, & Germanorum, & Scytharum, & abditarum multarum gentium & provinciarum, & Insularum nobis ignotarum, in quibus Christi nomen regnat.*

244 Les Epîtres de saint Paul aux Corinthiens, aux

Athène ouvrant les yeux reconnoît le pouvoir
Du Dieu qu'elle adora long-tems ſans le ſavoir.
Mieux inſtruite aujourd'hui, cet autel qu'elle honore,
N'eſt plus enfin l'autel d'un Maître qu'elle ignore.
Il eſt trouvé ce Dieu tant cherché par Platon :
L'Aréopage entier retentit de ſon nom.
Les Gaulois déteſtant les honneurs homicides,
Qu'offre à leurs Dieux cruels le fer de leurs Druïdes,
Apprennent que pour nous le Ciel moins rigoureux,
Ne demanda jamais le ſang d'un malheureux ;
Et qu'un cœur qu'a briſé le repentir du crime,
Eſt aux yeux d'un Dieu ſaint la plus ſainte victime.
Tes illuſtres Martyrs ſont tes premiers tréſors,
Opulente Cité, la gloire de ces bords,

Romains, aux Ephéſiens & aux Galates, prouvent les nombreuſes ſociétés des Chrétiens qui étoient déjà dans ces villes. Le progrès de l'Evangile fut auſſi étonnant par ſa rapidité, que par ſon étendue.

245 *Quod ignorantes colitis, hoc ego annuntio vobis*, dit ſaint Paul dans l'Aréopage, à l'occaſion d'un autel qu'il avoit trouvé dans Athène, ſur lequel étoit cette inſcription, *ignoto Deo*. Pauſanias, Philoſtrate, Lucien ont parlé de cet autel.

252 Les Druïdes, qui étoient les Prêtres des anciens Gaulois, immoloient aux Dieux des victimes humaines. *Hominum fibris conſulere Deos fas habebant.* Tac. Ann. 14.

257 Saint Pothin & ſaint Irenée ſucceſſeurs des diſciples des Apôtres, fonderent l'Egliſe de Lyon. Le nombre des martyrs fut ſi grand dans cette ville, que les places publiques furent pleines de morts, & les deux rivieres teintes de ſang.

Où la Saône enchantée à pas lents se promene;
N'arrivant qu'à regret au Rhône qui l'entraîne.
Toi que la Seine embrasse, & qui dois à ton tour
L'enfermer dans le sein de ton vaste contour,
Ville heureuse, sur toi brille la Foi naissante.
Qu'un jour tes sages Rois la rendront florissante!
Sur vos têtes aussi luit cet Astre divin,
Vous que baignent les flots du Danube & du Rhin;
Vous qui buvez les eaux du Tage & de l'Ibere;
Vous que dans vos forêts le jour à peine éclaire.
Et vous que séparant du reste des humains,
Les Mers avoient sauvés des fureurs des Romains;
Lieux où ne put voler leur Aigle ambitieuse,
Je vois dans vos climats la Foi victorieuse.
Au grand Nom qui du Monde a couru les deux bouts;
De l'Inde à la Tamise on fléchit les génoux.
La Croix a tout conquis, & l'Eglise s'écrie:

---

271 Ils ne pénétrerent pas fort avant dans la Germanie; ils connurent peu les peuples du Nord. A peine savoient-ils du temps d'Agricola que l'Angleterre étoit une isle.

273 Ce n'étoit pas Jesus-Christ lui-même qui devoit convertir les Gentils; il n'étoit venu que pour les Brebis d'Israël. Mais son nom publié par les Apôtres, a converti les nations, comme Isaïe l'avoit prédit, chap. LXVI. *Mittam ex eis ad gentes, &c.*

275 La Loi, les Prophêtes, tout avoit disposé les Juifs à recevoir Jesus-Christ, qu'ils attendoient. Ils l'ont vu, entendu & rejetté. Rien n'avoit disposé les Gentils, qui n'avoient entendu parler ni de Moïse, ni des Prophêtes, qui n'attendoient pas Jesus-Christ, qui ne l'ont ni vu ni entendu, & cependant ont em-

Comment à tant d'enfans ai-je donné la vie!

Sur les rives du Tibre éclate ſa ſplendeur?
Là de ſon régne ſaint s'éleve la grandeur;
Et dans Rome eſt fondé ſon trône inébranlable,
A tout ambitieux trône peu déſirable.
Sur ſes dégrés ſanglants je ne vois que des morts:
C'étoit pour en tomber qu'on y montoit alors.
Dans ces temps où la Foi conduiſoit aux ſupplices,
D'un troupeau condamné glorieuſes prémices,
Les Paſteurs eſpéroient des ſuplices plus grands.
Tel fut chez les Chrétiens l'honneur des premiers rangs.

Quel ſpectacle en effet à mes yeux ſe préſente!
Quels tourmens inconnus, que la fureur invente!
De bitumes couverts, ils ſervent de flambeaux:
Déchirés lentement, il tombent en lambeaux:
Dans ces barbares jeux, théâtres du carnage,
Des tigres, des lions on irrite la rage.
Que de feux! que de croix! que d'échaffauts dreſſés!
Combien de bourreaux las, de glaives émouſſés!

---

braſſé ſa Religion prêchée par ſes Apôtres. Ce qui avoit été prédit, a été accompli.

276 *Quis genuit mihi iſtos... & iſti ubi erant?* Iſ. XLIX.

289 Ce ſupplice, qu'on faiſoit ſouffrir aux Chrétiens, eſt rapporté par Tacite. *Pereuntibus addita ludibria, ut ferarum tergis contecti, laniatu canum interirent, aut crucibus affixi, aut inflammandi, atque ubi defeciſſet dies, in uſum nocturni luminis urerentur.*

Injuſte contre eux ſeuls, le plus juſte des Princes!
Par ce ſang odieux contente ſes Provinces.
Pour eux tout Empereur, Trajan même, eſt Néron!
Ils ſe nomment Chrétiens, & leur crime eſt leur nom.
Ils demandent la mort, ils courent aux ſupplices;
Les plus longues douleurs prolongent leurs délices:
Les rigueurs des Tyrans leur ſemblent d'heureux dons;
Ils béniſſent la main qui détruit leurs priſons.
Qui peut leur inſpirer la haine de la vie?
D'éterniſer ſon nom la ridicule envie,
Quelquefois, je l'avoue, en étouffe l'amour.
Lorſque ſur un bucher Peregrin las du jour,
D'un trépas éclatant cherche la renommée,
Un Cynique orgueilleux s'évapore en fumée.
Mais cet immenſe amas de femmes & d'enfans,
Qu'immolent les Romains, qu'égorgent les Perſans;

---

299 M. Voltaire a oppoſé l'exemple des Fanatiques à cette penſée de M. Paſcal, *je crois des témoins qui ſe font égorger.* La comparaiſon ne peut être juſte. Des Fanatiques ſoutiennent non un fait, mais des opinions dont ils ſont follement entêtés. Des témoins dépoſent d'un fait qu'ils ont vu. Or on ne ſoutient pas un fait par entêtement ou par imagination: ainſi la penſée de M. Paſcal eſt exactement vraie.

306 Peregrin, Philoſophe Cynique, qui après avoir été quelque temps Chrétien, ſe brûla par vanité aux jeux Olympiques. De même Calanus, Philoſophe Brachmane, s'étoit brûlé du temps d'Alexandre. Ces Philoſophes ont fait voir juſqu'où peut aller la vanité humaine.

309 D. Ruinard a ſavamment réfuté Dodwel, qui avoit avancé que les Martyrs n'avoient pas été en

Tant d'hommes dont les noms ſont reſtés ſans mémoire,
Couroient-il à la mort pour vivre dans l'Hiſtoire ?

Plaignez, me dira-t-on, leur triſte aveuglement.
L'erreur a ſes martyrs : le Bonze follement
Oſe offrir à ſon Dieu, ſtérile ſacrifice, 315
Un corps qu'a déchiré ſon bizarre caprice.
Victime d'un uſage antique & rigoureux,
La Veuve, ſans frémir, s'élance dans les feux,
Pour rejoindre un époux que ſouvent elle abhorre.
Chez un Peuple inſenſé cette loi vit encore. 320
Egarement cruel ! Loi digne de nos pleurs !
Que la Religion enfante de malheurs !

Reſpectons des mortels que Dieu même autoriſe.
Oui, de ſes plus grands dons le Ciel les favoriſe,

---

grand nombre, dans un traité qu'il a intitulé, *De paucitate Martyrum.*

317 Bernier, très-fidéle voyageur, aſſure avoir été ſpectateur d'une de ces affreuſes cérémonies.

324 Je parlerai bientôt de leurs miracles. Je ne parle ici que de leurs dons ſurnaturels, & de leur pouvoir ſur les démons. Ils ne ſont point dans l'erreur, puiſqu'ils chaſſent le Prince du menſonge. A l'égard des dons ſurnaturels, comme de parler diverſes langues, de les interpréter, de prophétiſer, &c. ils étoient ſi communs & ſi publics, que ſaint Paul, 2. Corrinth. XII. en fait un dénombrement. Eût-il écrit ainſi à toute une Egliſe ſi ces faits n'avoient pas été certains ? Un homme peut ſe vanter à faux d'avoir le don des miracles ; mais il ne fait point croire à d'autres qu'ils ont le même don, s'ils ne l'ont pas.

Et le Ciel n'a jamais favorisé l'erreur.
Ils chassent cet esprit & de haine & d'horreur ;
Cet infernal tyran, dont nos maux font la joie.
A la voix des Chrétiens abandonnant sa proie,
Des corps qu'il tourmentoit, il s'enfuit consterné ;
Le Prince du mensonge est enfin détrôné.

Il usurpa l'Empire, & sans peine & sans gloire,
Lorsque l'homme emporté par la fureur de croire,
Sans que l'art eût besoin d'éblouir sa Raison,
Au plus vil imposteur se livroit sans soupçon.
Mais ces temps ne sont plus : la Gréce la premiere
A sû du moins ouvrir la route à la lumiere.

---

329 A la vue même des Païens, comme leur dit Tertulien, *De corporibus nostro imperio excedunt inviti, & dolentes, & vobis præsentibus.* On ne parle pas en ces termes d'un fait rare ou douteux.

335 Le goût de la Philosophie s'étoit répandu partout : le Platonisme étoit le système dominant. On ne peut pas dire que le Christianisme se soit établi à la faveur de l'ignorance. Quoique les Apôtres nous paroissent simples & grossiers, ne nous imaginons pas qu'ils aient persuadé des hommes simples & grossiers comme eux. Dieu a voulu confondre la sagesse humaine, par des hommes en qui cette sagesse ne brillât ni par l'esprit ni par la science. Mais après ce miracle accompli, combien d'illustres esprits soumis à la Religion Chrétienne, en deviennent les défenseurs ! On voit dans les trois premiers siecles des Cypriens, des Tertuliens, des Origénes, des Arnobes & des Lactances : dans les deux siecles suivans, des Athanases, des Basiles, des Grégoires de Nazianze, des Chrysostômes, des Eusébes, des Jéromes, des Ambroises,

On la cherche : Platon par ſes fameux écrits
Des honteuſes erreurs inſpire le mépris.
Pleines de ſes leçons, des Ecoles célébres,
De l'enfance du Monde écartent les ténébres.
Le grave Philoſophe eſt par-tout révéré :
Souvent même à la Cour il ſe voit honoré.
Son crédit peut nous perdre, & ſa haine y conſpire.
Mais en vain cette haine arme Celſe & Porphyre,
Que peuvent contre nous leurs traits injurieux ?
Il falloit nous porter des coups plus ſérieux,
Approfondir des faits récens à la mémoire,
Et ſur ſes fondemens renverſer notre Hiſtoire.
Qui ne ſait que railler, évite un vrai combat.
On traite les Chrétiens d'ennemis de l'Etat.
On impute le crime à ceux dont la doctrine
N'a pu que dans le Ciel prendre ſon origine.
Ainſi que dans leurs mœurs, tout eſt pur dans leurs loix.
C'eſt par eux qu'on apprend à reſpecter les Rois;

---

des Cyrilles, enfin un Auguſtin, l'un de ces rares & vaſtes génies qui font l'admiration de tous les ſiécles.

343 Il eſt aiſé de railler ce qui, ſelon ſaint Paul, eſt folie aux yeux des hommes. Que ces prétendus beaux eſprits, qui croient porter coup à la Religion par une raillerie, *telum imbelle, ſine ictu*, faſſent réflexion qu'il eſt glorieux pour elle de n'avoir jamais été attaquée plus ſolidement. Celſe, Porphyre & Julien l'Apoſtat, malgré leur haine contre elle, malgré leur eſprit & leur ſavoir, n'ont pu l'attaquer avec de meilleures armes.

Et que même aux Nérons on doit l'obéiſſance.
» *De Dieu*, nous diſent-ils, *deſcend toute puiſſance*;
» Le Prince eſt ſon image, & maître des humains,
» Tient du Maître des Cieux le glaive dans ſes mains.
» Sujets, obéiſſez; le murmure eſt un crime.
En vain contre un Pouvoir cruel, mais légitime,
Des Peuples révoltés s'arment de toutes parts:
Les Chrétiens ſont toujours fidèles aux Céſars.

Ont-ils donc par foibleſſe une ame ſi ſoumiſe?
Leur pouvoir éclatant redouble ma ſurpriſe.
La Nature obéit, & tremble devant eux.
Quel ſpectacle étonnant de miracles nombreux!
Que de triſtes mourans, qui fermoient leur paupiere;
Sont tout-à-coup rendus à la douce lumiere!
Et du fond des tombeaux que de morts rappellés!
De deux camps ennemis par la ſoif déſolés.

---

370 Tertullien renvoie deux fois les Païens à la lettre de Marc-Auréle ſur ce miracle, que Claudien attribue aux enchanteurs, *Vis ubi nulla ducum*, *&c.* de 6. conſ. Hon. On peut objecter que toute Religion & toute nation ſe vante d'avoir des miracles, parce que, comme dit Tite-Live, *Motis in religionem animis multa nuntiata, multa temerè credita*. Mais c'eſt ce qu'on ne peut appliquer à ceux des Chrétiens. Sans parler de celui de la Légion Fulminante, qui eſt également certain, quand même le ſurnom *Fulminante*, donné à cette Légion ſeroit antérieur; quelle longue ſuite de miracles atteſtés par des témoins oculaires & incapables de menſonge! D'ailleurs ces miracles ſont toujours des preuves de la bonté de Dieu pour les malheureux, comme des guériſons de maladies; au

Quand d'un Soleil brûlant la chaleur les embraſe,
L'un périt, le Ciel tonne, & la foudre l'écraſe,
Et tandis que ces feux écartent le Germain,
Un torrent ſalutaire abreuve le Romain :
Le ſoldat demi-mort, dans une heureuſe pluie
Trouve tout à la fois la victoire & la vie.
De ce bienfait, le Prince admire les auteurs,
Et le peuple obſtiné les appelle *Enchanteurs*.
Enchantement divin qui commande au tonnerre !
Le charme vient du Ciel, quand il change la Terre.

Prodige inconcevable ! un inſtrument d'horreur,
La croix, eſt l'ornement du front d'un Empereur.
Conſtantin triomphant fait triompher la gloire
Du ſigne lumineux qui promit ſa victoire.

---

lieu que ceux que rapportent les Hiſtoriens profanes ; ou ſont ridiculement inutiles, ce qui en prouve la fauſſeté, comme lorſqu'ils racontent qu'un Devin coupa un caillou en deux avec un raſoir ; qu'une Veſtale puiſa de l'eau avec un crible percé, &c. ou ne furent réputés prodiges que par l'ignorance des cauſes naturelles, comme les pluies de ſang dont nos Phyſiciens rendent aujourd'hui raiſon, & tous ces phénomenes dans le Ciel qui n'étoient ſouvent autre choſe que des lumieres boréales, très-capables d'effrayer un peuple qui n'en a aucune connoiſſance.

384 La figure d'une croix peut paroître dans le Ciel comme d'autres figures, diſent quelques Phyſiciens en parlant des Parélies. Mais peut-on regarder comme un météore les trois mots grecs qui furent vus par Conſtantin & ſon armée ? Et pourquoi chicaner ce fait, quand la converſion de Conſtantin eſt un miracle plus admirable ? Comment un Empereur Ro-

Cérès dans Eleusis voit ses Initiés,
Fouler robe, couronne, & corbeille à leurs pieds:
Diane, tu n'es plus; soutiens de ta puissance
Tes Orfévres d'Ephése ont perdu l'espérance.
Les Temples sont déserts, & le Prêtre interdit
Renversant l'encensoir de son Dieu sans crédit;
Abondonne un autel toujours vuide d'offrandes.
Delphes jadis si prompt à répondre aux demandes;
D'un silence honteux subit les tristes loix.
Enfin, comme Apollon, tous les Dieux sont sans voix.
Aux tombeaux des Martyrs fertiles en miracles,
Les peuples & les Rois cherchent de vrais Oracles.

---

main, maître du monde, a-t-il pu embrasser la Religion de l'humilité?

388 On lit dans les Actes des Apôtres, Chap. XIX. la sédition qu'exciterent contre eux les Orfévres, qui gagnoient leur vie à faire de petits temples d'argent de la grande Diane d'Ephése.

394 Il est certain que tous les Oracles cesserent quelque temps après Jesus-Christ, & Plutarque en a cherché la cause. Mais doit-on dire que Jesus-Christ les a fait taire en naissant, puisque ce silence n'arriva pas tout-à-coup? Pour accorder les deux sentimens, je crois qu'on peut dire que Jesus-Christ en effet fit taire les Démons, mais que les Prêtres supléerent à ce silence par leurs fourberies, & que se lassant à la fin d un personnage qui perd tout crédit quand il est découvert, les Oracles cesserent entierement.

396 Après quelque temps de cette paix, la Religion essuya une persécution plus dangereuse que celles des Empereurs Païens. Julien qui se vantoit de la connoître, & qui disoit: *J'ai vu, j'ai examiné, j'ai condamné:* prit contre elle, à dessein, une voie con-

On implore un Mortel qu'on avoit massacré,
Et l'on brise le Dieu qu'on avoit adoré.

A ce torrent vainqueur Rome long-temps s'oppose,
Et de son Jupiter veut défendre la cause.
Mais contre elle il est temps de venger les Chrétiens,
Du sang de tes enfans, grand Dieu, tu te souviens:
Tant de cris qu'éleva sa fureur idolâtre,
Ont assez retenti dans son amphithéâtre.
Tu vas lui demander compte de ses arrêts.
O Dieu des conquérans, tes vengeurs sont tout prêts,
Et Rome va tomber d'une chûte éternelle,
Ainsi que Babylone & ta ville infidelle.

---

traire à la violence. Il rappella les exilés pour la cause de l'Arianisme, afin de la rendre mépriſable en y fomentant les disputes. Il ôta aux Chrétiens les biens de l'Egliſe, disant que l'Evangile ordonnoit la pauvreté. Il leur défendit de plaider & d'exercer les charges, disant que l'Evangile ordonnoit de souffrir les injures & de fuir les honneurs. Il leur défendit d'enſeigner les Belles-Lettres, disant que des Chrétiens ne doivent pas lire les Auteurs profanes. Enfin il écrivit contre eux ce livre, tant estimé par Libanius, dans lequel en soutenant qu'on n'eût jamais songé à croire Jesus-Christ un Dieu, *si le bon homme Jean* ne s'étoit aviſé de le dire, il avoue les miracles de Jesus-Christ. La Religion a triomphé de cette perſécution, & ce que saint Jean a écrit, a été cru.

399 Ce n'eſt point l'autorité des Empereurs qui a fait tomber le Paganisme, comme Jurieu l'a prétendu. Rome soutint long-tems ses Dieux: mais la chûte de Rome entraîna celle du Paganisme.

408 La punition de ces trois villes a été différente.

Oui, c'eſt ce même Dieu qui ſait à ſes deſſeins
Ramener tous les pas des aveugles humains.
Sous d'orgueilleux Vainqueurs quand les villes ſuccombent,
Quand l'affreux contre-coup des Empires qui tombent
Dans le monde ébranlé jettent au loin la terreur;
Que ſont tous ces Héros qu'admire notre erreur?
Les miniſtres d'un Dieu qui punit des coupables,
Inſtrumens de colere, & verges mépriſables.
Que prétend Attila? Que demande Alaric?
Où s'emporte Odoacre? Où vole Genſeric?
Ils ſont, ſans le ſavoir, armés pour la querelle
D'un Maître qui du Nord tour-à-tour les appelle.
Devant leurs bataillons il fait marcher l'horreur;
Rome antique eſt livrée au Barbare en fureur:
De ſa cendre renaît une ville plus belle,
Et tout ſera ſoumis à la Rome nouvelle.

Je la vois cette Rome, où d'auguſtes vieillards,
Héritiers d'un Apôtre, & vainqueurs des Céſars,

On ne trouve plus ſur la terre aucun reſte de Babylone, & l'on ignore où a été ſa place. On trouve les reſtes de Jéruſalem, mais nulle trace de ſon Temple. Rome tant de fois ravagée ſubſiſte avec gloire.

417 Alaric Roi des Gots ſaccagea Rome en 410. Attila Roi des Huns, ſurnommé le fléau de Dieu, ravagea en 452. pluſieurs villes de l'Italie. Il alloit à Rome; mais les prieres du Pape ſaint Léon l'arrêterent. Genſeric Roi des Vandales la prit en 455. & la livra au pillage. Odoacre Roi des Hérules acheva en 476. de détruire l'Empire Romain en Italie.

Souverains ſans armée, & Conquérans ſans guerre,
A leur triple Couronne ont aſſervi la Terre.
Le fer n'eſt pas l'appui de leurs vaſtes Etats;
Leur Trône n'eſt jamais entouré de ſoldats.
Terrible par ſes clés, & ſon glaive inviſible;
Tranquillement aſſis dans un Palais paiſible,
Par l'anneau d'un pêcheur autoriſant ſes loix;
Au rang de ſes enfans un Prêtre met nos Rois.
Ils en ont le reſpect, & l'humble caractere.
Qu'il ait toujours pour eux des entrailles de pere!

D'une Religion ſi prompte en ſes progrès
Si j'oſois juſqu'à nous compter tous les ſuccès,
Peindre les Souverains humiliant leur tête,
Et la ſuivre par-tout de conquête en conquête:
Quel champ je m'ouvrirois! quel réçit glorieux!
Mais que pourrois-je apprendre à quiconque a des yeux?
L'Arbre couvre la terre, & ſes branches s'étendent
Par-tout où du Soleil les rayons ſe répandent,
De l'Aurore au Couchant on adore aujourd'hui
Celui qui de ſa Croix attira tout à lui.
Dans le temps que ce Dieu parmi nous daigna vivre,
L'aurois-je mieux connu, quand j'aurois pu le ſuivre

---

433 Il n'eſt pas étonnant que ce morceau ait déplu au Traducteur Allemand de ce Poëme: puiſqu'il eſt Proteſtant; mais il s'eſt fort trompé lorſque par *l'anneau d'un pêcheur* il a entendu *peccatoris* au lieu de *piſcatoris*.

Des rives du Jourdain, au ſommet du Thabor
Non, maintenant ſa gloire éclate plus encor.

Je vois à ſes côtés Moïſe avec Elie.
Tout Prophête l'annonce, & la Loi le publie.
Ses Apôtres enfin ſont ſortis du ſommeil.
Que de nouveaux témoins m'a produit leur réveil!
C'eſt en mourant pour lui, qu'ils lui rendent hommage.
Ils ſont tous égorgés; voilà leur témoignage.
Je le vois: c'eſt lui-même, & je n'en puis douter.
Mais c'eſt peu de le voir, il le faut écouter:
La voix de tout ce ſang que l'amour fit répandre,
Me répéte la voix que le Ciel fit entendre,
Quand le Thabor brilla de l'un de ſes rayons.
Oui, *c'eſt ce fils ſi cher*: écoutons, & croyons.

---

449 Je parle ſuivant l'opinion commune. Les Evangéliſtes ne nomment pas la montagne.

453 *Petrus verò & qui cum illo erant, gravati erant ſomno, & evigilantes viderunt majeſtatem ejus.* Luc. XIX. Juſqu'à la mort de Jeſus-Chriſt, ſon Egliſe repréſentée par les Apôtres, eſt comme endormie. Les Apôtres, après la réſurrection de Jeſus-Chriſt, connurent toute la majeſté de leur maître, & le réveil de leur foi a produit à la Religion le témoignage de tant de martyrs, dont la voix eſt conforme à celle qu'on entendit ſur le Thabor, *ipſum audite.* Mais pourquoi les Apôtres, après avoir vu la Transfiguration, & tant de miracles, ont-ils eu ſi long-temps une foi languiſſante? Dieu l'a permis pour aſſurer la nôtre. Ils ont été lents à croire, afin que nous ne le ſoyons pas.

Le grand événement décrit dans ce Chant eſt la

» Le joug qu'il nous impoſe, eſt, dit-on, trop pénible ;
» Ses dogmes ſont obſcurs ; ſa morale eſt terrible :
» Nos eſprits & nos cœurs ſont en captivité. 465
D'une nouvelle ardeur juſtement tranſporté,

Terre devenue Chrétienne, événement incompréhenſible quand on y fait attention. Parce que nous regardons aujourd'hui la Religion Païenne comme un amas d'extravagances, nous nous imaginons qu'elle étoit facile à détruire. Il n'eſt pas facile d'arracher un Peuples à ſes Idoles, que ſoutiennent des Prêtres, qu'anime l'intérêt. Ceux des Païens qui dans le cœur ſe mocquoient des erreurs du Peuple, étoient Philoſophes, & faiſoient de la Raiſon leur Divinité. Il n'étoit pas facile de les arracher à cette Idole. Et comment un Empereur Romain, qui comme Souverain Pontife, réuniſſoit en lui le Sacerdoce & l'Empire, a-t-il pu reconnoître dans ceux des Chrétiens qui ſe diſoient Evêques, une autorité ſupérieure à la ſienne ? Pourquoi Conſtantin n'a-t-il pas ſongé à donner à la ville qu'il aimoit tant, la primauté du Siége dans l'Egliſe, ſous prétexte que Rome étoit encore toute Païenne ? Mais un miracle bien plus étonnant, eſt la converſion de ces milliers de Juifs, qui formerent tout-à-coup l'Egliſe de Jéruſalem. Ce n'étoient pas des Idoles qu'ils quittoient, mais une loi que le vrai Dieu leur avoit donnée, des ſacrifices qu'il avoit demandés, un Temple où il avoit voulu être adoré. Il falloit que de très-charnels qu'ils étoient ils devinſſent tout-à-coup tout ſpirituels ; qu'ils reconnuſſent que toutes leurs cérémonies n'avoient été que des ombres ; qu'ils regardaſſent comme leur Dieu un homme qu'ils avoient crucifié avec des ſcélérats ; & comme leurs freres ces Gentils qu'ils avoient toujours mépriſés. Cependant ſaint Pierre par un pre-

De ces plaintes je veux repouſſer l'injuſtice.
Il n'eſt pas temps encor que ma courſe finiſſe :
Pourſuivons le Déiſte en ſes détours divers.
Quel ſujet fut plus grand, & plus digne des Vers?

---

mier diſcours convertit trois mille Juifs, & par un autre cinq mille, tandis que ſaint Paul, qui dans l'Aréopage parle avec tant d'éloquence à la Raiſon humaine, ne changea que deux ou trois Auditeurs. Il ne parloit pas cependant des humiliations de Jeſus-Chriſt dans l'Aréopage, mais d'un Dieu créateur du ciel & de la terre, & d'un premier homme dont tous les autres ſont ſortis, d'un Dieu qui les jugera tous, le jour qu'il reſſuſcitera les morts. Ces Grecs ſi ſavans & ſi ſpirituels ne peuvent comprendre ces vérités, tandis qu'en écoutant S. Pierre, tant de Juifs, comme je l'ai dit, changés tout-à-coup,

Reconnoiſſent pour Roi
De la Jeruſalem, éternelle, inviſible,
Celui qui dans la leur, traité de Roi riſible;
D'épines couronné par la main d'un bourreau;
Dans les ſiennes pour ſceptre a vu mettre un roſeau.

LA RELIGION,

POËME.

CHANT CINQUIEME.

LE Verbe égal à Dieu, ſplendeur de ſa lumiere,
Avant que les mortels ſortis de la pouſſiere,
Aux rayons du Soleil euſſent ouvert les yeux;
Avant la Terre, avant la naiſſance des Cieux,
Eternelle Puiſſance, & Sageſſe ſuprême,
Le Verbe étoit en Dieu, Fils de Dieu, Dieu lui-même.

Fils de Dieu, cependant Fils de l'homme à la fois,
Peut-il toujours égal.... Je m'arrête, & je crois.
Foible & fiere Raiſon, dépouille ton audace,
Le vent ſouffle : qui peut en découvrir la trace ?

1 *Dieu ne produit néceſſairement que ſon égal : il n'a créé tout le reſte que par ſa bonté. S'il n'avoit rien créé ; l'être manqueroit à tout ce qu'il n'auroit pas voulu faire. Mais rien ne lui manqueroit, parce qu'il eſt* celui qui eſt. *M. Boſſuet.*

10 *Spiritus ubi vult ſpirat, & vocem ejus audis ; ſed neſcis unde veniat, aut quò vadat.* Joan. III.

Etonnés de ſon bruit, nous ſentons ſon pouvoir:
Notre oreille l'entend, notre œil ne le peut voir.
Quelque trouble ici bas que mon ame reſſente,
La Foi, fille du Ciel, devant moi ſe préſente.
Sur une ancre appuyée, elle a le front voilé;
Et m'éclairant du feu dont ſon cœur eſt brûlé,
» Vien, dit-elle, ſui-moi. L'éclat que je fais luire,
» Quand tu baiſſes les yeux, ſuffit pour te conduire.
» Eſt-ce le temps de voir, que le temps de la nuit?
» En attendant le jour, docile à qui t'inſtruit,
» Tu dois à chaque pas, plus adorer qu'entendre;
» Plus croire que ſavoir, & plus aimer qu'apprendre.

Faut-il, dit le Déiſte, enchaîner la Raiſon?
N'eſt-elle pas du Ciel le plus précieux don?
Et pouvons-nous penſer qu'en nous l'Etre ſuprême
Veuille étouffer un feu, qu'il alluma lui-même?

Il l'alluma ſans doute, & cet heureux préſent
Par ſon premier éclat guidoit l'homme innocent.

---

23 Ceux qui oppoſent aux Myſteres la répugnance de la Raiſon, ne font pas attention que la certitude d'une vérité vient de ſa démonſtration, & non du conſentement de notre Raiſon. Or toute vérité révélée, eſt démontrée : ſa révélation eſt ſa démonſtration : & toute vérité qui a une démonſtration, a autant de certitude qu'elle en doit avoir. C'eſt le principe que Locke établit dans ſa troiſieme Réplique à Stillingfleet. *La fidélité de Dieu eſt une démonſtration à tout ce qu'il revéle, & le manquement d'une autre démonſtration*, (ſçavoir celle que la Raiſon y pourroit ajouter) *ne rend pas douteuſe une propoſition démontrée.*

Aujourd'hui preſque éteinte, une flamme ſi belle
Ne prête qu'un jour ſombre à l'ame criminelle :
Mais la Foi le ranime avec un feu plus pur.
Et d'indignes mortels l'oſent trouver obſcur,
Quand par bonté pour eux un Dieu ſe manifeſte !
Il leur en dit aſſez : qu'ils ignorent le reſte.
Juſques au temps preſcrit le grand Livre eſt ſcellé.

Pour nous confondre, hélas que n'a-t-il pas voilé?
Pourrons-nous pénétrer ſes myſteres ſublimes,
Quand ſes moindres ſecrets ſont pour nous des abymes,
La nature à nos yeux ſans ceſſe vient s'offrir :
Le Livre à tout moment ſemble prêt à s'ouvrir.

---

30 Nous ne pouvons avoir que trois guides, les Sens, la Raiſon, la Révélation. Les Sens ne nous conduiſent qu'aux choſes matérielles, & encore avec incertitude. L'ame étant enveloppée dans le corps, la Raiſon, qui ne nous conduit aux choſes ſpirituelles qu'avec incertitude, ne peut être le ſeul fondement d'une Religion, comme les Déiſtes le prétendent. La diverſité des ſyſtêmes de Métaphyſique, prouve l'incertitude de la Raiſon. Il faut donc un autre flambeau à des ames qui ſont, comme dit Virgile, *clauſæ tenebris, & carcere cæco.*

35 *Clauſi ſunt, ſignatique ſermones uſque ad præfinitum tempus.* Dan. XII.

40 Salomon qui avoit reçu des connoiſſances ſi admirables, & qui avoit tant écrit ſur les animaux & ſur les plantes, fait cet aveu : *Intellexi quod omnium operum Dei, nullam poſſit homo invenire rationem eorum quæ fiunt ſub ſole, & quanto plus laboraverit ad quærendum, tanto minus inveniat.* Nous pouvons dire aujourd'hui, ce que Salomon diſoit

Que de ſiecles perdus ſans que rien nous attire
A rechecher du moins ce que l'homme y peut lire !
Et lorſque nos beſoins, le temps & le haſard
Nous contraignent enfin d'y jetter un regard,
Inſtruits de quelques faits, en ſavons-nous les cauſes ?
Attentifs au ſpectacle, en vain tu te propoſes,
Philoſophe orgueilleux, d'en ſuivre le deſſein.
En vain tu veux chercher la Nature en ſon ſein :
Là tu trouves écrit : *Arrête, téméraire,*
Nul de vous n'entrera juſqu'en mon Sanctuaire.
Oui, même en ces objets ſi préſens à nos yeux
Tout devient inviſible à l'œil trop curieux ;
Et celui qui captive une mer furieuſe,
Borne auſſi des humains la vue ambitieuſe.

---

alors. Combien de ſecrets ſont encore cachés dans la majeſté de la Nature ! ſuivant l'expreſſion de Pline : *Omnia in majeſtate Naturæ abdita.* Devons-nous donc être étonnés ſi les ſecrets divins ſont cachés pour nous dans la majeſté de la Religion ?

45 Les faits mêmes ne ſont pas toujours certains, lorſque pour être découverts, ils demandent du temps, de la patience, & de la ſagacité. Les Obſervateurs ne s'accordent pas toujours entr'eux.

50 Les ſubſtances mêlangées auxquelles nous donnons le nom de *monſtrueuſes*, ne produiſent jamais. Voilà un fait que l'expérience rend certain, & dont la Phyſique n'explique point la cauſe. Pourquoi le mulet n'a-t-il jamais de poſtérité ? Dieu ne le veut pas. Les ſubſtances mêlangées n'exiſtoient pas, quand Dieu bénit toutes ſes créatures, & leur ordonna de multiplier.

Pour ſonder la Nature ils font de vains efforts :
Ils en verront les jeux, & jamais les reſſorts.
Par-tout elle nous crie : *Adorez votre Maître :*
Contemplez, admirez, jouiſſez ſans connaître.
D'une attentive étude embraſſant le parti,
Du ſein de l'ignorance un mortel eſt parti.
A-t-il tout parcouru ? pour fruit de tant de peine,
A l'ignorance encor ſon ſavoir le ramene.
Tu rougis, fier mortel : prête à me démentir,
Ta vanité murmure : il faut l'anéantir.
De tes fameux progrès cherchons quelle eſt la gloire :
Faiſons de ton Eſprit l'humiliante hiſtoire.

L'intérêt nous donna nos premieres leçons :
L'amour de nos troupeaux, le ſoin de nos moiſſons
Nous firent d'un temps cher devenir économes,
Et la néceſſité nous rendit Aſtronomes.
Pouvions-nous mieux régler nos travaux & nos jours,
Que ſur ces corps brillans, ſi réglés dans leur cours ?
Le peuple qui du Nil cultivoit le rivage,
Les obſerva long-temps ſous un ciel ſans nuage.
Pour mieux les contempler ſous différens cantons
Il les partage entr'eux, & leur cherche des noms.

---

67 L'Aſtronomie, la Géométrie, l'Arithmétique, filles de l'intérêt, commencerent chez les Egyptiens. *Comme leur Ciel étoit pur & ſans nuage*, dit M. Boſſuet, *ils furent les premiers à obſerver les aſtres ; & pour reconnoître leurs terres, couvertes tous les ans par les débordemens du Nil, ils furent obligés de recourir à l'arpentage,*

Caſſini, Galilée, excuſez vos ancêtres :
Leurs yeux accoutumés à des objets champêtres,
Ne virent dans le Ciel que chiens, beliers, taureaux;
Vous y ſaurez un jour porter des noms plus beaux.
Saturne & Jupiter vanteront leur cortége.
Mais de l'Antiquité, quel eſt le privilége !
Les noms qu'auront forgés ces groſſiers laboureurs;
Imprimeront en nous d'éternelles erreurs.
O trop heureux l'enfant qui naît ſous la balance !
De ſon cruel voiſin déteſtons la puiſſance.
Horace frémira, s'il ſait que le haſard
En naiſſant l'a frappé de ce triſte regard.
Sur la voûte des Cieux notre hiſtoire eſt écrite;
Dans ce Livre fatal plus d'un Cardan médite :

---

81 Les Satellites de Jupiter furent appellés les *Médicis* par Galilée, qui vivoit ſous les Médicis ; & M. Caſſini appella *Bourbons*, les Satellites de Saturne qu'il découvrit ſous Louis XIV.

85 Un Hiſtorien a prétendu que cette raiſon avoit fait donner le ſurnom de *Juſte* à Louis XIII. Nous avons vu M. le C. de Boulainvilliers ne pas regarder l'Aſtrologie judiciaire comme une folie, quoiqu'il eût d'ailleurs beaucoup de ſcience & d'eſprit.

87 *Seu Libra, ſeu me Scorpius aſpicit*, dit Horace. Et pourquoi cette différence ſi grande entre deux conſtellations ſi voiſines? la différence des noms. Les Laboureurs de l'Egypte ignoroient la conſéquence qu'auroient un jour tous ces noms bizarres, qu'ils donnerent ſans raiſon.

90 Cardan fameux Médecin & Aſtrologue, fut un de ces hommes qui en impoſent aux autres avec un peu de ſcience, & beaucoup d'effronterie. Il eut l'impiété de tirer l'horoſcope de Jeſus-Chriſt. Il avoit

Achetons leur faveur. Richelieu, Mazarin;
Vous-mêmes prodiguez vos bienfaits à Morin :
Ses yeux lisent un chiffre impénétrable aux vôtres :
Qu'il vous fasse trembler, faites trembler les autres.
D'une éternelle nuit le peuple menacé, 95
Rappelle par ses cris le Soleil éclipsé.
Mais quel corps menaçant vient troubler la Nature
Par son étincellante & longue chevelure?

---

prédit une vie longue & brillante à son fils aîné, qui cependant à l'âge d'environ trente ans eut la tête coupée à Milan pour avoir empoisonné sa femme. Gassendi rapporte ce fait dans sa Méteorologie. On prétend que Cardan qui avoit prédit le tems de sa mort, se laissa mourir de faim, quand le temps prédit arriva.

92 Astrologue qui eut accès auprès de ces deux Ministres, & une pension du second.

95 Cette folie de vouloir délivrer le Soleil par de grands cris & des bruits de chaudron, se pratique encore en Egypte. Virgile prétend que le Soleil fut attristé de la mort de Césat, *caput obscurâ nitidum ferrugine texit*, & que cet astre nous avertit des grands événemens : *Ille etiam cæcos instare tumultus sæpe monet.* Comme nos Astronomes ont enfin rassuré les peuples contre les éclipses, le Soleil a beaucoup perdu de son crédit; mais quel crédit ne conserve pas encore la Lune!

97 Au rapport de Virgile, on ne vit jamais tant de Cométes qu'à la mort de Césat, *nec diri toties arsere Cometæ.* N'étoit-il pas un homme assez important, pour en mériter? Cette ancienne opinion commence à se dissiper. Dans une compagnie cependant où l'on se mocquoit d'une pareille crainte, un Prince répondit fort sérieusement aux railleurs : *Il*

Qu'un ſi grand appareil annonce de fureur !
Vil peuple, il ne doit point te cauſer de terreur :
D'un important courroux ces députés ſiniſtres,
Si ce n'eſt pour des Rois, partent pour des Miniſtres.
Le Ciel a du loiſir, ou nous fait trop d'honneur :
Le ſeul cri d'un hibou peut nous flétrir le cœur.
De tes Aſtres, ô Ciel n'éteins pas la lumiere :
Verrons-nous ſans pâlir tomber notre faliere ?

---

eſt aiſé pour vous de rire des Cométes, vous n'êtes pas Princes. Les Cométes n'ont encore été fatales qu'aux Philoſophes, par les folies qu'elles leur ont fait débiter. Whiſton prétend que ce fut une Cométe, qui approchant la terre de trop près, cauſa le Déluge univerſel, & que l'embraſement général du monde arrivera par le même accident. De pareilles idées, quelque abſurdes qu'elles ſoient, frappent plus certaines gens, que l'autorité de la révélation.

104 Funeſte préſage pour Didon, comme le croit Virgile.

Solaque culminibus ferali carmine bubo
Sæpè queri, & longas in fletum ducere voces.

106 Cette ſuperſtition qui paſſa des Grecs aux Romains, a paſſé des Romains juſqu'à nous. Ma note ſeroit longue, ſi à ce préſage j'ajoutois tous ceux qu'il a plû aux hommes d'appeller funeſtes, comme les tintemens d'oreilles, les éternuemens, la rencontre d'une chienne pleine, d'une louve rouſſe, & les autres dont parle Horace dans l'Ode *Impios partæ*, *&c.* Le ſpectateur Anglois dit qu'il a vu un clou rouillé, une épingle crochue, faire pâlir des guerriers qui avoient pluſieurs fois affronté le canon, & qu'un hibou pendant la nuit cauſe ſouvent plus d'a-

Raſſurez-nous, devins, charmes, enchantemens,
Amulettes, anneaux, baguettes, taliſmans,
Et tant d'autres ſecours qu'embraſſe une ignorance,
Si folle dans ſa crainte, & dans ſon eſpérance. 10

De toutes nos erreurs quand le nombreux eſſain
Dans l'Egypte produit, s'échappa de ſon ſein,

---

larmes qu'une troupe de voleurs. Dans tous les temps dans tous les pays, la foibleſſe de notre eſprit nous a fait craindre.

Somnia, terrores magicos, miracula ſagas,
Nocturnos lemures, &c. Hor.

108 Depuis que Dieu s'eſt retiré de l'homme pécheur, il ne lui a parlé que rarement, & toujours pour le rappeller à lui, & le rendre meilleur; cependant nous nous imaginons qu'il doit à tout moment ſatisfaire notre curioſité ſur ſes frivoles queſtions. De *là* tous ces moyens ridicules, que nous avons inventés pour l'interroger; les oracles de l'Antiquité dont j'ai parlé au troiſieme Chant, les entrailles des victimes, le vol des oiſeaux, les chênes de Dodone, &c. De là les taliſmans, les amulettes, les anneaux, les bulles, &c. De là le crédit dans lequel ſe ſont maintenus depuis ſi long-temps tous ceux qui ſe vantent de prédire l'avenir, ou d'avoir la propriété de la baguette: de là tous les myſteres des Cabaliſtes. J'ai vu des gens perſuadés de l'exiſtence d'un peuple élémentaire, & de ſubſtances aëriennes. Si le premier qui a avancé de pareilles chimeres, les a avancées ſérieuſement, il avoit un grand mépris pour le genre humain. C'eſt la réflexion que fait Pline ſur une autre eſpece d'impoſteurs. *Hæc ſerio quemquam dixiſſe ſumma hominum contemptio eſt.*

111 L'Egypte fut la mere des ſciences & des ex-

L'amour d'un doux climat l'emporta dans la Gréce.
Un peuple qu'endormoient dans une longue ivreſſe
La muſique, les vers, les danſes & les jeux,
D'Apelle, des Scopas, & d'Homere amoureux,
Conſacrant aux beaux Arts, ſes yeux & ſes oreilles,
Du Ciel & de la Terre oublia les merveilles.
Leurs Sages rarement en parurent frappés ;
Et jamais les Romains n'en furent occupés.
Tout plein de ſon Héros, au lieu de la Nature
Lucrece leur chanta les rêves d'Epicure.
Ambitieux de vaincre, & non de diſcourir,
L'art des enfans de Mars, fut l'art de conquérir.

---

reurs. Les unes & les autres paſſerent d'abord en Grece. Je ne ſais pourquoi quelques-uns de nos Savans ont prétendu trouver nos nouvelles découvertes dans la Phyſique chez les Grecs. Si l'on juge de la Phyſique des Grecs par le traité de Plutarque *des opinions des Philoſophes*, quel amas d'extravagances ! Anaximenès diſoit que les étoiles étoient fichées dans le criſtal du Ciel, comme des têtes de clou. Anaxagore débitoit que le Ciel étoit de pierre, & le Soleil une pierre de feu auſſi grande que le Peloponeſe. Quand des Philoſophes fameux dans une nation avancent de pareilles opinions, la nation n'eſt pas ſavante. Les Sages de la Grece occupés de la morale, négligerent l'étude de la nature. Thalès cependant ſe douta que le Soleil devoit être plus grand que le Peloponeſe, & entrevit la rondeur de la terre.

121 La Phyſique de Lucrece, la même que celle d'Epicure, eſt un amas d'erreurs groſſieres. Pluſieurs de ces erreurs ont été honorées des vers de Virgile, toujours très-grand Poëte dans ſes Georgiques, mais ſouvent mauvais Phyſicien.

124 Virgile abandonne aux autres nations la gloire

L'étude a peu d'attraits pour les maîtres du monde.
Le Soleil, disoient-ils, va se coucher dans l'onde;
La voûte dont le cercle a pour base la mer,
Sous son dôme brillant couvre la terre & l'air,
Et le vieux Océan, pere de la Nature,
Etend autour de nous son humide ceinture.
Tels étoient leurs progrès, lorsque du vrai savoir
La fureur des combats éteignit tout espoir.

Foible par sa grandeur, ce n'étoit qu'avec peine
Que sur la Terre encor Rome étendoit sa chaîne.
D'esclaves trop nombreux son Empire accablé,
Malgré son double appui se sentit ébranlé;
Et lorsque par les mains du conquérant Hérule
Le Thrône des Césars tomba sous Augustule,

---

de tous les Arts, même celle de l'Eloquence, *orabunt causas meliùs.*

126 Quelques peuples s'imaginoient que la terre étoit portée par des éléphans. Les Grecs & les Romains croyoient que la nuit les astres s'alloient rafraîchir dans la mer; que le Ciel nous couvroit comme une voûte, & que l'Océan environnoit la terre. Cosme l'Egyptien débite comme l'opinion commune de son temps, que le Soleil se couchoit derriere une montagne. De là l'inégalité des jours suivant qu'il se couchoit au haut ou au bas de la montagne.

131 Sénéque prévoyant que les siécles futurs feroient plusieurs découvertes, disoit que de son temps, on n'étoit que dans le vestibule de la Nature. Nous avons avancé dans ce vestibule; mais nous y restons toujours, & nous pouvons dire comme Sénéque, Quest. nat. 7. *Natura sacra sua non simul tradit: initiatos nos esse credimus, in vestibulo ejus hæremus.*

136 L'Empire d'Orient & d'Occident.

Sa chûte fit trembler celui des Conſtantins.
Le fameux Impoſteur ſuivi des Sarraſins,
Jetta les fondemens d'un Pouvoir formidable,
Que ſous un autre nom rendit plus redoutable,
Le peuple que l'Euxin vomit de ſes marais,
Du jour que le ſecond de ſes fiers Mahomets,
La gloire du Croiſſant, & la terreur du monde,
Eut enfin foudroyé Byzance & Trébiſonde.

Jour cruel! jour fatal! où ſur tant de tréſors,
Antiques monumens reſpectés juſqu'alors,
Par la deſtruction ſignalant ſa puiſſance,
Le Barbare étendit ſa ſtupîde vengeance.

Que nos plus beaux Palais de cendres ſoient couverts:
Mais pourquoi tant d'Ecrits à nos regrets ſi chers,

---

141 L'Empire des Califes dont Mahomet jetta les fondemens, devint beaucoup plus formidable par l'union des Turcs & des Sarraſins.

151 Quand Mahomet II. ſe rendit maître de Conſtantinople, les Palais des Empereurs, les Statues, les Tableaux, & des Bibliothéques plus précieuſes encore que tant de rares monumens de l'Antiquité, furent brûlés par un peuple ennemi des Arts & des Sciences. Les Muſulmans avoient déjà en 641 chauffé les bains d'Alexandrie, avec les livres de cette fameuſe bibliothéque. Le Calife conſulté ſur ce qu'on devoit faire des livres, répondit: *S'ils ſont contraires à l'Alcoran, il faut les brûler; s'ils n'y ſont pas contraires, il faut les brûler encore, parce que l'Alcoran ſuffit.* Que de tréſors nous a enlevés cette déciſion!

Sont-ils brûlés par toi, vainqueur impitoyable ?
L'ignorance à tes vœux sans doute est favorable.
Que crains-tu ? Son Empire est par-tout affermi,
Depuis que du bon sens un savoir ennemi,
Trouvant l'art d'obscurcir le Maître des ténébres,
Forme dans ses Ecrits tous ces Docteurs célébres,
Qui le dilemme en main prétendent de l'*Abstrait*
Catégoriquement diviser le Concret.
Quand viendra ton vengeur, ô Raison qu'on outrage !

De tant de mots pompeux le superbe étalage
Trouvoit de tous côtés d'ardens admirateurs,
Et la Nature entiere étoit sans spectateurs.

---

157 Aristote, dont la longue & étonnante fortune commença par l'amour que les Arabes prirent pour ses écrits, qu'ils obscurcirent encore par leurs commentaires. Ciceron dit qu'Aristote est inconnu même aux Philosophes. *Aristoteles ipsis Philosophis ignotus.* Le P. Rapin qui en a fait un pompeux éloge dans ses réflexions sur la Philosophie, avoue cependant qu'il semble n'avoir écrit que pour n'être pas entendu, & pour donner de l'exercice aux siecles suivans. Aristote n'est pas coupable de son obscurité. Ses écrits sont venus jusqu'à nous très-défigurés.

158 Les anciens Philosophes avoient négligé la nature : ceux qui les suivirent la négligerent encore plus. Pendant plusieurs siecles, on n'entendit parler que des inutiles subtilités des Scolastiques. La fameuse guerre entre les Nominaux & les Réalistes, où l'on vit d'un côté le Docteur subtil, de l'autre le Docteur invincible, ne put finir que par un Edit de Louis XI.

L'intérêt cependant va nous rapprocher d'elle.
Un Génois nous apprend, quelle étrange nouvelle!
Qu'au-delà de ce monde il eſt un monde encor,
Monde dont l'habitant abandonne tout l'or.
Nous volons. Quel que ſoit l'objet qui nous anime;
Comment de tant de mers franchiſſons-nous l'abyme?
Si long-temps ſur ſa feuille attaché dans un coin,
Par quel effort l'inſecte a-t-il rampé ſi loin?

Un aimant (le haſard dans l'air le fit ſuſpendre)
En regardant le pôle, aux yeux qu'il dut ſurprendre;

---

166 Les Anciens ayant toujours cru la terre une ſuperficie plate, ne pouvoient ſoupçonner un autre hémiſphere ſous le nôtre. Il n'y a nulle apparence que Platon, par cette Iſle Atlantique dont il parle, & ſur laquelle les Savans diſputent, ait entendu l'Amérique. Cependant par quelque tradition dont nous ignorons l'origine, Sénéque le tragique annonce avec un ton de Prophête, qu'un jour on découvrira un nouveau monde; mais que ce jour eſt très-éloigné. *Venient annis ſecula ſeris quibus Oceanus vincula rerum laxet, & ingens pateat tellus.* Sur quel fondement pouvoit-il prédire ce nouveau monde, auquel on ne ſongeoit point quand Chriſtophe Colomb découvrit l'Amérique? Colomb lui-même la découvrit dans le temps qu'il croyoit aller à la Chine.

173 On ſavoit ſeulement que l'aimant attiroit le fer; & juſqu'au douzieme ſiecle on a ignoré qu'étant ſuſpendu, il tourne toujours le même côté vers le même Pole du monde. J'ai obſervé dans le troiſieme Chant, que les Arts les plus utiles ont dû leur naiſſance au haſard. Nos plus belles découvertes dans la Phyſique ont eu le même ſort. Où l'eſprit humain

Révéla cet amour qu'on ne ſoupçonnoit pas : 171
Amour heureux pour nous, & fatal aux Yncas.
Nos flottantes forêts couvrent le ſein de l'onde.
La bouſſole nous rend les citoyens du monde.
Des deux Indes pour nous elle ouvre tous les ports ;
Et nous en rapportons par elle les tréſors. 180
Tant d'objets différens, tant de fruits, tant de plantes,
(Que de l'eſprit humain les conquêtes ſont lentes !)
Donnent enfin naiſſance aux deſirs curieux,
Et la terre ramene à l'étude des Cieux.

Foibles amas de ſable, ouvrages de la cendre, 185
Deux verres, (le haſard vient encore nous l'apprendre)

---

trouve de quoi s'élever, il trouve auſſi de quoi s'humilier ; parce que tout lui rappelle ſa foibleſſe & ſa grandeur. Il ſemble même que pour mieux humilier ceux qui cultivent les Sciences, Dieu ait permis que les plus belles découvertes aient été faites par haſard, & par ceux qui devoient moins les faire. La bouſſole n'a point été trouvée par un Marin, ni le téleſcope par un Aſtronome, ni le microſcope par un Phyſicien, ni l'Imprimerie par un homme de Lettres, ni la poudre à canon par un Militaire.

176 Cette propriété de l'aimant découverte nous procura la bouſſole, avec laquelle nous entreprîmes des voyages de long cours. On connut la terre : on étudia la nature, & l'Aſtronomie. Mais les Yncas qui étoient depuis ſix cens ans les Rois du Pérou, lorſque les Eſpagnols y arriverent conduits par Piſaro, eurent bien ſujet de déteſter la Bouſſole & les Eſpagnols.

186 Le Téleſcope trouvé dans la Zélande par les enfans d'un Lunetier, au commencement du dix-ſep-

L'un de l'autre distans, l'un à l'autre opposés;
Qu'aux deux bouts d'un tuyau des enfans ont placés
Font crier en Zélande, ô surprise! ô merveilles!
Et le Toscan fameux à ce bruit se réveille.
De Ptolomée alors, armé de meilleurs yeux,
Il brise les cristaux, les cercles & les Cieux,
Tout change : par l'arrêt du hardi Galilée
La terre loin du centre est enfin exilée.
Dans un brillant repos, le Soleil à son tour,
Centre de l'Univers, Roi tranquille du jour,
Va voir tourner le Ciel, & la Terre elle-même.
En vain l'Inquisiteur croit entendre un blasphême;
Et six ans de prison forcent au repentir,
D'un système effrayant l'infortuné martyr;
La Terre nuit & jour à sa marche fidelle,
Emporte Galilée, & son Juge avec elle.

D'un monde encor nouveau, que d'habitans obscurs
Vous tirez du néant, illustres Réaumurs!

---

sieme siécle, fut cause des découvertes importantes que Galilée fit dans l'Astronomie. Ce fut alors qu'il vit pour ainsi dire, un Ciel tout nouveau.

196 Puisqu'en Poësie on appelle souvent *l'Univers* la terre seule; on peut bien donner ce nom au tourbillon qui emporte la terre & les autres planetes.

199 Le malheureux Galilée, pour avoir dit que la terre tournoit & que le Soleil étoit immobile, fut mis dans les prisons de l'Inquisition, & fut obligé de se rétracter. On s'est enfin accoutumé à un système qui parut d'abord une hérésie.

203 Le Microscope a fait connoître aux Observateurs, & sur-tout à l'illustre M. Réaumur, un

Pourquoi ſans ſpectateur tout un peuple en ſilence
Veut-il nous dérober tant de magnificence ?
Sans un verre nos yeux ne le connoîtroient pas.
Celui qui fit ces yeux pour veiller ſur nos pas,
Ne nous en donne point pour voir tous ſes ouvrages :
Et lorſque nous voulons percer juſqu'aux nuages
Où s'enferme ce Dieu, de ſes ſecrets jaloux,
Pour regarder ſi haut, quels yeux eſpérons-nous ?
Vers de terre, à la terre arrêtez votre vue.

A peine ſa beauté juſqu'alors inconnue,
A plus d'une merveille eût ſu nous attacher ;
Que l'on vit en tous lieux, du ſoin de les chercher
Naître l'heureux dégoût des queſtions ſi folles,
Dont l'antique tyran des bruyantes écoles,
Le Héros de Stagyre allumoit la fureur.
Du vuide la Nature avoit encor horreur.

---

nombre infini de merveilles, que nos yeux ne pouvoient découvrir ſans ce ſecours. Nous pouvons encore dire comme Seneque : Combien d'animaux que nous ne connoiſſons que depuis un temps, & combien d'autres qui ne ſeront connus que dans les ſiécles futurs ! *Quam multa animalia hoc primum cognovimus ſeculo? & quidem multa venientis ævi populus, ignota nobis ſciet. Multa ſeculis futuris reſervantur.* Quæſt. nat. 7.

212 » Nous ne ſavons pas ce qui eſt à nos pieds, » *diſoit Démocrite, au rapport de Ciceron ;* & nous » voulons parcourir les Cieux : « *Quod eſt ante pedes nemo videt, & cæli ſcrutamur plagas.*

219 Ariſtote dont le régne a été ſi long, que nous pouvons dire avoir été témoins de ſes derniers ſoupirs.

220 Ariſtote l'avoit dit, & Galilée lui-même le

Raſſurons-nous pourtant. Le jour commence à naître ;
Nous allons tous penſer, Deſcartes va paraître.

Il vit toujours caché : mais ſes brillans travaux
Forment ſes Sectateurs, ainſi que ſes rivaux.
Ils tiennent tous de lui leurs armes & leur gloire ;
Et même ſes vainqueurs lui doivent leur victoire.

---

croyoit. Les Fontainiers du Grand-Duc s'étant apperçus que dans de grands tuyaux qu'ils avoient faits, l'eau ne s'élevoit pas au deſſus de trente-deux pieds, on demanda à Galilée la raiſon de ce fait, que le haſard apprenoit. Il répondit gravement, que la nature n'avoit horreur du vuide que juſqu'à trente-deux pieds. Mais quand on vint à découvrir que le vif-argent ne s'élevoit que juſqu'à vingt-ſept pouces, nouvel embarras. Les expériences faites par M. Paſcal ont démontré la peſanteur de l'air, & on a compris enfin, qu'il valoit mieux étudier la nature dans la nature même, que dans Ariſtote. Ainſi juſqu'à ce haſard arrivé au temps de Galilée, on a ignoré le fait de l'eau & du vif-argent remontant à une certaine hauteur. La cauſe de ce fait, ſavoir, la peſanteur de l'air, n'a été connue que long-tems après, & la cauſe de cette peſanteur eſt toujours inconnue. Nous ſavons quelques faits, jamais les cauſes primitives.

223 Retiré tantôt en Hollande, tantôt en Suéde, où il eſt mort, que de contradictions il eſſuya ! & que d'ennemis eut à combattre parmi nous le vengeur de la Raiſon ! Lorſque ſes os furent rapportés de Suéde à Paris en 1667. le P. l'Allemand qui avoit préparé une Oraiſon funébre pour le Service qui devoit ſe faire à ſainte Genevieve, reçut ordre de ne la pas prononcer.

Nous pouvons aujourd'hui porter plus loin nos pas.
Nous courons, mais ſans lui nous ne marcherions pas.
Si la France n'eût point produit cette lumiere,
Londres de ſon Newton ne ſeroit pas ſi fiere.

Par eux l'eſprit humain, qu'ils honorent tous deux,
Inſtruit de ſa grandeur la reconnoît en eux.
Mais ſitôt que trop loin l'un ou l'autre s'avance,
L'eſprit humain par eux apprend ſon impuiſſance.
Deſcartes le premier me conduit au conſeil
Où du monde naiſſant Dieu régle l'appareil.
Là d'un cubique amas, berceau de la Nature,
Sortent trois Elémens de diverſe figure :
Là ces angles qu'entre eux briſe leur frottement ;
Quand Dieu, qui dans le plein met tout en mouvement,
Pour la premiere fois fait tourner la matiere,
Se changent en ſubtile & brillante pouſſiere.

---

228 Nous ſerions encore égarés dans la nuit des *qualités occultes*, s'il ne nous avoit appris à chercher le mécaniſme de la Nature. On ne le connoît que par les expériences ; & ſi nous ſommes attachés avec raiſon à la Phyſique expérimentale, nous en avons l'obligation à Deſcartes.

235 Il n'a donné lui-même ſon ſyſtême du monde, que comme une hypothèſe.

237 Cet amas de parties cubiques que Dieu, ſuivant Deſcartes, fit tourner ſur leur centre, d'où ſortit la matiere globuleuſe, & la matiere ſtriée, & dont les angles en ſe briſant, formerent la matiere ſubtile, qui, pouſſée au centre, compoſa le corps du Soleil.

Newton ne la voit pas ; mais il voit, ou croit voir
Dans un vuide étendu tous les corps ſe mouvoir.
Exerçant l'un ſur l'autre un mutuel empire,
Par les mêmes liens l'un & l'autre s'attire,
Tandis qu'au même inſtant & par les mêmes loix
Vers un centre commun tous peſent à la fois.
Qui peut entre ces corps de grandeur inégale
Décrire les combats de la force centrale ?
L'Algébre avec honneur débrouillant ce cahos,
De ſes hardis calculs hériſſe ſon Héros.

Vous que de l'Univers l'Architecte ſuprême
Eût pu charger du ſoin de l'éclairer lui-même,
Des travaux qu'avec vous je ne puis partager,
Si j'oſe vous diſtraire, & vous interroger,
Dites-moi quel attrait à la terre rappelle
Ce corps que dans les airs je lance ſi loin d'elle ;

---

245 Suivant le ſyſtême de Newton, les corps mûs dans le vuide s'attirent entr'eux en raiſon directe de leurs maſſes, & inverſe du quarré de leurs diſtances, & par les mêmes loix de l'attraction ſont pouſſés vers le centre commun.

249 Qu'on ne m'accuſe point de manquer de reſpect ni pour Newton ni pour Deſcartes. Si je ne les admirois pas, je ne prouverois pas par eux l'impuiſſance de l'eſprit humain, quand il veut paſſer les bornes preſcrites à ſes connoiſſances.

253 Que de Philoſophes on pourroit comparer à ce Roi de Caſtille, Alphonſe X. aſſez hardi pour prétendre, que ſi Dieu, à la création du monde, l'eût appellé à ſon conſeil, il eût reçu de lui de bons avis !

258 La progreſſion de la vîteſſe d'un corps qui

La Peſanteur.... Déjà ce mot vous trouble tous.
Expliquez-moi du moins ce qui ſe paſſe en vous.

Au ſortir d'un repas, dans votre ſein paiſible
Quel ordre renouvelle un combat inviſible ?
Et quel heureux vainqueur a pu ſi promptement
Chercher, ſaiſir, dompter, broyer cet aliment,
Qui bientôt liqueur douce ira de veine en veine
Se confondre en ſon cours dans le ſang qui l'entraîne ?
Dans un autre combat, non moins cher à nos vœux,
Comment peut une écorce, eſpoir d'un malheureux,

---

tombe, nous eſt connue : nous calculons les vîteſſes qu'il doit avoir dans tous les inſtans de ſa chûte. Mais pourquoi tombe-t-il ? Newton ſe contente de dire que la peſanteur eſt une premiere qualité que Dieu a imprimée à la matiere. Nous connoiſſons les faits, nous raiſonnons ſur les cauſes,

261 Eſt-ce la trituration, ou la fermentation, ou les deux enſemble ? La différence des ſentimens prouve l'incertitude de la cauſe.

267 La partie de la phyſique où nous devrions avoir fait le plus grand progrès pour notre intérêt, eſt la Médecine. Pendant combien de ſiécles les Médecins n'ont-ils eu qu'une connoiſſance groſſiere de l'Anatomie, de la Botanique, &c ? Pendant combien de temps ont-ils ignoré la circulation du ſang ? On avoit ſoutenu juſqu'au ſeizieme ſiécle, que quand le mal eſt du côté droit, il faut ſaigner du côté gauche. Briſſot oſa avancer le contraire, & alluma une guerre très-vive en Eſpagne. On eut recours aux Magiſtrats. Arrêt rendu portant défenſe de ſaigner contre l'ancienne opinion. Appel de cet Arrêt à l'Empereur Charles-Quint. Il alloit décider en faveur de l'ancienne pratique, lorſque le Duc de Savoye mourut,

Attaquer, conquérir, enchaîner l'ennemie,
Qui tantôt en fureur, & tantôt endormie,
A fait tréve avec nous le jour de ſon ſommeil?
Mais au jour de colere, exacte à ſon réveil
Elle rallume un feu qui dans nos yeux pétille.
Tous nos eſprits ſubtils, vagabonde famille,
S'égarent dans leur courſe: en déſordre comme eux
L'ame même s'oublie, & dans ce trouble affreux,
La mort prête à frapper, déjà leve ſa foudre.
Que d'alarmes, quels maux appaiſe un peu de poudre!

De ſyſtêmes ſavans épargnez-vous les frais,
Et ces brillans diſcours qui n'éclairent jamais.

---

quoique ſaigné dans une pleuréſie, ſuivant cette pratique. Cette mort dérouta Charles-Quint, qui n'oſa prononcer: & le procès reſta indécis. Quelle guerre n'a point cauſée parmi nous l'Antimoine? Arrêts obtenus tantôt pour le défendre, tantôt pour le permettre. Le Quinquina qui guériſſoit ſi promptement la fiévre, eut parmi nos Médecins beaucoup d'ennemis. Ils s'oppoſoient à un reméde ſi contraire aux maux dont *l'art fait ſon domaine*, dit la Fontaine dans ſon Poëme du Quinquina. L'animoſité de Moliere contre les Médecins vint de l'entêtement que pluſieurs conſervoient alors pour les ancienmes erreurs. On ſait le ſujet de l'Arrêt burleſque de Boileau. La plaiſanterie du Poëte ſauva l'honneur de plus d'un Philoſophe, & de plus d'un Magiſtrat.

280 Après nous être moqués des anciens Philoſophes, nous ſemblons y revenir: par ces mots d'attraction, gravitation, &c. nous rappellons les qualités occultes, les atômes indiviſibles, le vuide, &c. Nous circulons de ſyſtêmes en ſyſtêmes, & nous re-

Avouez-nous plutôt votre ignorance extrême.
Hélas! tout eſt myſtere en vous-même, à vous-même;
Et nous voulons encor qu'à d'indignes Sujets
Le Souverain du monde explique ſes projets,
Quand ce corps, de notre ame eſclave mépriſable,
Lui cache ſes ſecrets d'un voile impénétrable!
De la Religion ſi j'éteins le flambeau,
Je me creuſe à moi-même un abyme nouveau.
Déiſte, que pour toi la nuit devient obſcure,
Et de quel voile encor tu couvres la Nature!
A tes yeux comme aux miens peut-elle rappeller
Celui qui pour un temps ne veut que m'exiler?
Si la terre n'eſt point un ſéjour de vengeance,
Peux-tu dans cet ouvrage admirer ſa puiſſance?
La Peſte la ravage, & d'affreux tremblemens
Précédent la fureur de ſes embraſemens.

---

venons toujours au même point, qui eſt l'ignorance.

295 L'origine du mal Phyſique a toujours cauſé une grande difficulté. Maxime de Tyr, Platonicien, dans ſon Traité *d'où viennent les maux, puiſque Dieu eſt l'auteur des biens*, dit que la peſte, les incendies, &c. ne ſont point dans l'intention de Dieu, mais une ſuite néceſſaire à la conſervation de ſon ouvrage, parce que la deſtruction des parties fait la conſervation du tout. *Deus totum reſpicit, cujus cauſâ neceſſe eſt corrumpi partes.* Ce principe devenu aujourd'hui ſi commun, borne d'une étrange façon la puiſſance Divine. Tantôt nos raiſonneurs en ont une foible idée; tantôt ils affectent d'en avoir une ſi grande, qu'ils n'oſent décider ſi Dieu ne peut pas rendre la matiere penſante. Dans quel labyrinthe on s'égare, quand on perd le fil de la Religion!

Le froid la fait languir, la chaleur la dévore ;
Et pour comble de maux, ſon Roi la déshonore.
L'Etre penſant, qui doit tout ordonner, tout voir ;
Dans ſes triſtes Etats aveugle, & ſans pouvoir,
Jouet infortuné de paſſions cruelles,
Eſt un Roi qui commande à des Sujets rebelles ;
Et le jour de ſa paix eſt le jour de ſa mort.
Son Etat, tu le ſais, attend le même ſort,
Tout périra, le feu réduira tout en cendre.
Tu le ſais dès long-temps : mais ſauras-tu m'apprendre

---

296 L'attente d'un embraſement général eſt très-ancienne, & commune à preſque tous les peuples, au rapport des voyageurs. Il arrivera, diſoit Seneque, *cùm Deo viſum ordiri meliora, vetera finiri.* Puiſque rien n'eſt éternel, dit Lucrece,

Fateare neceſſe eſt
Exitium quoque terrarum, cœlique futurum.

La Terre ſuivant ſa conjecture, ayant par la ſuite des temps perdu toute ſon humidité, deviendra combuſtible par l'action du Soleil ſur elle.

Cùm ſol & vapor omnis,
Omnibus epotis humoribus, exuperarint. L. 7.

D'autres Philoſophes conjecturent que les planetes trouvant une réſiſtance continuelle à traverſer l'Ether, leur force centrifuge s'affoiblit peu à peu, & cet affoibliſſement inſenſible, multiplié par la ſuite des ſiécles, ſera cauſe que la terre & les autres planetes ſe précipiteront enfin ſur le Soleil. Ne demandons point aux Philoſophes ſi leurs conjectures ſon

Par

Par quel caprice un Dieu détruit ce qu'il a fait ?
Que n'avoit-il du moins rendu le Tout parfait ?
S'il ne l'a pu ce Dieu, qu'a-t-il donc d'amirable ?
S'il ne l'a pas voulu, te ſemble-t-il aimable ?
Tu t'efforces en vain, toi qui prétens tout voir,
D'arracher le rideau qui fait ton déſeſpoir.
Pour moi j'attens qu'un jour Dieu lui-même l'enleve:
Il ſuffit qu'un inſtant la Foi me le ſouleve.
J'en vois aſſez, & vais t'apprendre ſa leçon,
Qui conſole à la fois le cœur & la Raiſon.

Oui, le Tout doit répondre à la gloire du Maître:
L'Univers eſt ſon temple, & l'homme en eſt le prêtre:
Le temple inanimé, ſans le prêtre eſt muet.
Cet immenſe Univers, de la main qui l'a fait,
Doit par la voix de l'homme adorer la puiſſance,
Et rendre le tribut de la reconnoiſſance.
Ce tribut dura peu: l'ordre fut renverſé,
Quand par le prêtre ingrat, le Dieu fut offenſé;

---

vraiſemblables ou non : demandons-leur ſeulement pourquoi ils les font. Qui leur a dit que le monde finiroit, & qu'il finiroit par le feu ? La Phyſique n'a jamais annoncé cet événement. Je dirai à la fin du ſixieme Chant, quelle a pu être l'origine de cette ancienne tradition.

318 Montagne veut ſe moquer de ce privilége que l'homme s'attribue, d'être le ſeul dans l'Univers, qui en puiſſe connoître la beauté, & en rendre graces à l'Architecte. *Qui lui a ſcellé ce privilége*, dit-il ? *Qu'il nous montre les lettres de cette belle & grande charge.* Il eſt le ſeul Etre penſant : voilà ſon privilége, & les lettres de ſa charge.

La Nature perdit toute ſon harmonie;
Avec le criminel la terre fut punie.
De l'homme & de ſes fils le déplorable ſort
Fut la pente au péché, l'ignorance & la mort.
Mais ces fils n'étoient pas; une race future....
Lorſque le Créateur frappe ſa créature,
Eſt-ce à notre juſtice à meſurer les coups?
Et ce qu'un Dieu ſe doit, mortels, le ſavez-vous?

---

328 *L'homme livré à la concupiſcence*, dit M. Boſſuet dans ſes Elévations, *la tranſmet à ſa poſtérité: ſi-tôt que tout naît dans la concupiſcence, tout naît dans le déſordre, tout naît odieux à Dieu. Quel crime a commis cet enfans? Il eſt enfant d'Adam; voilà ſon crime.*

331 Nous ne devons pas juger de la juſtice Divine par la nôtre. La nôtre eſt une juſtice d'égal à égal: la Divine eſt une juſtice de l'Infini au Fini, du Créateur à la Créature. Cependant notre juſtice même ne punit-elle pas quelquefois les enfans des crimes de leurs peres, & n'avons-nous pas des loix qui dégradent de nobleſſe non ſeulement le criminel, mais toute ſa poſtérité? Ces loix ne nous paroiſſent pas injuſtes. Le Traducteur Allemand de ce Poëme rapporte ici un paſſage très-remarquable de la Bulle d'Or, ſur un criminel de Léze-Majeſté. *Bien qu'il fût juſte de punir ſes fils du même ſupplice, par une bonté particuliere nous leur conſervons la vie; mais nous voulons qu'ils ſoient fruſtrés des biens paternels, & qu'ils n'en puiſſent eſpérer de leurs parens & amis, afin qu'ils languiſſent dans une néceſſité continuelle, qu'ils trouvent leur ſoulagement dans la mort, & leur ſupplice dans la vie. Nous voulons que ceux qui oſeront intercéder pour eux ſoient notés d'une infamie perpétuelle.* Dieu a permis à ſon Fils d'intercéder pour nous.

La Terre ne fut plus un jardin de délices.
Miniſtre cependant de nos derniers ſupplices,
Et maintenant ſi prompte à les exécuter,
La Mort, ſous un Ciel pur, ſembloit nous reſpecter.
Hélas! cette lenteur à prendre ſes victimes,
Ne fit que redoubler notre ardeur pour les crimes.
Une ſeconde fois frappant notre ſéjour,
Le Ciel défigura l'objet de notre amour.

---

333 Milton qui ne croyoit pas qu'actuellement *Tout eſt bien*, nous dépeint auſſi-tôt après la déſobéiſſance d'Adam, le Péché & la Mort ſortant de l'enfer où ils avoient été enfermés juſqu'alors, & bâtiſſant un pont de communication avec notre monde: ils affermiſſent avec des clous & des chaînes de diamant, l'arcade de ce pont. En même temps les Anges par l'ordre de Dieu, dérangent la ſituation de la terre, du ſoleil, des aſtres, &c. Nous allons voir des Savans ſoutenir que ce dérangement que Milton décrit poëtiquement, arriva en effet après le Déluge. Comme je ne veux rien donner ni aux fictions poëtiques, ni aux conjectures les plus vraiſemblables, je n'avance rien que de certain, & ce que j'avance ſuffit, à ce que je crois, pour expliquer l'origine du mal Phyſique. Dieu maudit la terre, & prédit qu'elle produiroit pour nous des ronces & des épines. Elle ne fut plus un jardin de délices: voilà ſon premier ſupplice.

339 Voilà le ſecond ſupplice de la terre, le Déluge. On ne peut nier que ce bouleverſement général n'ait flétri ſa beauté, altéré la pureté de l'air, & n'ait été cauſe que la vie de l'homme a été depuis ſi abregée. Mais Dieu dérangea-t-il l'axe de la terre? Y avoit-il un équinoxe perpétuel avant le Déluge? &

La Terre par ce coup juſqu'au centre ébranlée ;
Hideuſe en mille endroits, & par-tout déſolée,
Vit ſur ſon ſein flétri les cavernes s'ouvrir,
Les pierres, les rochers, les ſables la couvrir,
Et s'élever ſur elle en ténébreux nuages,
De funeſtes vapeurs, meres de tant d'orages.
Les ſaiſons en déſordre & les vents en courroux
Fourniſſent à la mort des armes contre nous ;

---

le Printemps éternel dont les Poëtes ont parlé, *ver erat æternum*, a-t-il été véritable, comme Brunet l'a prétendu ? On lit avec plaiſir tout ce que M. Pluche a écrit dans le Spectacle de la nature, & dans la Réviſion de l'Hiſtoire du Ciel, pour appuyer cette conjecture ; mais je me borne à dire que par ſes ſables, ſes crevaſſes, ſes exhalaiſons funeſtes, la terre nous préſente en mille endroits, les marques du grand coup dont elle a été frappée ; que la nature ſouffre & gémit, comme le dit Saint Paul, Rom. 8. *Expectatio creaturæ revelationem filiorum Dei expectat. Vanitati enim creatura ſubjecta eſt non volens... Omnis creatura ingemiſcit & parturit...* L'origine du mal Phyſique, ainſi que celle du mal moral, eſt donc la même, c'eſt-à-dire, le péché du premier homme.

343 Je viens de parler de nos loix qui dégradent la poſtérité d'un criminel. Nous en avons auſſi qui dégradent ſa Terre, en ordonnant que la haute futaye ſera coupée juſqu'à une certaine hauteur, & les foſſés du château comblés ; afin que ces châteaux ſoient comme punis du crime de leur Seigneur. Pourquoi donc ne voulons-nous pas que Dieu qui avoit donné à l'homme l'empire de la Terre, ait flétri la beauté de cet empire, lorſque l'homme par ſa déſobéiſſance ſe rendit indigne de le poſſéder ?

Et toute la nature, en ce temps de souffrance,
Captive, gémissante, attend sa délivrance,
Au criminel soumise, obéit à regret,
Se cache à nos regards, & soupire en secret.
Oui, tout nous est voilé, jusqu'au moment terrible;
Moment inévitable, où Dieu rendu visible,
Précipitant du Ciel tous les astres éteints,
Remplacera le jour, & sera pour ses Saints
Cette unique clarté si long-temps attendue.
Pour eux-mêmes sévere, ici-bas à leur vue
Il se montre, il se cache; & par l'obscurité
Conduit ceux qu'autrefois perdit la vanité.
De quoi se plaindre? Il peut nous ravir sa lumiere:
Par grace il ne veut pas la couvrir toute entiere.
Qui la cherche, est bientôt pénétré de ses traits;
Qui ne la cherche pas, ne la trouve jamais.
Ainsi de nos malheurs j'explique le mistere.
Dans un Maître irrité, j'admire un tendre pere;
Et je ne vois par-tout que rigueurs & bontés,
Châtimens & bienfaits, ténébres & clartés.

Si ma Religion n'est qu'erreur & que fable,
Elle me tend, hélas! un piége inévitable.

---

356 La Jérusalem céleste *non eget sole, neque luna, nam claritas Dei illuminabit eam, & lucerna ejus est Agnus.* Apoc. 21.

369 Cette pensée de la Bruyere est fameuse: *Si ma Religion étoit fausse, voilà le piége le mieux dressé qu'il soit possible d'imaginer. Il étoit inévitable de ne pas donner tout au travers, &c.* Cette pensée est imitée de ces belles paroles de Richard de Saint Victor:

Quel ordre ! quel éclat ! & quel enchaînement !
L'unité du deſſein fait mon étonnement.
Combien d'obſcurités tout-à-coup éclaircies !
Hiſtoriens, Martyrs, Figures, Prophéties,
Dogmes, Raiſonnemens, Ecrits, Tradition,
Tout s'accorde, ſe ſuit ; & la ſéduction
A la vérité même en tout point eſt ſemblable.
Déiſtes, dites-nous quel génie admirable
Nous ſait de toutes parts ſi bien envelopper,
Que vous devez rougir vous-mêmes d'échapper ?
Quand votre Dieu pour vous n'auroit qu'indifférence,
Pourroit-il, oubliant ſa gloire qu'on offenſe,
Permettre à cette erreur, qu'il ſemble autoriſer,
D'abuſer de ſon nom pour nous tyranniſer ?

Par quel crédit encor, ſi loin de ſa naiſſance,
Ce menſonge en tous lieux a-t-il tant de puiſſance ?

Domine, ſi error eſt, quem credimus, à te decepti ſumus; quoniam iis ſignis prædita eſt Religio, quæ non niſi a te eſſe potuerunt.

385 Si l'on veut oppoſer que les converſions ont été faites par violence en Amérique, on ne peut nier que toutes celles de l'Orient n'aient été faites par voie de perſuaſion, & n'aient été très-nombreuſes chez les Chinois ſi vantés pour leur eſprit. Il n'eſt pas néceſſaire que la Religion Chrétienne ſoit par-tout la Religion régnante, mais qu'il y ait des Chrétiens par toute la terre.

386 Pluſieurs Souverains, quoique barbares, reçurent favorablement les premiers Miſſionnaires. Ceux qu'en 597 Saint Grégoire le Grand envoya en Angleterre, y trouverent un Roi fort doux, qui

De l'Islande à Java, du Mexique au Japon ;
Du hideux Hottentot jusqu'au transi Lapon ;
Nos prêtres de leur zèle ont allumé les flammes ;
Ils ont couru par-tout pour conquérir des ames ; 390
Des esclaves par-tout ont chéri leurs vainqueurs :
Que leur fable est heureuse à soumettre les cœurs !

Si des rives du Gange aux rives de la Seine
Entraînés par l'ardeur qui vers eux nous entraîne,
D'éloquens Talapoins, munis d'un long Sermon, 395
Accouroient nous prêcher leur Sommonokodon,

---

après les avoir entendu parler d'une félicité éternelle, leur répondit : *Voilà de belles promesses, mais nouvelles & incertaines. Je ne dois pas tout d'un coup renoncer à ce que j'ai cru jusqu'à présent. Cependant puisque votre zèle pour notre bonheur vous a fait venir de si loin, je vous recevrai bien, & je ne vous empêche pas d'attirer à votre Religion ceux que vous pourrez persuader.* M. Fleury, L. 36.

393 Cette pensée est encore dans la Bruyere. *Si l'on nous assuroit que le motif secret de l'Ambassade des Siamois, a été d'exciter le Roi Très-Chrétien à renoncer au Christianisme, à permettre l'entrée de son Royaume aux Talapoins, qui eussent pénétré dans nos maisons, pour persuader leur Religion à nos femmes, à nos enfans, à nous-mêmes ; avec quelles risées, & quel étrange mépris n'entendrions-nous pas des choses si extravagantes ? Nous faisons cependant à tous ces peuples des propositions qui doivent leur paroitre très-folles & très-ridicules, & ils supportent nos Religieux & nos Prêtres. . . Qui fait cela en eux & en nous ? ne seroit-ce pas la force de la vérité ?*

395 Prêtres des Siamois dont le Dieu, qu'ils nom-

Ou que, Prédicateurs au bon ſens moins contraires,
L'Alcoran dans leurs mains, des Derviches auſteres,
De par le grand Prophête en termes foudroyans,
Vinſſent nous propoſer d'être de vrais Croyans;
Quelle moiſſon de cœurs feroient de tels Apôtres?
Leurs peuples cependant ont tous reçu les nôtres.
Un Dieu né dans le ſein de la Virginité,
Un Dieu pauvre, ſouffrant, mort, & reſſuſcité,
Ne commande par eux que pleurs & pénitence.
Eſt-ce de leurs diſcours la brillante éloquence,
Qui peut à ſa pagode arracher un Chinois?
Quel champ pour l'Orateur que la Crêche & la Croix!

Celui qui l'a prédit, opere ce miracle.
Tout peuple, toute terre entendra ſon Oracle.

---

ment *Sommonokodon*, eut une grande guerre à ſoutenir contre ſon frere Theratat, & parvint à la divinité par ſes grandes actions.

404 L'Hiſtoire Eccl. Fleury, L. 41 rapporte que le Roi des Friſons prêt à recevoir le Baptême, entrant déjà dans les Fonts, demanda, s'il trouveroit dans le Paradis les Rois ſes aïeux? L'Evêque lui ayant répondu qu'ils étoient en enfer, le Roi ſortit des Fonts, en diſant: *Je ne quitterai point la compagnie des Princes mes aïeux, pour aller dans votre Paradis chercher ces pauvres que je ne connois point; je ne puis croire ces nouveautés.* Elevés dans les vérités de notre Religion, nous ne comprenons point aſſez la répugnance que doivent trouver à s'y ſoumettre, ceux qui en entendent parler pour la premiere fois

407 Nom qu'on donne aux Temples des Indiens, & aux idoles adorées dans ces Temples. Le peuple de la Chine a auſſi ſes Pagodes.

410 Il n'eſt pas néceſſaire que toute terre ait été

Sa Loi ſainte ſera publiée en tous lieux :
Je me ſoumets ſans peine à ce joug glorieux.
Quoique captive enfin la Raiſon qui m'éclaire
N'y voit point de lumiere, à la ſienne conrraire.
Mais ſon flambeau s'unit au flambleau de la Foi, 415
Et toutes deux ne ſont qu'une clarté pour moi.
Le Verbe s'eſt fait chair ; je l'adore, & m'écrie,
Trois fois Saint eſt le Dieu qui m'a donné la vie.

---

convertie ; il ſuffit qu'elle ait entendu. Ce qui a été prédit eſt accompli.

415 *La raiſon*, dit Loke, *eſt la révélation naturelle, & la révélation eſt la raiſon augmentée par un nouveau fonds de découvertes, émanées immédiatement de Dieu.* Ces deux révélations nous apprennent ce que nous devons ſavoir pour le bien préſent de nos corps, & le bien futur de nos ames. Quand nous voulons pouſſer plus loin notre curioſité, & exercer ſur les ouvrages de Dieu un droit d'examen, la nature même nous apprend que nous ne l'avons pas. J'ai fait voir dans le deuxieme Chant & dans celui-ci, les erreurs de ceux qui ont voulu la connoître. Ce ne ſont que ſyſtêmes qui ſe détruiſent tour-à-tour. Les Philoſophes anciens ont voulu expliquer la nature par le moyen de l'eau, de l'air, du feu, ou de quelque autre principe génératif; enſuite par les atômes, les quatre élémens, le ſec & l'humide. Nos modernes ont eu recours, tantôt aux trois élémens ſortis de l'écornement des cubes, tantôt à l'attraction, tantôt à des monades actives & paſſives, & capables de penſer. Quelle contrariété dans l'eſprit humain, qui ſans preuves croit ces choſes inintelligibles, & réſiſte à une Religion prouvée par une nuée de témoins ! Les plus incrédules à la parole de Dieu, ſont ſouvent les plus crédules aux folles opinions des hommes.

De l'horreur du néant à ton ordre tout ſort !
En toi ſeul eſt la vie, & ſans toi tout eſt mort ;
O Sageſſe, ô Pouvoir dont le monde eſt l'ouvrage !
Du Très-haut, ton égal, la parole & l'image.
Quand ſous nos traits caché, tu parus ici-bas,
Les ténébres, grand Dieu, ne te comprirent pas.
Aujourd'hui que ta gloire éclate à notre vue,
Que ta Religion eſt par-tout répandue ;
De ſuperbes eſprits, ivres d'un faux ſavoir,
Quand tu brilles ſur eux, refuſent de te voir.
Leur déplorable ſort ne doit point nous ſurprendre ;
Les ténébres jamais ne pourront te comprendre.
L'aveugle environné de l'aſtre qui nous luit,
Couvert de ſes rayons, eſt toujours dans la nuit.
En vain ces inſenſés parlent d'un premier Etre :
Sans toi, Verbe éternel, peuvent-ils le connoître ?

---

434 On ne peut connoître le Pere que par le Fils. Depuis le péché, Dieu s'étant retiré de nous, nous ne pouvons revenir à lui ſans être rappellés. Un ſujet diſgracié & exilé pourra-t-il revoir ſon maître, ſi quelqu'un ne vient de ſa part lui annoncer ſa grace & ſon rappel ? Le Déiſte qui ne croit ni diſgrace ni rappel, veut établir ſa Religion ſur la Raiſon ſeule, ſans révélation. La différence des Religions qui ſont ſur la terre, le perſuade qu'elles ſont toutes fauſſes, parce que, dit-il, ſi ce Dieu en avoit établi une, elle ſeroit unique. Toutes ces Religions qui lui paroiſſent ſi différentes, ſe réduiſent à trois, qui toutes trois s'accordent à dépoſer contre lui, qu'il y a eu une révélation. Excepté un petit nombre d'idolâtres qui reſte encore, comme pour nous rappeller les an-

Ouvre leurs cœurs, mes Vers ne les pourront ouvrir.
Change-les. Mais pour eux quand je veux t'attendrir,
Moi-même ai-je oublié que ton arrêt condamne
Le pécheur insolent, dont la bouche profane,
Aux hommes, sans ton ordre, ose annoncer ta Loi?
Et dois-je t'implorer pour d'autres que pour moi?
L'impiété s'armoit d'une fureur nouvelle:
L'Arche sainte en péril m'a fait trembler pour elle;

---

ciennes extravagances du genre humain sans révélation, que nous offrira la terre, si nous la parcourons? Ce que nous y trouverons d'hommes, seront tous ou Juifs, ou Chrétiens, ou Mahométans. Le Chrétien rappellé au Pere par le Fils, respecte les Prophêtes qui annoncerent ce Fils aux Juifs; il regarde sa Religion comme l'accomplissement de celle des Juifs, & toutes les deux n'en font qu'une. Le Mahométan respecte les Prophêtes des Juifs, & le Messie des Chrétiens auquel il fait succeder un Prophête imaginaire. Sa Religion qui n'est ni la Juive ni la Chrétienne, mais un mélange bizarre de toutes les deux, avoue que l'une & l'autre l'a précédée, & se croit, comme elles, fondée sur la révélation. Voilà donc les trois Religions d'accord entre elles pour confondre le Déiste: voilà tous les hommes réunis, pour lui dire, que toute Religion doit être fondée sur la révélation, & qu'il y a eu une révélation. Ainsi le Déiste qui ne reconnoît ni disgrace ni rappel, qui croit seul suivre la Raison, & honorer Dieu par elle, est encore plus éloigné de Dieu & de la Raison, que le Juif, & même que le Mahométan.

442 Personne n'ignore la punition terrible d'Osa, qui, voyant l'Arche prête à tomber, courut pour la soutenir.

Et j'ai cru que ma main la pourroit ſoutenir :
Oui, j'ai couru. Tu vas peut-être m'en punir ;
Et mon zèle peut-être irrite ta colere,
Quand je crains pour ta gloire & celle de ton Pere.
O crainte, que la Foi doit chaſſer de mon cœur !
Tu n'as point parmi nous beſoin d'un défenſeur.
Du Prince des enfers que la rage frémiſſe ;
Qu'il ébranle, s'il peut, ton auguſte édifice :
Quand mes yeux le verroient tout prêt à ſuccomber,
L'Arche du Dieu vivant ne peut jamais tomber.

LA RELIGION,

POËME.

CHANT SIXIEME.

NON des Myſteres ſaints l'auguſte obſcurité
Ne me fait point rougir de ma docilité.
Je ne diſpute point contre un Maître ſuprême.
Qui m'inſtruira de Dieu, ſi ce n'eſt Dieu lui-même ?
Dans un ſombre nuage il veut s'envelopper :
Mais il eſt un rayon qu'il en laiſſe échapper.
Que me faut-il de plus ? je marche avec courage ;
Et content du rayon, j'adore le nuage.
Il a dit, & je crois. Aux pieds de ſon Auteur
Ma raiſon peut ſans honte abaiſſer ſa hauteur.

Mais pourquoi non content de ce grand ſacrifice,
Ce Dieu veut-il encor que l'homme ſe haïſſe ?

12 *Jeſus-Chriſt*, dit M. Boſſuet, *nous propoſe l'amour de Dieu, juſqu'à nous haïr nous-mêmes. Il nous propoſe la modération des deſirs ſenſuels, juſqu'à retrancher tout-à-fait nos propres membres, renoncer à*

Je m'aime : faut-il donc que m'armant de rigueur ;
Toujours le glaive en main, j'aille au fond de mon cœur,
(Sacrifice ſanglant ! guerre longue & cruelle !)
Couper de cet amour la racine éternelle ?
Il veut, jaloux d'un bien qu'il n'a fait que pour lui ;
De nos cœurs iſolés être le ſeul appui.
Suis-je un objet ſi grand pour tant de jalouſie ?
De l'or, ni des honneurs l'indigne frénéſie
Ne lui ravira point ce cœur qu'il doit avoir.
Faut-il à ſi bas prix ſortir de ſon devoir ?
Mais pour quelque douceur rapidement goûtée,
Qui conſole en ſa foi une ame tourmentée,
Croirons-nous qu'en effet il s'irrite ſi fort ?
Et pour un peu de miel condamne-t-il à mort ?
Je ſais qu'il nous demande un amour ſans partage.
Mais enfin la Nature eſt auſſi ſon ouvrage :

---

tout plaiſir, vivre dans le corps comme ſi l'on étoit ſans corps, quitter tout, vivre de peu, preſque de rien, & attendre ce peu de la Providence. Hiſt. univ.

22 *Il y a des gens*, dit M. Paſcal, *qui ſe damnent ſi ſottement.* Celui que je fais parler ici, eſt perſuadé que les plaiſirs imaginaires que notre ſeule vanité réaliſe, ne méritent pas notre attachement : il eſt perſuadé auſſi que les plaiſirs des ſens ne le méritent pas : mais comme la nature nous y entraîne, il eſt effrayé d'une loi qui s'oppoſe toujours à la natute. Ainſi quoiqu'il ne ſoit ni avare, ni ambitieux, ni Epicurien, ni Pyrrhonien ; il a de la peine à être Chrétien ſincerement.

26 Alluſion aux paroles de Jonathas : *Guſtans guſtavi paululum mellis, & ecce morior.*

Et lorſqu'à tant de maux tu mêles quelques biens,
O nature, tes dons ne ſont-ils pas les ſiens?
Ce n'eſt pas qu'attendant de toi les biens ſolides,
Chez tes amis fameux je choiſiſſe mes guides.
L'arbitre renommé du plaiſir élégant
M'étaleroit en vain tout ſon luxe ſavant;
L'art de ſe rendre heureux ne s'apprend point d'un maître
Habile ſeulement à ne ſe point connaître,
Qui mettant de ſang froid la prudence à l'écart,
Veut vivre à l'aventure, & mourir au haſard.
Ce Rimeur enjoué m'inſpire la triſteſſe.
Et que m'importe à moi ſa goutte & ſa vieilleſſe?
L'ennui de ſes malheurs dicta ſes vers badins.
Il m'y dépeint ſa joie, & j'y lis ſes chagrins.
Il me chante l'amour d'une voix affligée;
Et ſuivant mollement ſa Muſe négligée,
Du mépris de la mort me parle à chaque pas:
Il m'en parleroit moins, s'il ne la craignoit pas.

---

33 Saint-Evremont fameux par l'eſprit & par la volupté, fut appellé le Pétrone de ſon ſiecle. Dans ſon Diſcours ſur les plaiſirs, il ſe vante de ne point ſe connoître. *Je ne veux avoir ſur rien un commerce trop long & trop ſérieux avec moi-même.... Puiſque la prudence a eu ſi peu de part aux actions de ma vie, il me fâcheroit qu'elle ſe mêlât d'en régler la fin.*

39 L'Abbé de Chaulieu, dans les Poëſies qu'on a imprimées ſous ſon nom, revient à tout moment, à ſon âge, à ſa goutte, & à ſon mépris pour la mort. *Plura de extremis loqui, pars ignaviæ eſt.* Tacite.

Illuſtres pareſſeux dont Pétrone eſt le maître ;
O vous, mortels contens, puiſque vous croyez l'être ;
Vous me vantez en vain vos jours délicieux :
Ne me comptez jamais parmi vos envieux.
Hélas ! dans ce temps même à vos cœurs favorable ;
Regne affreux de Venus, quand l'homme déplorable
Conſacra ſes plaiſirs ſous des noms empruntés,
Et de ſes paſſions fit ſes Divinités ;
Le ſage dut toujours, honteux de ſa foibleſſe,
Encenſer à regret les Dieux de la moleſſe.
Leurs charmes quelquefois peuvent nous entraîner.
Malheureux, ſous leur joug qui ſe laiſſe enchaîner.
Mais contre un ennemi qui ſouvent eſt aimable,
Faut-il faire à toute heure une guerre implacable ?
Un ſeul moment de paix me rend-il criminel ?
Et le Dieu des Chrétiens n'eſt-il pas trop cruel,
Quand il veut que pour lui renonçant à moi-même ;
Pour lui, mettant ma joie à fuir tout ce que j'aime ;
J'étouffe la nature, & maître infortuné,
Je gourmande en tyran ce corps qu'il m'a donné ?
Dans ſa morale enfin trouverai-je des charmes,
Quand il appelle heureux, ceux qui verſent des larmes ?

---

66 Les Philoſophes Païens avoient raiſonné de pluſieurs façons différentes ſur le ſouverain bien. Jeſus-Chriſt commença ſon Sermon ſur la montagne, par décider cette grande queſtion : *Heureux ceux qui pleurent, heureux ceux qui ſouffrent, &c.* Et le premier à qui il aſſure, ſuivant la réflexion de M. Boſſuet, une place dans ſon Paradis, eſt un compagnon de ſa croix, mourant ſur elle à côté de lui.

Ainſi parle un mortel qui combat à regret
Une Religion qu'il admire en ſecret.
Frappé de ſa grandeur, il la croit, il l'adore :
Troublé par ſa morale, il veut douter encore.
Il repouſſe le Dieu dont il craint la rigueur.
Achevons le triomphe en parlant à ſon cœur,
Et cherchant un accès dans ce cœur indocile,
Chaſſons l'Impiété de ſon dernier aſyle.

A la Religion ſi j'oſe réſiſter,
C'eſt la Raiſon du moins que je dois écouter.
A la divine Loi quand je crains de ſouſcrire,
Celle de la Nature a ſur moi tout l'empire.
Je veux choiſir mon joug, & qu'entre ces deux loix,
Mon intérêt ſoit juge, & décide mon choix.

---

60 *Les hommes*, dit Abadie, *ſont incrédules, parce qu'ils veulent l'être ; & ils veulent l'être, parce que c'eſt l'intérêt de leurs paſſions.* Ce n'eſt point ordinairement l'incrédulité qui fait les voluptueux, c'eſt la volupté qui fait preſque tous les incrédules.

77 *Ratio eſt vera lex*, diſent les Spinoſiſtes dans le *Pantheiſticon* imprimé en Angleterre, livre dont la morale, qui n'a pour but que la tranquillité de l'ame, eſt cependant très-ſévére, puiſqu'elle ordonne toujours la réſiſtance aux paſſions. Bayle demande dans ſon Traité ſur la Cométe, ſi une ſociété d'Athées ſe feroit des principes de morale & de probité. Ce livre en eſt la preuve ; mais qui pratiqueroit ſincérement cette morale, ſe laſſeroit bientôt de n'en eſpérer d'autre récompenſe que la tranquillité de l'ame. L'honnête homme eſt aiſément Chrétien.

Sans doute qu'indulgente à nos ames fragiles ;
La Raiſon ne preſcrit que des vertus faciles.
N'allons point toutefois les chercher dans Platon ;
Et laiſſons déclamer Seneque & Ciceron.
Ces faſtueux Cenſeurs de l'humaine foibleſſe,
Inſpirés par l'orgueil plus que par la ſageſſe,
Peut-être en leurs Ecrits remplis d'auſtérité
Ont ſuivi la Raiſon moins que leur vanité.
Faiſons parler ici des Docteurs moins rigides :
Que les Poëtes ſeuls ſoient nos aimables guides.
De leurs vers enchanteurs, où tout doit nous charmer,
La morale n'a rien qui nous doive alarmer.
Cherchons-y ces devoirs qui, tous tant que nous ſommes,
Nous attachent au Ciel, à nous, à tous les hommes.

» De Jupiter par-tout l'homme eſt environné.
» Rendons tout à celui qui nous a tout donné.

---

85 Dans la ſcience de la nature, les anciens Philoſophes n'ont débité que des erreurs. Dans la ſcience de la morale, ils ont débité les plus grandes vérités ; parce que la loi naturelle grave ces vérités dans nos cœurs. Quel ſévere Caſuiſte que Cicéron dans ſes Offices ! Mais ces vérités ſe trouvent même chez les Poëtes, d'où l'on peut tirer un abrégé de morale, & les grands principes ſur nos devoirs envers Dieu, envers les hommes, & envers nous-mêmes.

97 *Jovis omnia plena.* Virg. *Hinc omne principium, huc refer exitum.* Hor.

» Jettons-nous dans le ſein de ſa bonté ſuprême.
» Je ſuis cher à mon Dieu beaucoup plus qu'à moi- 100
même.
» Notre encens pourroit-il par ſa ſtérile odeur,
» D'un Etre ſouverain contenter la grandeur ?
» Du méchant qui le prie, il rejette l'offrande.
» Un cœur juſte, un cœur ſaint, voilà ce qu'il de-
mande.
» A l'un de ſes côtés la Juſtice debout, 105
» Jette ſur nous ſans ceſſe un coup-d'œil qui voit
tout,
» Et le glaive à la main demandant ſes victimes
» Préſente devant lui la liſte de nos crimes.
» Mais de l'autre côté la Clémence à genoux,
» Lui préſentant nos pleurs, déſarme ſon courroux. 110

» Quand pour moi ſi ſouvent j'implore la Clémence,
» N'en aurai-je jamais pour celui qui m'offenſe ?
» Je plains le malheureux qui prétend m'outrager,
» Et j'abandonne au Ciel le ſoin de me venger.
» Si je n'oſe haïr l'ennemi qui m'afflige, 115
» Que ne dois-je donc pas à l'ami qui m'oblige ?

---

100 *Carior eſt illis homo quàm ſibi.* Juven.

103 *Compoſitum jus, faſque animi, ſanctoſque receſſus mentis, &c.* Perſe.

105 Cette image de la Juſtice divine eſt dans Héſiode, & celle de la Clémence eſt dans Stace. *Theb.* 12.

114 La vengeance, dit Juvenal, eſt le partage d'un petit eſprit. *Infirmi eſt animi exiguique voluptas, ultio.*

» Je donne à ſes défauts des noms officieux.
» Mon cœur pour l'excuſer me rend ingénieux.
» Il m'excuſe à ſon tour, & de mon indulgence
» Celle qu'il a pour moi devient la récompenſe.
» Ma charité s'étend ſur tous ceux que je voi.
» Je ſuis homme, tout homme eſt un ami pour moi.

» Le pauvre, & l'étranger, le Ciel me les envoie,
» Et mes mains avec eux partagent avec joie
» Des biens qui pour moi ſeul n'étoient pas deſtinés.
» Les ſolides tréſors ſont ceux qu'on a donnés.
» D'une ame généreuſe, ô volupté ſuprême!
» Un mortel bienfaiſant approche de Dieu même.
» L'amour de ſes pareils ſera toujours en lui
» Des humaines vertus l'inébranlable appui.
» Voudroit-il, alarmant ma tendreſſe jalouſe,
» Me faire ſoupçonner la foi de mon épouſe?

---

117 *At pater ut nati, ſic nos debemus amici*, &c Ce bel endroit d'Horace eſt ſu de tout le monde.

122 *Homo ſum, humani nil à me alienum puto.* Ter.

123 *Les pauvres & les Etrangers*, dit Homere dans l'Odyſſée, *nous viennent de la part des Dieux.*

126 Fameuſe Epigramme de Martial : *Solas, quas dederis, ſemper habebis opes.*

128 *Rien*, dit Cicéron, *n'approche plus les hommes des Dieux, que de faire du bien.* Ceux qui, *ſui memores alios fecere merendo*, ſont placés par Virgile dans les champs Eliſées.

132 *Hoc fonte derivata clades*, &c. Horace attribue à l'adultere tous les malheurs qui affligent les Romains. Tacite en décrivant les mœurs des Ger-

» O crime, qui des loix crains par-tout la rigueur,
» A tes premiers attraits il a fermé ſon cœur.
» Qui nourrit en ſecret un deſir téméraire,
» Même dans un corps pur porte une ame adultère.
» La Pudeur eſt le don le plus rare des Cieux.
» Fleur brillante, l'amour des hommes & des Dieux;
» Le plus riche ornement de la plus riche plaine,
» Tendre fleur que flétrit une indiſcrete haleine.
» L'amour, le tendre amour, flatte en vain mes deſirs.
» L'hymen, le ſeul hymen en permet les plaiſirs.

» Des paſſions ſur moi je reprime l'empire.
» Le monde à mes regards n'offre rien que j'admire.
» Libre d'ambition, de ſoins débarraſſé,
» Je me plais dans le rang où le Ciel m'a placé;

---

mains, peuples très-féroces, remarque que chez eux l'adultére étoit rare, & ſévérement puni, ce qui lui fait dire ce beau mot : Chez eux on ne rit pas du crime, & la galanterie n'eſt pas appellée la mode du ſiécle. *Nemo illic vitia ridet, nec corrumpere aut corrumpi, ſeculum vocatur.*

135 C'eſt Ovide qui parle ainſi de la penſée criminelle : *Quæ quia non licuit, non facit, illa facit.* Et ailleurs : *Omnibus excluſis intus adulter erit.*

137 Cette ſentence eſt dans Euripide.

140 *Ut flos in ſeptis ſecretus naſcitur hortis; Sic virgo dum intacta manet.* Catulle.

141 Catulle dit à l'Hymen : *Nil poteſt ſine te, Venus, fama quod bona comprobet, commodi capere, &c.*

144 *Nil admirari propè res eſt una, &c.* Hor.

145 *Quod ſis eſſe velis, nihilque malis.* Mart.

» Et pauvre ſans regret, ou riche ſans attache;
» L'avarice jamais au ſommeil ne m'arrache.
» Je ne vais point, des Grands eſclaves faſtueux,
» Les fatiguer de moi, ni me fatiguer d'eux.
» Faux honneurs! vains travaux! Vrais enfans que vous êtes,
» Que de vuide, ô mortels, dans tout ce que vous faites!
» Dégoûté juſtement de tout ce que je voi,
» Je me hâte de vivre, & de vivre avec moi.
» Je demande, & ſaiſis avec un cœur avide,
» Ces momens que m'éclaire un ſoleil ſi rapide,
» Dons à peine obtenus qu'ils nous ſont emportés,
» Momens que nous perdons, & qui nous ſont comptés.
» L'eſtime des mortels flatte peu mon envie.
» J'évite leurs regards, & leur cache ma vie.
» Que mes jours pleins de calme & de ſérénité,
» Coulent dans le ſilence & dans l'obſcurité:
» Ce jour même des miens eſt le dernier peut-être:

---

147 C'eſt le ſage dont parle Virgile: *Nec ille aut doluit miſerans inopem, aut invidit habenti.*

149 *Dulcis inexpertis cultura potentis amici: expertus metuet, &c.* Hor.

152 *O curas hominum, ô quantum eſt in rebus inane!* Perſ.

154 *Sed neuter ſibi vivit heu! bonoſque ſoles effugere atque abire ſentit, qui nobis pereunt, & imputantur.* Mart.

160 *Bene qui latuit, bene vixit.* Maxime d'Ovide.

163 *Omnem crede diem tibi diluxiſſe ſupremum. Grata ſuperveniet, &c.* Mart.

» Trop connu de la terre, on meurt ſans ſe connoître.
» Je l'attens cette mort ſans crainte ni deſir :
» Je ne puis l'avancer, je ne puis la choiſir.
» L'exemple des Catons eſt trop facile à ſuivre.
» Lâche qui veut mourir, courageux qui peut vivre.

Voilà donc cette Loi ſi pleine de douceurs,
Cette route où j'ai cru marcher parmi les fleurs.
Quoi ! je trouve par-tout la morale cruelle.
Catulle m'y ramene, Horace m'y rappelle.
Tibulle m'en réveille un triſte ſouvenir,
Lorſque de ſa Délie il croit m'entretenir.
La regle de mes mœurs, cette loi ſi rigide,
Eſt écrite par-tout, & même dans Ovide.
Oui, c'eſt dans ces Ecrits dont j'étois amoureux ;
Que la Raiſon m'impoſe un joug ſi rigoureux.
Que m'ordonne de plus, à quel joug plus pénible
Me condamne le Dieu qu'on m'a peint ſi terrible ?
Mon choix n'eſt plus douteux, je ne balance pas.
Eh quoi ! de la Vertu reſpectant les appas,

---

164 *Illi mors gravis incubat, qui notus nimis omnibus, ignotus moritur ſibi.* Sen. Trag.

168 C'eſt Martial qui l'a dit,

Rebus in anguſtis facile eſt contemnere vitam.
Fortius ille facit, qui miſer eſſe poteſt.

Platon & Cicéron, en diſant qu'il n'eſt pas permis à une ſentinelle de ſortir de ſon poſte, ſans l'ordre de celui qui l'y a placée, ont condamné l'homicide de ſoi-même par une meilleure raiſon. Il n'eſt pas étonnant que les Païens aient condamné ce que rien ne peut juſtifier.

L'amour de mon bonheur me preſſoit de la ſuivre.
Doux, chaſte, bienfaiſant, pour moi ſeul j'allois vivre!
O grand Dieu, ſans changer j'obéis à ta loi.
Doux, chaſte, bienfaiſant, je vais vivre pour toi.
Loin d'y perdre, Seigneur, j'y gagne l'aſſurance
De tant de biens promis à mon obéiſſance.
Que dis-je ? la Vertu qui m'avoit enchanté,
Sans toi que m'eût ſervi de chérir ſa beauté ?
De ſes attraits, hélas ! admirateur ſtérile,
J'aurois pouſſé vers elle un ſoupir inutile.

Qu'étoit l'homme en effet, qu'erreur, illuſion ;
Ayant le jour heureux de la Religion ?
Les Sages dans leurs mœurs démentoient leurs maximes.
Quand Lycurgue s'oppoſe au torrent de nos crime,

---

184 Cicéron dépeint dans ſes Offices ce contentement d'une ame vertueuſe. *Si conſiderare volumus quæ ſit in natura excellentia & dignitas : intelligemus quàm ſit turpe diffluere luxuriâ & delicatè ac molliter vivere, quàmque honeſtum, parcè, continenter, ſeverè, ſobriè.*

195 On peut dire du plus Sage des Païens, ſans en excepter aucun, ce mot de ſaint Auguſtin : *Agebat quod arguebat, quod culpabat adorabat.* Les femmes furent communes par les loix de Lycurgue. Platon défendoit de s'enivrer, excepté aux fêtes de Bacchus. Ariſtote interdiſoit les images déshonnêtes, excepté celles des Dieux. Solon établit à Athénes le temple de l'amour impudique. *Toute la Gréce*, dit M. Boſſuet, *étoit pleine de temples conſacrés à ce Dieu, & l'amour conjugal n'en avoit pas un.*

Légiſlateurs

Légiſlateur impur il en groſſit le cours.
Ovide eſt quelquefois un Seneque en diſcours ;
Seneque dans ſes mœurs eſt ſouvent un Ovide.
A l'Amour qui ne prend que ſa fureur pour guide ;
Des mains de Solon même un temple fut conſtruit.
De tes loix, ô Solon, quel ſera donc le fruit ?
Et quel voluptueux rougira de ſes vices,
Quand ſes réformateurs deviennent ſes complices ?
Toute lumiere alors n'étoit qu'obſcurité,
Et ſouvent la verru n'étoit que vanité.
Je déteſte ces Jeux d'où Caton ſe retire,
En mépriſant Caton qui veut que je l'admire.

---

199 Seneque, auſſi faux Philoſophe que faux bel eſprit, rend ſa morale haïſſable par le ton faſtueux avec lequel il la débite. Je pourrois citer des paſſages des Anciens peu favorables à ſes mœurs, & parler de ſes richeſſes immenſes : mais il ſuffit, pour connoître ce Stoïcien ſi ſévére en diſcours, de ſavoir qu'il étoit un ſervile adulateur du monſtre dont il avoit été le précepteur, juſques-là qu'il fut capable de le juſtifier ſur le meurtre de ſa mere. *Tacit. ann.* 15. J'ai rapporté au ſecond Chant la parole ſuperſtitieuſe de Socrate mourant. Que dire de Seneque mourant, qui prend de l'eau de ſon bain, & en arroſe ceux qui l'environnent, en diſant : *Jovi liberatori* ?

204 Les Prédicateurs de la Raiſon humaine, les Platoniciens, les Stoïciens, ont précéde les Prédicateurs de l'Evangile. Les premiers n'ont rien changé ; les ſeconds ont en un moment peuplé la terre de citoyens plus parfaits que ceux que Platon avoit en idée, & que le Sage des Stoïciens. Tous les efforts de la Raiſon pour réformer les hommes, ont ſervi de triomphe à la Grace.

207 Les Jeux de Flore ſe repréſentoient avec de

De l'humaine Vertu reconnoiſſant l'écueil.
210 Quand l'homme n'eſt qu'à lui, tout l'homme eſt à
l'orgueil.
Il n'aime que lui ſeul ; dans ce déſordre extrême
Il faut pour le guérir l'arracher à lui-même.
Mais qui pourra porter ce grand coup dans ſon cœur ?
De la Religion le charme eſt ſon vainqueur.

---

licences très-ſcandaleuſes. Caton qui y aſſiſtoit, s'appercevant que par reſpect pour ſa préſence, le peuple n'oſoit demander aux Acteurs leurs licences ordinaires, ſe retira pour laiſſer toute liberté : ce qui a fait dire à Martial : *Puiſque tu ſavois ce qui ſe paſſoit à ces Jeux, pourquoi, ſévére Caton, y venois-tu ? Tu n'y venois donc que pour en ſortir.*

Noſſes jocoſæ dulce cùm ſacrum Floræ,
Feſtoſque luſus, & licentiam vulgi,
Cur in theatrum, Cato ſevere, veniſti ?
An ideò tantum veneras, ut exires ?

La réflexion de Martial eſt juſte ; mais elle ne va pas aſſez loin. Caton eſt condamnable de venir à des jeux où la pudeur défend d'aſſiſter. Caton n'eſt pas moins condamnable de s'en retirer, quand il voit que ſa préſence contient le peuple. Son indigne complaiſance eſt la preuve de ſa vanité.

214 Les hommes ſont faits pour vivre en ſociété : c'eſt ce que prouvent leurs beſoins mutuels, & le don de la parole, qui ſuppoſe des auditeurs. Ils ſont d'abord unis en ſociété par les liens naturels : la Religion qui perfectionne la nature, les réunit par des liens plus étroits, par le précepte de l'amour, les prieres, les Sacremens, & les Paſteurs. Les Chrétiens ne ſont

Elle seule a détruit le plus grand des obstacles :
Reconnoissons aussi le plus grand des miracles.

Le cœur n'est jamais vuide. Un amour effacé,
Par un nouvel amour est toujours remplacé;
Et tout objet qu'efface un objet plus aimable,
Si-tôt qu'il est chassé, nous paroît haïssable.
L'homme s'aimoit ; Dieu vient, il nous dit : *Aimez-Moi,*
Aimez-Vous : l'amour seul comprend toute ma Loi.
Nouveau commandement. Le Maître qui le donne,
Allume dans les cœurs cet amour qu'il ordonne.
L'homme se sent brûler d'une ardeur qui lui plaît.
Plein du Dieu qui l'enchante, aussi tôt il se hait.
Tout en lui jusqu'alors lui parut admirable :
Tout en lui maintenant lui paroît méprisable.
Il s'abbaisse : du sein de son humilité
Sort un homme nouveau qu'a fait la charité,

---

qu'une famille, sous un Chef qui est le centre de l'unité. La Raison seule ne peut donc, comme les Déistes le prétendent, être le seul fondement d'une Religion, puisqu'elle ne peut même être le seul fondement de la société. L'autorité des loix soutient les Etats.

223 Le nouveau commandement de l'amour, quoique de la loi naturelle, & renouvellé par le Décalogue, est appellé nouveau dans la loi nouvelle, parce que Jesus-Christ qui en est venu donner l'exemple, l'a gravé dans les cœurs par sa grace, & en nous le faisant pratiquer nous a renouvellés nous-mêmes. *Ideò novum dicitur, quia innovat.* S. Aug.

Et ce n'eſt plus pour lui, mais pour ſon Dieu qu'il s'aime ;
Il ſe réconcilie alors avec lui-même.

Si-tôt que par l'amour l'ordre fut rétabli ;
Des plus grandes vertus l'Univers fut rempli.
Et qu'eſt-ce que l'Amour trouveroit de pénible ?
Les ſupplices, la mort, n'ont rien qui ſoit terrible :
D'innombrables Martyrs ſe hâtent d'y courir.
Dieu ne veut plus de ſang : amoureux de ſouffrir

---

234 Rien n'eſt difficile à l'amour, dit ſaint Auguſtin. *Ubi amatur, non laboratur : aut ſi laboratur, labor certè amatur.* Nous apprenons par les Païens même, combien les mœurs des premiers Chrétiens étoient admirables. La fameuſe lettre de Pline à Trajan leur rend un témoignage non ſuſpect. Lucien qui n'épargne perſonne, a raillé les Chrétiens ; mais ſes railleries même leur font honneur. Il nous apprend dans la mort de Peregrinus, avec quel zèle les premiers Chrétiens ſe ſecouroient les uns les autres. *Car*, dit-il, *leur Légiſlateur leur a fait accroire qu'ils ſont tous freres ; de ſorte qu'ils croient que tout eſt commun : ils mépriſent tout, & la mort même, ſur l'eſpérance de l'immortalité.*

239 Dans les trois premiers ſiecles de l'Egliſe, on ne voit que ſupplices : dans le ſiecle ſuivant, on ne voit qu'auſtérités. Aux victimes des tyrans ſuccédent les victimes de la pénitence, dont le nombre étonne. Que d'Anachorétes ou de Cénobites dans l'Orient ! L'Egypte en eſt remplie ; toute la Thebaïde n'eſt qu'un Monaſtere. Cette Egypte autrefois le théâtre d'une ſageſſe orgueilleuſe, où les Savans de la Grece alloient chercher des lumieres, eſt peuplée d'hommes qui ne veulent que ſe cacher & s'anéantir,

Les Saints s'arment contre eux de rigueurs salutaires.
Les déserts sont peuplés d'exilés volontaires,
Qui toujours innocens se punissent toujours.
A la Virginité l'on consacre ses jours ;
Le corps n'a plus d'empire, & l'ame toute pure
Impose pour jamais silence à la nature.
Deux cœurs tendres qu'unit la main qui les a faits,
Goûtent dans leurs plaisirs une innocente paix,

& qui ayant la seule science nécessaire, renoncent à toute autre science. C'est parmi ces hommes si simples, que va passer quarante ans le célébre Arsene, tandis que les deux Princes, dont il a été le Gouverneur & le Précepteur, sont les maîtres du monde ; & lorsqu'on lui demande pourquoi dans ce désert il va consulter si souvent un vieux Solitaire fort ignorant : *Je suis habile*, répond Arsene, *dans les Lettres Grecques & Romaines, mais je ne suis pas encore à l'alphabet de ce vieillard.*

240 Après le spectacle des Martyrs, la Religion offre celui des Solitaires. Il semble que Dieu ait voulu les opposer à ces Philosophes qui avoient prêché à leurs Disciples la retraite & le silence ; mais ces Disciples de Jesus-Christ, loin de chercher la science dans leur retraite, souvent ne savoient pas lire ; ils ne cherchoient que les austérités, la priere & l'oubli du monde.

241 *Le miracle des miracles*, dit M. Bossuet, *c'est qu'avec la foi, les vertus les plus éminentes & les pratiques les plus pénibles se sont répandues par toute la terre.... Les innocens même ont puni en eux avec une rigueur incroyable, cette pente prodigieuse que nous avons au péché. Les déserts ont été peuplés, & il y a eu tant de Solitaires, que des Solitaires plus parfaits ont été contraints, de chercher des solitudes plus profondes.*

Et leur chaîne eſt pour eux auſſi ſainte que chere:
Le Pauvre & l'Orphelin dans le Riche ont un pere:
Au plus juſte courroux qui peut s'abandonner,
Quand le Prince lui-même apprend à pardonner?
Théodoſe eſt en pleurs, Ambroiſe en eſt la cauſe;
J'admire également Ambroiſe & Théodoſe.

A ces traits éclatans reconnoiſſons les fruits;
Que fertile en Héros l'Amour ſeul a produits.
Un culte ſans amour n'eſt qu'un ſtérile hommage:
L'honneur qu'on doit à Dieu, n'admet point de partage.
Ses temples ſont nos cœurs. Quel terme, direz-vous,
Doit avoir cet amour qu'il exige de nous?
Si vous le demandez, vous n'aimez point encore:
Tout rempli de l'objet dont l'ardeur le dévore,
Quel autre objet un cœur pourroit-il recevoir?
Le terme de l'amour eſt de n'en point avoir.
Ne forgeons point ici de chimere myſtique.
Comment faut-il aimer? La Nature l'explique.

---

251 S. Ambroiſe lui impoſa la pénitence publique, à cauſe du meurtre de Theſſalonique. Théodoſe s'y ſoumit, & n'ayant pas la permiſſion d'entrer dans le Sanctuaire, reſta proſterné devant la porte de l'Egliſe dépouillé de ſes ornemens impériaux, arroſant le pavé de ſes larmes, & demandant miſéricorde. Que doit-on plus admirer, ou de l'humilité de l'Empereur, ou de la fermeté de l'Evêque?

263 C'eſt ſaint Bernard qui parle ainſi: *Modus amandi Deum, eſt amare ſine modo.*

264 Ces termes de *pur amour*, *amour déſintéreſſé*, *déluge & bouillonnement d'amour*, *union*, *liquéfaction*,

De toute autre leçon mépriſant la langeur
Écoutons ſeulement le langage du cœur.

» La grandeur, ô mon Dieu, n'eſt pas ce qui m'enchante,
» Et jamais des tréſors la ſoif ne me tourmente,
» Ma ſeule ambition eſt d'être toute à toi :
» Mon plaiſir, ma grandeur, ma richeſſe eſt ta loi.
» Je ne ſoupire point après la Renommée.
» Qu'inconnue aux mortels, en toi ſeul renfermée,
» Ma gloire n'ait jamais que tes yeux pour témoins.
» C'eſt en toi que je trouve un repos dans mes ſoins.
» Tu me tiens lieu du jour dans cette nuit profonde.
» Au milieu d'un déſert tu me rends tout le monde.
» Les hommes vainement m'offriroient tous leurs biens :
» Les hommes ne pourroient me ſéparer des tiens.
» Ceux qui ne t'aiment pas, ta loi leur fait entendre,
» Qu'aux malheurs les plus grands, il doivent tous s'attendre,
» O menace, mon Dieu, qui ne peut m'alarmer !
» Le plus grand des malheurs eſt de ne point t'aimer.
» Que ta Croix dans mes mains ſoit à ma derniere heure,
» Et que les yeux ſur toi, je t'embraſſe & je meure.

---

rien de l'ame abymée dans le tout de Dieu, parfaite nudité, & tant d'autres qu'ont inventé certains Myſtiques.

283 Un homme plein de ces ſentimens eſt toujours heureux : ainſi la Religion ſeule procure cette paix

C'eſt dans ces vifs tranſports que s'exprime l'amour.

Hélas ! ce feu divin s'éteint de jour en jour :
A peine il jette encor de languiſſantes flâmes.
L'amour meurt dans les cœurs, & la foi dans les ames ;
Qu'êtes-vous devenus, beaux ſiecles, jours naiſſans,
Temps heureux de l'Egliſe, ô jours ſi floriſſans ?
Et vous, premiers Chrétiens, ô mortels admirables ;
Sommes-nous aujourd'hui vos enfans véritables ?
Vous n'aviez qu'un tréſor & qu'un cœur entre vous ;
Et ſous la même loi nous nous haïſſons tous.
Haine affreuſe, ou plutôt impitoyable rage,
Quand par elle aveuglés, nous croyons rendre hom-

mage

---

de l'ame, à laquelle les Athées croient pouvoir parvenir par la Raiſon. L'Auteur du *Pantheiſticon* parle ainſi à celui qu'il veut rendre heureux par ſon ſyſtême. *Sortem tuam, quæcumque ſit, æquo animo feres : ſtultam ambitionem & rodentem invidiam procul fugabis : perituros contemnes honores ipſe brevi perituru : jucundam deges vitam, nihil admirans aut horreſcens : vitam hilarè, mortem tranquillè obeamus.* Voilà de belles maximes ; mais la Raiſon ſeule les fera-t-elle pratiquer ? écartera-t-elle de nous l'ennui inſéparable de tous les plaiſirs & de toutes les conditions, tourment dont les Voluptueux & les Grands ſont les premiers martyrs ? Pourra-t-elle nous faire ſurmonter l'horreur de la nature au moment de la mort ? C'eſt ce moment que ſouhaite le vrai Chrétien : les maux qui lui arrivent pendant la vie, ſont des biens que Dieu lui envoie : les biens qui ne lui arrivent pas, ſont des maux que Dieu lui épargne : tout eſt faveur du Ciel pour lui. Qui peut rendre malheureux ſur la terre celui qui ne veut que ſouffrir & mourir !

Au Dieu qui ne preſcrit qu'amour & que pardon.
Dieu de paix, que de ſang a coulé ſous ton nom !
N'ont-ils jamais marché que ſous ton oriflame ?
Imprimoient-ils auſſi ton image en leur ame
Tous ces Héros croiſés, qui d'infidelles mains
Ne vouloient, diſoient-ils, qu'arracher les lieux ſaints ;

---

298 M. Flechier, dans la vie de Théodoſe, en louant la bonté de ce Prince, qui tâchoit de ramener par douceur les Hérétiques, ne voulant point de converſions forcées, ajoute ces paroles : *Cette douceur fit ſouvent de la peine aux Catholiques, qui par un zèle précipité vouloient toujours qu'on exterminât leurs adverſaires.* Cet eſprit de violence qui eſt dans le parti même de la vérité, que devient-il dans le parti de l'erreur ? Jeſus-Chriſt en quittant ſes Diſciples leur diſoit, qu'il leur laiſſoit la paix ; cependant depuis que les Empereurs eurent donné la paix à l'Egliſe, que voit-on dans l'Hiſtoire Eccléſiaſtique ? Avec quelques exemples de grandes vertus, un ſpectacle continuel des plus terribles paſſions. Quelles guerres plus furieuſes que celles où l'on veut, comme dit Boileau, *dans un ſein hérétique, enfoncer un poignard catholique !* Et ſans parler des guerres ſanglantes, quelle ſuite de quérelles entre les Chrétiens ! On voit Prêtres contre Prêtres, Moines contre Moines, Evêques contre Evêques, Conciles contre Conciles : on s'accuſe les uns les autres devant les Empereurs : ont ſe déchire : on s'anathématiſe : de toute maniere s'accomplit la prophétie ſur Jeſus-Chriſt. *Poſitus eſt in ruinam & reſurrectionem, &c.* Ce ſigne tant contredit, ſera juſqu'à la fin du monde cauſe de perte ou de ſalut, ruine, ou réſurrection.

301 Les Croiſades furent appellées des guerres ſaintes, parce qu'elles avoient pour objet la délivrance

Leurs crimes ont ſouvent fait gémir l'Infidèle:
En condamnant leurs mœurs, vantons du moins leur zèle;
Mais déteſtons toujours celui qui parmi nous
De tant d'affreux combats alluma le courroux.
Quels barbares Docteurs avoient pu nous apprendre
Qu'en ſoutenant un dogme, il faut pour le défendre,
Armés du fer, ſaiſis d'un ſaint emportement,
Dans un cœur obſtiné plonger ſon argument?

A la fin de mes Chants je me hâte d'atteindre;
Et ſi je ne ſentois ma voix prête à s'éteindre,
Vous me verriez peut-être attaquer vos erreurs,
Vous qui de l'Héréſie épouſant les fureurs,
Enfans du même Dieu, nés de la même Mere,
Suivez un étendart au nôtre ſi contraire.
Unis tous autrefois, maintenant écartés,
Qui l'a voulu? C'eſt vous qui nous avez quittés.

---

des Lieux Saints. C'eſt à cauſe de ce zéle, que Godefroy de Bouillon eſt le héros du Taſſe, qui chante, dit-il, des armes pieuſes.

Canto l'armi pietoſe, el Capitano
Ch'el gran Sepolcro liberò di Chriſto.

305 Julien l'Apoſtat diſoit des fureurs des Ariens contre les Catholiques, que les Chrétiens étoient entr'eux plus cruels que des tigres. Qu'eût-il dit des fureurs des Luthériens en Allemagne, & de celles des Calviniſtes en France?

318 *Il y a toujours*, dit M. Boſſuet, *ce fait malheureux contre les Hérétiques. Ils ſe ſont ſéparés du*

Vos peres ont été les freres de nos peres ;
Vous le ſavez : pourquoi n'êtes-vous plus nos freres ?
Avez-vous pour toujours rompu des nœuds ſi chers ?
Accourez, accourez ; nos bras vous ſont ouverts.
De coupables aïeux déplorables victimes,
Ils vous ont égarés ; vos erreurs ſont leurs crimes.
Revenez au drapeau qu'ils ont abandonné.
Par le Pere commun tout ſera pardonné.
Songez, ſongez, que même à nos aînés perfides ;
Aux reſtes odieux de ſes fils parricides,
Ce Dieu tant outragé doit pardonner un jour :
Contre toute eſpérance, eſpérons leur retour.

Oui, le nom de Jacob réveillant ſa tendreſſe ;
Il ſe rappellera ſon antique promeſſe.
Il n'a point épuiſé pour eux tout ſon tréſor :
L'arbre long-temps ſéché, doit refleurir encor.
Ils ſont prédits les jours, où par des pleurs ſinceres
L'Enfant effacera l'opprobre de ſes Peres.

Tremblons à notre tour ; ils ſont auſſi prédits
Les jours où l'on verra tous nos cœurs refroidis :

---

grand corps de l'Egliſe. Mais pour nous quelle conſolation, de pouvoir depuis notre Souverain Pontife remonter ſans interruption juſqu'à ſaint Pierre, établi par Jeſus-Chriſt ; d'où en reprenant les Pontifes de la Loi, on va juſqu'à Aaron & Moïſe ; de là juſqu'aux Patriarches & juſqu'à l'origine du monde ! Quelle ſuite ! quelle tradition ! quel enchaînement merveilleux !

330 Leur retour nous eſt annoncé par ſaint Paul Rom. xi. comme M. Boſſuet l'a ſi bien développé.

Ce temps fatal approche. O liens ſalutaires,
Vous captivez encor quelques ames vulgaires :
Mais un ſublime eſprit vous brave hautement,
Et ſe vante aujourd'hui de penſer librement.
Il doute, il en fait gloire, & ſans inquiétude
Porte juſqu'au tombeau ſa noble incertitude.

---

344 On rapporte qu'une Dame de Londres, après avoir lu un Ouvrage de Sherlok ſur l'Immortalité de l'Ame, ſe pendit dans ſa chambre, & écrivit auparavant ſur ſa cheminée ce vers :

Sherlok, je doute encore, & je vais m'éclaïcir.

La Ducheſſe de Buckingham fait ainſi parler ſon mari dans l'Epitaphe qu'elle a fait graver ſur ſon Mauſolée à Weſtminſter.

Pro Rege ſæpè, pro Republica ſemper,
Dubius ſed non improbus vixi.
Incertus morior, non perturbatus.

Quand on a vécu dans le doute, & qu'on meurt dans l'incertitude, peut-on ſe vanter de mourir ſans inquiétude? ſi quelques perſonnes d'eſprit ont eu le malheur de s'égarer à ce point, ne croyons pas que leur exemple ait été généralement ſuivi. Dans une note du quatrieme Chant, j'ai nommé les grands hommes qui avoient illuſtré les premiers ſiecles de l'Egliſe. On feroit une liſte nombreuſe de ceux qui dans ces derniers ſiecles ont édifié par une Foi ſincere. Je ne parle pas ſeulement de ces hommes rares, comme les Boſſuets & quelques autres, qui ont été attachés à l'Egliſe par leur état & leurs travaux, ni de ces Savans fameux, comme les Mabillons, les Renaudots, les Nicoles, &c. Combien de Génies illuſtres dans les Lettres, & même dans les ſciences profondes, la Mé-

Tout étoit adoré dans le ſiecle Païen :
Par un excès contraire on n'adore plus rien.
Il faut qu'en tous ces points l'Oracle s'accompliſſe :
Il faut que par degrés la Foi tombe & périſſe,
Juſqu'au terrible jour tant de fois annoncé :
Ce jour dont l'Univers fut toujours menacé :

---

taphyſique, la Médecine, l'Aſtronomie, la Géométrie, (quoique Bayle à l'article de M. Paſcal, trouve la choſe bien rare,) ont été remplis d'une piété humble ! Le recueil des éloges des illuſtres Membres de l'Académie des Sciences, nous en fait connoître pluſieurs. Les deux plus grands Philoſophes de l'Angleterre, Locke & Newton, ont montré par leurs écrits leur ſoumiſſion à la Révélation. Enfin je ne puis mieux finir cette note que par le nom de Paſcal, dont la vie, *qui eſt plus propre*, diſoit Bayle, *à déſarmer les impies que cent volumes de Sermons*, confirme ce qui a été dit de la Religion, qu'elle fait croire de grandes choſes aux eſprits les plus ſimples, & en fait pratiquer de petites aux eſprits les plus ſublimes.

348 Un Géométre Anglois perſuadé de cette vérité, a voulu y appliquer les calculs géométriques dans ſon Livre intitulé : *Philoſophiæ Chriſtianæ principia Mathematica*. Sur ce principe très-faux, qu'un fait diminue par dégrés de certitude, à meſure qu'il augmente en ancienneté, il a calculé quand la foi en Jeſus-Chriſt, qui doit toujours aller en diminuant, ſeroit tout-à-fait éteinte, & a cru trouver par ce calcul, que le Jugement dernier arriveroit environ dans 1500 ans. Cette parole de Jeſus-Chriſt, *Non eſt veſtrûm noſſe tempora*, dérange tous ces calculs de Géométrie.

350 J'ai dit au cinquieme Chant, que l'attente de l'embraſement général du monde eſt preſque auſſi ancienne que le monde. Les Philoſophes & les Poëtes

Jour de miſéricorde, ainſi que de vengeance.

Déjà je crois le voir, j'en frémis par avance.
Déjà j'entens des mers mugir les flots troublés:
Déjà je vois pâlir les aſtres ébranlés:
Le feu vengeur s'allume, & le ſon des trompettes
Va réveiller les morts dans leurs ſombres retraites.
Ce jour eſt le dernier des jours de l'Univers.
Dieu cite devant lui tous les peuples divers,
Et pour en ſéparer les Saints, ſon héritage,
De ſa Religion vient conſommer l'ouvrage.

Païens l'annoncent, Properce, Lucrece, Ovide,

Una dies dabit exitio, multoſque per annos
Suſtentata ruet moles, & machina mundi.

Propert.

Eſſe quoque in fatis reminiſcitur affore tempus
Quo mare, quo tellus, correptaque regia cœli
Ardeat, & mundi moles operoſa laboret.

Ovide.

L'attente d'un pareil événement, que la Phyſique n'a pu annoncer, doit néceſſairement prendre ſa ſource dans une ancienne tradition, dont il me paroît qu'on trouve un témoignage dans Joſephe. Il rapporte L. 1. que les enfans d'Adam ayant été inſtruits que la terre devoit ſouffrir deux Déluges, un d'eau, & l'autre de feu, pour conſerver cette tradition, la graverent ſur deux colomnes, dans l'eſpérance que ſi l'une périſſoit dans le premier Déluge, l'autre pourroit ſubſiſter. Si les enfans d'Adam ont eu cette connoiſſance, ils l'ont répandue, & elle s'eſt perpétuée,

La Terre, le Soleil, le Tems, tout va périr.
Et de l'Eternité les portes vont s'ouvrir.

Elles s'ouvrent. Le Dieu si long-temps invisible,
S'avance précédé de sa gloire terrible :
Entouré du tonnerre, au milieu des éclairs,
Son trône étincellant s'éleve dans les airs,
Le grand rideau se tire, & ce Dieu vient en Maître.
Malheureux, qui pour lors commence à le connaître.
Ses Anges ont par-tout fait entendre leur voix.
Et sortant de la poudre une seconde fois,

---

370 Loin que la Raison nous prouve l'impossibilité de la résurrection des corps, elle nous en assure la possibilité. La nature semble elle-même nous en offrir une image, dans une brillante résurrection des plus vils insectes, dont j'ai parlé au premier Chant : prodige que la Physique ne peut expliquer. Celui qui peut changer une chenille en papillon ; celui qui a fait le corps humain, ouvrage si admirable ; celui qui a pu l'unir avec l'ame, a pu rendre cette union éternelle ; & s'il veut la rompre pour un tems, il peut la rétablir ensuite. La raison nous dit qu'aucune substance n'est anéantie. Dieu peut sans doute séparer celles qu'il a unies, & réunir celles qu'il a séparées. La Raison nous persuade qu'il le peut, & la Religion nous assure qu'il le veut. La société entre l'ame & le corps devoit d'abord être éternelle. La mort fut la peine du péché. Dieu ordonna que la société seroit rompue pour un temps : mais il a prédit qu'il la rétabliroit un jour. Nous avons vu dans le cours de cet ouvrage, l'accomplissement de la plus grande partie des choses prédites. Soyons donc persuadés que tout le reste de ce qui a été prédit, sera également accompli.

Le Genre humain tremblant, ſans appui, ſans refuge,
Ne voit plus de grandeur que celle de ſon Juge.
Ebloui des rayons dont il ſe ſent percer,
L'impie avec horreur voudroit les repouſſer.
Il n'eſt plus temps. Il voit la gloire qui l'opprime,
Et tombe enſéveli dans l'éternel abyme,
Lieu de larmes, de cris, & de rugiſſemens.
Dans ce ſéjour affreux quels ſeront vos tourmens,
Infidèles Chrétiens, cœurs durs, ames ingrates,
Quand, malgré leurs vertus, les Titus, les Socrates,
(Hélas! jamais du Ciel ils n'ont connu les dons)
Y ſont précipités ainſi que les Catons?
Lorſque le Bonze étale en vain ſa pénitence?
Quand le pâle Bramine, après tant d'abſtinence,
Apprend que contre ſoi bizarrement cruel
Il ne fit qu'avancer ſon ſupplice éternel?
De ſa chûte ſurpris le Muſulman regrette
Le Paradis charmant promis par ſon Prophête;

---

383 Perſonne n'ignore les auſtérités preſque incroyables que pratiquent les Bonzes & les Bramines, pour s'attirer la vénération & les aumônes des peuples. Ils ſont les martyrs de l'erreur, de l'intérêt & de la vanité.

388 La Religion Chrétienne qui ordonne une vie pénitente ſur la terre, promet un Paradis tout ſpirituel: la Mahometane au contraire permet une vie ſenſuelle ſur la terre, & promet un Paradis tout charnel. La peinture de ce Paradis eſt ſi groſſiere, qu'au rapport de Briot, *Empire Ottoman*, les Turcs éclairés n'oſent le croire véritable; mais la multitude n'en doute pas. Pluſieurs ſont aſſez ſimples pour conſerver un toupet de cheveux ſur leur tête, afin qu'au dernier

Et loin des voluptés qu'attendoit ſon erreur :
Ne trouve devant lui que la rage & l'horreur.
Le vrai Chrétien lui ſeul, ne voit rien qui l'étonne ;
Et ſur ce Tribunal que la foudre environne,
Il voit le même Dieu qu'il a cru ſans le voir,
L'objet de ſon amour, la fin de ſon eſpoir.
Mais il n'a plus beſoin de foi ni d'eſpérance :
Un éternel amour en eſt la récompenſe.

SAINTE RELIGION, qu'à ta grandeur offerts
Juſqu'à ce dernier jour puiſſent durer mes Vers!

---

jour Mahomet les enleve plus aiſément. Il doit les ſauver tous. *A la vérité*, dit-il dans l'Alcoran, *les grands pécheurs ſeront d'abord punis : mais par mon interceſſion, ils ſeront enfin reçus dans le Paradis, n'étant pas poſſible que les vrais Croyans reſtent pour toujours dans les flammes éternelles avec les infidèles.*

398 Une Religion qui commence & finit avec le monde, & rappelle toute l'hiſtoire à la ſienne, ſon Empire ayant été établi par les révolutions des autres Empires ; une Religion qui rappelle tous les peuples, mêmes les Mahométans par leur propre Religion, à cette révélation, donnée au premier de tous les peuples, ſubſiſtant toujours pour l'atteſter toujours ; une Religion enfin, qui par tant de témoignages tirés de la raiſon, de l'hiſtoire & de la nature, développe l'origine des déſordres du monde & de nos malheurs, & qui, quoiqu'annonçant un Dieu caché, forme un corps de lumiere ſi éclatant, porte avec elle le caractere de la Divinité. Dieu ne ſe montre à l'homme pécheur que ſous un voile ; mais les deux grands ouvrages, où brille l'unité d'un deſſein toujours ſuivi, le font particulierement reconnoître. Ces deux ouvrages ſont la Nature & la Religion. Les Déiſtes qui ne s'ar-

D'une Muſe toujours compagne de ta gloire ;
Autant que tu vivras fai vivre la mémoire.
La ſienne.... Qu'ai-je dit ? où vai-je m'égarer ?
Dans un cœur tout à toi l'orgueil veut-il entrer ?

---

rêtent qu'au premier, ſont forcés d'avouer que l'homme doit adorer un Etre ſuprême, le Créateur du monde ; & comme ils ignorent ce qu'ils en doivent eſpérer & craindre, ils l'adorent ſans le connoître, ou plutôt ils n'adorent rien, & l'on peut dire d'eux plus juſtement, qu'un ancien Poëte ne l'a dit des Juifs : *Nil præter nubes, & cæli numen adorant.* Ceux qui connoiſſent un Créateur dans ſon ouvrage de puiſſance, qui eſt la nature, & un Réparateur dans ſon ouvrage de juſtice & d'amour, qui eſt la Religion, ſont les ſeuls qui connoiſſent & adorent l'Etre ſuprême, de la maniere dont doit être connu & adoré celui qui eſt Eſprit & Vérité.

La Bénédiction que Dieu a répandue ſur cet Ouvrage, dans un ſiécle où l'impiété trionphe, m'avoit engagé à y donner une nouvelle attention, pendant qu'on travailloit à cette Edition, la derniere qui ſera faite, ſelon les apparences, du vivant de l'Auteur. J'ai dans mes Vers & dans mes Notes fait quelques additions ; & j'en aurois peut-être fait d'autres, ſi je n'avois pas été arraché à cette occupation, par une de ces afflictions dans leſquelles on ne peut être conſolé que par la Religion. Heureux alors, non pas celui qui en parle en Vers, mais celui dont le cœur en eſt rempli ! Un Fils m'étoit cher, non parce qu'il étoit unique, mais parce qu'il promettoit beaucoup. Obligé de travailler à ſa fortune, il s'étoit déterminé par un choix ſagement médité, au Commerce Maritime, où les richeſſes qu'on peut gagner, ne ſont point comme il me le diſoit, celles *de l'iniquité*. L'eſpérance qu'il feroit une fortune honnête, &

Sois de tous mes desirs la regle & l'interprête :
Et que ta seule gloire occupe ton Poëte.

---

en honnête-homme, m'avoit adouci la douleur de sa séparation, lorsqu'il partit pour Cadix ; où à peine arrivé, il vient de m'être enlevé par cet affreux tremblement de terre, dont on parlera long-temps ; & les circonstances qui l'ont fait périr sont si cruelles, qu'elles contribuent à le faire regretter de tout le monde, dans sa Patrie & en Espagne, où il s'étoit déjà fait estimer. Dieu me l'avoit donné, Dieu me l'a ôté. Oui, Dieu me l'a ôté, & même par un de ces coups imprévus, qui rendent la mort terrible à tout âge, & sur-tout dans l'âge des passions. Cependant la vertu de mon Fils, la bonté de son cœur, la droiture de ses sentimens, la sagesse de ses mœurs, tout me fait espérer que Dieu l'a pris dans sa miséricorde ; & que c'est moi qu'il a frappé par ce grand coup, afin que me trouvant seul, je ne sois plus qu'à lui, & que je passe le reste de mes jours à implorer pour moi cette miséricorde, que ne mérite point une vie si peu conforme aux grandes vérités, que dès ma jeunesse j'ai eu la hardiesse d'annoncer dans ma Poësie. Puisse l'affliction dans laquelle je passerai le reste de cette vie, m'être utile pour l'autre ! Puisse cette Religion que j'ai chantée, arrêter les larmes que la Nature veut à tout moment me faire verser sur mon Fils, & me faire verser les siennes sur moi-même !

FIN.

AVIS DES LIBRAIRES
Sur les Pieces ſuivantes.

LE Poëme de la Religion que M. Hardion avoit envoyé à feu Monſieur Rouſſeau pour en examiner la verſification, ayant donné lieu à la Réponſe ſuivante, qu'il a bien voulu nous communiquer, auſſi-bien qu'à l'Epître X que M. Rouſſeau rendit publique quelque temps après; nous avons cru néceſſaire d'imprimer ici ces deux Pieces. Elles ſont honneur à un Ouvrage que M. Rouſſeau paroît avoir examiné avec tant d'attention, & elles n'en ſont pas moins à la mémoire de ce célébre Poëte, par les ſentimens de Religion dont elles ſont remplies.

JUGEMENT
DE M. ROUSSEAU
SUR
LE POEME DE LA RELIGION

QUELQUE recommandable que ſoit le Poëme de la Religion, par l'importance & par la grandeur de ſon ſujet, on peut dire qu'il n'eſt pas moins admirable par la manière dont il eſt traité ; ſoit qu'on y conſidere l'aſſemblage, le choix & la force des preuves ; ſoit qu'on y regarde l'œconomie, & la judicieuſe diſtribution de ces mêmes preuves, qui ſe donnant du jour l'une à l'autre par l'art avec lequel l'Auteur les a placées, compoſent un corps de lumiere, & un tout de conviction auquel il eſt impoſſible que l'incrédulité la plus aveugle & la plus opiniâtre puiſſe réſiſter. C'eſt ce qui doit rendre cet Ouvrage auſſi immortel que la Religion qu'il défend.

Mais quelque ſolide qu'il ſoit, cette ſolidité même auroit pu lui nuire dans l'eſprit de le plupart des Lecteurs, à qui l'utile ne ſauroit plaire, s'il n'eſt pas accompagné d'agrémens, & qui aiment mieux ſacrifier l'utilité à leur plaiſir, que leur plaiſir à l'utilité. C'eſt à quoi

l'Auteur a bien pourvu par l'abondante & riche variété des peintures qu'il a ſemées dans tout ſon Ouvrage, & par la magnificence du ſtyle dont il s'eſt ſervi pour les exprimer, Enſorte que ſi jamais la Poëſie a mérité d'être appellée le langage des Dieux, on peut dire que celle-ci mérite particulierement d'être appellée le langage de Dieu, qui ſemble y parler lui-même par l'organe de celui qu'il a chargé de ſa cauſe. C'eſt un témoignage que je dois à ma propre conſcience, & à l'impreſſion que la lecture de ce Poëme a faite ſur mon cœur & ſur mon eſprit. J'en ai ſuivi la conduite avec une grande attention.

On ne ſauroit établir les preuves de la Religion, qu'en commençant par établir celles de l'exiſtence de Dieu. C'eſt ce que l'Auteur a fait dans le premier Chant, où tout ce que la Phyſique peut fournir à la Poëſie, & la Métaphyſique à la Raiſon, ſe trouve décrit & développé de la maniere la plus noble & la plus diſtincte. Ces preuves amenent naturellement la diſtinction des deux Subſtances, leur union pendant la vie, & leur ſéparation à la mort; d'où s'enſuit la preuve de l'immortalité de l'ame. Les diverſes opinions & les contrariétés des Philoſophes ſur ce ſujet, conduiſent à la néceſſité d'une Révélation. Le troiſieme Chant pourſuit la propoſition avancée à la fin du précédent, en faiſant voir par l'hiſtoire du Monde, & des Juifs en particulier, que ce n'eſt que dans leurs livres que la Révélation

ſe trouve ; d'où réſulte, par des conſéquences indiſputables, l'authenticité & la vérité d'une Religion annoncée par les Prophêtes, confirmée par les miracles, & avouée par Mahomet lui-même, ſon plus grand ennemi.

Le quatrieme Chant eſt parfaitement lié au troiſieme, par l'expoſition admirable de la naiſſance de la Religion Chrétienne, des miracles de ſon Auteur, de l'accompliſſement des Prophéties, de la propagation ſi rapide de l'Evangile, & de ſon établiſſement au milieu des perſécutions & des ſupplices. On y voit les nations ſoumiſes, la Raiſon humaine confondue, la folie de la Croix triomphante de la ſageſſe du monde, & enfin Rome, le centre du Paganiſme, punie comme Jéruſalem l'avoit été, mais relevée pour devenir juſqu'à la fin des ſiecles, le centre de la Religion Chrétienne. Après ces preuves tirées des faits, l'Auteur raſſure l'eſprit & le cœur de l'homme; l'un contre l'obſcurité des myſteres, l'autre contre la ſévérité de la morale. Il fait voir dans le cinquieme Chant, juſqu'où va l'ignorance de l'homme, & les difficultés auxquelles le Déiſte ne peut répondre; au lieu que le Chrétien y trouve la réponſe dans la Révélation. A l'égard de la morale, ce qui m'a le plus frappé, eſt le parallele également docte, ſolide & ingénieux, de la morale des Poëtes mêmes, & des Poëtes d'ailleurs les plus corrompus du Paganiſme, avec celle des Chrétiens.

Cette penſée, que la Religion n'exige de nous, que ce que la droite Raiſon nous ordonne, & que l'Evangile, s'il eſt permis de parler ainſi, ne rend pas le chemin plus étroit que la ſimple Philoſophie, & les devoirs preſcrits à l'Honnête-homme, eſt admirablement exprimée, & il falloit qu'elle le fût; mais il falloit auſſi montrer l'avantage que la morale du Chriſtianiſme a ſur toute autre morale. Cet avantage conſiſte dans le précepte de la Charité, le plus doux de tous les préceptes, tous les autres ne s'adreſſant qu'à la Raiſon, mais celui-ci s'adreſſant au cœur, qui eſt ce que Dieu demande particulierement; & comme cette vertu eſt le couronnement de toutes les vertus Chrétiennes, l'Auteur ne pouvoit mieux couronner ſon Ouvrage, qu'en nous en faiſant ſentir le prix & la néceſſité: & c'eſt ce qu'il a exécuté d'une maniere ſi touchante & ſi élevée, qu'il ſemble que ce ſoit Dieu lui-même qui ait choiſi le langage de l'homme, pour parler au cœur de l'homme.

A Bruxelles, le 30 Août 1737.

EPITRE

DE

M. ROUSSEAU,

A

M. RACINE.

LE Poëme de la Religion, dont l'Auteur m'a fait l'honneur de me communiquer le Manuſcrit, & qui a donné lieu à l'Epître ſuivante, m'a paru un chef-d'œuvre de Poëſie, auſſi-bien que de piété, également admirable par la ſolidité des preuves qui y ſont alléguées, & par l'abondance & riche variété des peintures dont il les a ornées. Enſorte que ſi jamais la Poëſie a pu être nommée le langage des Dieux, on peut dire que celle-ci mérite particulierement d'être appellée le langage de Dieu, qui ſemble y parler lui-même par l'organe de celui qu'il a voulu charger de ſa cauſe. C'eſt ce qui m'a engagé à ſolliciter ici l'Auteur, ſi digne du nom qu'il porte, de donner inceſſamment ſon Ouvrage au Public, auquel il ne ſauroit être trop-tôt préſenté, pour le raſſurer contre le progrès de l'impiété, & de cette Secte d'hommes téméraires, qui avec beaucoup d'eſprit, & encore plus de libertinage, ſemblent n'avoir en vue que d'établir ſur les ruines de la Religion Chrétienne le ſyſtême affreux du Spinoſiſme & du Matérialiſme.

EPITRE.

DE nos erreurs, tu le ſais, cher Racine;
La déplorable & funeſte origine
N'eſt pas toujours, comme on veut l'aſſurer;
Dans notre eſprit, facile à s'égarer;
Et ſa fierté dépendante & captive
N'en fut jamais la ſource primitive.
C'eſt le cœur ſeul, le cœur qui le conduit,
Et qui toujours l'éclaire, ou le ſéduit.
S'il prend ſon vol vers la céleſte Voûte,
L'eſprit docile y vole ſur ſa route;
Si de la terre il ſuit les faux appas,
L'eſprit ſervile y rampe ſur ſes pas;
L'eſprit enfin, l'eſprit, je le répéte,
N'eſt que du cœur l'eſclave ou l'interprête.
Et c'eſt pourquoi tes divins Précurſeurs,
De nos autels antiques défenſeurs,
Sur lui toujours ſe ſont fait une gloire
De ſignaler leur premiere victoire.
Oui, cher Racine, & pour n'en point douter
Chacun en ſoi n'a qu'à ſe conſulter.
Celui qui veut de mon eſprit rebelle
Dompter, comme eux, la révolte infidelle,
Pour parvenir à s'en rendre vainqueur,
Doit commencer par ſoumettre mon cœur;

Et plein du feu de ton illuſtre Pere,
Me préparer un chemin néceſſaire
Aux vérités qu'Eſther va me tracer;
Par les ſoupirs qu'elle me fait pouſſer.
C'eſt par cet art que l'Auteur de la Grace,
Verſant ſur toi ſa lumiere efficace,
Daigna d'abord, certain de ſon ſuccès,
Toucher mon cœur dans tes premiers eſſais;
Et qu'aujourd'hui conſommant ſon ouvrage,
Et ſecondant ta force & ton courage,
Il briſe enfin le funeſte cercueil
Où mon eſprit retranchoit ſon orgueil,
Et grave en lui les derniers caracteres,
Qui de ma foi conſacrent les myſteres.
Quelle vertu! quels charmes tout-puiſſans
A ſon empire aſſerviſſent mes ſens!
Et quelle voix céleſte & triomphante
Parle à mon cœur, le pénétre, l'enchante!
C'eſt Dieu, c'eſt lui, dont les traits glorieux
De leur éclat frappent enfin mes yeux.
Je vois, j'entends, je crois: ma Raiſon même
N'écoute plus que l'Oracle ſuprême.
Qu'attens-tu donc? toi dont l'œil éclairé
Des vérités dont il m'a pénétré,
Toi dont les chants non moins doux que ſublimes,
Se ſont ouvert tous les divins abymes
Où ſa grandeur ſe plaît à ſe voiler,
Qu'attens-tu, dis-je, à nous les révéler
Ces vérités qui nous la font connaître?
Et que fais-tu s'il ne te fit point naître

Pour ramener ſes Sujets non ſoumis,
Ou conſoler du moins ſes vrais amis !
Dans quelle nuit, hélas ! plus déplorable
Pourroit briller ſa lumiere adorable,
Que dans ces jours où l'Ange ténébreux
Offuſque tout de ſes brouillards affreux ?
Où franchiſſant le ſtérile domaine
Donné pour borne à la ſageſſe humaine,
De vils mortels juſqu'au plus haut des Cieux
Oſent lever un front audacieux ?
Où nous voyons enfin, l'oſé-je dire ?
La Vérité ſoumiſe à leur empire,
Ses feux éteints dans leur ſombre fanal,
Et Dieu cité devant leur tribunal ?
Car ce n'eſt plus le temps où la licence
Daignoit encor copier l'innocence,
Et nous voiler ſes excès monſtrueux
Sous un bandeau modeſte & vertueux.
Quelque mépris, quelque horreur que mérite
L'art ſéducteur de l'infame hypocrite,
Toujours pourtant du ſcandale ennemi,
Dans ſes dehors il ſe montre affermi ;
Et plus prudent que ſouvent nous ne ſommes,
S'il ne craint Dieu, reſpecte au moins les hommes.
Mais en ce ſiecle à la révolte ouvert,
L'Impiété marche à front découvert :
Rien ne l'étonne, & le crime rebelle
N'a point d'apui plus intrépide qu'elle.
Sous ſes drapeaux, ſous ſes fiers étendarts,
L'œil aſſuré, courent de toutes parts

Ces légions, ces bruyantes armées
D'esprits subtils, d'ingénieux Pigmées,
Qui sur des monts d'argumens entassés,
Contre le Ciel burlesquement haussés,
De jour en jour, superbes Encelades,
Vont redoublant leurs folles escalades;
Jusques au sein de la Divinité
Portent la guerre avec impunité;
Viendront bientôt, sans scrupule & sans honte,
De ses arrêts lui faire rendre compte;
Et déjà même, arbitres de sa loi,
Tiennent en main pour écraser la Foi,
De leur Raison les foudres toutes prêtes.
Y songez-vous, insensés que vous êtes?
Votre Raison qui n'a jamais flotté
Que dans le trouble & dans l'obscurité;
Et qui rampant à peine sur la terre,
Veut s'élever au-dessus du tonnerre;
Au moindre écueil qu'elle trouve ici-bas,
Bronche, trébuche, & tombe à chaque pas;
Et vous voulez, fiers de cette étincelle,
Chicaner Dieu sur ce qu'il lui révéle?
Cessez, cessez, héritage des vers,
D'interroger l'Auteur de l'Univers:
Ne comptez plus avec ses loix suprêmes;
Comptez plutôt, comptez avec vous-mêmes:
Interrogez vos mœurs, vos passions,
Et feuilletons un peu vos actions.
Chez des amis vantés pour leur sagesse
Avons-nous vu briller votre jeunesse?

Vous a-t-on vus, dans leur choix enfermés,
Et de leurs mains à la vertu formés,
Chérir comme eux la paisible innocence,
Vaincre la haine, étouffer la vengeance,
Faire la guerre aux vices insensés,
A l'amour-propre, aux vœux intéressés,
Dompter l'orgueil, la colere, l'envie,
La volupté des repentirs suivie?
Vous a-t-on vus dans vos divers emplois,
Au taux marqué par l'équité des loix,
De vos trésors mesurer la récolte,
Et de vos sens appaiser la révolte?
S'il est ainsi, parlez: je le veux bien.
Mais non. J'ai vu, ne dissimulons rien,
Dans votre vie, au grand jour exposée,
Une conduite, hélas! bien opposée.
Une jeunesse en proie aux vains desirs,
Aux vanités, aux coupables plaisirs.
Un fol essain de Beautés effrénées,
A la mollesse, au luxe abandonnées,
De faux amis, d'insipides flatteurs,
Furent d'abord vos sages précepteurs.
Bientôt après sur leurs doctes maximes
En gentillesse érigeant tous les crimes,
Je vous ai vus à titre de bel air
Diviniser des idoles de chair,
Et mettre au rang des belles aventures
Sur leur pudeur vos victoires impures.
Je vous ai vus, esclaves de vos sens,
Fouler aux pieds les droits les plus puissans;

Compter pour rien toutes vos injuſtices;
Immoler tout à vos moindres caprices,
A votre haine, à vos affections,
A la fureur de vos préventions;
Vouloir enfin par vos déſordres mêmes
Juſtifier vos déſordres extrêmes;
Et ſans rougir, enflés par le ſuccès,
Vous honorer de vos propres excès.
Mais au milieu d'un ſi gracieux ſonge;
Ce ver caché, ce remord qui vous ronge
Juſqu'au plus fort de vos déréglemens,
Vous expoſoit à de trop durs tourmens.
Il a fallu, parlons ſans nulle feinte,
Pour l'étouffer, étouffer toute crainte,
Tout ſentiment d'un fâcheux avenir;
D'un Dieu vengeur chaſſer le ſouvenir;
Poſer en fait qu'au corps ſubordonnée
L'ame avec lui meurt ainſi qu'elle eſt née;
Paſſer enfin de l'endurciſſement
De votre cœur, au plein ſoulevement
De votre eſprit. Car tout libertinage
Marche avec ordre: & ſon vrai perſonnage
Eſt de gliſſer par degré ſon poiſon,
Des ſens au cœur, du cœur à la raiſon.
De là ſont nés, Modernes Ariſtippes,
Ces merveilleux & commodes principes,
Qui vous bornant aux voluptés du corps,
Bornent auſſi votre ame & ſes efforts
A contenter l'agréable impoſture
Des appétits qu'excite la nature.

De là ſont nés, Epicures nouveaux,
Ces plans fameux, ces ſyſtêmes ſi beaux,
Qui dirigeant ſur votre prud'hommie
Du monde entier toute l'œconomie,
Vous ont appris que ce grand Univers
N'eſt compoſé que d'un concours divers
De corps muets, d'inſenſibles atômes,
Qui par leur choc forment tous ces fantômes
Que détermine & conduit le haſard,
Sans que le Ciel y prenne aucune part.
Vous voilà donc raſſurés & paiſibles :
Et deſormais au trouble inacceſſibles
Vos jours ſereins, tant qu'ils pourront durer,
A tous vos vœux n'ont plus qu'à ſe livrer.
Mais c'eſt trop peu. De ſi belles lumieres
Luiroient en vain pour vos ſeules paupieres ;
Et vous devez, ſi ce n'eſt par bonté,
En faire part du moins par vanité,
A ces amis ſi zèlés, ſi dociles,
A ces beautés ſi tendres, ſi faciles,
Dont les vertus conformes à vos mœurs
Vous ont d'avance aſſujetti les cœurs.
C'eſt devant eux que vos langues diſertes
Pourront prêcher ces rares découvertes,
Dont vous avez enrichi vos eſprits :
C'eſt à leurs yeux que vos doctes écrits
Feront briller ces ſubtiles fadaiſes,
Ces argumens émaillés d'antithèſes,
Ces riens pompeux avec art enchaſſés
Dans d'autres riens, fierement énoncés,

Où la raiſon la plus ſpéculative
Non plus que vous ne voit ni fond ni tive:
Que tardez-vous ? ces tendres nourriçons
Déjà du cœur dévorent vos leçons.
Ils comprendront d'abord comme vous-mêmes ;
Tous vos ſecrets, vos dogmes, vos problêmes ;
Et comme vous, bientôt même affermis
Dans la carriere où vous les aurez mis,
Vous les verrez, glorieux néophytes,
Faire à leur tour de nouveaux proſélytes ;
Leur enſeigner que l'eſprit & le corps,
Bien qu'agités par différens reſſorts,
Doivent pourtant toute leur harmonie
A la matiere éternelle, infinie,
Dont s'eſt formé ce merveilleux eſſain
D'être divers émanés de ſon ſein :
Que ces grands mots, d'Ame, d'Intelligence ;
D'Eſprit céleſte, & d'éternelle Eſſence,
Sont de beaux noms forgés pour exprimer
Ce qu'on ne peut comprendre ni nommer ;
Et qu'en un mot notre penſée altiere
N'eſt rien au fond que la ſeule matiere
Organiſée en nous pour concevoir,
Comme elle l'eſt pour ſentir & pour voir :
D'où nous pouvons conclure ſans rien craindre,
Qu'au préſent ſeul l'homme doit ſe reſtraindre,
Qu'il vit & meurt tout entier ; & qu'enfin
Il eſt lui ſeul ſon principe & ſa fin.
Voilà le terme où ſur votre parole,
Et ſur la foi de votre illuſtre école,

Doit s'arrêter dans notre entendement
Toute recherche & tout raiſonnement.
Car de vouloir combattre les myſteres
Où notre foi puiſe ſes caracteres,
C'eſt, dites-vous, grêler ſur les roſeaux.
Eſt-il encor d'aſſez foibles cerveaux
Pour adopter ces contes apocryphes,
Du Monachiſme obſcurs hiéroglyhes?
Tous ces objets de la crédulité
Dont s'infatue un Myſtique entêté,
Pouvoient jadis abuſer des Cyrilles,
Des Auguſtins, des Léons, des Baſiles;
Mais quant à vous, grands hommes, grands eſprits,
C'eſt par un noble & généreux mépris
Qu'il vous convient d'extirper ces chimeres,
Epouventail d'enfans & de grand'meres.
Car auſſi-bien, par où ſe figurer,
Pourſuivez-vous, de pouvoir pénétrer
Dans ce qui n'eſt à l'homme vénérable
Qu'à force d'être à l'homme impénétrable?
Quel fil nouveau, quel jour fidèle & sûr
Nous guideroit dans ce dédale obſcur?
Suivre à tâtons une ſi ſombre route,
C'eſt s'égarer, c'eſt ſe perdre. Oui ſans doute,
C'eſt s'égarer, j'en conviens avec vous,
Que de prétendre avec un cœur diſſous
Dans le néant des vanités du monde,
Dans les faux biens dont ſa miſere abonde,
Dans la molleſſe & la corruption,
Dans l'arrogance & la préſomption,

Vous élever aux vérités ſublimes
Qu'ont juſqu'ici démenti vos maximes:
Non, ce n'eſt point dans ces obſcurités
Qu'on doit chercher les céleſtes clartés.
Mais voulez-vous par des routes plus ſûres;
Vous élancer vers ces clartés ſi pures
Dont autrefois, dont encor aujourd'hui
Tant de héros, l'inébranlable appui
Des vérités par le Ciel révélées,
Font adorer les traces dévoilées,
Et tous les jours pleins d'une ſainte ardeur
Dans leurs Ecrits conſacrent la ſplendeur?
Faites comme eux: commencez votre courſe
Par les chercher dans leur premiere ſource:
C'eſt la vertu, dont le flambeau divin
Vous en peut ſeul indiquer le chemin.
Domptez vos cœurs, briſez vos nœuds funeſtes;
Devenez doux, ſimples, chaſtes, modeſtes:
Approchez-vous avec humilité
Du Sanctuaire où gît la Vérité.
C'eſt le tréſor où votre eſpoir s'arrête.
Mais, croyez-moi, ſon heureuſe conquête
N'eſt point le prix d'un travail orgueilleux,
Ni d'un ſavoir ſuperbe & pointilleux.
Pour le trouver ce tréſor adorable,
Du vrai bonheur principe inſéparable,
Il faut ſe mettre en regle, & commencer
Par aſſervir, détruire, terraſſer
Dans notre cœur nos penchans indociles:
Par écarter ces recherches futiles,

Où nous conduit l'attrait impérieux
De nos desirs follement curieux :
Par fuir enfin ces amorces perverses,
Ces amitiés, ces profanes commerces,
Ces doux liens que la vertu proscrit,
Charme du cœur, & poison de l'esprit.
Dès qu'une fois le zèle & la priere
Auront pour vous franchi cette barriere,
N'en doutez point, l'auguste Vérité
Sur vous bientôt répandra sa clarté.
Mais, direz-vous, ce triomphe héroïque
N'est qu'une idée, un songe Platonique.
Quoi ! gourmander toutes nos voluptés ?
Annéantir jusqu'à nos volontés ?
Tyranniser des passions si belles ?
Répudier des amis si fidelles ?
Vouloir de l'homme un tel détachement ;
C'est abolir en lui tout sentiment :
C'est condamner son ame à la torture ;
C'est en un mot révolter la nature,
Et nous prescrire un effort incertain,
Supérieur à tout effort humain.
Vous le croyez ; mais malgré tant d'obstacles,
Dieu tous les jours fait de plus grands miracles.
Il peut changer nos glaçons en bûchers,
Briser la pierre & fondre les rochers.
Tel aujourd'hui dégagé de sa chaîne,
N'écoute plus que sa voix souveraine ;
Et de lui seul faisant son entretien,
Voit tout en lui, hors de lui ne voit rien ;

Qui comme vous commençant ſa carriere,
Ferma long-temps les yeux à la lumiere,
Et qui peut-être envers ce Dieu jaloux
Fut autrefois plus coupable que vous.

Pour toi, rempli de ſa ſplendeur divine,
Toi, qui rival & fils du grand Racine,
As fais revivre en tes premiers élans,
Sa piété non moins que ſes talens,
Je l'avoûrai : quelques rayons de flâme
Que par avance eût verſé dans mon ame
La Vérité qui brille en tes Ecrits ;
J'en euſſe été peut-être moins épris,
Si de tes Vers la chatouilleuſe amorce
N'eût ſecondé ſa puiſſance & ſa force ;
Et ſi mon cœur attendri par tes ſons,
A mon eſprit n'eût dicté ſes leçons.

A Bruxelles, le 1. Septembre 1737.

AVERTISSEMENT

Sur l'Epître ſuivante.

LEs Amateurs de la Poëſie parurent contens de l'Epître de feu M. Rouſſeau ; ils retrouverent tout le feu de ſa jeuneſſe dans pluſieurs endroits, & ſur-tout dans la peinture qu'il y fait des Eſprits-forts.

Sous ſes drapeaux, ſous ſes fiers étendarts,
L'œil aſſuré, courent de toutes parts
Ces Légions, ces bruyantes armées
D'Eſprits ſubtils, d'ingénieux Pigmées ;
Qui ſur des monts d'argumens entaſſés,
Contre le Ciel burleſquement hauſſés,
De jour en jour ſuperbes Encelades,
Vont redoublant leurs folles eſcalades &c.

Cette même Epître ne fut pas reçue moins favorablement de ceux qui conſervent un véritable amour pour la Religion ; ils virent avec joie un Poëte tel que celui-ci, en prendre la défenſe, & ſe faire gloire non-ſeulement de ſa ſoumiſſion, mais de l'aveu de ſon changement.

Dieu briſe enfin le funeſte cercueil
Où mon eſprit retranchoit ſon orgueil.
Je vois, j'entens, je crois, &c.

C'eſt le même aveu qu'il répéte à la fin:

Tel aujourd'hui dégagé de ſa chaîne
N'écoute plus que ſa voix ſouveraine;
Et de lui ſeul faiſant ſon entretien,
Voit tout en lui, hors de lui ne voit rien;
Qui comme vous commençant ſa carriere,
Ferma long-temps les yeux à la lumiere,
Et qui peut-être envers ce Dieu jaloux,
Fut autrefois plus coupable que vous.

Des ſentimens ſi louables m'engagerent à faire voir dans ma Réponſe, que l'exemple qu'il donnoit, quelque rare qu'il ſoit aujourd'hui, ne doit point ſurprendre, puiſque les grands hommes ſont ceux à qui l'humilité coûte le moins, & que les Poëtes du ſiecle précédent, le ſiecle des grands hommes, ont non-ſeulement reſpecté toujours la Religion dans leurs Ecrits, mais ont prouvé par leurs mœurs, la ſincérité de leur reſpect pour elle. Je remonte enſuite à la ſource de ce libertinage d'eſprit, qui fait tant de progrès: je la trouve dans les Ecrits de Bayle qui n'ont fait que des demi-ſavans, & dans cette nouvelle Métaphyſique, dont les étranges partiſans, tantôt à l'exemple de Loke, n'oſent décider ſi la matiere ne peut penſer, & tantôt avec M. Pope décident hardiment que tout eſt dans l'ordre, & que l'homme eſt auſſi heureux & auſſi parfait qu'il doit l'être, quoique rien n'en prouve mieux le déſordre & la miſere qu'une pareille Philoſophie.

N'ayant pas le bonheur de pouvoir lire dans l'original les Ouvrages de M. Pope, le plus célébre Poëte que l'Angleterre ait aujourd'hui, je ne prétens pas attaquer ici ſes véritables ſentimens, dont je ne puis être certain. Je ne prétens attaquer que ceux qui ſont devenus ſi communs parmi nous depuis la lecture de ſon *Eſſai ſur l'homme*, dont les principes n'étant pas aſſez développés pour nous, ſont cauſe que pluſieurs perſonnes croient y trouver un ſyſtême, qui n'eſt peut-être pas celui de l'Auteur.

EPITRE
A M. ROUSSEAU.

Cette Epître eſt la Réponſe à celle qu'il m'a adreſſée, & dans laquelle il attaque les Eſprits-forts.

DE ton zèle contre eux, qu'ils ſeront étonnés
Ces Eſprits par l'orgueil dans l'erreur obſtinés!
Eh! qui peut mieux que toi, CHER ROUSSEAU, les confondre!
Ce n'eſt qu'en t'imitant qu'ils doivent te répondre.
En vain dans la révolte ils étoient affermis:
Qu'ils tombent tous aux pieds du Dieu qui t'a ſoumis,
Et ne rougiſſent point d'avouer leur folie.
Quel eſprit ſera fier, quand le tien s'humilie?
Frappés de ton exemple, attentifs à ta voix,
Qu'ils commencent du moins à douter, quand tu crois.

Ce n'étoit point aſſez d'adorer en ſilence
Celui que hautement brave leur inſolence:

Ce n'étoit point assez de renfermer en toi
Le respect que ce Dieu t'inspire pour sa Loi.
Tu lui devois encor cet éclatant hommage.
Puissent tes derniers Vers, fruit d'un noble courage;
Montrer aux ennemis de la Religion,
Et sa gloire, & la tienne, & leur confusion!

Elle n'est en effet que honte & que foiblesse;
Cette force d'esprit, qu'ils nous vantent sans cesse.
Un Grand homme, Rousseau, si l'homme est jamais grand,
Plus il est éclairé, plus il voit son néant.
Il sait qu'il ne sait rien; il l'avoue, & sa gloire
Est celle d'écouter quand Dieu parle, & de croire.
Il laisse à l'ignorant la folle vanité,
Et met tout son repos dans son humilité,
Exemple peu commun dans le siecle où nous sommes.
Seroit-il donc passé le siecle des Grands hommes?

Eh! quel temps, nous dit-on, de clarté plus rempli?
Du honteux préjugé l'empire est aboli.
Nos aïeux sous son joug vieillissoient dans l'enfance;
Aujourd'hui rejettant toute aveugle puissance,
Nous ne faisons sur nous regner que la Raison.

Que béni soit le Ciel, qui sur notre horison
Fit lever tout-à-coup ces astres salutaires,
Ce grand jour dont l'éclat n'a point lui sur nos peres.
Goûtons notre avantage, & plaignons leur malheur.
Quels hommes cependant! & quel temps fut le leur!

J'y vois dans ſon midi le Soleil de la France.

Oui, ce même Soleil, ſi pâle en ſa naiſſance ;
De ſes nombreux rayons raſſemblant la ſplendeur
Vient briller à mes yeux dans toute ſa grandeur.
Saci, Nicole, Arnaud, Boſſuet, Bourdaloue,
Pour ſes Peres encor l'Egliſe vous avoue ;
Tels furent de ſa foi les premiers protecteurs
Ils revivent en vous ces illuſtres Docteurs,
Conſervant au milieu de vos graces aimables,
De leur antiquité les rides vénérables.
Sur vos graves Ecrits d'un ſaint zèle enflammés ;
Je me tais, c'eſt aſſez de vous avoir nommés.
Et ſans peindre Paſcal, dont la plume & la vie
Sera dans tous les tenips la terreur de l'impie,
Je ne veux m'arrêter qu'à ces eſprits charmans,
Agréables Auteurs de nos amuſemens.

Que de héros ! Je croſis entendre dans Athènes
Diſcourir les Platons, tonner les Demoſthènes.
Par de nouveaux plaiſirs tour-à-tour enchanté,
Et loin de la tribune au théâtre emporté
Prêt de Socrate aſſis, je trouve Thucydide ;
Ils admirent Sophocle, ils aiment Euripide.

---

39 Que de grands hommes en tous les genres raſſemble le ſiecle de Louis XIV ! On peut bien dire que notre Soleil fut alors dans un brillant midi, quoique peu auparavant, il eût encore été ſi pâle. Qu'étoit notre Poëſie avant Corneille, & qu'étoit Corneille lui-même dans ſes premieres pieces ?

De tous côtés alors les chef-d'œuvres naiſſoient ;
Les Juges éclairés qui leur applaudiſſoient,
Aſſuroient d'une longue & brillante fortune
Phédre, le Miſanthrope, Armide, Rodogune.
O Peres trop fameux, que vos noms triomphans
Sont péſans à porter par vos foibles enfans!
A la Religion ſoyons du moins fidèles :
Cet amour nous rendra dignes de nos modèles.
Cherchoient-ils à briller par d'inſolens propos ?
Le Ciel fut-il jamais l'objet de leurs bons mots ?
A-t-on vu dans leurs Vers ces ſublimes génies,
Faire aux dépens de Dieu rire leurs Uranies !
Le Peintre dangereux, dont le hardi pinceau
Du perfide hypocrite entreprit le tableau,
A ſes noires couleurs en oppoſe d'aimables,
Et peint la piété ſous des traits véritables :
Peut-être que lui-même il l'admire en ſecret.
A des ſujets honteux ſe livrant à regret.

---

64 Les trois pieces que pluſieurs perſonnes regardent comme les chef-d'œuvres de la Tragédie & de la Comédie. On regarde auſſi Armide comme le triomphe de notre ſpectacle Lyrique, & le chef-d'œuvre de Lulli.

72 Epître très-impie d'un Auteur qui n'eſt que trop connu. On ne peut accuſer aucun Poëte fameux du ſiecle précédent d'avoir fait des vers contre la Religion.

73 Puiſque Moliere, tout criminel qu'il eſt, n'a rien écrit qui puiſſe le convaincre d'impiété, penſons de lui le plus favorablement qu'il eſt poſſible, & que le portrait qu'il a fait dans le Tartuffe, Act. 1. Sce. 5. de la vraie piété, nous faſſe croire qu'intérieurement il reſpectoit l'original.

La Fontaine en gémit : à ſes remords rebelle
Sa main ſert malgré lui ſa plume criminelle :
Vrai dans tous ſes écrits, vrai dans tous ſes diſcours,
Vrai dans ſa pénitence à la fin de ſes jours,
Du Maître qui s'approche il prévient la juſtice ;
Et l'Auteur de Joconde eſt armé d'un cilice.
D'Arnaud l'ami conſtant, le ſage Deſpreaux,
Lança ſes premiers traits contre les Desbarreaux.
Couronné par les mains d'Auguſte & d'Emilie,
A côté d'A-Kempis Corneille s'humilie.
Toi qui peignis Monime & ſes tendres douleurs,
Tu te fis à toi-même un crime de nos pleurs.

---

79 Lorſqu'il s'écrie : *O combien l'homme eſt inconſtant, divers, foible, legers ! &c.* Jamais on ne vit mœurs plus ſimples, ni un cœur plus ſincere. On lit le détail de ſa converſion, dont le P. Pouget fut le miniſtre, dans l'Hiſtoire de l'Académie Françoiſe. M. l'Abbé d'Olivet dit avoir vu le cilice qu'on trouva ſur lui après ſa mort, & fait de la Fontaine ce grand éloge, que *dans toute ſa vie, il n'avoit jamais ſongé à tromper en rien, ni Dieu, ni les hommmes.*

85 M. Broſſette dans les notes ſur la Satyre premiere, dit que Boileau dans les derniers vers deſigne Desbarreaux, & qu'il retrancha de ce portrait d'un libertin quelques vers qui parurent trop hardis à M. Arnaud.

88 Il paroît lui-même avoir voulu s'humilier, puiſqu'il dit au Pape dans ſon Epître Dédicatoire : *La traduction que j'ai choiſie, par la ſimplicité de ſon ſtyle ferme la porte aux plus beaux ornemens de la Poëſie, & bien loin d'augmenter ma réputation, ſemble ſacrifier à la gloire du Souverain Auteur, tout ce que j'en ai pu acquérir en ce genre d'écrire.*

90 *Poſtquam profana tragædiarum argumenta trac-*

Pour nous avoir coûté tant de larmes aimables ;
On t'en a vu ſur toi verſer de véritables.
Puiſſent ceux qu'au théâtre entraîne un même attrait ;
S'ils imitent ta faute, imiter ton regret !

O France, riche alors en ames ſi parfaites ;
Oui la Religion captivoit tes Poëtes.
Faut-il s'en étonner ? L'honneur, la bonne foi ;
L'auſtere probité fut leur premiere loi.
Dans leurs Ecrits charmans, Auteurs inimitables ;
Et dans un doux commerce hommes toujours aimables,
Colbert, à double titre épuiſant ſes faveurs ;
Récompenſoit en eux les talens & les mœurs.
Ils ne prétendoient pas qu'un accès près des Muſes ;
A des vices honteux pût fournir des excuſes.
Tout les dons de l'eſprit, quel que ſoit leur pouvoir ;
N'affranchiſſent jamais le cœur de ſon devoir.
Vertueux Citoyens, amis tendres, leur zèle
Fit régner même entr'eux une paix éternelle :
Leur eſtime ſincere en étoit le lien.
Qu'aiſément, cher Rouſſeau, l'honnête-homme eſt Chrétien !

Ranimez un moment votre illuſtre pouſſiere ;
O Morts : ſi vous daignez revoir notre lumiere ;

---

taſſet, *muſas tandem ſuas uni Deo conſecravit, omnemque ingenii vim in eo laudando contulit, qui ſolus laude dignus eſt.* Ces paroles de ſon épitaphe faite par Boileau, font connoître les ſentimens des deux Poëtes.

Sortez

Sortez de vos tombeaux, & considerez-nous.
Morts fameux, dans nos traits vous reconnoissez-vous ?
Vos fils... Vous retombez, vous ne pouvez le croire.
Qui nous a donc changés ? Trop d'amour pour la gloire.
Loin de suivre vos pas, les voulant devancer,
Nous crûmes follement vous pouvoir effacer.
Vous paroissez sans art : vos enfans plus habiles
Chercherent des beautés moins simples, moins faciles.
Et de toujours briller l'ambitieux espoir
Amena l'esprit faux, suivi du faux savoir.
L'amour d'un vain éclat, séduisante parure,
Emporta notre esprit plus loin que la nature.
Loin d'elle rien n'est beau. L'art plaît en l'imitant.
Le merveilleux sans elle éblouit un instant :
Mais par elle tout vit, tout charme, tout réveille,
Et la simplicité devient une merveille.

Un excès plus fatal emporta la Raison,
Qui lasse de chérir son heureuse prison,
Pour vouloir tout apprendre, osa d'un pas rebelle
Sortir du cerle étroit que Dieu trace autour d'elle
Plutôt que d'y rentrer, s'égarant pour jamais
Elle espera, malgré tant de brouillards épais,
Etendre son empire en étendant sa vue.
La nuit l'enveloppa : sa fierté confondue,
Au lieu de s'enrichir, perdit son propre bien ;
Et l'œil toujours ouvert, voyant tout, ne vit rien.
Dans ce trouble, usurpant son nom & sa puissance,
Compagne du Déisme & de la Tolérance,

Par l'orgueil soutenue & par la volupté,
Sur un Trône éclatant monta l'Impiété.

Un mortel préparoit la voie à ses conquêtes;
Et prompte à lui fournir des armes toutes prêtes,
A Rotterdam pour elle ouvrit son arsenal.
De toute vérité ce dangereux rival,
Guerrier infatigable & propre à tout combattre;
Peu jaloux d'élever, toujours jaloux d'abattre,
Ne se plaisoit qu'à voir argumens terrassés,
Disputeurs en déroute, & partis renversés.
Ainsi d'un œil content Marius dans sa fuite
Contemploit les débris de Carthage détruite.
Déteſtable plaisir! cœur cruel! homme affreux
Qui regarde avec joie un objet malheureux.
Notre fier Conquérant, ravageur de systêmes,
Ne traînoit après lui que doutes, que problêmes,
Sophismes captieux, longues digressions,
Amas d'autorités, foule d'objections.
Ce merveilleux Protée, adroit à nous surprendre;
Infidelle aux drapeaux qu'il paroissoit défendre,
Adversaire du camp qu'il avoit protégé,
Et souvent déserteur aussi-tôt qu'engagé,
Forma plus d'un nuage à force de poussiere,
Qu'il fit presque voler jusques à la lumiere.
Combien de Raisonneurs, dont l'étonnant orgueil
S'enfla dans son informe & critique Recueil?

---

166 Bayle, qui de Protestant se fit Catholique, & retourna ensuite à la Religion Protestante, non-seulement a su par sa maniere de raisonner, éblouir les

L'ardeur de diſputer veut au moins pour amorce
De l'érudition quelque légere écorce ;
Mais l'étude eſt pénible & le fruit en eſt lent.
Que Bayle fut commode au Lecteur indolent !
Tout s'y trouve : ſcience, hiſtoire, longs paſſages,
Grave Métaphyſique, & galans badinages.
Bientôt à décider ſon diſciple hardi,
Ayant tout parcouru, crut tout approfondi.
Enfin chez l'Imprimeur la gémiſſante preſſe
Vit ſortir de ſon ſein, las d'enfanter ſans ceſſe,
D'innombrables Journaux, dont le fécond progrès
Changea les Ignorans en Savans par extraits.

Dès long-temps la Tamiſe, au trouble accoutumée,
Fut par un nouveau trouble elle-même alarmée.

---

eſprits ſuperficiels ; mais il a ſu paroître rempli d'une vaſte érudition, à ceux qui n'approfondiſſent point. Lorſque ſon Dictionnaire parut, M. l'Abbé Renaudot chargé d'en faire ſon rapport à M. le Chancelier, en donna ſon Jugement par un écrit, dans lequel il avança ſans crainte, que Bayle n'avoit lu les Anciens, que dans les citations des Modernes ; & que dans les articles d'érudition un peu recherchée, il faiſoit plus de fautes que le Moréri qu'il critiquoit. Quoiqu'un pareil reproche dût picquer un homme qui ſe donnoit pour ſavant critique, Bayle dans une réponſe à ce Jugement, s'efforce de ſe juſtifier ſur les impiétés & les obſcénités ; mais à l'article de la ſcience, il paroît baiſſer pavillon devant M. l'Abbé Renaudot ; il avoue qu'il ne fournit aux vrais Savans que *des compilations indigeſtes, & aſſez crues*. Ce ſont ſes termes. Ce Dictionnaire où l'on trouve tant d'articles inutiles, & où l'on ne trouve pas tant d'articles importans, peut bien être appellé un *recueil informe*.

L'ame dès sa naissance en guerre avec le corps ;
Dans ses droits cependant paisible jusqu'alors,
Pensoit seule, & jamais n'avoit eu cette crainte
Qu'à son grand privilege on dût porter atteinte.
Son rival lui prétend disputer ses honneurs,
Et fait parler pour lui de subtils chicaneurs.
L'Ame dans ce procès ne craint point qu'on décide ;
Son droit n'est point douteux, mais son Juge est timide.
Locke pese, examine, & pour trop balancer
Trouve la cause obscure, & n'ose prononcer.
Cruelle modestie ! ô fatale lumiere !
O mer, entr'elle & nous oppose ta bariere.
Vœux tardifs ! à nos yeux elle vint se montrer.
Elle étoit étrangere, il fallut admirer.
Peu contens de nos biens, nous vantons ceux des autres ;
Nos voisins autrefois vantoient aussi les nôtres.
Eprise du plus grand de nos Méditatifs,
Londres applaudissoit à ces Spéculatifs,

---

189 Non-seulement Locke a nié les idées innées, & a soutenu que toutes venoient des sens : non-seulement il a soutenu que l'ame ne pensoit pas toujours, & que la pensée étoit à l'ame ce que le mouvement étoit à la matiere ; mais sur la question, si la matiere peut penser ou non, il est resté indécis, par respect, a-t-il dit, pour la puissance de Dieu. *Que savons-nous*, selon lui, *si Dieu ne peut pas la rendre pensante ? Par conséquent sommes-nous capables de connoître si un être purement matériel pense ou non !* Qu'une telle modestie peut mener loin !

197 La Métaphysique du P. Mallebranche a été long-temps très-en régne en Angleterre. Aujourd'hui Locke domine. Dans un Livre de M. Voltaire, qui a

Qui dans le ſein de l'Etre en qui tout eſt viſible ;
Contemploient l'étendue, immenſe, intelligible,
Archétype, en qui ſeul je vois, ſans le ſavoir,
Les objets qu'ici-bas de mes yeux je crois voir.
Tout change. La Raiſon change auſſi de méthode.
Ecrits, habillemens, ſyſtêmes, tout eſt mode.

L'homme dans tous les temps déplora ſes malheurs.
Rouſſeau, tu l'appellois *un miroir de douleurs*.
Et quand pour ſon portrait tu peignis la ſouffrance ;
Il n'y trouva que trop ſa triſte reſſemblance.
Il ſe trompoit lui-même, & ſon peintre nouveau
De cet objet de pleurs fait un riant tableau.

---

fait beaucoup de bruit, les raiſonnemens du P. Malle-branche ſont appellés des *illuſions ſublimes*. La mode change.

209 J'ai parlé dans le Poëme de la Religion, Chant deuxieme & Chant cinquieme, des malheurs de l'homme, dont le péché originel eſt la cauſe. Je ne ſoupçonne pas M. Pope de ne pas admettre cette ſource du déſordre ; mais comme ſes principes ne la ſuppoſent pas, on pourroit croire que ſuivant ſon ſyſtème, l'homme innocent ſeroit tel qu'il eſt aujourd'hui, ſujet aux infirmités, à la mort, aux combats de la cupidité, à l'importunité des paſſions. » Certaine-» ment diſoit ſaint Auguſtin aux Pélagiens qui ſou-» tenoient cette erreur, ſi un Peintre s'aviſoit de faire » un pareil tableau du Paradis terreſtre, quand même » il y mettroit une inſcription, qui de nous croiroit » voir un Paradis ? Qui croiroit même que le Peintre » s'eſt trompé ? nous dirions tous qu'il a voulu ſe » mocquer. « *Certè ſi talis Paradiſus pingeretur, nullus diceret eſſe paradiſum nec ſi ſuprà legiſſet hoc nomen inſcriptum. Nec diceret erraſſe pictorem, ſed planè agnoſceret irriſorem.* Op. imp. l. 3.

» Eh ! pourquoi, nous dit-il, rêveurs atrabilaires ;
» Vous plaire à vous forger des maux imaginaires ?
» La plainte a-t-elle donc tant de charmes pour vous ?
» Pourquoi soupçonner Dieu d'un bizarre courroux ;
» Et critiques chagrins de l'ouvrage d'un pere,
» Où son amour éclate, y chercher sa colere ?
» Heureux membres d'un Tout sagement ordonné ;
» Au bonheur général chaque être est destiné.
» Il n'est point de désordre : & des mains de son Maître
» L'homme est sorti parfait autant qu'il le doit-être.
» Tout conspire pour lui, jusqu'aux séditions
» Qu'élevent si souvent de folles passions.
» Reconnoissez, ingrats, que leurs secrets ravages
» Vous emportent au bien par d'utiles orages.
» Tels, en se disputant le Royaume des airs,
» Par leurs affreux combats les vents servent les mers.

Philosophes profonds, vos chimeres sont belles.
Quels cœurs ne vont s'ouvrir à ces douces nouvelles ?
Eh quoi ! lorsque la paix dans le mien veut entrer,
Il se plaint, & c'est lui que j'entens soupirer.

---

222 Si par ce mot on n'entend que nos inclinations, il est vrai qu'elles sont utiles, nécessaires & louables suivant leurs objets. Mais comme on entend ordinairement par ce mot les mouvemens violens qui emportent l'ame, & qu'elle a beaucoup de peine à retenir, l'homme n'est-il pas bien malheureux d'avoir à soutenir contre lui-même une guerre continuelle ? Et doit-on s'étonner que la morale Chrétienne nous ordonne toujours de résister à nos passions, puisque la morale Payenne l'a ordonné tant de fois ? Tout sage doit, comme dit Horace, *vesponsare cupidinibus.*

Qu'il ſe taiſe à l'inſtant ; votre honneur le demande,
Qu'il ſoit heureux enfin quand Pope le commande.
Malgré lui, malgré moi ſerois-je mécontent ?
Pour ce cœur toutefois dans ſes plaintes conſtant,
J'appelle en vain la joie : il la repouſſe encore.
Calmez ces paſſions dont l'ardeur le dévore,
Et loin de me vanter leurs utiles combats,
Délivrez-moi plutôt d'un bien dont je ſuis las.
L'inſtant qui nous délivre, eſt l'inſtant du naufrage :
Je le ſais ; mais hélas ! ennuyé de l'orage,
Irai-je demander mon repos à la mort ?
Savans navigateurs, ſi c'eſt-là votre port,
L'aſyle eſt plus affreux pour moi que la tempête.
Que Lecrece, s'il veut, à ſa lugubre fête
Invite parmi vous ſon fameux Traducteur,
Qui d'un Maître ſi cher parfait imitateur,
Dans un lien, tiſſu par la mélancolie,
Immole ſa jeuneſſe au dégoût de la vie.

---

242 Pline le Naturaliſte ; qui ſeroit bien mieux ſurnommé le Miſanthrope, dit que le pouvoir de ſe donner la mort, eſt le plus grand préſent que la nature nous ait fait, *quod homini dedit optimum, in tantis vitæ pœnis* : & il s'étonne qu'on ait donné l'épithete de *funeſtes* aux plantes qui empoiſonnent ; » parce » que, dit-il, notre condition eſt telle, que pour les » plus heureux même, la mort eſt un port. « *Quoniam ea vitæ conditio eſt, ut mori plerumque etiam optimi portus ſit.* L. 25. c. 3. Où conduit l'eſprit d'irreligion, qui étoit celui de Pline ! Lucréce, le prédicateur de l'Impiété, ſe tua à quarante-quatre ans, & Crecch fameux en Angleterre par ſa traduction de Lucrece, ſe pendit à quarante ans.

Pour moi peu curieux de ce tragique honneur ;
Je tremble à vos Sermons, Apôtres du bonheur :
Et quand l'Impiété qui vante ſon breuvage,
Cher & dernier eſpoir des cœurs qu'elle encourage ;
Diſtilleroit pour moi tout le ſuc des pavots,
Je laiſſe ſon nectar à ſes triſtes Héros.

Aujourd'hui, direz-vous, par nos pures lumieres
Nous voulons diſſiper ces vapeurs meurtrieres,
Que peuvent élever dans les foibles mortels
Vos rigoureux Paſcals, Miſanthropes cruels,
Qui ne parlant jamais que de crime & de peine ;
Ne nous donnent pour nous que mépris & que haine.
Eh ! pourquoi dégoûter les humains de leur ſort ?
Entretenons plutôt l'erreur qui les endort.
N'en écartons jamais, imprudemment ſéveres,
L'orgueil, & le menſonge, enchanteurs néceſſaires.
» Oui, pour attacher l'homme à ſa condition,
» Sans ceſſe à ſes côtés marche l'Opinion,

---

258 Ce reproche de ſévérité & de miſantrhropie qu'on a fait particulierement à M. Paſcal, & qu'on peut faire également à tant d'autres Ecrivains, eſt ſi injuſte, qu'il ne mérite pas d'être réfuté. Mais d'où vient l'acharnement des Eſprits-forts contre M. Paſcal ? ne vient-il pas du chagrin qu'ils ont d'avoir contr'eux l'exemple d'un génie ſi ſupérieur ?

265 Ceci eſt encore tiré *de l'Eſſai ſur l'homme.* Qui auroit cru que nous euſſions tant d'obligation à l'opinion, à la vanité, à l'erreur ? Si notre bonheur conſiſtoit à ignorer nos malheurs, le déſordre en ſeroit encore plus grand, & nous n'en ſerions que plus à plaindre, ſuivant cette belle parole de ſaint Auguſtin : *Quid miſerius miſero non miſerante ſeipſum.*

» Dont l'art inépuiſable en utiles merveilles,
» Sait flatter le Savant dans ſes pénibles veilles,
» Conſoler l'ignorant dans ſon repos honteux,
» Faire danſer l'aveugle & chanter le boiteux,
» Nous lui devons enfin ce nuage admirable,
» Que ſouleve & groſſit, complaiſant charitable,
» L'Orgueil toujours fécond en charmantes vapeurs,
» Le plus cher des amis, le plus doux des trompeurs.

De la félicité voilà donc nos ſeuls gages.
La vanité, l'erreur, des vapeurs, des nuages.
Quoi! vous que la Raiſon éclaire de ſi près,
Vous pour qui la Nature a ſi peu de ſecrets,
Vous n'y découvrez point pour nous d'autres richeſſes!
De nos enfans plutôt reprenons les foibleſſes.
Ne ſont-ils pas heureux, lorſqu'une goutte d'eau,
Que leur ſoufle pénétre au bout d'un chalumeau,
A l'aide d'une pâte à s'étendre docile,
Etale la grandeur de ſon globe fragile;
Vuide ouvrage du vent, que le vent va briſer?
L'homme à tout âge enfant ne doit que s'amuſer.
Badinage, ou travail, qu'importe ce qu'il aime,
Pourvu qu'il ſe dérobe à l'ennui de ſoi-même!
Si telle eſt ſelon vous la route du bonheur,
Laiſſez-moi m'affliger: j'aime mieux ma douleur.
J'aime mieux, de mes maux parcourant l'étendue,
A l'objet qui m'attriſte accoutumer ma vue;
Ou plutôt, j'aime mieux, plein d'un eſprit flateur,
Me jetter dans le ſein de mon Conſolateur.

Oui, l'homme eſt malheureux ; dès long-temps tu l'éprouves :
Et ſon Conſolateur, cher Rouſſeau, tu le trouves.
C'eſt celui qu'imploroit d'une mourante voix
Ce ſaint Roi de Juda dont ta Lyre autrefois
Par des ſons ſi touchans accompagnoit les larmes.
C'eſt celui qui ſouvent prend contre nous les armes ;
Et qui par ſes rigueurs préparant ſes bienfaits,
Nous livre des combats pour nous rendre la paix.
Peut-être que ce Dieu s'apprête à te la rendre :
Contre ſes ennemis tu viens de le défendre.
Nous admirons ces Vers qui les ont terraſſés :
Puiſſent-ils par lui-même être récompenſés !
Que pour premier bienfait ſa clémence attendrie
Au gré de mes deſirs te rende à ta Patrie.
D'un mortel courageux la Patrie eſt par-tout ;
Mais ton courage enfin n'eſt-il donc pas à bout ?
Que tant d'amis pour toi qui ſoupirent ſans ceſſe,
Doivent de tes marais t'augmenter la triſteſſe !
Qui t'y retient encore, ô cher Infortuné ?
Revien, c'eſt trop ſouffrir : quel courroux obſtiné,
Tant de gloire & d'exil ne doit donc pas éteindre ;
Et ſous tant de lauriers quel foudre peux-tu craindre ?

---

298 Le Cantique d'Ezéchias, dont M. Rouſſeau a fait une belle traduction.

308 Lorſque j'achevai cette Epître, le bruit couroit que M. Rouſſeau étoit près de revenir dans ſa patrie ; il fit en effet un voyage à Paris, où il ne ſe montra qu'à quelques amis. Ce fut alors que je le vis pour la premiere & la derniere fois.

LETTRE

De Monsieur le Chevalier DE RAMSAY à Monsieur RACINE.

QUELQUE charmé que je sois, MONSIEUR, de votre Ouvrage que je viens de lire, il ne convient pas à un Etranger d'en faire l'éloge, & vous feriez peu de cas de l'encens que vous prodigueroit un inconnu.

Le principal dessein de cette Lettre est de rendre justice à mon ami & à mon compatriote M. Pope. Il est très-bon Catholique, & a toujours conservé la Religion de ses ancêtres dans un Païs où il auroit pu trouver des tentations pour l'abandonner. La pureté de ses mœurs, la noblesse de ses sentimens, & son attachement à tous les grands principes du Christianisme, le rendent aussi respectable, que la supériorité de ses lumieres, la beauté de son génie, & l'universalité de ses talens le rendent admirable.

Il a été accusé en France de vouloir établir la fatalité monstrueuse de Spinosa, & de nier la dégradation de la nature humaine. Je le crois exempt de l'une & de l'autre de ces deux funestes erreurs, qui renversent toute Morale & toute Religion, soit naturelle, soit révélée. Voici comme j'entens les principes de son *Essai sur l'homme*; & je pense qu'il ne me desavouera pas.

Il est bien éloigné de croire que l'état actuel de l'homme soit son état primitif & conforme à l'ordre.

Son deſſein eſt de montrer que *depuis la nature dégradée*, tout eſt proportionné avec poids, meſure & harmonie, à l'état d'un être déchu, qui ſouffre, qui métite ſouffrir, & qui ne peut être rétabli que par les ſouffrances : Que les maux phyſiques ſont deſtinés à guérir le mal moral : Que les paſſions & les crimes des hommes les plus méchans ſont bornés, dirigés, & reglés de façon par une Sageſſe ſouveraine, qu'elle tire l'ordre de la confuſion, la lumiere des ténébres, & des biens innombrables des maux paſſagers de cette vie : Que cette Providence conduit tout à ſes fins, ſans jamais bleſſer la liberté des Etres intelligens, & ſans produire ni approuver les effets de leur malice délibérée ; & que tout eſt reglé dans l'ordre phyſique, tandis que tout eſt libre dans l'ordre moral : Que ces deux ordres ſont enchaînés ſans fatalité & ſans cette néceſſité qui nous rend *vertueux ſans mérite, & vicieux ſans crime :* Que nous ne voyons préſentement qu'une roue détachée de la vaſte machine, qu'un nœud très-petit de la grande chaîne, & qu'une foible partie du plan immenſe qui ſera dévoilé quelque jour. Alors Dieu juſtifiera pleinement toutes les démarches incompréhenſibles de ſa ſageſſe & de ſa bonté, & s'abſoudra, comme dit Milton, du jugement téméraire des mortels.

Vous avez donné une preuve éclatante de la juſteſſe de votre eſprit, & de la juſtice de votre cœur, en avertiſſant le Lecteur que vous n'attaquez pas les véritables ſentimens de M. Pope, mais les fauſſes conſéquences qu'on a tirées en ce païs-ci de ſon

Ouvrage, en confondant l'ordre paſſager de la nature dégradée, avec l'ordre éternel, immuable & néceſſaire, auquel l'homme eſt deſtiné.

Je connois les coupables Auteurs de ces calomnies répandues contre M. Pope. Spinoſiſtes, & incrédules eux-mêmes, ils ont cru qu'il leur reſſembloit, perſuadés qu'on ne peut avoir de l'eſprit ſans penſer comme eux.

Notre Homere Anglois, bien éloigné de l'erreur Pélagienne, dont Homere & Platon auroient eux-mêmes rougi, eſt perſuadé que non-ſeulement l'homme eſt déchu & dépouillé, mais mortellement bleſſé; non-ſeulement bleſſé, mais encore mort; non-ſeulement mort, mais de plus enſeveli dans le péché: de ſorte que ſans une force ſurnaturelle, ſans la *dúnamis theía*, reconnue des Païens même, il ne peut rien produire de lui-même qui ſoit conforme à l'ordre éternel, à l'amour du *Souverain Beau* pour lui-même, & de tous les Etres ſubalternes pour lui. Je me flatte qu'il juſtifiera un jour ſes vrais ſentimens, & qu'il imitera votre exemple, en nous donnant un Poëme ſur la Religion, fort ſupérieur *au Paradis perdu*, dont les images ſouvent rampantes, ſont peu dignes de la majeſté du ſujet; dont le plan philoſophique *

---

* On ne comprend pas ce que veut dire ici le Chevalier de Ramſay. Il n'y a dans ce Poëme, ni plan philoſophique, ni ordonnance ſymmétrique; & l'amour de Dieu pour les hommes eſt bien mieux prouvé par Milton que par Pope.

n'égale pas le génie ſublime du Poëte, ni l'ordonnance ſymmétrique, l'eſprit créateur de Milton.

Milton écrivit ſon Poëme pour confondre l'incrédulité de ſon ſiecle; mais Calviniſte outré, il dégrada ſon Ouvrage par les injures puériles & inſenſées qu'il vomit contre l'Egliſe Romaine, auſſi-bien que par le plan borné & rétreci qu'il nous donna de la Providence, & de l'amour univerſel de Dieu pour ſes créatures.

M. le Chevalier Newton, grand Géométre & nullement Métaphiſicien, étoit perſuadé de la vérité de la Religion; mais il voulut rafiner ſur d'anciennes erreurs Orientales, & renouvella l'Arianiſme par l'organe de ſon fameux diſciple & interpréte M. Clarke, qui m'avoua quelque temps avant que de mourir, après pluſieurs conférences que j'avois eues avec lui, combien il ſe repentoit d'avoir fait imprimer ſon Ouvrage : je fus témoin il y a douze ans à Londres, des derniers ſentimens de ce modeſte & vertueux Docteur.

M. Locke, génie ſuperficiel, qui a écrit les Elémens de la Philoſophie, plutôt que ſes principes approfond is, étoit, je crois, un Socinien décidé. Quand l'autorité ne guide plus un Philoſophe, & que les déciſions de l'Egliſe ne lui ſervent pas de bouſſole, il s'égare toujours.

Je m'étois égaré dès ma tendre jeuneſſe dans une incrédulité ſéduiſante, mais également éloignée des horreurs du Spinoſiſme impie, & des excès du Déiſme, qui ne cherche à ſecouer le joug de la révélation,

que pour contenter les passions. Je fus ramené par le grand & sublime Fenelon, Archevêque de Cambray, qui me fit comprendre non-seulement la beauté de la morale Chrétienne, mais qui me démontra que quoique nos Mysteres soient incompréhensibles, ils ne sont pourtant pas impossibles ; qu'ils ont un côté obscur qui humilie l'esprit humain, & un côté lumineux qui l'éclaire & le console. Ensorte que je puis dire avec feu notre ami M. Rousseau :

Tel aujourd'hui dégagé de sa chaîne
N'écoute plus que la voix souveraine,
. . . . . qui commençant sa carriere
Ferma long-temps les yeux à la lumiere.

Je suis, MONSIEUR, avec, &c.

Le Chevalier de RAMSAY.

A Pontoise, le 28.
Avril 1742.

RÉPONSE

De Monsieur RACINE.

IL eſt vrai, MONSIEUR, que je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous ; mais ſi votre nom & vos Ouvrages m'étoient inconnus, je ſerois étranger dans la République des Lettres. La maniere dont vous expliquez le ſyſtême de M. Pope eſt ſi lumineuſe & ſi conforme à la Religion, que je vous demande la permiſſion de rendre votre Letre publique. Elle ſervira en attendant que M. Pope s'explique lui-même, & parle auſſi clairement que vous le faites parler, à éclairer ceux qui le font penſer bien différemment.

Ce que vous m'écrivez ſur Milton, Newton, Clarke & Locke, fait voir que l'amour de la vérité eſt plus fort ſur vous, que l'amour pour vos compatriotes ; puiſque vous ne diſſimulez pas leurs erreurs. Il faut avouer que les Géométres eux-mêmes, malgré cette ſcience qui doit rendre l'eſprit ſi juſte, s'écartent ſouvent dans les vérités les plus importantes, lorſqu'ils ne veulent ſuivre que leurs lumieres ; parce qu'en pareille matiere, la grande juſteſſe d'eſprit eſt la ſoumiſſion à l'autorité.

Je ſuis, MONSIEUR, &c.

A Soiſſons, le 15
Mai 1742.

SECONDE LETTRE
De Monsieur le Chevalier de RAMSAY à Monsieur RACINE.

JE suis content, MONSIEUR, & bien persuadé que vous serez aussi content que moi, en recevant la Lettre que M. Pope m'a adressée pour vous être remise.

Elle vous fera connoître que je ne m'étois pas engagé témérairement lorsque dans la premiere Lettre que j'eus l'honneur de vous écrire, j'ai soutenu hardiment la pureté des sentimens de mon illustre compatriote. Mais ce n'étoit pas assez qu'il fût justifié par moi, on eût pu croire que l'amitie seule m'avoit fait parler. Le voici qui se justifie lui-même. Sa Lettre, en vous prouvant son zèle pour la Religion, & sa soumission à l'autorité de l'Eglise, fermera la bouche à ses accusateurs. Il y a joint un Livre fait pour sa défense par un célébre Docteur de l'Eglise Anglicane nommé Warburton. En distribuant lui-même cet Ouvrage à ses amis, il l'adopte, il l'approuve & le rend précieux.

Vos soupçons contre lui étoient pardonnables Vous aviez été ébranlé par les faux rapports de ses ennemis, il en a de plusieurs especes. Son rare talent lui fait des envieux. *Urit enim fulgore suo*, &c. Les liaisons intimes qu'il a eues avec plusieurs grands Seigneurs opposés, ou accrédités à la Cour, lui en

ont fait d'autres. Du reſte on a des preuves certaines de ſa probité & de ſa vertu incorruptible.

J'ai ouï dire qu'il a été ſucceſſivement, & quelquefois en même temps, ami & confident intime de pluſieurs Miniſtres. Il auroit pu faire une fortune immenſe en profitant de la diſgrace des uns, pour faire ſa cour aux autres : mais ſon cœur eſt incapable des ces baſſeſſes.

On m'aſſure auſſi qu'une Princeſſe, admiratrice de ſes Ouvrages, voulut dans le temps qu'elle gouvernoit l'Angleterre, engager ce Poëte, non pas à abandonner la Religion de ſes peres, mais à diſſimuler : elle vouloit lui procurer des places conſidérables, en lui promettant qu'il ſeroit diſpenſé des ſermens accoutumés. Il refuſa ces propoſitions avec une fermeté inébranlable. Un pareil ſacrifice n'eſt pas celui d'un incrédule ni d'un Déiſte.

Ne croyez pas que les ſentimens d'une amitié réciproque m'engagent à parler ainſi en faveur de M. Pope, ni que j'aie envie de lui offrir un encens adulateur. Je ne ſonge qu'à rendre hommage à la Juſtice & à la Vérité.

Je ſuis, &c.

Ce 10 *Septembre*
1742.

AVIS.

DANS les précédentes Editions, nous n'avions imprimé que la traduction de la Lettre de M. Pope à M. Racine. Quelques perſonnes nous ayant paru curieuſes de ſavoir en quels termes ce Poëte, ſi célébré chez les Anglois, a fait la déclaration de ſes ſentimens, nous joignons ici l'Original à la Traduction.

LETTER
Of M. POPE, to M. RACINE.

SIR,

Nothing had delayed my acknouWledgement for your moſt obligingletter, but the expectation of that agreable preſent With you have honourd me, the Book it ſelf. The only allay to the pleaſure it gave me in reading it, Was to find that you imputed to me Principles j never Was guilty of. But then again; your declaration at the end of it that you did not underſtand the Original, that you could not be certain Whether it really contained thoſe principles or not, and thad you had done this only becauſe Others had tought they found them there: this, Sir, jmuſt look upon as a great & extraordinary proof af your candor, your temper, your charity.

But j aſſure you, Sir, a total ignorance of our language has not been ſo fatal to me, as an imperfect knoWledge of it. And all the beauties of Monſ. de Reſnel verſification have given leſs advantage to my Eſſay, than his continued meſtakes of my Doctrine & Reaſoning have injured id. You vill ſee them ſufficiently expoſed in the Work j ſend you, (vritten by the Learned Author of the Divines Legation of Moſes,) and j flater my ſelf that the Chevalier Ramſay, Who has

LETTRE
De M. POPE à M. RACINE.

J'Aurois eu l'honneur, Monsieur, de répondre plutôt à votre Lettre, si je n'avois pas toujours attendu le beau préſent dont vous m'avez honoré. J'ai reçu enfin votre Poëme ſur la Religion. Le plaiſir que me cauſa cette lecture eut été ſans mêlange, ſi je n'avois eu le chagrin de voir que vous m'imputiez des principes que j'abhorre. Je ne m'en ſuis conſolé qu'en liſant l'endroit de votre Avertiſſement où vous déclarez que n'entendant pas l'original Anglois vous ne pouvez pas juger de *l'Eſſai ſur l'Homme* par vous-même, & que vous n'attaquez pas mes principes, mais les fauſſes conſéquences qu'on en a tirées, & les dangereuſes maximes que quelques perſonnes ont cru y trouver. Cet aveu eſt une preuve éclatante de votre candeur, de votre prudence & de votre charité.

Je puis vous aſſurer, Monsieur, que votre entiere ignorance de notre Langue, m'a été beaucoup moins fatale que la connoiſſance imparfaite qu'en avoient mes Traducteurs, qui les a empêché de pénétrer mes véritables ſentimens. Toutes les beautés de la verſification de M. l'Abbé du Reſnel, ont été moins honorables à mon Poëme, que ſes mépriſes continuelles ſur mes raiſonnemens & ſur ma Doctrine, ne lui ont été préjudiciables. Vous verrez ces mépriſes relevées &

So Warm a zeal for truth Will take the trouble of explaining it to your full satisfaction : after Which, j may truſt to your oWn juſtice.

Upon the Whole, j have the pleaſure to anſWer you in the manner you moſt deſire, a ſincere avoW, that all my Opinions are intirely different from thoſe of Spinoſa, or even of Leibnitz : but on the contrary conformable to thoſe of Monſ. Paſcal & Monſ. Fenelon : the latter of vhom j Would moſt readily imitate, in ſubmitting all my opinions to the deciſion of the Church.

J have the honour to be, With juſt regard,

SIR,

Your moſt humble & moſt obedient ſervant.

A. POPE.

London
Sept 1.st 1742.

réfutées dans l'Ouvrage Anglois que j'ai l'honneur de vous envoyer. Cet Ouvrage eſt un Commentaire critique & philoſophique par le ſavant Auteur *de la divine Légation de Moïſe.* Je me flatte que le Chevalier de Ramſay, rempli comme il l'eſt d'un zèle ardent pour la Vérité, voudra bien vous en expliquer le contenu. Alors je m'en rapporterai à votre juſtice, & Je me flatte que tous vos ſoupçons ſeront diſſipés.

En attendant ces éclaiciſſemens, je ne ſaurois me refuſer le plaiſir de répondre nettement à ce que vous deſirez de ſavoir de moi.

Je déclare donc hautement & très-ſincerement, que mes ſentimens ſont diamétralement oppoſés à ceux de Spinoſa & même à ceux de Leibnitz, puiſqu'ils ſont parfaitement conformes à ceux de M. Paſcal & de M. l'Archevêque de Fenelon, & que je ferois gloire d'imiter la docilité du dernier, en ſoumettant toujours toutes mes opinions particulieres aux déciſions de l'Egliſe.

Je ſuis, &c.

A Londres, le 1.
Septembre 1742.

RÉPONSE

De M. RACINE à M. POPE.

QUELLE plus grande preuve de votre Religion, MONSIEUR, que la douceur & l'humilité avec laquelle vous vous juſtifiez devant un homme qui doit ſe juſtifier lui même de vous voir attaqué téméairement ! Vous me pardonnez ma faute, ſans m'en faire le moindre reproche, & plus vous m'épargnez, moins je dois m'épargner & me pardonner.

Oui, MONSIEUR, j'avoue qu'un zèle trop précipité m'a ſéduit. J'avois entendu pluſieurs fois oppoſer à des Vérités que vous reſpectez autant que je les reſpecte, des principes qu'on diſoit être les vôtres, ou du moins des conſéquences des vôtres. Je m'étois cru permis de m'élever contre vous. Il eſt vrai que dans l'Avertiſſement qui précéde mon Epître, je fis un aveu que m'inſpira le remords qui m'agitoit en vous attaquant. J'ai obligation de ce remords à la perſuaſion où j'ai toujours été, que les plus grands Hommes ſont ceux qui ſont les plus dociles à la Révélation. J'avois peine à comprendre que vous fuſſiez du nombre des ennemis d'une Religion qui n'en a jamais eu que de mépriſables, & que dans un Ouvrage où vous entreprenez de nous montrer la route du bonheur, vous fuſſiez capable de prêter des armes à ceux qui veulent nous en écarter.

Quoique

Quoique votre Lettre qui vous fait tant d'honneur, doive me faire rougir, puiſqu'elle apprend combien j'ai eu tort de vous ſoupçonner, je me vois obligé de la rendre publique. L'offenſe l'a été, la réparation doit l'être. C'eſt ce que je dois & à vous, & à moi, parce que je le dois à la juſtice.

Quelque Apologie de vos ſentimens que puiſſe contenir le Livre que vous avez eu la bonté de m'envoyer, il devient inutile après la déclaration que vous faites dans votre Lettre. Eh ! quelle plus forte Apologie, que cette diſpoſition où vous êtes de ſoumettre toujours vos opinions particulieres à l'autorité de l'Egliſe ! Ce reſpect que vous conſervez pour elle, malgré tant de motifs qui auroient pu l'affoiblir en vous, eſt une grande leçon pour nous qui avons le bonheur de vivre dans ſon ſein. Ceux qui parmi nous ont comme vous la louable ambition de mettre en Vers des vérités utiles aux hommes, doivent de toute façon vous prendre pour leur modèle, & n'oublier jamais que le plus grand Poëte de l'Angleterre eſt un des plus humbles Enfans de l'Egliſe.

Je ſuis, MONSIEUR, &c.

A Paris, ce 25
Octobre 1742.

AVERTISSEMENT.

JE n'ai pas dû répondre autrement à un homme auſſi célébre qui m'envoyoit ſa Profeſſion de Foi ; j'ai dû la croire ſincere, par conſéquent interpréter favorablement ſon ſyſtême dans ſon Eſſai ſur l'Homme, *& croire qu'il avoit raiſon de ſe plaindre de ſes Traducteurs. Après avoir lu ce Poëme dans l'Anglois, loin d'en être le défenſeur, je reconnois qu'il ne peut être juſtifié que par des explications très-forcées, & que le ſyſtême qu'il préſente d'abord eſt celui du Déïſme. Il promet en commençant de juſtifier les voyes de Dieu, Milton promet la même choſe dans l'Exorde de ſon* Paradis perdu. *Quelle différence entre ces deux Défenſeurs de la Providence ! Milton qui ſuit la Révélation, développe d'une maniere admirable la ſuite des deſſeins de Dieu ſur les hommes. Pope, qui ne ſuit que la Raiſon, laiſſe dans une entiere ignorance ſur ces deſſeins, dont il ne parle pas. Le ſeul mot qui ait rapport*

à la Religion dans ſon Poëme eſt celui-ci :
Laiſſez les faux zèlés diſputer ſur la Foi ;
celui qui vit bien, ne peut être que dans
une bonne voie. *Il fait une deſcription d'un*
âge d'or, qui n'eſt ni celui des Poëtes, ni
l'état d'innocence dans le Paradis terreſtre.
Il ne parle jamais de la chûte de l'homme,
ni de ſon Réparateur. Je ſuis très-éloigné
de le ſoupçonner, après la Lettre qu'il m'a
écrite, d'avoir voulu prêcher le Déïſme ;
mais je ſuis obligé d'avouer, qu'on croit le
trouver au milieu de tous ſes raiſonnemens
abſtraits.

F I N.

LA GRACE,

POËME.

DIVORCE

PRÉFACE.

JE puis à la tête de cette Ouvrage avouer mes craintes, ſans être ſoupçonné de cette fauſſe modeſtie ſi commune aux Auteurs, qui dans leurs Préfaces affectent un langage plein de timidité, lorſqu'ils ſont intérieurement pleins de confiance. Pour moi je n'ai aucun ſujet d'en avoir : je vais parler d'un Myſtere qui révolte l'amour-propre, & qui ſera toujours l'écueil de notre Raiſon. Je vais traiter une queſtion ſur laquelle on ſuit différens ſiſtêmes ; & comme chacun ſoutient avec chaleur le parti qu'il a embraſſé, je dois m'attendre à déplaire, malgré mes intentions, à ceux qui ont des ſentimens contraires aux miens. Enfin j'écris en Vers, & ceux qui ſans faire attention au Théologien, ne regarderont en moi que le Poëte, examineront mes Vers avec d'autant plus ſévérité, que mon nom ſeul ſemble annoncer que je ne mérite point d'indulgence.

Ce nom, loin qu'il prévienne en ma faveur, ne ſert qu'à fournir des armes contre moi. La gloire des peres eſt un peſant fardeau pour les enfans, & l'on n'en a preſque point vu ſoutenir ce fardeau dignement. Ce n'eſt point à moi à citer les paſſages d'Homere & d'Euripide qui l'aſſurent, & je citerai encore moins un Proverbe très-commun chez les

Grecs & les Latins. Il eſt vrai que ce Proverbe ſemble confirmé par l'Hiſtoire. Rarement a-t-on vu ceux qui ſe ſont rendus illuſtres, ſoit par les Armes, ſoit par les Lettres, laiſſer des ſucceſſeurs dignes d'eux. Les fils des Grands Hommes ont preſque tous dégénéré, peut-être parce qu'on les décourage, pour trop en attendre. On leur redemande des talens qu'ils ne ſont pas obligés d'avoir, & l'on s'imagine qu'ils doivent repréſenter un bien qu'on ne reçoit jamais par droit d'héritage.

J'ai donc ſujet d'appréhender qu'on ne me traite avec la même rigueur. Je pourrois y oppoſer quelques raiſons ; mais comme les Lecteurs ne ſont pas obligés d'écouter nos raiſons, je n'alléguerai point la difficulté de la matiere que je traite, dans laquelle il eſt impoſſible de ne pas ſacrifier quelquefois la richeſſe d'une rime, & la cadence d'un Vers à l'exactitude du dogme. Je ne rapporterai pas non plus les motifs particuliers qui m'ont engagé à choiſir une matiere ſi épineuſe. Il me ſuffit de dire ici que la lecture de ſaint Proſper m'ayant inſpiré l'envie de traiter comme lui en Vers une queſtion agitée depuis ſi long-temps, la hardieſſe de l'entrepriſe engagea quelques perſonnes fort éclairées à m'encourager, & à m'aider de leurs ſecours, qui m'étoient abſolument néceſſaires.

Né, pour ainſi dire, dans le ſein des Muſes, avec une grande inclination pour elles,

& plus d'ardeur à les ſuivre que de talens, j'ai perdu dès la plus tendre enfance, celui qui pouvoit m'inſtruire le mieux à leur commerce, & par l'autorité qu'il avoit ſur moi, & par la longue habitude qu'il avoit avec elles. Je puis dire de Boileau, ce qu'Ovide diſoit en parlant de Virgile: *Virgilium vidi tantùm.* Je n'ai fait que le voir, & je n'étois pas en âge de mettre à profit ſa converſation d'un pareil maître. Ainſi lorſque j'ai eu l'ambition d'entrer dans la carriere poëtique, je me ſuis trouvé ſans guide, & je me ſerois ſouvent égaré, ſans les lumieres que m'ont bien voulu accorder ces perſonnes, auprès deſquelles ma Muſe a trouvé un accès auſſi utile pour elle qu'honorable. Mon amour-propre n'a rien ſouffert en ſe ſoumettant à de pareils Juges: j'ai corrigé avec docilité les fautes qu'ils ont repriſes; & s'il en reſte encore beaucoup, elles n'ont point échappé à leur vue: mais je n'ai pas toujours été capable de ſuivre leurs avis.

Ces fautes que je reconnois ſans peine, n'intéreſſent que la Poëſie: je ne me ſuis permis aucune négligence pour celles qui pourroient intéreſſer la doctrine. J'ai eu la précaution la plus ſcrupuleuſe pour ne rien laiſſer qui méritât une cenſure raiſonnable; & je me déclare toujours prêt à corriger ce qui pourra la mériter. Je parle d'une cenſure raiſonnable; car j'oſe dire auſſi qu'il ſeroit injuſte de faire le procès à un Poëte comme à un Théo-

logien, & de vouloir rappeller tous ſes mots à la préciſion de l'Ecole. Ce n'eſt point ici un Traité Théologique, c'eſt un Poëme : ce n'eſt point aux Docteurs que je parle, c'eſt au commun du monde. Il me ſuffit d'expliquer ce que tout le monde doit entendre & doit ſavoir. La Poëſie a cet avantage, qu'elle rend ſenſibles au peuple les vérités les plus abſtraites, par les images ſous leſquelles elle les préſente, & que par ſa meſure & ſon harmonie elle les imprime dans la mémoire. On lui raviroit un ſi beau privilége, ſi on la ſoumettoit à des loix rigoureuſes qui la rendiſſent ſéche & ſtérile.

J'ai ſouvent employé les termes de l'Ecriture Sainte & des Peres, & c'eſt en cela que conſiſte le mérite de mon travail : je ne prétens pas non plus en tirer comme Poëte une grande gloire. Je n'ai preſque fait que traduire, & j'ai remarqué que les endroits qui ont été le mieux reçus, lorſque je les ai récités, étoient l'aſſemblage de pluſieurs penſées des Prophêtes, rendues fidellement. Auſſi faut-il avouer que l'Ecriture Sainte nous fournit les idées les plus nobles & les plus magnifiques, & qu'on ne trouve point ailleurs ce véritable ſublime, qui charme tous les hommes, cet enthouſiaſme divin qui ſaiſit l'ame, qui l'étonne & qui l'enleve.

Après avoir parlé de ce qui regarde le Poëte, venons au Théologien, ſi ce titre peut me convenir, & rendons compte de la Doctrine de ce Poëme.

Un Etre tout-puiſſant, qui a tout fait, qui conſerve tout, qui regne ſur les eſprits, comme ſur les corps, de qui viennent toutes les lumieres & toutes les vertus, & dont les décrets ſont la régle de l'avenir, eſt une vérité dont nous ſommes intérieurement convaincus, & qui eſt renfermée néceſſairement dans l'idée que nous avons d'un Etre infini. La liberté de notre ame eſt encore une vérité, qu'il n'eſt pas néceſſaire de prouver. Nous en trouvons la preuve en nous-mêmes, & nous ſentons que nous ſommes plus libres de vouloir telle ou telle choſe, que de remuer la main de tel ou de tel côté. Ces deux vérités inconteſtables ſemblent cependant ſe contredire : ce qui ne nous doit pas ſurprendre ; puiſque même nous trouvons dans la Géométrie des propoſitions, leſquelles, quoique certaines, nous paroiſſent cependant s'oppoſer les unes aux autres. Comment ne trouverons-nous pas ces difficultés lorſque nous parlons de Dieu & de l'Ame ? Si nous ignorons ce que c'eſt que Dieu, ce que c'eſt que notre Ame, & comment elle agit ſur notre corps ; pouvons-nous ſavoir comment Dieu agit ſur elle ? L'opération d'un Dieu nous eſt inconnue ; celle de notre Ame nous l'eſt auſſi : comment donc pourrons-nous comprendre l'accord de deux opérations inconnues ? Lorſque dans la Géométrie deux propoſitions, qui ſemblent ſe contredire, ſont également démontrées, nous ne doutons ni de l'une ni de l'autre

Lors donc que dans la Religion deux vérités également certaines ſemblent ſe contredire, devons-nous pour cela héſiter ? Si notre raiſon n'a pas aſſez de lumiere pour les accorder, qu'elle ait aſſez d'humilité pour les adorer toutes deux. *Il faut*, dit M. Boſſuet, *tenir fortement les deux bouts de la chaîne, quoiqu'on ne voie pas toujours le milieu par où l'enchaînement ſe continue.*

Puiſque nous avons tant de peine à concilier la Puiſſance divine & la Liberté humaine, nous ne devons pas nous étonner d'entendre ſur cette queſtion, parler les Païens d'une façon ſouvent contraire. Homere, qui répéte ſi ſouvent que rien n'arrive que par la volonté divine, fait dire à Achille : *Les Dieux donnent la victoire, mais c'eſt à vous à modérer votre fierté & votre colere.* Iliad. 10. Achille eſt donc le maître de ſon cœur : & le même Homere dit dans l'Odiſſée, Livre. 23. qu'*il dépend des Dieux de rendre inſenſée la perſonne la plus ſage, & de rendre ſage la perſonne la plus inſenſée*, Horace demande aux Dieux de bonnes mœurs pour la jeuneſſe : *Di probos mores docili juventæ.* Et le même Horace prétend qu'il ne doit demander aux Dieux que les biens de la ſanté & de la fortune ; que ceux de l'ame ſont en ſa diſpoſition.

Det vitam, det opes ; animum mî æquum ipſe parabo.

Les Païens ont été ſouvent juſqu'à faire les

Dieux auteurs des crimes, pour excuſer leurs paſſions, dont ils prenoient la violence pour une force divine.

Sua cuique Deus fit dira libido.

Ils trouvoient fort commode, quand ils avoient commis quelque faute, de la rejetter ſur les Dieux.

Crimen erit Superis & me feciſſe nocentem;

dit Caton dans Lucain. Héléne dans Homere reproche à Vénus de l'avoir ſéduite ; & dans Euripide, de l'aveu de Ménélas lui-même, elle ne lui a été infidelle que par obéiſſance aux Dieux. Malgré ce langage ſi commun chez les Païens, ils en tiennent un autre tout oppoſé, quand ils parlent en Philoſophes. Ils ſe laiſſoient tromper par ce faux raiſonnement de notre amour-propre, que nous n'aurions point de mérite, ſi notre vertu étoit un don du ciel. C'eſt ce que Cicéron fait dire à un de ſes interlocuteurs dans le troiſieme Livre de la nature des Dieux. *In virtute rectè gloriamur, quod non contingeret, ſi id donum à Deo, non à nobis haberemus.* On trouve encore dans le même Cicéron, qu'on ne doit demander au Ciel que les dons de la fortune ; mais que notre ſageſſe eſt en notre pouvoir : *Fortunam à Deo petendam, à ſeipſo ſumendam eſſe ſapientiam.*

En effet, disoit-il, quelqu'un s'est-il jamais avisé de remercier les Dieux d'être honnête-homme? *Nam quis, quod bonus vir esset, gratias Diis egit unquam?* Action de graces qu'un Chrétien fait tous les jours. Ces deux langages si contraires & si communs chez les Païens, ont été bien rendus par Corneille dans son Œdipe. Il fait dire à Jocaste :

C'étoit-là de mon fils la noire destinée.
Sa vie à ces forfaits par le Ciel condamnée,
N'a pu se dégager de cet astre ennemi,
Ni de son ascendant s'échapper à demi.

Et Thésée par sa réponse détruit cette absurde opinion d'une force nécessitante.

Quoi! la nécessité des vertus & des vices,
D'un astre impérieux doit suivre les caprices,
Et Delphes, malgré nous, conduit nos actions
Au plus bizarre effet de ses prédictions?
L'ame est donc toute esclave; une Loi souveraine
Vers le bien ou le mal incessamment l'entraîne,
Et nous ne recevons ni crainte ni desir,
De cette liberté qui n'a rien à choisir.
Attachés sans relâche à cet ordre sublime,
Vertueux sans mérite, & vicieux sans crime;
Qu'on massacre les Rois, qu'on brise les autels,
C'est la faute des Dieux, & non pas des mortels.
De toute la vertu sur la terre épandue
Tout le prix à ces Dieux, toute la gloire est dûe.
Ils agissent en nous quand nous pensons agir :

Alors qu'on délibere, on ne fait qu'obéir ;
Et notre Volonté n'aime, hait, cherche, évite
Que ſuivant que d'en-haut leur bras la précipite.
D'un tel aveuglement daignez me diſpenſer.
Le Ciel, juſte à punir, juſte à récompenſer,
Pour rendre aux actions leur peine ou leur ſalaire,
Doit nous offrir ſon aide, & puis nous laiſſer faire.
N'enfonçons toutefois ni votre œil ni le mien
Dans ce profond abyme où nous ne voyons rien.

Ces Vers admirables ſont également vrais, excepté celui-ci, *Doit nous offrir ſon aide, & puis nous laiſſer faire*, qu'un Païen pouvoit bien dire, mais qu'un Chrétien n'a jamais dû penſer. Auſſi Corneille fait parler autrement un Chrétien dans Polieucte. C'eſt ainſi qu'il dépeint le pouvoir de Dieu ſur nous.

Il eſt toujours tout juſte & tout bon ; mais ſa Grace
Ne deſcend pas toujours avec même efficace :
Après certains momens que perdent nos longueurs,
Elle quitte ces traits qui pénétrent les cœurs.
Le nôtre s'endurcit, la repouſſe, l'égare,
Le bras qui la verſoit en devient plus avare.
Et cette ſainte ardeur qui nous portoit au bien
Tombe plus rarement, ou n'opere plus rien.

Sur cette importante queſtion les Chrétiens devroient toujours tenir le même langage, puiſqu'ils doivent s'accorder ſur les deux grandes vérités qu'on ne peut nier, ſans abandonner la Foi & la Raiſon, je veux dire ſur la Puiſ-

ſance de Dieu, & la Liberté de l'homme ; car je ne parle point ici des Hérétiques, dont les uns, de peur de détruire la Liberté ; ont nié la Grace, & les autres, de peur de détruire la Grace, ont nié la Liberté. L'Egliſe les condamne également, & reconnoît que nous faiſons le bien & le mal librement, & que néanmoins nous ne faiſons aucun bien que Dieu ne nous le faſſe faire. C'eſt ce que nous ſommes obligés de croire. Mais comme nous voulons auſſi tâcher de le comprendre ; nous avons cherché les moyens d'accorder la Grace & la Liberté. De là cette différence de langage entre nous, & cette contrariété de ſyſtêmes, contrariété qui devroit du moins ne point altérer l'union & la charité, puiſqu'on doit convenir des deux vérités les plus importantes.

Les Maîtres dont mon intention eſt de ſuivre la doctrine, ſont les deux grands Maîtres que l'Egliſe a particulierement reconnus pour les Docteurs de la Grace, ſaint Auguſtin & ſaint Thomas, dont les principes ſont appellés par Alexandre VII. *tutiſſima certiſſimaque dogmata.*

Les Diſciples de ces deux Docteurs, quoiqu'unis de cœur entre eux, & quoiqu'ils ne forment, pour ainſi dire, qu'une même Ecole, ne parlent pas toujours le même langage. Les uns s'expliquent par des termes qui nous ſemblent plus faciles à concevoir, & nous offrent des images plus ſenſibles. Les autres s'expliquent par des termes plus abſtraits ; mais leur

ſyſtême plus philoſophique, & ſoutenu par un Corps ſavant, eſt aujourd'hui plus généralement ſuivi. Je me fais gloire d'y être attaché ; mais il ne m'eſt pas poſſible de mettre en Vers ces termes philoſophiques qui expliquent l'opération de Dieu ſur ſa créature. Il me ſuffit d'établir la Souveraineté entiere de celui qui fait tout en nous ; & ſi je la dépeins ſouvent par des images conformes à ce que les Auguſtiniens appellent *la Délectation victorieuſe*, je me ſers ſouvent auſſi d'expreſſions qui répondent à ce que les Thomiſtes appellent *la Prémotion Phyſique* : ce qui ſe concilie aiſément, puiſque s'il eſt indubitable que Dieu nous conduit par amour, & remplace dans notre cœur par des attraits céleſtes, les attraits des biens ſenſuels ; il paroît également indubitable que celui qui nous donne l'être, nous donne auſſi la maniere d'être ; qu'il eſt le ſouverain moteur des cœurs ; qu'il fait & notre Volonté & notre Liberté.

Il eſt vrai que j'admets, comme ſaint Auguſtin, une différence des deux Etats ; mais je l'admets à l'exemple de M. Boſſuet, que les Thomiſtes ſe glorifient d'avoir de leur parti. Et qui ne ſe glorifieroit pas de penſer comme a penſé un Evêque qui a été en même-temps l'un des plus ſublimes génies de la France, & l'une des plus grandes lumieres de toute l'Egliſe ? Dans ſon Traité du Libre Arbitre, où il explique avec tant de clarté & de préciſion le ſyſtême de la Prémotion Phyſique, qu'il

paroît adopter, voici comme il explique auſſi la différence de deux états, & l'attrait de la Grace. *L'état d'innocence ne fait pas que la volonté de l'homme ſoit moins dépendante, mais il faut conſiderer préciſément les diſpoſitions qui ſont changées par la maladie, & juger par là de la nature du reméde que Dieu y apporte. Le changement le plus eſſentiel que le péché ait fait à notre ame, c'eſt qu'un attrait indélibéré du plaiſir ſenſible prévient tous les actes de notre volonté : c'eſt en cela que conſiſte notre langueur & notre foibleſſe, dont nous ne ſerons jamais guéris, que Dieu ne nous ôte cet attrait ſenſible, ou du moins ne le modere par un autre acte indélibéré du plaiſir intellectuel. Alors ſi par la douceur du premier attrait, notre ame eſt portée au bien ſenſible ; par le moyen du ſecond, elle ſera rappellée à ſon véritable bien, & diſpoſée à ſe rendre à celui de ces deux attraits qui ſera ſupérieur. Elle n'avoit pas beſoin, quand elle étoit ſaine, de cet attrait prévenant, qui avant toute délibération de la volonté, l'incline au bien véritable, parce qu'elle ne ſentoit pas cet autre attrait, qui avant toute délibération l'incline toujours au bien apparent. Elle étoit née maîtreſſe abſolue, connoiſſant parfaitement ſon bien, qui eſt Dieu, l'aimant librement, & ſe plaiſant d'autant plus dans cet amour, qu'il lui venoit de ſon propre choix : mais ce choix, pour lui être propre, n'en étoit pas moins de Dieu, de qui vient tout ce qui eſt propre à la créature.*

C'eſt ainſi que s'explique M. Boſſuet dans cet excellent Traité, que je citerai quelquefois dans mes Notes : de même que je citerai auſſi quelquefois le P. Bourdaloue, ce héros des Orateurs Chrétiens, qui a fait l'admiration de la Ville & de la Cour, en prêchant l'Evangile dans toute ſon étendue, & dans toute ſa ſévérité. On verra ſouvent ſes principes conformes aux miens, parce que Théologiens, Philoſophes, Orateurs & Poëtes, doivent parler de même, quand ils parlent de la toute puiſſance d'un Dieu ſur ſa créature. Le P. Mallebranche lui-même, quoiqu'oppoſé au ſyſtême de la Prémotion Phyſique, ne peut s'empêcher de reconnoître dans ſon Traité de la Nature & de la Grace, *qu'il n'y a que Dieu qui agiſſe immédiatement ſur nos eſprits, & qui produiſe en eux toutes les modifications dont ils ſont capables, & que l'ame n'eſt volonté, que par le mouvement que Dieu lui imprime ſans ceſſe.*

Ce fameux ennemi de l'Imagination, ſi ſouvent abuſé par elle, oppoſoit en même temps aux Thomiſtes la comparaiſon d'une Pagode que ſon maître jette au feu, parce qu'elle n'a pas devant lui baiſſé la tête, qu'elle ne pouvoit baiſſer qu'au moyen du cordon que ſon maître devoit tirer. Cette comparaiſon n'a aucune juſteſſe. Les Thomiſtes, ni aucuns bons Théologiens, ne diſent jamais qu'on ſoit damné pour avoir manqué de Grace. On eſt puni de tel ou tel péché : or ce n'eſt pas le défaut de Grace qui eſt la cauſe immédiate du pé-

ché ; c'eſt notre volonté déréglée qui nous le fait commettre.

Soyons donc toujours fortement perſuadés ; & de la Puiſſance de Dieu, & de notre Liberté. Ces deux vérités doivent être le fondement de notre vigilance & de notre humilité. Agiſſons comme pouvant tout, prions comme ne pouvant rien : c'eſt la concluſion qu'il faut tirer de la doctrine de ſaint Auguſtin & de ſaint Thomas, & que je ſouhaite qu'on tire de ce Poëme.

Quelque attaché que je ſois à ces deux grands Docteurs, comme l'Egliſe n'a point condamné tous ceux qui ſuivent d'autres maîtres, il ne nous eſt pas permis non plus de les condamner : auſſi n'ai-je attaqué qu'un ſeul des Ecrivains modernes, mais ſans employer ces temes qui ne conviennent qu'aux erreurs condamnées. Je me contente de faire voir que ſon ſyſtême trop conforme à notre amour propre, eſt dangereux & contraire à la Doctrine de l'antiquité : mais en cela j'eſpere ne choquer perſonne, puiſque perſonne aujourd'hui ne ſoutient ſa Doctrine telle qu'il la publia d'abord.

Eloigné de toute paſſion pour la diſpute, à plus forte raiſon l'ai-je été de toute humeur ſatyrique. Quoique par la malignité des hommes, les traits de ſatyre contribuent infiniment au ſuccès des Ecrits, & que les Poëtes ſoient plus enclins que les autres à railler ; je n'ai point eu la tentation de gagner quelques avantages par une voie ſi ſouvent criminelle, &

toujours très-dangereuſe. Il eſt permis aux gens de Lettres de s'attaquer les uns les autres; les guerres alors ſont innocentes & utiles; pourvu qu'elles ne ſe faſſent point avec animoſité : mais il n'eſt point permis dans les Ecrits de Religion de choquer ouvertement ceux qui ne penſent pas comme nous, lorſque ce qu'ils penſent n'a point été déclaré contraire à la Foi. La vérité doit toujours être défendue avec les armes de la charité, & l'on s'oppoſe ſoi-même au progrès qu'elle peut faire, quand on l'annonce avec un ton d'aigreur. J'avoue qu'il m'étoit échappé d'abord quelques traits un peu mordans; mais la réflexion me les a fait retrancher : & ſacrifiant ſans peine les intérêts de la Poëſie à ceux de la Religion, j'ai mieux aimé affoiblir quelques Vers, que d'y laiſſer des vivacités contraires à l'eſprit de paix.

Quoique le dogme de la Grace ait cauſé tant de diſputes parmi les Chrétiens, je ne me ſuis appliqué qu'à celles que nous avons ſoutenues contre les Hérétiques. Je n'ai point voulu réveiller le triſte ſouvenir de nos troubles : pourquoi parler de ce qu'il faudroit même oublier, *ſi tam in noſtra poteſtate eſſet oblivi ſci, quàm tacere ?*

Qu'on s'attende donc à ne trouver principalement ici que les vérités dont il eſt néceſſaire d'être inſtruit. Dans le premier Chant, pour conduire à la néceſſité de la Grace, je dépeins l'innocence de l'homme & ſa chûte, l'état déplorable où il fut réduit, quand il fut aban-

donné à lui-même, l'impuiſſance de la Raiſon & de la Loi pour le guérir ; enfin la venue de Jeſus-Chriſt, l'auteur & le diſpenſateur de la Grace. J'établi dans le ſecond Chant la puiſſance & l'efficacité de cette Grace, qui ne détruit point la Liberté, puiſqu'on y peut toujours réſiſter. Dans le troiſieme Chant j'étens la grande preuve de la puiſſance de cette Grace, qui eſt le changement du cœur, malgré tous les combats des pécheurs ; & je fais voir que ces combats détruiſent le ſyſtême de la Grace verſatile & de l'équilibre. Enfin, le quatrieme Chant renferme le myſtere de la Prédeſtination, qui nous apprend combien la Grace eſt gratuite.

Voilà ſans doute de grands & de nobles Sujets : ils paroîtront peut-être peu ſuſceptibles des ornemens de la Poëſie ; cependant ſi j'ennuie en les traitant, la faute n'en doit être imputée qu'à moi ſeul. Plus les objets ſont grands, plus la Poëſie eſt digne de les décrire. Puiſqu'un de ſes avantages eſt de ſavoir peindre noblement les plus petites choſes, que doit elle donc faire, quand elle nous entretient des grandeurs de Dieu, & des vérités de la Religion ? Virgile nous apprend la peine qu'il trouvoit à relever par des expreſſions nobles, la foibleſſe des ſujets de ſes Géorgiques.

Verbis ea vincere magnum
Quàm ſit, & anguſtis hunc addere rebus honorem.

Cependant puiſqu'il y a réuſſi, & que dans une matiere ſi peu agréable, il ſait toujours nous plaire ; combien les hommes ſeroient-ils plus attentifs à un Poëte qui avec le génie de Virgile, chanteroit des ſujets plus nobles & plus intéreſſans, que ne le ſont les préceptes du labourage, ceux de la culture des Arbres & du ſoin des Animaux ?

LA GRACE,

POËME.

CHANT PREMIER.

ENNEMI du menſonge, & de ces fictions
Qui nourriſſent des cœurs les folles paſſions,
Je veux prendre aujourd'hui la Vérité pour guide.
Par elle encouragé dans un âge timide,
De l'illuſtre Proſper j'oſe ſuivre les pas :
Puiſſé-je comme lui confondre les ingrats !

O vous qui ne cherchez que ces rimes impures ;
Des plaiſirs ſéduiſans dangereuſes peintures :
Sur mes chaſtes tableaux ne jettez pas les yeux :
Fuyez ; mes vers pour vous ſont des vers ennuyeux :
Des ſons de la vertu votre oreille ſe laſſe.
Profanes, loin d'ici, je vais chanter LA GRACE.

De l'humaine Raiſon cette Grace eſt l'écueil.
L'homme qui pour appui ne veut que ſon orgueil.

Ose opposer contr'elle une audace insolente.
Ses plus chers défenseurs n'ont qu'une voix tremblante,
Et contens de gémir, lorsque presque en tous lieux
Leurs cruels ennemis triomphent à leurs yeux,
Ils déplorent des jours où la Foi refroidie,
Et de l'amour divin la chaleur attiédie,
Déjà des derniers temps, annoncent les malheurs.
Pour de si grands périls c'est trop peu que des pleurs;
Si la timidité fait taire les Prophêtes;
La colere ouvrira la bouche des Poëtes.

Oui, Seigneur, j'entreprens de lui prêter ma voix;
Tout fidèle est soldat pour défendre tes droits.
Si par ta Grace ici je combats pour ta Grace,
Rien ne peut ébranler ma généreuse audace,
Dussent les Libertins déchirer mes écrits:
Trop heureux si pour Toi je souffre des mépris?
Que ta bonté, grand Dieu, veuille m'en rendre digne!
De tes riches faveurs, faveur la plus insigne!
Pour en être honorés, tes Saints ont fait des vœux;
Et moi j'en fais pour vivre & pour mourir comme eux.
Daigne donc agréer & soutenir mon zéle:
Tout foible que je suis, j'embrasse ta querelle.
La Grace que je chante, est l'ineffable prix
Du sang que sur la terre a répandu ton Fils:
Ce Fils en qui tu mets toute ta complaisance;
Ce Fils, l'unique espoir de l'humaine impuissance;
A défendre sa cause approuve mon ardeur;
Mais animant ma langue, échauffe aussi mon cœur.

Que je ſente ce feu qui par Toi ſeul s'allume,
Et que j'éprouve en moi ce que décrit ma plume;
Non comme ces eſprits triſtement éclairés
Qui connoiſſent la route, & marchent égarés;
Toujours vuides d'amour, & remplis de lumiere,
Ardens pour la diſpute & froids pour la priere.

A la voie du Seigneur l'Univers enfanté,
Etaloit en tous lieux ſa naiſſante béauté.
Le Soleil commençoit ſes routes ordonnées;
Les ondes dans leur lit étoient empriſonnées;
Déjà le tendre oiſeau s'élevant dans les airs,
Béniſſoit ſon Auteur par ſes nouveaux concerts:
Mais il manquoit encore un maître à tout l'ouvrage.
Faiſons l'Homme, dit Dieu, *faiſons-le à notre image.*
Soudain pétri de boue, & d'un ſouffle animé,
Ce Chef-d'œuvre connut qu'un Dieu l'avoit formé.
La nature attentive aux beſoins de ſon Maître,
Lui préſenta les fruits que ſon ſein faiſoit naître,
Et l'Univers ſoumis à cette aimable loi,
Conſpira tout entier au bonheur de ſon Roi.
La fatigue, la faim, la ſoif, la maladie,
Ne pouvoient altérer le repos de ſa vie:
La mort même n'oſoit déranger ſes reſſorts
Que le ſouffle divin animoit dans ſon corps.

---

59 *L'homme né pour le commandement*, dit M. Boſſuet dans ſes Elévations, *commandoit aux animaux & à ſon corps, à ſes ſens intérieurs & extérieurs, & à ſon imagination. Telle étoit la puiſſance de l'ame créée à l'image de Dieu: elle tenoit tout dans la ſoumiſſion & le reſpect.*

Il n'eut point à ſortir d'une enfance ignorante ;
Il n'eut point à dompter une chair inſolente.
L'ordre regnoit alors, tout étoit dans ſon lieu ;
L'animal craignoit l'Homme, & l'Homme craignoit
Dieu ;
Et dans l'homme, le Corps reſpectueux, docile,
A l'Ame fourniſſoit un ſerviteur utile.

Charmé des ſaints attraits, de biens environné,
Adam à ſon conſeil vivoit abandonné,
Tout étoit juſte en lui, ſa force étoit entiere ;
Il pouvoit ſans tomber pourſuivre ſa carriere,
Soutenu cependant du céleſte ſecours,
Qui pour aller à Dieu le conduiſoit toujours.
Non qu'en tous ſes deſirs par la Grace entraînée
L'Ame alors dût par elle être déterminée ;

---

70 *Qu'eſt devenu cet empire que nous avions ſur les animaux*, ajoûte M. Boſſuet? *On n'en voit plus qu'un petit reſte, comme un foible mémorial de notre ancienne puiſſance, & un débris malheureux de notre fortune paſſée.*

74 Pour bien entendre cette différence des deux états, qu'admet ſaint Auguſtin ; il faut lire le paſſage de M. Boſſuet que j'ai rapporté dans ma Préface. Ce même M. Boſſuet dans ſes Elévations explique ainſi la maniere dont les Anges ont perſévéré par leur libre arbitre. *Leur volonté dans un parfait équilibre, donnoit ſeule, pour ainſi parler, le coup de l'élection, & leur choix que la Grace aidoit, mais qu'elle ne déterminoit pas, ſortoit comme de lui-même, par ſa propre & ſeule détermination. Tel étoit le libre arbitre parfaitement ſaint.*

80 *Tale erat adjutorium, quod deſereret cùm vel*

Ainſi ſans le Soleil l'œil qui ne peut rien voir,
A cet aſtre pourtant ne doit point ſon pouvoir!
Mais au divin ſecours en tout temps néceſſaire,
Adam étoit toujours maître de ſe ſouſtraire.
Ainſi le Soleil brille, & par lui nous voyons; 85
Mais nous pouvons fermer nos yeux à ſes rayons.

Tel fut l'Homme innocent: ſa Race fortunée
Des mêmes droits que lui devoit ſe voir ornée;
Et conçu chaſtement, enfanté ſans douleurs,
L'enfant ne ſe fût point annoncé par ſes pleurs. 90
Nous n'euſſions vu jamais une mere tremblante
Soutenir de ſon fils la marche chancelante,
Réchauffer ſon corps froid dans la dure ſaiſon,
Ni par les châtimens appeller ſa Raiſon.
Le Démon contre nous eût eu de foibles armes. 95
Hélas! ce ſouvenir produit de vaines larmes.

---

let, & in quo permaneret ſi vellet, non quo fieret ut vellet. » Le ſecours de la Grace donné à Adam innocent, étoit tel qu'il pouvoit ne point s'en ſervir, » lorſqu'il le vouloit, & s'en ſervir s'il le vouloit; » mais il n'étoit pas tel qu'il le fît vouloir. « *S. Aug. de Corr. & Gratia. C. XI. n.* 31.

85 *Sicut oculus corporis etiam pleniſſimè ſanus, niſi candore lucis non poteſt cernere, ſic & homo etiam perfectiſſimè juſtificatus, niſi æternâ luce adjuvetur non poteſt recte vivere.* » Comme les yeux du corps les » plus ſains & les mieux organiſés, ne peuvent voir » qu'avec le ſecours de la lumiere créée: de même » l'homme le plus parfaitement juſtifié ne peut vivre » dans la juſtice qu'avec le ſecours de la lumiere éter- » nelle. » *Id. de Nat. & Grat. C. XXVI.*

Que ſert de regretter un état qui n'eſt plus ;
Et de peindre un ſéjour dont nous fûmes exclus ?
Pleurons notre diſgrace, & parlons des miſeres,
Que ſur nous attira la chûte de nos Peres.

Condamné à la mort, deſtinés aux travaux ;
Les travaux & la mort furent nos moindres maux.
Au Corps, tyran cruel ; notre Ame aſſujettie
Vers les terreſtres biens languit appeſantie.
De menſonge & d'erreur un voile ténébreux
Nous dérobe le jour qui doit nous rendre heureux.
La nature autrefois attentive à nous plaire,
Contre nous irritée, en tout nous eſt contraire.
La Terre dans ſon ſein reſſerre ſes tréſors :
Il faut les arracher ; il faut par nos efforts

---

101 *Enfans de la révolte, la révolte eſt la premiere choſe qui paſſe en nous avec le ſang : dès notre origine nos ſens ſont rebelles. Toutes les paſſions nous dominent tour-à-tour, & ſouvent toutes enſemble & même les plus contraires. Tout le bien juſqu'au moindre nous eſt difficile : tout le mal, quelque grand qu'il ſoit, a des attraits pour nous.* M. Boſſuet, Elévat.

109 *La terre ſi féconde dans ſon origine, maintenant, ſi elle eſt laiſſée à ſon naturel, n'eſt fertile qu'en mauvaiſes herbes : elle ſe hériſſe d'épines, nous menace de tous côtés, & ſemble nous vouloir refuſer la liberté du paſſage. On ne peut marcher ſur elle ſans combat.... Homme, voilà ta vie : éternellement tourmenter la terre, ou plutôt te tourmenter toi-même en la cultivant, juſqu'à ce que tu ailles toi-même pourrir dans ſon ſein. O repos affreux ! O triſtes fin d'un continuel travail !* Boſſuet, ibid.

Lui ravir de ſes biens la penible récolte.
Contre ſon Souverain l'animal ſe révolte :
Le Maître de la terre appréhende les vers :
L'inſecte ſe fait craindre au Roi de l'Univers.
L'homme à la femme uni, met au jour des coupables,
D'un pere malheureux héritiers déplorables.
Aux ſolides avis l'enfant toujours rétif,
Par la ſeule menace y devient attentif.
De l'âge & des leçons ſa Raiſon ſecondée,
A peine du vrai Dieu lui retrace l'idée.
Hélas ! à ces malheurs, par ſa femme ſéduit,
Adam, le foible Adam, avec nous s'eſt réduit.
Son crime fut le nôtre, & le Pere infidelle
Rendit toute ſa Race à jamais criminelle ;
Ainſi le tronc qui meurt voit mourir ſes rameaux,
Et la ſource infectée infecte ſes ruiſſeaux.
L'homme depuis ce jour n'apporte à ſa naiſſance
Que la pente au péché, l'erreur & l'ignorance.
Par l'amour des faux biens il remplit dans ſon cœur
Le vuide qu'y laiſſa l'amour du Créateur.

---

122 *Corruit, & cuncti ſimul in genitore cadente*
Corruimus : tranſcurrit enim viroſa per omnes
Peccati ebrietas.

» Adam notre premier pere eſt tombé, & nous » a entraînés dans l'abyme où il s'eſt précipité : car » depuis ſa chûte le venin du péché & de la concu- » piſcence ſe communique à tous les hommes. « *S. Proſp. 3. Part. c. 17.*

Dans ſon funeſte ſort d'autant plus déplorable ;
Qu'il ignore le poids du fardeau qui l'accable ,
Qu'il ſe plaît dans ſes maux , & fuit la guériſon ;
Qu'il aime ſes liens , & chérit ſa priſon.
A le voir , pourroit-on croire ſon origine !
Eſt-ce là , dites-vous , cette image divine ?
Sans doute. Le portrait n'eſt pas tout effacé ;
Quelque coup de pinceau demeure encor tracé.

Malgré l'épaiſſe nuit ſur l'Homme répandue ,
On découvre un rayon de ſa gloire perdue.
C'eſt du haut de ſon Trône un Roi précipité ,
Qui garde ſur ſon front un trait de majeſté.
Une ſecrette voix à toute heure lui crie
Que la terre n'eſt point ſon heureuſe patrie ;
Qu'au Ciel il doit attendre un état plus parfait.
Et lui-mênie ici bas quand eſt-il ſatisfait ?
Digne de poſſéder un bonheur plus ſolide ,
Plein de biens & d'honneurs , il reſte toujours vuide.

---

131 *Cet état malheureux de l'ame aſſervie ſous la peſanteur du corps , a fait penſer aux Philoſophes , que nos ames étoient attachées à ce corps comme à un cadavre , & ils ne pouvoient concevoir qu'un tel ſupplice ſe pût trouver dans un monde gouverné par un Dieu juſte , ſans quelque péché précédent. De dures expériences firent connoître à ces Philoſophes le joug peſant des enfans d'Adam : ſans en ſavoir la cauſe , ils en ſentoient les effets.* M. Boſſuet , Elevat.

141 *L'homme eſt ſi grand* , dit M. Paſcal , *que ſa grandeur paroît mieux en ce qu'il ſe connoît miſerable. Ce ſont miſeres de grand Seigneur , miſeres d'un Roi dépoſſédé.*

Il forme encor des vœux dans le ſein du plaiſir,
Il n'eſt jamais enfin qu'un éternel deſir.

D'où lui vient ſa grandeur ? d'où lui vient ſa baſſeſſe ?
Et pourquoi tant de force avec tant de foibleſſe ?
Réveillez-vous, Mortels, dans la nuit abſorbés,
Et connoiſſez du moins d'où vous êtes tombés.
Non, je ne ſuis point fait pour poſſéder la terre.
Quand ne ſerai-je plus avec moi-même en guerre ;
Qui me délivrera de ce corps de péché ?
Qui briſera la chaîne où je ſuis attaché !
Mon cœur toujours rebelle, & contraire à lui-même,
Fait le mal qu'il déteſte, & fuit le bien qu'il aime.
Je veux ſortir du gouffre où je me vois jetté ;
Je veux.... mais que me ſert ma foible Volonté ?
Légere, irréſolue, incertaine, aveuglée,
Et malgré ſon néant d'un fol orgueil enflée,
Voulant tout entreprendre, & n'exécutant rien,
Capable de tout mal, impuiſſante à tout bien,

---

159 *Non enim quod volo bonum hoc facio, ſed quod nolo malum hoc ago... Infelix ego homo ! quis me liberabit de corpore mortis hujus ?* » Je ne fais pas le » bien que je veux : & je fais au contraire le mal que » je ne veux pas... Malheureux que je ſuis ! qui me » délivrera de ce corps de mort ? » *S. Paul aux Romains, cap.* VII. *v.* 19. 24. Cette vérité a été connue des Païens. Il eſt dit dans Xénophon : *Si je n'avois qu'une ame, elle n'aimeroit pas enſemble & le bien & le mal. J'en ai donc deux : quand la bonne eſt la plus forte, je fais le bien, quand la mauvaiſe a l'avantage, mes actions ſont vicieuſes.*

Compagne qui m'entraîne au vice que j'abhorre ;
Et guide qui ne ſert qu'à m'égarer encore.

Mais par ce guide ſeul autrefois éclairés,
Les ſuperbes Mortels ſe croyoient aſſurés.
Pour confondre à jamais cette altiere ſageſſe,
Le Ciel leur fit long-temps éprouver leur foibleſſe.
A leurs ſens il livra Rois & Peuples entiers,
Et les laiſſa marcher dans leurs propres ſentiers.
La digue fut ſoudain rompue à tous les vices :
On ne vit plus par-tout, que meurtres, injuſtices ;
Débordemens impurs, brigandages affreux,
Et du crime honoré le regne ténébreux.
A de frivoles biens créés pour ſon uſage,
L'Homme oſa follement préſenter ſon hommage.
La bête eut des autels, le bois fut adoré ;
Et tout fut, hors Dieu ſeul, comme Dieu révéré.
En ſoi-même traitant ſon culte de chimere,
Le foible Philoſophe imita le vulgaire.
Cependant, direz-vous, la Grece eut des Platons,
L'Aſie eut des Thalès & Rome eut des Catons.
Lucrece eſtime plus ſon honneur que ſa vie ;
Decius ſe dévoue au bien de ſa patrie ;
Victime du ſerment aux ennemis juré,
Regulus va chercher un ſupplice aſſuré.
Rougis, lâche Chrétiens : dans un ſiecle profane ;
Plus vertueux que toi le Païen te condamne.

---

192 L'action d'un Païen, quoique bonne en ſoi, ne pouvoit être agréable à Dieu, puiſque n'ayant pas

Ah ! du nom de *Vertu* gardons-nous d'honorer
Des actions que Dieu dédaigna d'épurer.
Rome n'eut des vertus que la fauſſe apparence, 195
Et vaine elle reçut ſa vaine récompenſe.
L'éclat de ſes Héros nous charme & nous ſéduit :
Mais d'une aride champ quel peut être le fruit ?

Dieu pour fin, elle étoit gâtée dans ſon origine. Un mauvais arbre ne peut produire de bons fruits. *Non poteſt arbor mala bonos fructus facere.* Matth. VII. 18.

193 Les actions même qui ſont bonnes de leur nature, ſi elles ne naiſſent pas de la ſemence d'une foi véritable, ſont des péchés qui rendent coupables ceux qui les font.

Omne etenim probitatis opus, niſi ſemine veræ
Exoritur fidei, peccatum eſt, inque reatum
Vertitur. S. Proſper. Part. II. c. 16.

Saint Auguſtin dit que les Romains, pour récompenſe de leurs actions vertueuſes, reçurent leur grandeur humaine, l'empire du monde, récompenſe auſſi vaine que leurs deſirs : *Receperunt mercedem vani vanam.*

Les deux motifs des actions d'un Romain étoient, ſuivant Virgile, l'amour de la Patrie, & la paſſion pour la gloire: *Amor Patriæ, laudumque immenſa cupido.*

Le Pere Bourdaloue, dans ſon ſermon ſur l'état du péché, prouve admirablement, que quelque choſe que faſſe l'homme en cet état, ſon péché en détruit tout le mérite devant Dieu, qui rejette les plus belles actions quand elles ſont corrompues dans le motif. *Elles n'ont point*, dit-il, *le germe de vie qui les rend méritoires. Dieu eſt la vie de l'ame : ainſi l'ame ſéparée de Dieu, ne peut opérer que des actions de mort.*

Rien ne peut proſperer ſur des terres ingrates:
Le deſir de la gloire enfante les Socrates.
Du moindre des Romains l'eſtime & les regards
Soutiennent les Catons ainſi que les Céſars.
Plaignons plutôt, plaignons ces peuples miſérables;
Dont les *Juſtes* n'étoient que de moindres coupables.

Socrate, du vrai Dieu s'aprochant de plus près,
Sembla de ſa grandeur découvrir quelques traits.
Faut-il donc pour le voir, percer tant de nuages?
Ah! qui de la nature admirant les ouvrages,
Frappé d'étonnement à ce premier regard,
Ira pour l'ouvrier ſoupçonner le Hazard?
De ce vil vermiſſeau j'entends la voix qui crie,
Dieu m'a fait, Dieu m'a fait, Dieu m'a donné la vie.
Tout parle à la Raiſon, mais rien ne parle au cœur.
Le jour au jour ſuivant annonce ſon Auteur.
Mais ce n'eſt qu'en l'aimant que Dieu veut qu'on l'adore;
Et l'hommage du cœur eſt le ſeul qui l'honore.

---

204 Le ſurnom de Juſte fut donné à Ariſtide.

205 Les grandeurs viſibles de Dieu dans ſes créatures, ont fait connoître ſes grandeurs inviſibles; mais tous les Philoſophes, comme dit ſaint Paul, *ont retenu la vérité dans l'injuſtice*, & ont refuſé à Dieu le culte qu'ils ſavoient bien qu'on lui devoit. Toute leur ſageſſe s'eſt évanouie: ils n'avoient pas été choiſis pour être la lumiere du monde. *Non hos elegit Dominus.*

215 *Quis veraciter laudat, niſi qui ſinceriter amat? pietas cultus Dei eſt, nec colitur niſi amando.* » Qui » eſt-ce qui loue véritablement le Seigneur, ſi ce

En vain le Philoſophe entrevoit la clarté ;
Du chemin de la vie eſt-il moins écarté ?
Plus criminel encor que l'aveugle vulgaire.
Loin de rendre au Seigneur le culte néceſſaire,
Il perd, vuide d'amour, tout le fruit de ſes mœurs !
Son eſprit s'évapore en de folles lueurs.
En différens ſentiers les plus ſages s'égarent ;
Par des ſectes ſans nombre entr'eux ils ſe ſéparent.
La Raiſon s'obſcurcit, la ſimple Vérité
Se perd dans les détours de la ſubtilité.

Oui, grand Dieu, c'eſt en vain que l'Humaine foibleſſe
Sans toi veut ſe parer du nom de la ſageſſe :
Et quiconque uſurpa ce titre audacieux
Fut de tant d'inſenſés le moins Sage à tes yeux.

Pour guérir la Nature infirme & languiſſante,
Ainſi que la Raiſon la Loi fut impuiſſante,

» n'eſt celui qui l'aime ſincerement ? .... La piété n'eſt » autre choſe que le culte de Dieu ; & on ne lui rend » ce culte qu'en l'aimant. » *S. Auguſt. Epiſt.* 140.

219 *Cùm cognoviſſent Deum, non ſicut Deum glorificaverunt, aut gratias egerunt, ſed evanuerunt in cogitationibus ſuis..... dicentes enim ſe eſſe ſapientes, ſtulti facti ſunt.* « Ayant connu Dieu, ils ne l'ont » point glorifié comme Dieu, & ne lui ont point rendu » graces ; mais ils ſe ſont égarés dans leurs vains rai- » ſonnemens.... & ces hommes qui ſe diſoient ſages, » ſont devenus fous. » *S. Paul aux Rom.* 1.

230 Toutes les expreſſions dont je me ſers, en parlant de la Loi, ſont priſes de ſaint Paul. *Lex propter*

La Loi qui ne devant jamais briſer les cœurs ;
Sans la Grace formoit des prévaricateurs ;
La Loi qui du péché reſſerant les entraves,
Au lieu de vrais enfans fit de lâches eſclaves ;
La Loi, joug importun, de la crainte inſtrument,
Miniſtere de mort, vain & foible élement.
Ainſi ne put jadis le bâton d'Eliſée
Reſſuſciter l'enfant de la mere affligée ;
Le Prophête lui ſeul touché de ſon malheur,
Pouvoit dans ce corps froid rappeller la chaleur.

---

tranſgreſſiones poſita.... cùm veniſſet mandatum, peccatum revixit... miniſtratio mortis... egena & infirma elementa. L'Egliſe chante ces paroles dans un Hymne de Santeuil :

Inſculpta ſaxo lex vetus,
Præcepta, non vires dabat :
Inſcripta cordi lex nova,
Quidquid jubet, dat exequi.

» La Loi ancienne gravée ſur la pierre donnoit les » préceptes, ſans donner la force de les accomplir : » la Loi nouvelle gravée dans le cœur, fait exécuter » tout ce qu'elle commande. cc

239 *Venit ipſe Eliſæus, jam figuram portans Domini, qui ſervum ſuum cum baculo, tanquam cum lege præmiſerat... fecit Dominus quod non fecit baculus : fecit gratia quod non fecit littera.* » Eliſée vint lui-» même figurant Jeſus-Chriſt : il avoit envoyé devant » lui ſon ſerviteur avec un bâton, qui étoit l'image » de la Loi.... le maître fit ce que le ſerviteur n'avoit » pu faire ; la Grace fit ce que la lettre n'avoit pas » fait. cc *S. Aug. Serm. 1. in Pſ. 70.*

Le Juif portant toujours l'esprit de servitude,
A ses égaremens joignit l'ingratitude.
La race de Jacob, le peuple si chéri,
Engraissé de bienfaits n'en fut point attendri.

Cependant Dieu voulut dans ces temps déplorables,
Se former quelquefois des enfans véritables.
On vit avant Moïse, ainsi que sous la Loi,
Des justes pleins d'amours & vivans de la Foi.
La Grace dont le jour ne brilloit pas encore,
Sur leur tête déjà répondoit son aurore.

---

243 *Vetus homo in timore est, novus in amore. Ita enim duo Testamenta discernimus, vetus & novum, quæ in allegoria dicit Apostolus in Abrahæ filiis figurari, uno de ancilla, altero de libera; quæ sunt, inquit, duo Testamenta. Servitus enim pertinet ad timorem, libertas ad amorem.* » Le caractere du vieil » homme est la crainte, & celui de l'homme nou- » veau est le saint amour. Ce sont-là les caracteres » des deux Testamens, l'ancien & le nouveau, figu- » rés, selon saint Paul, par les deux enfans qu'eut » Abraham, l'un de l'esclave, & l'autre de la femme » libre. Car la crainte est l'appanage de l'esclavage, » & l'amour est celui de la liberté. « *S. Aug. Tom.* 10. *pag.* 157.

251 *Eadem namque fides & nostra, & illorum, quoniam hoc illi crediderunt futurum, quod & nos credimus factum... nondum nomine, reipsa fuerunt Christiani.* » La foi des Justes de l'ancien Testament, » est la même foi que la nôtre, puisque ce qu'ils ont » cru comme devant se faire, nous le croyons com- » me déjà fait... s'ils n'ont pas été Chrétiens de nom, » ils l'ont été en effet « *S. Aug. T.* 11. *Epist.* cxc.

L'arrêt de leur trépas fut dès-lors effacé
Dans le ſang qui pour eux devoit être verſé;
Et des fruits de ce ſang ils furent les prémices.
Mais lorſque le Seigneur avec des yeux propices
Regardoit quelques-uns des neveux d'Iſraël,
Le reſte abandonné fut toujours criminel.
Les Prophêtes en vain annonçoient leurs oracles,
Supplioient, menaçoient, prodiguoient les miracles.
Ce peuple, dont un voile obſcurciſſoit les yeux,
Murmurateur, volage, amateur des faux dieux,
A ſes Prophêtes ſourd, à ſes Rois infidelle,
Porta toujours un cœur incirconcis, rebelle.

Dans ſon Temple, il eſt vrai, l'encens ſe conſumoit;
Le ſang des animaux à toute heure fumoit.
Vain encens, vœux perdus! les taureaux, les géniſſes
Etoient pour les péchés d'impuiſſans ſacrifices.
Dieu rejettant l'autel & le Prêtre odieux,
Attendoit une Hoſtie agréable à ſes yeux.
Il falloit que la Loi ſur la pierre tracée
Fût par une autre Loi dans les cœurs remplacée.
Il falloit que ſur lui détournant tous les coups,
Le Fils vînt ſe jetter entre ſon Pere & nous.
Sans lui nous périſſions. Qu'une telle victime
Oblige le coupable à juger de ſon crime.

---

259 Tant de promeſſes, de menaces, de châtimens, de récompenſes, de miracles, de prophéties: enfin tant de bienfaits pour un peuple qui n'en profite point, nous prouvent l'inſuffiſance des remedes extérieurs, & la néceſſité de la Grace.

Quel énorme forfait, qui, pour être expié,
Demandoit tout le ſang d'un Dieu ſacrifié!

Oui, l'Homme après ſa chûte, au voyageur ſemblable,
Qu'attaqua des voleurs la rage impitoyable.
Percé de coups, laiſſé pour mort ſur le chemin,
Et baigné dans ſon ſang, n'attendoit que ſa fin.
Les Prêtres de la Loi, témoins de ſa miſere,
Ne lui pouvoient offrir une main ſalutaire.
Enfin dans nos malheurs un Dieu nous ſecourut:
Le Ciel fondit en pluie, & le Juſte parut.

O filles de Sion, treſſaillez d'alégreſſe:
Du Roi qui vient à vous, célébrez la tendreſſe:
Il vient ſécher vos pleurs & calmer vos ſoupirs:
Les Juſtes de la Loi, ces hommes de deſirs,
De leur Foi toujours vive auront la récompenſe.
Il vient, tout l'Univers ſe leve à ſa préſence:
L'Agneau ſaint de ſon ſang va ſceller le traité
Qui nous réconcilie à ſon Pere irrité.
Chargé de nos forfaits, ſur la Croix il expire;
Et du Temple auſſi tôt le voile ſe déchire.
Aux profanes regards le lieu ſaint fut livré:
Le Dieu qui l'habitoit, s'en étoit retiré.
De ce Temple fameux la gloire étoit paſſée;
La vile Synagogue alloit être chaſſée:
Les temps étoient venus, où regnant dans les cœurs
Dieu vouloit ſe former de vrais adorateurs,

---

301 *Reliquit priùs Deus hominem in libertate ar-*

Et donnant à ſon Fils une épouſe plus ſainte,
Devoit répudier l'eſclave de la crainte.

Mortels, qui juſqu'ici répandiez tant de pleurs,
Triſtes enfans d'Adam, banniſſez vos douleurs.
Du ſang de Jeſus-Chriſt l'Egliſe vient de naître,
La nuit eſt diſſipée, & le jour va paraître.
Il arrive ce jour ſi long-temps attendu,
Ce jour que de ſi loin Abraham avoit vu:
Le Saint tant deſiré, tant prédit par vos peres;
Vous annonce aujourd'hui la fin de vos miſeres.
Sortez, Humains, ſortez de la captivité:
Ce Dieu qui pour toujours vous rend la Liberté,
Ne veut plus que ſon peuple en eſclave le craigne:
Sa Grace & ſon Amour vont commencer leur regne.

---

bitrii, in lege naturali, ut ſic vires naturæ ſuæ cognoſceret: ubi cum deficeret, legem accepit; quâ datâ morbus invaluit, non legis ſed naturæ vitio, ut ita cognitâ ſuâ infirmitate, clamaret ad medicum, & gratiæ quæreret auxilium. » Dieu d'abord abandonna » l'homme à ſon libre arbitre ſous la loi de nature, » afin qu'en cet état, il fit comme l'eſſai de ſes forces. » L'homme s'étant trouvé trop foible, reçut la Loi: » alors ſa maladie augmenta, non par la faute de la » Loi, mais par la corruption de la nature humaine: » & par une triſte expérience de ſa foibleſſe, il apprit » à recourir au médecin, & à chercher le ſecours de » la Grace. « *S. Thom. 3. Part. quæſt. 1. art. 5.*

LA GRACE,

POËME.

CHANT SECOND.

VOus que la Vérité remplit d'un chaſte amour ;
N'eſpérez point encor dans ce triſte ſéjour,
Paiſibles poſſeſſeurs, la goûter ſans alarmes :
Chrétiens, ſouffrez pour elle, & prêtez-lui vos armes.

L'Egliſe, à la douleur deſtinée ici-bas,
Prit naiſſance à la Croix, & vit dans les combats.
Il faut que tout entier ſur elle s'accompliſſe
De ſon Epoux mourant le ſanglant ſacrifice.

---

5 *Ab ipſo Abel, quem primum juſtum ipſius frater occidit, & deinceps uſque in finem hujus ſæculi, inter perſecutiones mundi, & conſolationes Dei, peregrinando procurrit Eccleſia.* » Depuis Abel, le premier » juſte égorgé par ſon frere, juſqu'à la fin des ſiecles, » l'Egliſe s'avance vers la patrie céleſte parmi les per- » ſécutions du monde, & les conſolations de Dieu. «
S. *Aug. de Civ. Dei, Liv.* XVIII. *c.* 51.

8 *Adimpleo ea quæ deſunt paſſionum Chriſti, in*

Contr'elle le Démon arma les Empereurs ;
Le fer brilla d'abord. Inutiles fureurs !
En vain on la déchire, en vain le ſang l'inonde ;
De ce ſang humectée, elle en devient féconde.
L'Empereur à la Croix ſoumit ſon front païen,
Montra qu'on pouvoit être & Céſar & Chrétien.
Le Prêtre d'Apollon renverſa ſon Idôle,
Et Jupiter vaincu tomba du Capitole.
L'Egliſe dans ſon ſein voyoit naître la paix,
Quand la fiere Héréſie envenimant ſes traits,
Aux enfans de la Foi vint déclarer la guerre.
Plus d'une fois vaincue, enfin dans l'Angleterre
Elle appelle un vengeur ; & fidèle à ſa voix
Pélage de la Grace oſe attaquer les loix.

---

carne mea, pro corpore ejus, quod eſt Eccleſia. » J'accomplis dans ma chair ce qui reſte à ſouffrir à » Jeſus-Chriſt, en ſouffrant pour ſon corps, qui eſt » l'Egliſe. « *S. Paul aux Coloſſ.* 1. 24.

22 Pélage né en Angleterre, étoit Moine : il vint à Rome à la fin du quatrieme ſiecle, & il y eut long-temps la réputation d'un homme de vertu & de piété. Il commença en 400. à débiter ſes erreurs, qui conſiſtent en trois points principaux : 1. Qu'il n'y a point de péché originel. 2. Que l'homme peut ſe porter au bien ſans le ſecours de la Grace, qui eſt donné à proportion qu'on la mérite. 3. Que l'homme peut parvenir à un état de perfection dans lequel il n'eſt plus ſujet aux paſſions, ni au péché. Par une profeſſion de foi captieuſe il ſurprit le Pape Zoſime, qui depuis reconnut qu'il avoit été trompé, & condamna Pélage.

De notre Liberté défenſeur téméraire,
Au céleſte pouvoir il prétend nous ſouſtraire.
Helas! que des Humains les dehors ſont trompeurs!
De Pélage long-temps on admira les mœurs.
Mais que ſert qu'en public la vertu nous honore,
Si le ver de l'orgueil en ſecret nous dévore?
Pélage ſe démaſque à l'Univers ſurpris,
Et vient à Rome même infecter les eſprits.
Le Docteur pénitent, l'auſtere Anachorete,
Qui croit toujours du Ciel entendre la trompette;
Ce Savant, ſi fameux par tant d'Ecrits divers,
Qui du fond de ſa grote éclaire l'Univers,
Jerôme vieux alors, ranime ſon courage;
Mais le ſeul Auguſtin devoit vaincre Pélage.
De ce grand défenſeur le Ciel ayant fait choix,
Lui mit la plume en main, le chargea de ſes droits.
Auguſtin tonne, frappe & confond les rebelles.
Sa doctrine aujourd'hui guide encor les Fidelles.
Rome, tout l'Univers admire ſes Ecrits,
Et M.... lui ſeul en ignore le prix.
Diſciple d'Auguſtin, & marchant ſur ſa trace,
Proſper s'unit à lui pour défendre la Grace.

---

31 Saint Jérôme, fameux par ſa vaſte étudition, & par ſa vie auſtere, écrivit contre Pélage & mourut peu de temps après.

37 L'Egliſe a eu toujours une ſinguliere vénération pour ſaint Auguſtin, qu'elle a regardé comme le Docteur de la Grace. Les Conciles & les Papes ſe ſont ſouvent ſervis de ſes termes pour former leurs déciſions.

44 Saint Proſper, qui ſelon toutes les apparences

Il pourſuivit l'Erreur dans ſes derniers détours;
Et contr'elle des Vers emprunta le ſecours.
Les Vers ſervent aux Saints : la vive Poëſie
Fait triompher la Foi, fait trembler l'Héréſie.
Admirateur zèlé de ces maîtres fameux,
Je mets toute ma gloire à marcher après eux.
Formé dans leurs Ecrits, & plein de leurs maximes,
Je les vais annoncer, n'y prêtant que mes rimes :
Auguſtin dans mes Vers donne encor ſes leçons.
Seigneur, c'eſt à tes Saints à parler de tes dons !

Aux forces que la Grace inſpire à la nature,
Des foibleſſes de l'Homme oppoſons la peinture.

---

n'a jamais été que ſimple Laïque, étoit d'Aquitaine. Il s'eſt acquis une grande réputation par ſon Poëme contre les *Ingrats*, c'eſt-à-dire, contre les ennemis de la Grace. *On s'étonne que ce Saint ait pu accorder la beauté de la verſification avec les épines de ſa matiere, & que l'exactitude pour les Dogmes de la Foi y ſoit ſi regulierement obſervée, malgré la contrainte des Vers & la liberté de l'eſprit poëtique. Les vérités ſont repréſentées avec les ornemens naturels de la Poëſie, c'eſt-à-dire, avec une hardieſſe également agréable & ingénieuſe.* Cet éloge du Poëme de ſaint Proſper eſt dans le Jugement des Savans, par M. Baillet.

55 *Subintravit ignorantia rerum agendarum, & concupiſcentia noxiarum, quibus comites ſubinferuntur error & dolor.* » Nous naiſſons avec l'ignorance » de ce que nous devons faire, & le deſir de ce qui » nous eſt nuiſible : à leur ſuite viennent l'erreur & » la douleur. *S. Aug. Ench. c. 13.*

Connoiſſons par nos maux la main qui nous guérit.
L'erreur & le menſonge aſſiegent notre eſprit,
Et la nuit du Péché nous couvrant de ſes ombres,
Entre nous & le jour jette ſes voiles ſombres.
Notre cœur corrompu, plein de honteux deſirs,
Ne reconnoît de loix que celles des plaiſirs.
Le plaiſir, il eſt vrai, juſte dans ſa naiſſance,
Par de ſages tranſports ſervoit à l'innocence :
Nos corps par cet attrait devoient ſe conſerver,
Et nos ames vers Dieu ſe devoient élever.
Mais notre ame aujourd'hui n'étant plus ſouveraine,
Aux ſeuls plaiſirs des ſens notre corps nous entraîne.
Des ſaintes voluptés le chaſte ſentiment
Se réveille avec peine, & s'éteint aiſément.

A croître nos malheurs le Démon met ſa joie :
Lion terrible, il cherche à dévorer ſa proie.
Et transformant ſa rage en funeſtes douceurs,
Souvent ſerpent ſubtil il coule ſous les fleurs.

---

57 *Omne malum hominis error, & infirmitas : aut neſcis quid agas, & errando laberis : aut ſcis quid agi debeat, & infirmitate ſuperaris.* » Ce qui fait toute » la maladie de l'homme, c'eſt l'erreur & la foibleſ- » ſe : ou il ne ſait ce qu'il doit faire, & il péche par » erreur ; ou il ſait ce qu'il doit faire, & la foibleſſe » le fait ſuccomber. « *S. Aug. Ench. c.* 13.

71 *Les Démons*, dit M. Boſſuet, *au lieu de la félicité dont ils jouiſſoient dans leur origine, n'ont plus que le plaiſir obſcur & malin que peuvent trouver des coupables à ſe faire des complices, & des malheureux à ſe donner des compagnons de leur diſgrace.*

Ce Tyran ténébreux de l'infernal abyme
Jouiſſoit autrefois de la clarté ſublime.
L'Orgueil le fit tomber dans l'éternelle nuit ;
Et par ce même Orgueil l'homme encor fut ſéduit ;
Quand nos Peres, à Dieu voulant être ſemblables,
Oſérent ſur un fruit porter leurs mains coupables.

L'Orgueil depuis ce jour entra dans tous les cœurs ;
Là de nos paſſions il nourrit les fureurs ;
Souvent il les étouffe, & pour mieux nous ſurprendre,
Il ſe détruit ſoi-même, & renaît de ſa cendre.
Toujours contre la Grace il veut nous révolter.
Pour mieux regner ſur nous, cherchant à nous ſaiſir,
Il releve nos droits, & notre indépendance ;
Et de nos intérêts embraſſant la défenſe,
Nous répond follement que notre Volonté
Peut rendre tout facile à notre Liberté.
Mais comment exprimer avec quelles adreſſes
Ce monſtre ſait de l'Homme épier les foibleſſes !

---

83 Rien n'eſt ſi beau que la peinture que M. de la Rochefoucault, dans ſes maximes, fait de l'amour-propre. *Il eſt*, dit-il, *dans tous les états de la vie, & dans toutes les conditions : il vit par-tout, il vit de tout, il vit de rien ; il s'accommode des choſes & de leur privation ; il paſſe même dans le parti des gens qui lui font la guerre : il entre dans leurs deſſeins ; & ce qui eſt admirable, il ſe hait lui-même avec eux, il conjure ſa perte ; il travaille même à ſa ruine. Enfin il ne ſe ſoucie que d'être ; & pourvu qu'il ſoit, il veut bien être ſon ennemi.*

Sans

Sans ceſſe parcourant toute condition,
Il répand en ſecret ſa douce illuſion.
Il conſole le Roi que le Trône empriſonne,
Et lui rend plus léger le poids de la Couronne.
Aux yeux des Conquérans de la gloire enivrés
Il cache les périls dont ils ſont entourés.
Par lui le Courtiſan, du Maître qu'il ennuie,
Soutient, lâche flatteur, les dédains qu'il eſſuie.
C'eſt lui qui d'un Prélat épris de la grandeur,
Ecarte les remords voltigeans ſur ſon cœur.
C'eſt lui qui fait pâlir un Savant ſur un livre,
L'arrache aux voluptés où le monde ſe livre,
D'un eſprit libertin lui ſouffle le poiſon,
Et plus haut que la Foi, fait parler la Raiſon.
C'eſt lui qui des Palais deſcend dans les chaumieres,
Donne à la Pauvreté des démarches altieres.
Lui ſeul nourrit un corps par le jeune abattu :
Il ſuit toujours le crime, & ſouvent la vertu.

---

110 Il a preſque toujours quelque part à nos meilleures actions. Ce qui fait dire à ſaint Auguſtin : *Superbia & in rectè factis animo inſidiatur humano..... Ubi lætatus homo fuerit in aliquo bono opere ſe etiam ſuperaſſe ſuperbiam, ex ipſa lætitia caput erigit & dicit : Ecce ego vivo ; quid triumphas ? & ideo vivo, quia triumphas.* » L'orgueil eſt comme en embuſcade » pour corrompre le cœur de l'homme dans le bien » même qu'il fait... Si l'on s'applaudit d'avoir vaincu » l'orgueil, il ſe prévaut de cette joie même, & s'é- » crie : Je vis dans ton cœur, pourquoi triomphes- » tu ? Et j'y vis, parce que tu triomphes. « *De Nat. & Grat. c. xxx.*

Parmi tant de périls, & contre tant d'alarmes;
La Grace ſeule a droit de nous donner des armes.
Du Démon rugiſſant elle écarte les coups,
Contre nos Paſſions elle combat pour nous,
Grace que ſuit toujours une prompte victoire,
Grace, céleſte don, notre appui, notre gloire;
Grace, qui pour charmer, a de ſi doux attraits,
Que notre Liberté n'y réſiſte jamais:
Souffle du ſaint amour, par qui l'ame embraſée
Suit & chérit la Loi qui lui devient aiſée.
Si cette voix n'appelle, en vain l'on veut marcher;
On s'éloigne du but dont on veut s'approcher.

C'eſt encore ce qui a fait dire à M. Paſcal : *Ceux qui écrivent contre la gloire, veulent avoir la gloire d'avoir bien écrit : ceux qui le liſent veulent avoir la gloire de l'avoir lu ; & moi qui écris ceci, j'ai peut-être cette envie, & peut-être que ceux qui le liront, l'auront auſſi.*

119 *Inſpiratio dilectionis, ut cognita ſancto amore faciamus.* » La grace eſt une inſpiration de l'amour » divin, pour nous faire pratiquer par ce ſaint amour » le bien que nous connoiſſons. » *S. Aug. Epiſt. ad Bonif.*

C'eſt cette Grace, dit le P. Bourdaloue, *qui opere en nous & avec nous, tout ce que nous faiſons pour Dieu, & qui nous donne par ſon efficace non-ſeulement le pouvoir, mais la volonté & l'action..... Son caractere eſt d'unir enſemble l'onction & la force, & de conduire les œuvres de Dieu avec autant de douceur que d'efficacité.*

Sans elle tout effort eſt un effort ſtérile,
Tout travail eſt oiſif, toute courſe inutile.
Sans elle l'Homme eſt mort : mais dès qu'elle a parlé,
Dans la nuit du tombeau le mort eſt réveillé,
Et les liens rompus ne forment plus d'obſtacle.
Par quel charme ſuprême arrive ce miracle ?

Dans le même moment, ô moment précieux !
La Grace ouvre le cœur, & deſſille les yeux.
L'Homme apperçoit ſon bien, & ſent qu'il eſt aimable.
Dieu ſe montre : le reſte eſt pour lui mépriſable.

---

124 *Et niſi donet*
Quæ bona ſunt, nihil efficiet bene cæca voluntas.
Hæc ut cujuſquam ſtudio affectuque petatur
Ipſa agit, & cunctis dux eſt venientibus ad ſe :
Perque ipſam niſi curratur, non itur, ad ipſam.

» Le libre arbitre qui eſt aveugle, ne fera aucun » bien ſi la Grace ne le lui fait faire, *dit ſaint Proſper.* » Nul ne la deſire & ne la cherche que par le deſir & » l'affection qu'elle inſpire elle-même. C'eſt la Grace » qui conduit tous ceux qui la trouvent ; & ſi on ne » marche par ſa puiſſance on ne va point vers elle. «

129 *Gratia quæ occultè humanis cordibus divina largitate tribuitur, à nullo duro corde reſpuitur : ideo quippe tribuitur, ut cordis duritia primitùs auferatur.* » Il n'y a point de cœur, quelque dur qu'il ſoit, » qui rejette cette grace, que Dieu par ſa pure libé- » ralité répand dans les ames ; parce que ſon premier » effet, & pour lequel Dieu la donne, eſt d'ôter la » dureté du cœur. « *S. Auguſt. de Prædeſt. Sanct. cap.* VIII.

Plaiſir, bien, dignité, grandeur, tout lui déplaît :
Il voit à découvert le Monde tel qu'il eſt,
Plein de peines, d'ennuis, de miſeres, de craintes ;
Théâtre de douleurs, de remords, & de plaintes.
Plus de repos pour lui dans cet horrible lieu,
Il le fuit, il l'abhorre, il vole vers ſon Dieu.
Pour ébranler ſa foi le Démon n'a plus d'armes,
La gloire eſt ſans attraits, la volupté ſans charmes.

Mais de tant d'ennemis quoiqu'il ſoit le vainqueur ;
Si la Grace un moment abandonne ſon cœur,
Le triomphe ſera d'une courte durée.
Des dons qu'on a reçus la perte eſt aſſurée,
Si la Grace à toute heure accordant ſon ſecours ;
De ſes premiers bienfaits ne prolonge le cours.
Sans ceſſe vit en nous l'ennemi domeſtique,
Ou captif indocile, ou vainqueur tyrannique.
Guerre continuelle : un vice terraſſé
Par un vice plus fort eſt bientôt remplacé.
Au dehors tout irrite, & tout allume encore
Ce feu, qui ſans s'éteindre, au dedans nous dévore.
Le Monde qui l'attiſe, en tout lieu nous pourſuit ;
Son commerce corrompt, ſa morale ſéduit.
Il applaudit, il loue, & ſa louange charme :
Il reprend, il condamne, & ſa cenſure alarme.

---

142 Une Doctrine qui nous enſeigne l'empire ſouverain de Dieu ſur notre volonté, & qui nous apprend à tout attendre de ſa miſéricorde, fonde dans nos cœurs l'amour, l'humilité & la reconnoiſſance.

Parmi tant de dangers la Grace eſt mon recours.
Amoureux de ſes biens, je les cherche, j'y cours :
Par des vœux enflammés mon ame les implore,
Et quand je les reçois, je les demande encore.
Dieu, riche dans ces dons, peut toujours accorder :
L'Homme plein de beſoins, doit toujours demander.
J'avance en ſûreté, quand Dieu me veut conduire,
Et je tombe auſſi-tôt que ſa main ſe retire ;
Tel que le foible enfant qui ne ſe ſoutient pas,
Si ſa mere n'eſt plus attentive à ſes pas.
Par ce triſte abandon la ſuprême Sageſſe
Fait aux Saints quelquefois éprouver leur foibleſſe.
David, l'heureux David, ſi cheri du Seigneur,
Ce Prophête éclairé, ce Roi ſelon ſon cœur,
Vaincu par une femme eſt en paix dans le crime,
Et ne ſeroit jamais ſorti de cet abyme,
Si le Ciel n'eût pour lui rappellé ſa bonté.
Au tranquille pécheur Nathan eſt député :
Si-tôt que cette voix a frappé ſon oreille,
David ſe reconnoît : ſon œil s'ouvre, il s'éveille.
De ſon trône à l'inſtant, d'un ſaint regret touché,
Il ſe leve, & s'écrie : *Il eſt vrai, j'ai péché.*

---

169 *Per medicinalem providentiam David paulùm deſertus eſt à rectore, ne per exitialem ſurperbiam deſereret ipſe rectorem.* » Ce fut par une providence » médicinale que le Seigneur abandonna David pour » un peu de temps, de peur que par un funeſte or- » gueil il n'abandonnât lui-même ſon divin Conduc- » teur. » *S. Aug. de Cont. c.* XIV.

Ainſi tombe, malgré ſes ſermens téméraires;
L'Apôtre qui ſe croit plus ferme que ſes freres:
Prêt à ſuivre ſon Maître en priſon, à la mort,
Nul obſtacle à ſes yeux ne paroît aſſez fort.
Il le croit, il le jure, & l'ardeur qui l'enflamme
Tout-à-coup va s'éteindre à la voix d'une femme:
Et même s'il gémit du plus grand des malheurs,
C'eſt au regard divin qu'il doit ſes juſtes pleurs.
Mais Pierre abandonné, qui renonce ſon Maître;
Et devient à la fois ingrat, parjure, traître,
Ranimé de la Grace ira devant les Rois
Braver les chevalets, les flammes & les croix.

Que le Juſte à toute heure appréhende la chûte!
S'il tombe cependant, qu'à lui ſeul il l'impute.
Oui, l'homme qu'une fois la Grace a prévenu,
S'il n'eſt par elle encor conduit & ſoutenu,
Ne peut, à quelque bien que ſon ame s'applique...
Mais à ce mot j'entends crier à l'Hérétique.
Ne peut, c'eſt-là, dit-on, le Janſéniſme pur.
Dans ſes expreſſions Luther eſt-il plus dur?

---

186 *Niſi deſertus non negaret: niſi reſpectus non fleret.* » Pierre n'auroit pas renoncé Jeſus-Chriſt, s'il » n'eût pas été abandonné: & il n'auroit pas pleuré » ſon péché, ſi Jeſus-Chriſt n'avoit jetté ſur lui un » regard de miſéricorde. « *S. Auguſt. Serm.* 285.

191 *Gratia nolentem prævenit, ut velit: volentem ſubſequitur, ne fruſtrà velit.* » La Grace prévient » celui qui ne veut pas, afin qu'il veuille: elle ac- » compagne & ſuit celui qui veut, afin qu'il ne » veuille pas en vain. « *Idem.*

Ainſi la Loi divine, à l'Homme impraticable ;
Impoſe ſans la Grace un joug inſurmontable.
Ah ! c'eſt-là le premier des dogmes monſtrueux ;
Juſte objet de l'horreur d'un Chrétien vertueux.

Mais, vous qui tranſporté d'un zéle charitable
Voulez me mettre au rang des noirs enfans du Diable ;
Signalez par vos cris votre ſainte douleur,
(Telle eſt de vos pareils la chrétienne chaleur,
Tout ce qui leur déplaît leur devient héréſie.)
Répondez-moi pourtant. Le Sauveur qui nous crie :
O Vous qui gémiſſez ſous le fais des travaux,
Accourez tous à moi, je finirai vos maux ;
Ne dit-il pas : *Sans moi vous ne pouvez rien faire :*
Vous ne pouvez venir qu'attirés par mon Pere ?
Vous allez, je le vois, avec ſubtilité
Eluder de ces mots la ſainte autorité.
Toutefois épargnez votre ſoin téméraire.
Je conviens avec vous que l'homme peut tout faire :

---

211 *Sine me nihil poteſtis facere.... Nemo poteſt venire ad me, niſi qui miſit me, traxerit eum.* » Sans moi vous ne pouvez rien faire... Perſonne ne » peut venir à moi, ſi mon Pere qui m'a envoyé, » ne l'attire. « *Joan.* XVIII.

216 *Deus impoſſibilia non jubet ; ſed jubendo monet, & facere quod poſſis, & petere quod non poſſis ; & adjuvat ut poſſis.* » Dieu ne commande pas des » choſes impoſſibles ; mais en commandant, il avertit, & de faire ce que l'on peut, & de demander » ce que l'on ne peut pas ; & il aide afin qu'on puiſſe. » *Concil. Trid. Seſſ.* VI. *c.* II.

Oui, qu'il peut à toute heure obéir à la Loi.
Mais vous devez auſſi convenir avec moi,
Que nous ne mettrons point ce pouvoir en uſage
Si notre Volonté n'y joint pas ſon ſuffrage,
Elle qui pour le Bien le refuſe toujours,
Si Dieu pour la fléchir n'accorde ſon ſecours.
Nous voici donc d'accord : ah ! qu'un aveu ſincere
Eût bientôt terminé cette diſpute amere,
Quand de tous nos Docteurs un mot troubla la paix !
O ſuffiſant Pouvoir, qui ne ſuffit jamais !

Non, malgré ſes efforts, la brebis égarée
Ne retrouvera point la demeure ſacrée,
Si le tendre Paſteur ne la prend dans ſes bras;
Et juſqu'à ſon troupeau ne la rapporte pas.
Quand je ſens pour le bien un deſir véritable,
N'eſt-ce donc pas alors Dieu qui m'en rend capable ?
Dieu ſeul fait tout en nous : *c'eſt lui dont la bonté*
Y forme tout deſir & toute volonté.
La Créature entiere eſt ſoumiſe à ſon Maître :
Nous devons la Penſée à qui nous devons l'Etre.

---

217 *Certum eſt nos mandatum ſervare ſi volumus ; ſed quia præparatur voluntas à Domino, ab illo petendum eſt, ut tantùm velimus, quantum ſufficit.* » Il eſt certain que nous obſervons les préceptes, ſi » nous voulons. Mais comme c'eſt le Seigneur qui pré- » pare la volonté, il faut lui demander que nous » voulions autant qu'il faut pour faire ce que nous » voulons. » *S. Auguſt. de Grat. & liber. Arbit. cap. XVI.*

En vain nous lui voudrons disputer notre cœur,
Il en sera toujours le souverain Moteur.
Dieu commande, & dans l'Homme il fait ce qu'il
commande:
Il donne le premier ce qu'il veut qu'on lui rende. 240
D'où vient donc cet orgueil si follement conçu?
Quel bien possedons-nous que nous n'ayons reçu?
Mere des bons desseins, principe de lumiere,
La Grace produit tout, & même la Priere.
Quand nous courons vers elle, elle nous fait courir: 245
Quand pour elle un cœur s'ouvre, elle le vient ouvrir.

---

237 *Dieu est la cause universelle de tout ce qui est. Les façons d'être doivent venir nécessairement du premier Etre... Se le bon usage du libre arbitre ne venoit pas de lui, nous pourrions dire que nous nous ferions meilleurs que Dieu ne nous a faits, & que nous nous donnerions à nous-mêmes quelque chose qui vaut mieux que l'être; parce qu'il vaut mieux n'être point, que de ne pas user de son libre arbitre selon la Loi de Dieu.*

A la réserve du péché, qui ne peut être attribué qu'à la créature, tout le reste de ce qu'elle a dans son fonds, dans sa liberté, & dans ses actions, doit être attribué à Dieu. Et la volonté de Dieu qui fait tout, bien loin de rendre tout nécessaire, fait au contraire dans le nécessaire aussi-bien que dans le libre, ce qui fait la différence de l'un & de l'autre. M. Bossuet, Traité du Libre Arbitre.

245 *Da quod jubes, & jube quod vis.* S. August. Confess. *Certum est nos facere cum facimus; sed ille facit ut faciamus, præbendo vires efficacissimas voluntati, qui dixit: Faciam ut in justificationibus meis ambuletis.* » Donnez ce que vous commandez, » & commandez ce que vous voulez.... Il est certain

Elle forme nos vœux, & dans l'Ame qui prie;
Par d'ineffables ſons c'eſt l'Eſprit ſaint qui crie.
L'Homme, quand ſur lui ſeul il oſe s'appuyer,
Eſt ſemblable au roſeau qu'un ſouffle fait plier.
Tout croît, & vit en Dieu : la foible Créature
De ſa main libérale attend la nourriture.
Aux pâturages gras il mene ſes troupeaux :
Il les conduit lui-même à la ſource des eaux.
Paſteur rempli d'amour il adoucit leurs peines!
Il porte dans ſon ſein les brebis qui ſont pleines.
Soumettons-nous ſans crainte à cette vérité :
La Grace eſt le ſoutien de notre humilité.
Au Dieu qui vous conduit, Mortels, rendez hommage.

N'allez pas toutefois, en déteſtant Pélage,
Dans un aveugle excès follement entraînés,
Vous croire des captifs malgré vous enchaînés;
Et du Ciel oubliant la douceur infinie,
Changer ſon regne aimable en dure tyrannie.

L'impétueux Luther, qu'emportoient ſes fureurs,
Joignit ce dogme impie à tant d'autres erreurs :

» que nous agiſſons quand nous agiſſons; mais celui
» qui fait que nous agiſſons, parce qu'il donne des
» forces très-efficaces à notre volonté, c'eſt celui
» qui dit : Je vous ferai marcher dans la voie de mes
» préceptes. « *Id. de Grat. & lib. Arb. c.* XIV.

247 *Dans la loi de Grace*, dit le P. Bourdaloue, *Dieu nous donne dequoi accomplir ce qu'il nous commande : diſons mieux, Dieu lui-même accomplit en nous ce qu'il exige de nous.*

265 *Le Pélagianiſme*, dit encore le P. Bourdaloue,

Affectant d'élever la Grace & ſa puiſſance;
Il voulut nous ravir la libre obéiſſance;
Prétendit que contraint par les ſuprêmes Loix,
L'Homme marche toujours ſans volonté, ſans choix,
Vil eſclave, chargé de chaînes inviſibles.
Prêchant après Luther ces maximes horribles,
Calvin mit tout en feu: le Fidèle trembla,
Et ſur ſes fondemens l'Egliſe s'ébranla.
Pour raſſurer alors la Vérité troublée,
La ſage & ſainte Egliſe à Trente raſſemblée,
Sans que jamais l'erreur y pût mêler ſon fiel,
Reçut, & nous rendit les réponſes du Ciel.
Défendons, en ſuivant ſes dogmes reſpectables,
De notre liberté les droits inaltérables.

Notre cœur n'eſt qu'Amour : il ne cherche, il ne ſuit,
Qu'emporté par l'Amour dont la loi le conduit.

---

attribuant des forces à l'homme pour agir indépendamment de Dieu, ſembloit rendre l'homme fervent. Le Calviniſme, pour élever la prédeſtination de Dieu, annéantiſſant le libre arbitre, humilioit l'homme en apparence, mais lui ôtoit la pratique des bonnes œuvres. L'Egliſe tient le milieu entre ces deux extrémités : elle nous maintient dans l'humilité ſans préjudice de la ferveur : & excite en nous la ferveur, ſans intéreſſer l'humilité.

281 Les paſſions ſont les mouvemens de l'ame pour s'unir aux objets qu'elle aime, ou ſe ſéparer de ceux qu'elle hait. Ainſi toutes les paſſions, quoiqu'elles aient des noms différens, ſe réduiſent à une

Le Plaiſir eſt ſon maître : il ſuit ſa douce pente ;
Soit que le mal l'entraîne, ou que le bien l'enchante.
Il ne change de fin, que lorſqu'un autre objet.
Efface le premier par un plus doux attrait.
La Grace qui l'arrache aux voluptés funeſtes
Lui donne l'avant-goût des volupté céleſtes ;
Le fait courir au bien qu'en elle il apperçoit,
Voir ce qu'il doit chérir, & chérir ce qu'il voit.
C'eſt par-là que la Grace exerce ſon empire :
Elle-même eſt amour, par amour elle attire ;
Commandement toujours avec joie accepté ;
Ordre du Souverain, qui rend la liberté ;
Charme qui ſans effort briſe tout autre charme ;
Vainqueur qui plaît encore au vaincu qu'il déſarme.

Non que le Dieu puiſſant, qui ſait nous enflammer,
Malgré nous toutefois nous force de l'aimer,
Ni qu'à ſuivre ſon ordre il veuille nous contraindre :
En cela pour nos droits nous n'avons rien à craindre.

ſeule qui eſt l'Amour. La haine pour un objet vient de l'amour qu'on a pour un autre ; le deſir eſt l'amour d'un bien qu'on n'a pas ; la joie eſt le plaiſir que cauſe un bien qu'on poſſéde. Ainſi *notre cœur n'eſt qu'amour*. Et la Grace étant le ſouffle du ſaint amour, fait que toutes nos paſſions, c'eſt-à-dire, tout les mouvemens de notre ame, ne tendent plus qu'à s'unir à l'objet qu'elle aime, c'eſt-à-dire, à Dieu.

283 *Quod ampliùs nos delectat, ſecundùm id operemur neceſſe eſt.* » Nous ne pouvons manquer d'agir » ſelon ce qui nous plaît davantage. *S. Auguſt. in Epiſt. ad Gal. cap.* XLIX.

300 La liberté conſiſte à pouvoir faire le contraire

La Grace ſe plaît-elle à la gêne du cœur ?
Non, ſes heureuſes loix ſont des loix de douceur.
Il eſt vrai qu'auſſi-tôt qu'elle ſe fait entendre,
Un infaillible aveu ſe hâte de s'y rendre.
Mais faut-il s'étonner que cette aimable ardeur
Diſſipe en un moment la plus longue froideur ?
Que du céleſte feu cette vive étincelle
Embraſe tous les cœurs, n'en trouve aucun rebelle ?
Que cette douce chaîne enchaîne librement ?
Que cette voix obtienne un ſûr conſentement,
Sans qu'en elle jamais la moindre violence
Arrache cette entière & prompte obéiſſance ?
Le malade qui ſouffre & ſent qu'il va mourir,
Repouſſe-t-il celui qui vient pour le guérir ?
Libre de rejetter un pain qu'on lui préſente,
Le Pauvre le ravit quand la faim le tourmente.
Et maître de reſter dans la captivité,
Toujours un malheureux court à la liberté.

---

de ce qu'on fait, *falcultas ad oppoſita.* Or quand la Grace me détermine à faire le bien, je ſens que j'ai toujours le pouvoir de faire le mal. Elle ne m'ôte donc jamais ma liberté.

305 *Non arbitreris iſtam aſperam moleſtamque violentiam. Dulcis eſt, ſuavis eſt : ipſa ſuavitas te trahit.* » Ne vous figurez rien de dur ni de facheux dans » la ſainte violence par laquelle Dieu nous attire à » lui. Elle n'a rien que de doux, rien qui ne faſſe » plaiſir : & c'eſt le plaiſir même qui nous attire. »
S. Aug. Serm. 131. *c.* 2.

Oui, j'y cours plein d'horreur pour ma premiere chaîne :
Mais celui qui la rompt, m'en inſpire la haine.
Oui, j'y cours ; mais celui qui daigne me l'offrir,
Lui ſeul a mis en moi la force d'y courir.
Dans cet heureux moment qu'au Dieu qui l'environne,
Pleine de ſes attraits mon ame s'abandonne,
Et que par ſon amour, aſſiégé tant de fois,
A s'y rendre mon cœur détermine ſon choix ;
De tout ce que je fais, je lui dois tout l'hommage.
Quand je choiſis, mon choix eſt encor ſon ouvrage ;
Et par un dernier coup intimement porté,
Dans l'inſtant que je veux, il fait ma volonté,
Sans qu'à mon choix réel ce grand coup puiſſe nuire.
Dieu m'a fait libre : un Dieu peut-il faire & détruire ?
Non, Luther & Calvin aſſurent follement
Que la Grace aſſervit à ſon commandement.
J'abhorre, je proſcris cet horrible blaſphême :
De mon ſang, s'il le faut, j'en ſigne l'anathême.

---

330 La Grace fait tout, & la volonté fait tout. La Grace fait tout dans la volonté, & la volonté fait tout par la Grace. *Bern. de Grat. & lib. Arb. cap.* 14. *num.* 46.

332 *Tunc efficimur verè liberi, cùm Deus nos fingit, id eſt, format & creat ; non ut homines, quod jam fecit, ſed ut boni homines ſimus, quod Gratia ſua facit.* » Nous devevons véritablement libres, » lorſque Dieu nous forme & nous crée, non afin » que nous ſoyons hommes, puiſque nous le ſommes déjà, mais afin que nous ſoyons des hommes » juſtes ; ce qui eſt l'ouvrage de ſa Grace. » *S. Aug. Enchir. cap.* XIII.

Maître de tous ſes pas, arbitre de ſon ſort,
L'homme a devant ſes yeux, & la vie & la mort.
C'eſt toujours librement que la Grace l'entraîne:
Il peut lui réſiſter, il peut briſer ſa chaîne.

Oui, je ſens que je l'ai ce malheureux Pouvoir,
Et loin de m'en vanter, je gémis de l'avoir.
Avec un tel appui qu'aiſément on ſuccombe!
Ah! qui me donnera l'aîle de la colombe?
Loin de ce lieu d'horreur, de ce gouffre de maux,
J'irois, je volerois dans le ſein du repos.
C'eſt-là qu'une éternelle & douce violence
Néceſſité des Saints l'heureuſe obéiſſance:
C'eſt-là que de ſon joug le cœur eſt enchanté:
C'eſt-là que ſans regret l'on perd ſa liberté.
Là de ce corps impur les âmes délivrées,
De la joie ineffable à ſa ſource enivrées,
Et riches de ces biens que l'œil ne ſauroit voir,
Ne demandent plus rien, n'ont plus rien à vouloir.
De ce Royaume heureux Dieu bannit les alarmes,
Et des yeux de ſes Saints daigne aſſuyer les larmes.
C'eſt-là qu'on n'entend plus ni plaintes ſoupirs:
Le cœur n'a plus alors ni craintes, ni deſirs.
L'Egliſe enfin triomphe; & brillante de gloire
Fait retentir le Ciel des chants de ſa victoire.

---

341 *Voilà*, dit M. Boſſuet dans ſes Elevations, *un trait défectueux dans ma liberté, qui eſt de pouvoir mal faire. Ce trait ne vient pas de Dieu, mais du néant dont je ſuis tiré.*

Elle chante, tandis qu'eſclaves, déſolés,
Nous gémiſſons encor ſur la terre exilés.
Près de l'Euphrate aſſis nous pleurons ſur ſes rives:
Une juſte douleur tient nos langues captives.
Et comment pourrions-nous au milieu des méchans,
O céleſte Sion, faire entendre tes chants!
Hélas nous nous taiſons: nos Lyres détendues
Languiſſent en ſilence aux faules ſuſpendues.
Qué mon exil eſt long! O tranquille Cité!
Sainte Jéruſalem, ô chere Eternité!
Quand irai-je au torrent de ta volupté pure
Boire l'heureux oubli des peines que j'endure?
Quand irai-je goûter ton adorable paix?
Quand verrai-je ce jour qui ne finit jamais?

LA GRACE,

POËME.

CHANT TROISIEME.

TEL que brille l'éclair, qui touche au même instant,
Des portes de l'Aurore aux bornes du Couchant ;
Tel que le trait fend l'air sans y marquer sa trace :
Tel & plus prompt encor part le coup de la Grace.
Il renverse un rebelle aussi-tôt qu'il l'atteint ;
D'un scélerat affreux un moment fait un Saint.
Ce foudre inopiné, cette invisible flamme
Frappe, éclaire, saisit, embrase toute l'ame :
Saintement pénétré d'un spectacle effrayant
Rancé de ses plaisirs reconnoît le néant :
D'esclave il devient libre, à la Cour il échappe ;
Et fuit dans les déserts pour enfanter la Trappe.

---

9 On attribue l'éclatante conversion de M. l'Abbé de la Trappe à la vue du cercueil d'une Dame qu'il aimoit. Allant voir cette Dame, sans savoir qu'elle étoit morte subitement, il trouva son cercueil à la porte.

Ainſi prompte à courir, lorſque nous nous perdons ;
La Grace quelquefois précipite ſes dons.
Souvent à nous chercher moins ardente & moins vive,
Par des chemins cachés lentement elle arrive,
Elle n'eſt pas toujours ce tonnerre perçant,
Qui fend un cœur de pierre, & par un coup puiſſant
Abat Saul qu'emportoit une rage homicide,
Fait d'un perſécuteur un Apôtre intrépide,
Arrache Madelaine à ſes honteux objets,
Zachée à ſes tréſors, & Pierre à ſes filets.
Quelquefois doux rayon, lumiere tempérée,
Elle approche, & le cœur lui diſpute l'entrée.
L'eſclave dans ſes fers quelque temps ſe débat,
Repouſſe quelques coups, prolonge le combat.
Oui, l'homme oſe ſouvent, triſte & funeſte gloire!
Entre ſon Maître & lui balancer la victoire ;
Mais le Maître pourſuit ſon Sujet obſtiné,
Et parle de plus près à ce cœur mutiné.
Tantôt par des remords il l'agite & le trouble :
Tantôt par des attraits que ſa bonté redouble,
Il amollit enfin cette longue rigueur,
Et le vaincu ſe jette aux pieds de ſon Vainqueur.

De la Grace tel eſt l'aimable & ſaint empire :
Elle entraîne le cœur, & le cœur y conſpire.

---

21 Quoique les Savans diſtinguent Marie Madelaine de la femme pécheresſe, il eſt permis de parler en vers ſuivant l'opinion commune.

Nous marchons avec elle : ainſi nous méritons,
Et nous devons nommer nos mérites des dons.
Ainſi Dieu toujours maître, inſpire, touche, éclaire,
Et l'Homme toujours libre, agit & coopere.

Auguſtin, de l'Egliſe & l'organe & la voix,
De la céleſte Grace explique ainſi les Loix.
Téméraire Docteur, eſt-ce là ton langage?
Honteux de reconnoître un ſi libre eſclavage,
Par tes détours ſubtils, par tes ſyſtêmes vains
Tu prétends éluder les paroles des Saints.
Hélas! de notre orgueil telle eſt l'horrible plaie:
Nous craignons d'obéir, & le joug nous effraie.
Voulant trop raiſonner, nous nous égarons tous:
Et de notre Pouvoir défenſeurs trop jaloux,
Nous uſurpons du Ciel les droits les plus auguſtes:
Nous fixons ſon empire à des bornes injuſtes.
Mais que Dieu confondroit une telle fierté,
S'il nous abandonnoit à notre Liberté!
La Grace, dites-vous, vous paroît la contraindre.
Agréable péril! ah! riſquons, ſans rien craindre,

---

38 *On a des mérites quand on eſt Saint ; mais la Grace qui nous les donne, nous eſt donnée ſans mérite. La récompenſe eſt due après la promeſſe ; mais la promeſſe a été faite par pure bonté. La récompenſe eſt due aux bonnes œuvres ; mais la Grace qui n'eſt point due précéde, afin qu'on les faſſe.* M. Boſſuet, Elev.

55 *Tutiores vivimus ſi totum Deo damus, non autem nos illi ex parte, & nobis ex parte committimus.* » Il » eſt plus sûr pour nous de donner tout à Dieu que » de dépendre en partie de lui, & en partie de nous. » *S. Aug. de dono Perſev. cap.* VI.

De trop donner à Dieu, de trop compter sur lui.
Quel espoir, quel honneur de l'avoir pour appui ?
Laissons, laissons tout faire à celui qui nous aime ;
Il sait mes intérêts beaucoup plus que moi-même.
Contre lui pour nos droits nous disputons en vain ;
Trop heureux de pouvoir les remettre en sa main.
Eh ! comment résister à cette main puissante ?
La molle & souple argile est moins obéissante,
Moins docile au potier qui la tourne à son gré,
Qu'un cœur au souffle heureux, dont il est pénétré.

Oui, c'est de ta bonté que je dois tout attendre ;
J'en dépens : mais, Seigneur, ma gloire est d'en dépendre.

---

64 *Ille qui in cœlo & in terra, omnia quæcumque voluit, fecit, etiam in cordibus hominum operatur.* » Celui qui a fait dans le Ciel & sur la terre, tout ce » qu'il a voulu, opere aussi tout ce qu'il veut dans le » cœur des hommes. » *S. Aguſt. de Grat. & lib. Arb.* c. XXI.

Mutans mentem atque reformans,
Vasque novum ex fracto fingens virtute creandi.

» Quelquefois, *dit saint Prosper*, Dieu attire à lui » les nations les plus farouches & les plus opposées à » l'Evangile, en changeant le fond du cœur, en ré- » tablissant l'ame & la renouvellant, & *en formant* » *par une puissance de Créateur & de Souverain un* » *vase nouveau, de ce vase qui étoit brisé.* » Part. II.

68 *L'état de notre être est d'être tout ce que Dieu veut que nous soyons. Il fait être homme, ce qui est homme, corps ce qui est corps, pensée ce qui est pensée, passion ce qui est passion, action ce qui est action, né-*

Tu me menes, je vais; tu parles, j'obéis;
Tu te caches, je meurs; tu parois, je revis.
A moi-même livré, conduit par mon caprice
Je m'égare en aveugle, & cours au précipice.
Mes vices que je hais, je les tiens tous de moi;
Ce que j'ai de Vertu, je l'ai reçu de toi.
De mes égaremens moi seul je suis coupable:
De mes heureux retours je te suis redevable.
Les crimes que j'ai faits, tu me les a remis;
Et je te dois tous ceux que je n'ai point commis.

Qu'une telle doctrine est douce & consolante!
Elle remet la paix dans mon ame tremblante.
La Foi m'apprend d'abord à tout craindre de moi:
L'Espérance bientôt vient ranimer ma Foi.
» Par vos foibles efforts, il est vrai, me dit-elle,
» Vous ne suivrez jamais la voix qui vous appelle.
» De cruels ennemis, hélas! environné,
» Vous êtes à leurs traits sans cesse abandonné.

---

cessaire ce qui est nécessaire, libre ce qui est libre. M. Bossuet, Traité du lib. Arb.

73 *Mea sola, non sunt nisi peccata.* » Je n'ai de » moi que le péché, » dit Saint Augustin, Ser. sur le Ps. 70. Et dans ses Conf. liv. 2. c. VII. *Gratiæ tuæ deputo & quæcumque non fecit mala.... & omnia mihi dimissa esse fateor & quæ mea sponte feci mala, & quæ te duce non feci.* » Je reconnois que c'est Votre Gra- » ce, ô mon Dieu, qui m'a préservé de tout le mal » que je n'ai point fait. Je vous suis redevable, & » du pardon que vous m'avez accordé pour les péchés » que j'ai commis, & de la protection par laquelle » vous m'avez garanti de ceux que j'aurois encore pu » commettre. »

» Mais vous avez au Ciel un Pere qui vous aime ;
» Un Pere, c'eſt le nom qu'il s'eſt donné lui-même ;
» Raſſurez-vous, ſon fils lui ſera toujours cher.
» Périſſe l'inſenſé qui prend un bras de chair.
» L'ame ſage & fidelle à ſon Dieu ſe confie,
» Et peut tout en celui qui ſeul la fortifie.

Le M.... aidé par un autre ſecours,
Ne ſera point ému d'un ſemblable diſcours.
A ſes ordres ſoumiſe, à ſes deſirs préſente,
Et compagne aſſidue, ainſi qu'obéiſſante,
La Grace, nous dit-il, vient offrir ſon appui.
Quand il veut, il s'en ſert, l'uſage en eſt à lui.
Dieu fournit l'inſtrument qui gagne la victoire ;
Mais de s'en bien ſervir l'homme ſeul a la gloire.
Dogmes cachés long-temps aux humains aveuglés ;
Et qui par M.... ſont enfin dévoilés ;
M.... qui pour nous plein d'un amour de Pere
Adoucit d'Auguſtin le dogme trop ſévere,
Rend un calme flatteur à notre eſprit troublé ;
Décide, & parle en maître, où Paul avoit tremblé.
» Il n'eſt point, nous dit-il, de race favorite :
» Dieu ſait de cet enfant quel ſera le mérite ;

---

97 La Grace, ſuivant ce ſyſtême, ne change pas le cœur : elle met ſeulement la volonté dans l'équilibre. Ce n'eſt pas Dieu qui donne l'inclination à la volonté, c'eſt l'homme. Suivant le ſyſtême des Congruiſtes, Dieu épie le temps, le lieu, les circonſtances où la volonté fera un bon uſage de la Grace.

107 Il admet une ſcience moyenne par laquelle Dieu prévoit, avant aucun décret de ſa volonté, le

» Dieu lit dans l'avenir ce qu'il doit être un jour,
» Et s'il ſe rendra digne ou de haine ou d'amour.
» La Grace eſt une ſource en public expoſée,
» Dont l'onde eſt en tout temps par toute main puiſée.
» Et lorſque pour agir nous faiſons nos efforts,
» Dieu nous doit auſſi-tôt ouvrir tous ſes tréſors.

Dans l'Eſpagne où d'abord ces maximes parurent,
La Vérité trembla, les Ecoles s'émurent,
Et du Saint ſi fameux par ſes rares écrits
Les Diſciples ſavans éleverent leurs cris.
Pour ramener la paix dans l'Egliſe troublée;
Le Pontife appella la fameuſe aſſemblée,
Où Lemos défenſeur des céleſtes ſecours,
Du menſonge hardi perçant tous les détours,
Débrouilla, confondit la doctrine nouvelle.
Clément alloit lancer ſon tonnerre ſur elle.

---

bon uſage que nous ferons de notre liberté dans telles & telles circonſtances.

120 Les Dominiquains attaquerent vivement le livre de *Concordiâ Gratiæ & liberi Arbitrii*, dès qu'il parut, & le déférerent à l'Inquiſition de Caſtille. La cauſe fut portée à Rome. Clément VIII. établit la Congrégation, qui eut pour cette raiſon le titre *de Auxiliis*. Lemos, célébre Dominiquain, s'y diſtingua. Après ſoixante-huit Congrégations où Clément VIII. préſida, ce Pape mourut. Léon X. lui ſuccéda, & mourut peu de jours après. Paul V. reprit l'examen de ces diſputes; & après dix-ſept Congrégations fit dreſſer ſa Bulle: mais des raiſons particulieres l'empêcherent de la publier.

Il vous rendoit vainqueurs, disciples d'Augustin ;
Mais sa mort vous priva d'un triomphe certain.
Assis au même trône, & plein d'un même zèle,
Paul fit dresser l'arrêt qu'attendoit tout Fidèle.
L'humble Ecole espéra, sa rivale craignit ;
Mais dans le Vatican le foudre s'éteignit.

De M.... qu'alors épargna l'anathême,
Ne rejettons pas moins le dangereux système.
L'orgueil sera toujours prompt à le recevoir :
Il flatte la Raison qui veut tout concevoir.
Le Ciel à nos regards n'a plus rien d'invisible ;
On perce de la Foi le nuage terrible ;
Des mysteres divins le voile est écarté.
Mais pour moi qui chéris leur sainte obscurité,
Je ramene le voile, & ne veux pas comprendre.
Ce que l'homme doit croire, & ne doit point entendre.
Une mortelle main pourroit-elle arracher
Les sceaux qu'au livre saint Dieu voulut attacher ?
Toi seul, agneau puissant, ô victime adorable,
Toi seul, tu peux ouvrir le Livre respectable,

Hélas ! s'il étoit vrai qu'un Serviteur heureux ;
Ministre obéissant, vînt remplir tous mes vœux :

---

132 Suivant ce sistême, la Grace qui n'est pas efficace par elle-même, tire son efficacité des circonstances. Saul n'eût pas été converti si Dieu ne l'eût renversé dans le moment où il savoit que le cœur du persécuteur de son Eglise seroit disposé à se rendre.

Si

Si je trouvois pour moi la Grace toujours prête ;
Que du Ciel aiſément je ferois la conquête !
Mais l'homme toutefois, chancelant, inégal ;
Rencontre à tous ſes pas quelque obſtacle fatal.
A la plus douce paix un trouble affreux ſuccede.
Il aimoit, il languit ; il brûloit, il eſt tiede.
La joie & le chagrin, la froideur & l'amour
De ſon cœur inconſtant s'emparent tour à tour.
Après avoir long-temps couru dans la carriere,
Tout-à-coup il s'arrête & recule en arriere.
Toi donc, heureux Mortel, arbitre ſouverain :
Toi qui trouves toujours la Grace ſous ta main,
Contre tant de malheurs montre ton privilege :
Fai connoître tes droits au Démon qui t'aſſiege.

---

169 Selon M..... Dieu a fait un pacte avec Jeſus-Chriſt, par lequel il s'engage à donner ſa Grace à tous les hommes qui feront ce qui ſera en eux par les forces de la nature. Combien l'homme s'égare quand il veut expliquer par ſa raiſon ſeule, ce que notre raiſon ne peut comprendre ! Suivant le ſyſtême du P. Mallebranche, il eſt indigne de Dieu d'agir par des volontés particulieres. Les Anges ont été la cauſe occaſionnelle des miracles de l'ancienne Loi ; & l'ame de Jeſus-Chriſt eſt la cauſe occaſionnelle de la diſtribution de la Grace. Cette ame, quoiqu'unie au Verbe, a des volontés que le Verbe ne lui fait point avoir, & elle ne connoît point le fond des cœurs : d'où il arrive qu'elle fait donner des graces ſans ſavoir quels effets elles auront ; & de même que la pluie, qui en conſéquence des loix générales, tombe ſur des terres enſemencées où elle fait germer les fruits, tombe auſſi ſur des rochers ſtériles ; la Grace tombe ſur des cœurs diſpoſés à la recevoir, & ſur d'autres

Le chagrin te saisit, tu te sens agité ;
Vien te rendre la joie & la tranquillité :
Etouffe ces dégoûts qui commencent à naître
Il est temps, qu'attends-tu ? commande, parle en Maître.

Mais quoi ! desir, effort, menace, tout est vain ;
Et tu veux sans succès trancher du Souverain.
Misérable, du moins reconnoi ta misere,
L'Orgueil t'avoit séduit : fais-en l'aveu sincere ;
Et ressens le besoin d'un plus puissant secours :
Au Seigneur, sans rougir, tu peux avoir recours.
Va pleurer à ses pieds ; implore, presse, crie,
Il se plaît à donner, mais il veut qu'on le prie.
Il faut ravir ses biens ; & pour être accordé,
Sans cesse son appui doit être demandé.
Nous ne pouvons jamais lasser sa patience,
Il aime que nos cris lui fassent violence.

Si la Grace à toute heure obéit à nos Loix ;
Faut-il pour l'obtenir l'appeller tant de fois ?
Et si nous avons tous la force salutaire,
Que sert-il de prier ? nous devons tous nous taire.

---

où elle ne peut produire aucun effet. Exposer un pareil système, c'est le réfuter.

180 *Quid stultius quàm orare ut facias, quod in potestate habeas ! ... Qui orat non orat ut homo sit, quod est naturâ ; neque orat ut habeat liberum arbitrium, quod jam accepit, cùm crearetur ipsa natura ; neque orat ut accipiat mandatum : sed plane orat ut faciat mandatum.., Ipsa igitur oratio, clarissima est Gratiæ testificatio.* » Quoi de plus insensé que d'avoir recours » à la priere pour faire ce qui dépend de nous ! .. »

Tendre Egliſe, ſur nous vous pleurez vainement ;
Colombe, finiſſez ce long gémiſſement.
Miniſtres, eſſuyez vos larmes aſſidues ;
Et retirez vos mains vers le Ciel étendues.
Vous qui pouſſez vers Dieu des ſoupirs éternels,
Fidèles proſternés aux pieds de ſes Autels,
Pourquoi répandre ainſi des prieres ſtériles ?
C'eſt à vous d'ordonner, vos cœurs vous ſont dociles ;
Vous-mêmes à vos maux donnez un prompt ſecours :
Vous pouvez tout. Mais quoi ! vous ſoupirez toujours.
Et de tous vos efforts vous ſentez l'impuiſſance.
Hélas ! qui n'en a point la triſte connoiſſance ?
Quel mortel à ſon gré diſpoſe de ſon cœur ?

Si l'on en croit pourtant un ſyſtême flatteur ;
Pour le bien & le mal l'homme également libre
Conſerve, quoi qu'il faſſe, un conſtant Equilibre ;

» Quand nous prions, nous ne prions point Dieu de » nous faire hommes, puiſque nous le ſommes par la » nature ; ni de nous donner le libre arbitre, puiſque » nous l'avons reçu dès le premier moment de notre » être ; ni de nous donner la loi, mais de nous la faire » accomplir.... La priere même eſt donc une preuve » très-authentique de la Grace. » *S. Aug. Epiſt.* 177.

193 L'unique moyen d'accorder une contrariété apparente, qui attribue tantôt à nous, tantôt à Dieu, nos bonnes actions, eſt de reconnoître qu'elles ſont de nous, à cauſe de notre libre arbitre qui les produit ; & qu'elles ſont de Dieu, à cauſe de ſa Grace, qui fait que notre libre arbitre les produit. » Dieu, » *dit ſaint Auguſtin*, nous fait vouloir ce que nous » aurions pu ne point vouloir. » *A Deo factum eſt ut vellent quod & nolle potuiſſent.*

Lorſque pour l'écarter des loix de ſon devoir ;
Les paſſions ſur lui redoublent leur pouvoir ,
Auſſi-tôt balançant le poids de la Nature ,
La Grace de ſes dons redouble la meſure.
L'Homme les perd encor , & toujours libéral
Le Ciel de nouveaux dons lui rend un nombre égal :
Dieu pour le criminel qui brave ſa colere
Doit payer de ſes biens un tribut néceſſaire ;
Mais en les diſſipant on s'enrichit encor ,
Et de Graces ſans nombre on amaſſe un tréſor.
Pourquoi donc les Pécheurs qui déteſtent leurs chaînes,
Pour s'en débarraſſer trouvent-ils tant de peines ;
Ces plaiſirs qu'avec joie ils ont long-temps ſuivis ,
Sous leur regne cruel les tiennent aſſervis.
Ils voudroient s'affranchir d'un joug dont ils gémiſſent ;
Mais hélas ! chaque jour leurs forces s'affoibliſſent ;
Leurs fers ſe reſſerrant deviennent *plus* affreux ,
Et toujours leur fardeau s'appéſantit ſur eux.

Oui , de nos paſſions la trop longue habitude ,
Malgré nous à la fin ſe change en ſervitude.

---

207 *Ex voluntate perverſa facta eſt libido ; & dum ſervitur libidini , facta eſt conſuetudo ; & dum conſuetudini non reſiſtitur , facta eſt neceſſitas.* » Ma volonté , en ſe déreglant , eſt devenue *paſſion :* à force » de ſuivre cette paſſion , elle s'eſt tournée en *habitude :* & faute de réſiſter à cette habitude , elle eſt » devenue *néceſſité*. » *S. Auguſt. Confeſſ. lib. VIII, cap. V.*

Pour connoître à quels maux ce mortel eſt livré,
Qui veut chaſſer l'Amour de ſon cœur ulcéré,
Faiſons taire un moment les Saints dans cet ouvrage;
Et d'un Voluptueux écoutons le langage.
» Infortuné captif, ceſſe donc de ſouffrir:
» Sauve-toi, guéris-toi. Mais comment te guérir?
» Comment ſortir ſi-tôt d'un ſi rude eſclavage?
» O Dieu! ſi la clémence eſt votre heureux partage;
» Si vous jettez les yeux ſur ceux qui vont mourir,
» Mes ſupplices cruels vous doivent attendrir.
» Grands Dieux! regardez-moi; détournez cette
flamme,
» Qui défend à la paix toute entrée en mon ame,
» Et conſume mon corps par un cruel poiſon.
» Je ne t'implore, ô Ciel! que pour ma guériſon:
» Je ne demande pas que de celle que j'aime
» L'amour puiſſe répondre à mon amour extrême;
» Mais ſi j'ai mérité quelque choſe de toi,
» O Ciel! rends-moi la vie: ô Dieux! guériſſez-moi.

---

221 Ceci eſt imité de la 77 Epigramme de Catulle.

Difficile eſt longum ſubitò deponere amorem.
Difficile eſt, &c.
O Dî, ſi veſtrum eſt miſereri, aut ſi quibus unquam
Extrema jam ipſa in morte tuliſtis opem,
Me miſerum aſpicite: & ſi vitam puriter egi,
Eripite hanc peſtem, perniciemque mihi:
Quæ mihi ſubrepens imos ut torpor in artus,
Expulit ex omni pectore lætitias.

Ovide en criminel avouant tous ſes crimes ;
Nous en avoue auſſi les peines légitimes.
» Je hais ce que je ſuis : je ne m'aimai jamais ;
» Cependant malgré moi je ſuis ce que je hais.
» Non, je ne puis ſortir de mon état funeſte.
» Qu'il eſt dur de porter un fardeau qu'on déteſte !
Médée en ſuccombant regrete ſa pudeur,
Et ſe livre au tranſport que condamne ſon cœur.
Pour ſauver les débris de ſa vertu fragile,
Dans les bras de la mort Phédre cherche un aſyle.

Mais détournons nos yeux de ces triſtes objets ;
Et laiſſons les Païens en proie à leurs regrets.
Regardons un mortel que la Grace divine
Fait ſortir triomphant d'une guerre inteſtine ;
Et du grand Auguſtin apprenons aujourd'hui
Ce que l'homme eſt ſans Dieu, ce que Dieu peut ſur lui.
» Ma fougueuſe jeuneſſe, ardente pour les crimes,
» Me fit courir d'abord d'abymes en abymes.
» Je vous fuyois, Seigneur, vous ne me quittiez pas ;
» Et la verge à la main me ſuivant pas à pas,
» Par d'utiles dégoûts vous me rendiez ameres
» Ces mêmes voluptés à tant d'autres ſi chéres.
» Vous tonniez ſur ma tête : à vos preſſans avis
» Ma mere s'uniſſoit en pleurant ſur ſon fils.

---

251 *Efferbui miſer, ſequens impetum fluxûs mei, relicto te... Tu ſemper aderas, miſericorditer ſæviens, & amariſſimis aſpergens offenſionibus omnes illicitas jucunditates meas ; ut ita quærerem ſine offenſione jucundari.* S. Aug. Confeſſ. Lib. II. cap. 2. num. 5.

» Je n'entendois alors que le bruit de ma chaîne,
» Chaîne de paſſions qu'un miſérable traîne.
» Ma Mere par ſes pleurs ne pouvoit m'ébranler,
» Et vous tonniez, grand Dieu, ſans me faire trembler.
» Enfin de mes plaiſirs l'ardeur fut amortie :
» Je revins à moi-même, & déteſtai ma vie.
» Je voyois le chemin, j'y voulois avancer ;
» Mais un funeſte poids me faiſois balancer.
» J'avois trouvé, j'aimois cette Perle ſi belle,
» Sans pouvoir me réſoudre à tout vendre pour elle.
» Par deux puiſſans rivaux tour-à-tour attiré,
» J'étois de leurs combats au-dedans déchiré.
» Mon Dieu m'aimoit encor, & ſa bonté ſuprême
» A mes triſtes regards me préſentoit moi-même.
» Hélas, qu'en ce moment je me trouvois affreux !
» Mais j'oubliois bientôt mon état malheureux :
» Un ſommeil léthargique accabloit ma paupiere.
» M'éveillant quelquefois je cherchois la lumiere ;
» Et dès qu'un foible jour paroiſſoit ſe lever,
» Je refermois les yeux de peur de le trouver.
» Une voix me crioit, *Sors de cette demeure.*
» Et moi, je répondois, *Un moment, tout à l'heure* :

---

272 *Conſtituebas me ante faciem meam, ut viderem quàm turpis eſſem, quàm diſtortus & ſordidus, maculoſus, & ulceroſus. Et videbam & horrebam, & quò a me fugerem non erat .... Sed diſſimulabam & connivebam, & oblivíſcebar.* Confeſſ. Lib. VIII. cap. VII.

280 *Modò, ecce modò, ſine paululùm. Sèd modò & modò non habebant modum, & ſine paululùm, in longum ibat.* Confeſſ. Lib. VIII.

» Mais ce fatal moment ne pouvoit point finir ;
» Et cette heure toujours différoit à venir.
» De mes premiers Plaiſirs la troupe enchantereſſe
» Voltigeant près de moi, me répétoit ſans ceſſe :
» *Nous t'offrons tous nos biens, & tu veux nous quitter?*
» *Sans nous, ſans nos douceurs, qui peut ſe contenter ?*
» *Le Sage en nous cherchant trouve un ſecours facile ;*
» *Son corps eſt ſatisfait, & ſon ame eſt tranquille.*
» *Mortels, vivez heureux & profitez du temps ;*
» *Du torrent de la joie enivrez tous vos ſens.*
» *Fuyez de la vertu l'importune triſteſſe ;*
» *Couchez-vous ſur les fleurs, dormez dans la moleſſe.*
» *Et toi que dès long-temps nos bienfaits ont charmé,*
» Crois-tu donc qu'avec nous ton cœur accoutumé,
» *Puiſſe ainſi s'arracher aux délices qu'il aime ?*
» *Hélas ! en nous perdant tu te perdras toi-même.*
» Mais devant moi l'aimable & douce Chaſteté
» D'un air pur & ſerein, pleine de majeſté,
» Me montrant ſes amis de tout ſexe, & tout âge ;
» Avec un ris mocqueur me tenoit ce langage :
» *Tu m'aimes, je t'appelle, & tu n'oſes venir.*
» *Foible & lâche Auguſtin, qui peut te retenir ?*

---

283 *Retinebant nugæ nugarum, & vanitates vanitatum antiquæ amicæ meæ, & ſuccutiebant veſtem meam carneam & ſubmurmurabant, dimittis nos ? & a momento iſto non erimus tecum in æternum*, &c. Idem ibid. num. 26.

297 *Caſta dignitas continentiæ, ſerena & non diſſolutè hilaris, honeſtè blandiens.* Confeſſ. cap. XI, num. 27.

» Ce que d'autres ont fait, ne le pourras-tu faire?
» Incertain, chancelant, à toi-même contraire,
» Tu veux rompre tes fers, tu veux & ne veux plus.
» Ne fixeras-tu point tes pas irréſolus?
» Regarde à mes côtés ces colombes fidèles:
» Pour voler juſqu'à moi Dieu leur donna des aîles:
» Ce Dieu t'ouvre ſon ſein, jette-toi dans ſes bras.
» Hélas! je le ſavois, mais je n'y courois pas.
» Un jour enfin laſſé de cette vive guerre,
» Je pleurois, je criois, je m'agitois par terre.
» Quand tout-à-coup frappé d'un ſon venu des Cieux,
» Et des mots du Saint Livre où je jettai les yeux,
» L'orage ſe calma, mes troubles s'appaiſerent.
» Par votre main, Seigneur, mes chaînes ſe briſerent:
» Mon eſprit ne fut plus vers la terre courbé:
» Je ſortis de la fange où j'étois embourbé.
» Ma volonté changea: ce qui vous eſt contraire
» Me déplut, & j'aimai tout ce qui peut vous plaire.
» Ma Mere qu'à vos pieds vous vîtes tant de fois
» Pleurer ſur un ingrat, rebelle à votre voix,
» Ma tendre mere enfin ſortit de ſes alarmes,
» Et retrouva vivant le fils de tant de larmes.
» Je connus bien alors que votre joug eſt doux:
» Non, Seigneur, il n'eſt rien qui ſoit ſemblable à vous.
» Dès ici-bas ma bouche unie avec les Anges
» Ne ſe laſſera point de chanter vos louanges.
» Je n'aimerai que vous: vous ſerez déſormais
» Ma gloire, mon ſalut, mon aſyle, ma paix.

» O Loi ſainte? ô Loi chere ! ô douceur éternelle !
» Ineffable grandeur ! Beauté toujours nouvelle !
» Vérité qui trop tard avez ſu me charmer,
» Hélas ! que j'ai pardu de temps ſans vous aimer.

---

333 *Serò te amavi, pulchritudo tam antiqua, & tam nova, ſerò te amavi.* Confeſſ. Lib. X. cap. XXVII.

LA GRACE,

POËME.

CHANT QUATRIEME.

REDOUBLONS, s'il se peut, l'ardeur qui nous anime;
Elevons notre voix sur un ton plus sublime,
Osons du Dieu vivant célébrer la grandeur:
Osons de ses desseins montrer la profondeur:
Desseins toujours cachés, secrets impénétrables,
Jugemens éternels, & Loix irrévocables,
Loix terribles d'un Dieu qui voit dans l'avenir
Ceux qu'il veut couronner, & ceux qu'il veut punir.
Des siecles à ses yeux qu'est-ce que l'étendue?
Tous les siecles entiers sont un jour à sa vue:
L'avenir est pour lui l'ordre de ses arrêts.
Il lit nos volontés dans ses propres décrets.

6 *L'ordre des choses humaines*, dit M. Bossuet, Traité du Libre Arbitre, *est l'ordre des décrets divins. Dieu voit tout, ou dans son essence, ou dans ses décrets: il ne peut connoître que ce qu'il est, ou ce qu'il opere.*

Myſtere ténébreux, qui pourra le comprendre ?
Mais, Seigneur, devant toi tout l'homme n'eſt que cendre.
Sans les examiner, qu'il reçoive tes Loix.
O Dieu de vérité, quand tu parles, je crois :
De ma fiere Raiſon j'arrête l'inſolence ;
Loin de t'interroger, je t'adore en ſilence.
Je crois tes dogmes ſaints, quoiqu'ils me ſoient voilés ;
Je les chante : Mortels, écoutez, & tremblez.

De nos fragiles corps Dieu conſerve la vie :
Lui ſeul répand le jour dans notre ame obſcurcie :
Par lui nos cœurs glacés s'enflamment pour le bien.
Mortels, vous devez tout à qui ne vous doit rien.
Vous ne tenez jamais que de ſa bonté pure,
Et les dons de la Grace, & ceux de la Nature.
A ſes moindres faveurs quel droit prétendez-vous ?
Du Livre des Vivans il peut vous rayer tous.
Fils ingrats, fils pécheurs, victimes du ſupplice ;
Nous naiſſons tous marqués au ſceau de ſa Juſtice.
Depuis le jour qu'Adam mérita ſon courroux,
Les feux toujours brûlans ſont allumés pour nous.

---

13 On objectoit à ſaint Auguſtin qu'il étoit dangereux de parler de la prédeſtination gratuite. C'eſt-à-dire, *répondoit-il*, » que nous craignons d'offenſer par nos paroles, ceux qui ne ſont pas en état » d'entendre la vérité ; & nous ne craignons pas que » ceux qui ſont en état de l'entendre, ſoient trompés par notre ſilence. » *Timemus ne, loquentibus nobis offendatur qui veritatem non poteſt capere ; & non timemus, ne tacentibus nobis, qui veritatem poteſt capere, falſitate capiatur.*

Sous lui, ſous ſes enfans héritiers de ſon crime,
La même chûte, hélas ! ouvrit le même abyme.
Pour un crime pareil ſi l'Ange eſt condamné,
Pourquoi l'homme après lui ſera-t-il épargné ?
Tous deux de la révolte également coupables
Devoient tous deux s'attendre à des peines ſemblables.
Sans eſpoir de retour les Anges rejettés
Dans les feux éternels ſont tous précipités.
Des Humains en deux parts Dieu ſépare la maſſe :
Il choiſit, il rejette, il fait juſtice & grace.
Qui ſe plaindra, quand tous méritent l'abandon ?
Tous coupables, qui peut eſpérer le pardon ?

---

34 *Univerſa maſſa pœnas debet, & ſi omnibus debitum damnationis ſupplicium redderetur, non injuſtè redderetur.* » La maſſe entiere du genre humain mérite la punition ; & quand Dieu livreroit tous les » hommes au ſupplice de la damnation, ce ſeroit » ſans injuſtice de ſa part. « *De Nat. & Grat. c.* VII. » C'eſt, *ſuivant ſaint Auguſtin, dans le Livre de la* » *Prédeſtination*, ce qui ne doit pas révolter un » Chrétien, perſuadé que tous les hommes ſont tombés par le péché d'un ſeul, dans une condamnation » ſi juſte, que quand Dieu n'en délivreroit aucun, » on n'auroit aucun ſujet de ſe plaindre. « *Omnes iſſe in condemnationem juſtiſſimam : ita ut nulla Deĩ eſſet juſta reprehenſio, etiamſi nullus inde liberaretur.* De Prædeſt. cap. VIII.

36 *Elegit nos Deus, non quia per nos ſancti futurì eramus ; ſed elegit, prædeſtinavitque, ut eſſemus.* » Dieu ne nous a pas choiſis, parce que nous devions » être Saints ; mais il nous a choiſis & prédeſtinés, » afin que nous fuſſions Saints. « *De la Prédeſtin.* XVIII.

Qui lui plut, fut choisi de la masse proscrite:
Sa bonté sépara la Race favorite.
Et pour ce petit nombre agréable à ses yeux,
Il ouvrit de ses dons les trésors précieux.
C'est ce nombre si cher, ce céleste héritage
Qu'il réserve à son Fils pour auguste appanage.
Chef de tous les Elus, Jesus-Christ par son sang;
Lui-même élu par Grace a mérité ce rang.
Cher & petit troupeau que m'a donné mon Pere,
Banni toute frayeur, dit ce Dieu tutelaire:
Je connois mes brebis, je suis toujours leurs pas;
Et l'ennemi cruel ne les ravira pas:
Sur les tendres agneaux que le Ciel me confie,
Sans relâche attentif, je réponds de leur vie.

Les Hommes par ce choix qui partage leur sort;
Sont tous devant celui qui ne fait aucun tort,

---

51 *Sicut prædestinatus est ille unus, ut caput nostrum esset; ita multi prædestinati sumus, ut membra ejus essemus.* » Comme Jesus-Christ a été prédestiné » seul pour être notre Chef; de même plusieurs d'entre les hommes ont été prédestinés pour être ses » membres. »

53 *Nolite timere, pusillus grex, quia complacuit Patri vestro dare vobis regnum.* » Ne craignez point, » petit troupeau; car il a plu à votre Pere de vous » donner son Royaume. » *Luc.* XII. 32.

Oves meæ non peribunt in æternum, & non rapiet eas quisquam de manu mea. » Mes brebis ne périront » point à jamais; & nul ne me les arrachera d'entre » les mains. » *Joan.* X. 28.

Les uns vaſes d'honneur, objets de ſa tendreſſe,
Connus, prédeſtinés, enfans de la Promeſſe :
Les autres malheureux, inconnus, réprouvés,
Vaſes d'ignominie, aux flammes réſervés.

Qu'ici ſans murmurer la Raiſon s'humilie. 65
Dieu permet notre mort, ou nous donne la vie :
Ne lui demandons point compte de ſes décrets.
Qui pourra d'injuſtice accuſer ſes arrêts ?
L'Homme, ce vil amas de boue & de pouſſiere,
Soutiendroit-il jamais l'éclat de ſa lumiere ? 70
Ce Dieu d'un ſeul regard confond toute grandeur ;
Des aſtres devant lui s'éclipſe la ſplendeur.
Proſterné près du trône où ſa gloire étincelle,
Le Chérubin tremblant ſe couvre de ſon aîle.

---

61 *Qui peut ſe plaindre de Dieu*, dit l'Apôtre, *ſi voulant montrer ſa colere, & faire connoître ſa puiſſance, il ſupporte avec une patience extrême les vaſes de colere deſtinés à périr ; afin de faire paroître les richeſſes de ſa gloire ſur les vaſes de miſéricorde, qu'il a préparés pour la gloire ?*

65 *Sufficit ſcire homini quòd non ſit iniquitas apud Deum. Jam quomodo iſta diſpenſet, faciens alios ſecundùm meritum vaſa iræ, alios ſecundùm gratiam vaſa miſericordiæ, quis cognovit ſenſum Domini, aut quis conſiliarius ejus fuit ?* » Il ſuffit à l'homme de ſavoir qu'il n'y a point d'iniquité en Dieu : & ſi » vous demandez pourquoi il fait les uns des vaſes de » colere ſelon qu'ils le méritent, & les autres des va- » ſes de miſéricorde par ſa Grace ; ſaint Paul vous ré- » pondra : Qui a connu les deſſeins de Dieu, ou qui » eſt entré dans le ſecret de ſes conſeils ? » *S. Aug. contra duas Epiſt. Palagii, Lib. I. cap. XX.*

Rentrez dans le néant, mortels audacieux.
Il vole ſur les vents, il s'aſſied ſur les Cieux.
Il a dit à la mer, *Briſe-toi ſur ta rive*;
Et dans ſon lit étroit la mer reſte captive.
Les foudres vont porter ſes ordres confiés,
Et les nuages ſont la poudre de ſes pieds.
C'eſt ce Dieu qui d'un mot éleva nos montagnes;
Suſpendit le Soleil, étendit nos campagnes;
Qui peſe l'Univers dans le creux de ſa main.
Notre globe à ſes yeux eſt ſemblable à ce grain
Dont le poids fait à peine incliner la balance.
Il ſouffle, & de la mer tarit le gouffre immenſe.
Nos vœux & nos encens ſont dûs à ſon pouvoir.
Cependant quel honneur en peut-il recevoir?
Quel bien lui revient-il de nos foibles hommages?
Lui ſeul il eſt ſa fin, il s'aime en ſes ouvrages.
Qu'a-t-il beſoin de nous? d'un œil indifferent,
Il regarde tranquille & l'être & le néant.
Il touche, il endurcit, il punit, il pardonne:
Il éclaire, il aveugle, il condamne, il couronne.
S'il ne veut plus de moi, je tombe, je péris:
S'il veut m'aimer encor, je reſpire, je vis.
Ce qu'il veut, il l'ordonne, & ſon ordre ſuprême
N'a pour toute raiſon que ſa volonté même.

---

92 *Comme Dieu*, dit M. Boſſuet, Traité du libre Arbitre, *poſſéde lui-même tout ſon bien, & qu'il n'a beſoin d'aucun des êtres qu'il a faits; il n'eſt porté à les faire, ni à faire qu'ils ſoient de telle façon, que par ſa ſeule volonté indépendante.*

Qui ſuis-je pour oſer murmurer de mon ſort,
Moi conçu dans le crime, eſclave de la mort ? 100
Quoi ! le vaſe pétri d'une matiere vile
Dira-t-il au Potier, *Pourquoi ſuis-je d'argile ?*
Des ſalutaires eaux un enfant eſt lavé.
Par une prompte mort un autre en eſt privé.
Dieu rejette Eſaü, dont il aime le frere. 105
Par quel titre inconnu Jacob lui peut-il plaire ?
O ſage profondeur ! ô ſublimes ſecrets !
J'adore un Dieu caché : je tremble, & je me tais.

---

103 *Sed qui judicium arbitrii meritumque tueris....*
Infantum diſcerne animos, & diſſere quales
Affectus, qualeſque habeant hæc pectora motus..
.... Pariter nequeunt bona vel mala velle.
Et tamen ex illis miſeratrix Gratia quoſdam
Eligit, & rurſum genitos baptiſmate transfert
In regnum æternum, multis in morte relictis.

» Vous qui faites dépendre les dons de Dieu des » mérites de l'homme, de ſon choix & de ſon libre » arbitre, *dit ſaint Proſper*, faites-nous voir ce » choix & ces mérites dans les enfans, & dites-nous » quel ſont les mouvemens de leur volonté.... Tous » également ne peuvent vouloir ni le bien ni le mal : » & cependant Dieu par ſa miſéricorde & par ſa » Grace en choiſit quelques-uns qu'il fait renaître » dans le ſaint Baptême pour les placer dans ſa gloi- » re, pendant qu'il en laiſſe un grand nombre dans » la mort. cc *Part. III. c.* 10. 30.

107 O altitudo ! *Tous les Chrétiens*, Bayle, Art. Arminius, *doivent trouver dans ce mot de ſaint Paul un arrêt définitif, prononcé en dernier reſſort & ſans*

Ce Dieu, dans ſes deſſeins terrible & toujours ſage,
Qui ne changeant jamais, change tout ſon ouvrage,
Pour ceux mêmes ſouvent qu'il avoit rendus bons,
Arrête tout-à-coup la ſource de ſes dons.
Dans cette obſcure nuit l'aſtre ſi néceſſaire,
La Foi, quand il le veut, s'éteint ou nous éclaire.
Ce premier des préſens qu'il fait aux malheureux,
Leur ouvre le chemin quand il a pitié d'eux.
Que de peuples, hélas! que de vaſtes contrées
A leur aveuglement ſont encore livrées,
Aſſiſes loin du jour dans l'ombre de la mort!
Nous plus heureux, craignons leur déplorable ſort;
Le précieux flambeau qui s'allume par grace,
Aux Ingrats enlevé, ſouvent change de place.

---

appel, touchant les diſputes de la Grace, & oppoſer cette forte digue aux inondations des raiſonnemens.

115 *Dans tous les principes de Théologie*, dit le P. Bourdaloue, *la premiere Grace du ſalut eſt la lumiere qui nous découvre les voies de Dieu, parce que, pour agir, il faut connoître, & pour connoître, il faut être éclairé de Dieu.*

121 *Il y a de la part de Dieu*, dit le P. Bourdaloue, *des ſubſtitutions terribles: il abandonne les uns, il appelle les autres. Il dépouille les uns, il enrichit les autres. Myſtere de prédeſtination certain & inconteſtable. Myſtere qui, tout rigoureux qu'il eſt, ne s'accomplit que ſelon les loix de la plus droite juſtice, & dans lequel Dieu découvre auſſi tous les tréſors de la miſéricorde.... C'eſt ainſi que les Anges rebelles ayant laiſſé par leur chûte un grand vuide dans le Ciel, Dieu leur a ſubſtitué les hommes... Il ſubſtitue auſſi un peuple à un autre peuple; & plaiſe au Ciel que nous ne*

Par le ſang des Martyrs autrefois humecté,
L'Orient, du menſonge eſt par-tout infecté.
Cette Iſle, de Chrétiens féconde pépiniere,
L'Angleterre, où jadis brilla tant de lumiere,
Recevant aujourd'hui toutes Religions,
N'eſt plus qu'un triſte amas de folles viſions.
Hélas! tous nos voiſins plongés dans la diſgrace
Semblent nous préparer au coup qui nous menace.
Par-tout autour de moi quand je tourne les yeux,
Je pâlis & n'y vois que le courroux des Cieux.
Dans les glaces du Nord l'Héréſie allumée
Y répand en fureur ſon épaiſſe fumée.
Là domine Luther; ici regne Calvin:
Et ſouvent où la Foi répand ſon jour divin,
La ſuperſtition, fille de l'Ignorance,
Prend de la Piété la trompeuſe apparence.

Oui, nous ſommes, Seigneur, tes peuples les plus chers:
Tu fais luire ſur nous tes rayons les plus clairs.
Vérité toujours pure, ô doctrine éternelle,
La France eſt aujourd'hui ton Royaume fidelle.
Ah! nos crimes enfin à leur comble montés,
Du Ciel lent à punir laſſeront les bontés.

ſervions pas d'exemple à ceux qui viendront après nous, comme nous en ſervent ceux qui nous ont précédés! Penſées du P. Bourdaloue au titre *Subſtitutions.*

128 Les Anabaptiſtes, les Trembleurs, les Indépendans, les Puritains &c.

144 Plus on eſt environné de lumieres, plus on eſt ſouvent près de tomber dans les ténébres; parce que

Puiſſe-t-il être faux ce funeſte préſage !
Mais, hélas ! de nos mœurs l'affreux libertinage
A celui de l'eſprit pourra nous attirer.
Déjà notre Raiſon oſe tout pénétrer.
Celui dont les bienfaits préviennent nos prieres,
Du ſalut à ſon gré diſpenſe les lumieres.
Il confond l'orgueilleux qui cherche à tout ſavoir ;
Il aveugle celui qui demande à tout voir.
Pour les ſages du monde il voile ſes myſteres ;
Il refuſe à leurs yeux les clartés ſalutaires,
Tandis qu'il les révele à ces humbles eſprits,
A ces timides cœurs de ſon amour nourris,
Qui mépriſent l'amas des ſciences frivoles,
Et tremblent de frayeur à ſes moindres paroles.
Un mot eût pu changer les ſages Antonins;
Mais ce mot n'eſt donné qu'aux heureux Conſtantins.

Dieu nous punit de l'abus de ſes graces. Jamais l'Afrique ne fut plus éclairée que du temps de ſaint Auguſtin ; & cependant la Religion y fut preſque éteinte par les Vandales. L'Egypte, la Paleſtine, la Syrie, malgré cette foule de ſaints Anachoretes, furent ravagées par l'Arianiſme, le Neſtorianiſme, l'Eutychianiſme, &c.

152 *C'eſt une vérité inconteſtable*, dit le P. Bourdaloue, *que Dieu aveugle quelquefois les hommes. De quelle maniere s'accomplit une punition, en apparence ſi contraire à la ſainteté de Dieu? C'eſt un ſecret de la prédeſtination, & de la réprobation des hommes, que nous devons révérer, mais qu'il ne nous appartient pas de pénétrer.*

159 *Non volentis, neque currentis, ſed miſerentis eſt Dei, qui & parvulis quibus vult, etiam non volen-*

Dieu laiſſe ſans pitié Caton dans la nuit ſombre,
Qui cherchant la vertu n'en embraſſe que l'ombre.

Mais plus terrible encore il prévoit tous nos pas,
Et vient frapper des cœurs qui ne s'ouvriront pas,
Il verſe ſes faveurs ſur une ame infidelle,
Que l'abus de ſes dons rendra plus criminelle.
Jéruſalem le chaſſe, & rejette ſa paix :
Son ingrate Sion refuſe ſes bienfaits,
Et l'on eût vu par lui Tyr & Sidon touchées ;
Pleurer ſur le cilice & la cendre couchées.
Au grand jour, il eſt vrai, jour terrible & vengeur ;
Sidon ſera traitée avec moins de rigueur.
Le ſerviteur rebelle aux ordres de ſon Maître ;
Plus puni que celui qui meurt ſans le connaître,
De tous les biens reçus rend compte au Dieu jaloux ;
Mais l'arrêt de Sidon en devient-il plus doux ?

---

tibus neque currentibus ſubvenit. » Tout dépend, *dit* » *ſaint Paul*, non de celui qui veut, ni de celui qui » court, mais de Dieu qui fait miſéricorde, & qui » l'accorde à qui il lui plaît d'entre les enfans, quoi- » qu'ils ne veuillent, ni ne courent. « *S. Aug. de dono perſev. cap.* 11.

165 N'y auroit-il pas plus de bonté, nous dit notre Raiſon, à ne point donner des graces, dont on doit abuſer ? Elle peut dire de même : N'y auroit-il pas eu plus de bonté à ne pas permettre la chûte du premier homme ? Puiſque Dieu a jugé à propos de tirer le bien du mal, plutôt que de ne permettre aucun mal, réformons les idées de notre Raiſon ſur celles de la Foi. En Dieu tout eſt incompréhenſible pour nous, ſa bonté, comme ſa puiſſance.

Tremblons juſqu'à la fin. Si l'on ne perſévere ;
Jamais de ſes travaux on n'obtient le ſalaire,
Juſqu'au dernier inſtant il faut toujours courir.
Près d'atteindre le terme on peut encor périr.
L'auſtere Pénitent, le pâle Solitaire,
Couché ſur le cilice, & blanchi ſous la haire,
Par un ſouffle d'orgueil, un impur mouvement ;
Un deſir avoué, perd tout en un moment ;
Tandis que pénétré d'un remord efficace,
Vieilli dans les forfaits un Brigand prend ſa place.
A la vigne du Maître appellé le dernier,
Il n'arrive qu'au ſoir, & reçoit le denier.

Quelquefois par l'effet d'une bonté profonde ;
Où le vice abonda, la Grace ſurabonde ;
Mais quelquefois auſſi par un triſte retour
Un cœur où la vertu fit long-temps ſon ſéjour ;
Las de ſa liberté rentre dans l'eſclavage,
Et dans l'abyme affreux plus avant ſe r'engage.
Le dernier coup porté rend le combat certain,
Et pour être vainqueur tout dépend de la fin.
La couronne placée au bout de la carriere ;
Il faut, pour la ravir, fournir la courſe entiere.
De l'Egliſe au berceau l'illuſtre défenſeur,
Et des foibles Chrétiens le ſévere cenſeur,

---

198 *Aſſerimus donum Dei eſt perſeverantiam, quâ uſque in finem perſeveratur in Chriſto.* » Nous » diſons que la perſévérance par laquelle nous de- » meurons unis à Jeſus-Chriſt juſqu'à la fin, eſt un » don de Dieu. « *S. Aug. du don de la Perſév. c. 1.*

Le soutien de la Foi, la gloire de l'Afrique,
Tertullien s'égare & périt hérétique.
Pour les enfans ingrats quels regrets superflus
Lorsque de ton festin, grand Dieu, tu les exclus!
Quel désespoir pour eux quand ta voix qui les chasse, 205
Appelle l'étranger pour s'asseoir à leur place!
Souvent il est fatal de vivre trop long-temps,
Osius sur la terre avoit brillé cent ans,
Fléau des Ariens en détours si fertiles,
Le Pere des Pasteurs, le Maître des Conciles. 210
La mort à ses travaux alloit rendre le prix,
Lorsque las d'un exil où sa foi l'avoit mis,
Il ranime une main par vingt lustres glacée,
Pour signer de Sirmich la formule insensée.
A tout craindre de nous sa chûte nous instruit. 215
Redoublons notre course, & prévenant la nuit
Hâtons-nous de jouir du jour qui nous éclaire.

Mais que sert de courir, répond un téméraire.

---

202 Après avoir été le défenseur de la Religion contre les Païens & contre les Hérétiques, Tertullien se sépara de l'Eglise, & embrassa la secte des Montanistes.

208 Osius, Evêque de Cordoue, que saint Athanase appelle *le Pere des Evêques*, *le Maître des Conciles*, *le grand Confesseur de Jesus-Christ*, ne voulant pas favoriser les Ariens fut exilé par Constantius. Il avoit alors plus de cent ans. Après avoir souffert pendant une année d'exil, beaucoup de mauvais traitemens, il succomba, & signa la formule de Sirmich, dressée par les Ariens. Il mourut peu de temps après.

218 *Sunt qui propterea vel non orant, vel frigidè*

Qui m'oppoſe un diſcours tant de fois répété ?
Dans le Ciel, me dit-il, mon ſort eſt arrêté :
Pourquoi venez-vous donc, diſcoureur inutile,
M'animer aux travaux d'une courſe ſtérile ?

---

orant. Non propter tales, hujus ſententiæ veritas deſerenda, aut ex Evangelio delenda putabitur ? » Il » y en a qui frappés de cette parole de Jeſus-Chriſt, » que Dieu ſait ce qu'il nous faut, avant que nous » le lui demandions, ou négligent de prier, ou ne » prient qu'avec tiédeur. Faut-il à cauſe de ſes gens- » là, renoncer à la vérité de la préſcience de Dieu, » ou l'effacer de l'Evangile ? « *S. Aug. du don de la Perſev.* c. XVI. Et dans le c. XIX. le même Docteur ajoute : « Saint Cyprien & ſaint Ambroiſe, qui ont » relevé le prix & la force de la Grace juſqu'à dire, » l'un, qu'*il n'y a rien dont nous puiſſions nous glo-* » *rifier, parce qu'il n'y a rien qui vienne de nous ;* & » l'autre, que *notre cœur & nos penſées ne ſont point* » *en notre pouvoir ;* n'ont pas ceſſé pour cela d'em- » ployer les exhortations & les corrections pour por- » ter les hommes à l'obſervation des commande- » mens de Dieu. Et ils ne craignoient pas qu'on leur » dît : Pourquoi nous exhorter & nous reprendre, » s'il eſt vrai que nous n'ayons rien de bon qui vienne » de nous ; & ſi notre cœur & nos penſées ne ſont » point en notre pouvoir ? » *Cyprianus & Ambroſius cùm ſic prædicarent Dei Gratiam, ut unus eorum diceret*, In nullo gloriandum, quoniam noſtrum nihil eſt ; *alter autem*, Non eſt in poteſtate noſtra cor noſtrum & noſtræ cogitationes ; *non tamen hortari & corripere deſtiterunt ut fierent præcepta divina. Nec timuerunt ne diceretur eis. Quid nos hortamini ; quid & corripitis ſi nihil boni habeamus quod ſit noſtrum, ſi non eſt in poteſtate noſtra cor noſtrum ?*

Au livre des Elus si mon nom est gravé,
Tout crime par la Grace en moi sera lavé.
Si le Ciel en courroux me destine à la peine ; 225
Pour chercher la vertu ma diligence est vaine.
C'en est fait, je veux vivre au gré de mes desirs :
J'attendrai mon arrêt dans le sein des plaisirs.

Détestable pensée ! affreuse conséquence !
Ainsi vous vous jugez vous-même par avance. 230
Dans le trouble où vous jette un douteux avenir,
Ignorant votre arrêt vous l'osez prévenir.
La porte du bonheur en vain vous est ouverte,
Vous-même vous voulez assurer votre perte.
Le suivez-vous en tout, ce vain raisonnement ? 235
Sans doute Dieu connoît votre dernier moment,
Et votre heure fatale au Ciel déjà réglée
Jamais par vos efforts ne sera reculée.
Pourquoi donc dans les maux qui menacent vos jours,
De l'art des Médecins cherchez-vous le secours ? 240

---

229 L'espérance & la crainte sont deux contrepoids qui soutiennent l'homme entre deux précipices, la présomption & le désespoir. Il suffit pour espérer, de savoir que la miséricorde de Dieu est infinie : il suffit pout craindre, de savoir que la persévérance est un don qu'il ne doit à personne.

239 *Quid metuis, si in via ambulas ? tunc time si deseris viam.* » Que craignez-vous si vous marchez » dans le chemin ? vous n'avez à craindre qu'en abandonnant la voie qui mene à Dieu. « *S. Augustin. Serm.* 142.

De leurs ſoins aſſidus que devez-vous attendre?
Votre courſe eſt fixée, ils ne peuvent l'étendre.
Ah! malgré ces raiſons, la crainte de mourir
A des ſecours douteux vous force de courir.
Où ſont donc pour le Ciel les efforts que vous faites?
Pourquoi n'y point courir, inſenſés que vous êtes?
J'ignore comme vous quel ſort m'eſt réſervé:
Mais pour me conſoler vivrai-je en réprouvé?
Non, pour mourir en ſaint, c'eſt en ſaint qu'il faut vivre;
Je me crois des Elus, je m'anime à les ſuivre;
Si mon ſort eſt douteux, je le rendrai certain.
Je travaille, je cours, & ne cours pas en vain.

---

247 *Dieu nous a prédeſtinés*, dit le P. Bourdaloue, *comme des créatures raiſonnables, libres, capables de mériter, & qui doivent gagner le Ciel par titre de conquête ou de récompenſe.*

252 M. de Nointel, Ambaſſadeur à la Porte, avoit écrit à M. Arnauld touchant la maniere dont les Turcs raiſonnent ſur la Prédeſtination. M. Arnauld lui répond, Lettre 147. *Le meilleur eſt de ne ſe point enfoncer ſur ces matieres qui ſont impénétrables. Il eſt certain que tout ce qui arrive dans le monde eſt réglé par la providence de Dieu, & que le péché même, dont il n'eſt pas l'auteur, rentre dans cet ordre; parce qu'il n'arrive point qu'il ne le permette, & qu'il ne le permet que pour en tirer du bien.... Mais l'erreur des Turcs eſt qu'ils ſéparent les moyens par leſquels les événemens arrivent, des événemens même ordonnés de Dieu, ce qui fait qu'ils croient qu'il ne ſert de rien d'évizer les périls; parce que Dieu ayant réglé ce qui devoit arriver, il n'eſt*

Des maîtres le plus doux, des peres le plus tendre,
Dieu m'appelle, & me dit qu'à lui je puis prétendre ;
Que je ſuis ſon enfant ; qu'il veut me rendre heu-
reux.
De mon eſprit j'écarte un trouble dangereux,
Et loin que mon arrêt m'inquiéte & m'alarme,
J'eſpere tout d'un Dieu dont la bonté me charme.
J'enviſage les biens que m'a fait ſon amour
Comme un gage de ceux qu'il veut me faire un jour.
Pourquoi de ſes faveurs comblé dès ma naiſſance,
Former pour l'avenir un ſoupçon qui l'offenſe ?
Non, j'y conſens, qu'il ſoit ſeul maître de mon ſort.
Il m'aime : du Pécheur il ne veut point la mort ;

---

pas en notre pouvoir de l'éviter. Mais Dieu ne l'ayant réglé qu'en attachant la cauſe aux effets, je fais bien de ne me pas expoſer à la peſte ſans néceſſité ; parce que ne m'y expoſant pas, je ne la gagnerai pas ; & ne la gagnant pas, je n'en mourrai pas : & par-là je ne changerai pas l'ordre de la providence, mais je me ſerai conduit d'une maniere ſage, & qui ſera conforme à cet ordre. Après tout néanmoins, il en faut toujours revenir-là, qu'il y a quelque choſe en tout cela qu'on ne ſauroit comprendre.

264 *Miſericors & miſerator Dominus, in his quibus veniam dedit, in his quibus adhuc non dedit, longanimis, non damnans, ſed expectans .... vocat te nunc, exhortatur te, expectat donec reſpiciat, & tu tardas.* » Le Seigneur eſt plein de miſéricorde à l'é-
» gard de ceux dont il a pardonné les péchés : il eſt
» patient à l'égard de ceux auxquels il ne les a pas
» encore pardonnés : il ne les condamne pas, mais il
» les attend, & par-là ſemble leur crier : Revenez à

Il pardonne, il invite au retour salutaire
Celui qui s'accumule un trésor de colere.
A toute heure aux méchans il prodigue ses dons;
Son Soleil luit sur eux ainsi que sur les Bons;
Il punit à regret; & ce n'est qu'en partie
Qu'il frappe sur l'ingrat que son courroux châtie.
C'est à vous, c'est à moi que le Ciel est promis:
C'est pour nous qu'à la mort il a livré son fils.

Oui, Dieu veut le salut de tous tant que nous sommes;
Jesus-Christ a versé son Sang pour tous les hommes;
Que celui qui périt, ne s'en prenne qu'à soi.
Malheureux Israël, ta perte vient de toi.
Vous craignez du Seigneur les arrêts formidables;
Cependant vous perdez ses momens favorables,
Et lorsqu'il vient à vous, vous lui fermez vos cœurs;
Hélas! combien de fois vous offrant ses faveurs
Vous a-t-il ranimés par des graces nouvelles?
Et que n'a-t-il point fait? Un oiseau sous ses aîles
Rassemble ses petits trop foibles pour voler:
C'est ainsi qu'en son sein il veut vous rassembler.
Les maux que vous souffrez, c'est lui qui les envoie:
Par tendresse pour vous il trouble votre joie:
De vos plaisirs honteux il veut vous détacher;
Au monde malgré vous il veut vous arracher.

» moi, & je reviendrai à vous.... Dieu vous appelle
» aujourd'hui: Dieu vous exhorte & attend que
» vous rentriez en vous-même: & vous différez de
» le faire. « *S. Aug.*

Cependant de ce monde eſclaves volontaires,
Vous rejettez toujours ſes rigueurs ſalutaires.

Mais pourquoi, direz-vous, ce Dieu de charité
Montre-t-il dans ſon choix tant de ſévérité ?
Si lui ſeul à ſes dons peut nous rendre fidelles,
S'il veut notre ſalut, pourquoi tant de rebelles ?
Entre tant d'appellés, pourquoi ſi peu d'Elus ?
Leur foible nombre échappe à nos regards confus.
Les épics épargnés par la main qui moiſſonne,
Ces reſtes que le maître aux glaneurs abandonne,
Et les grappes que laiſſe un vendangeur ſoigneux,
Images des Elus, ſont auſſi rares qu'eux.
Nous ne voyons en Dieu que juſtice & colere :
Eſt-ce ainſi qu'il nous aime ? Eſt-ce ainſi qu'il eſt Pere ?
Nous tremblons..... C'eſt aſſez, uniſſons notre Foi :
Je tremble comme vous, eſperez comme moi.

---

295 *On demande*, dit le P. Bourdaloue, *s'il eſt à propos que les Prédicateurs prêchent dans la Chaire la vérité du petit nombre des Elus. J'aimerois autant qu'on demandât ſi l'on doit prêcher l'Evangile en Chaire. Prêchons-le ſans en rien retrancher, ni rien adoucir : prêchons-le dans toute ſon étendue, dans toute ſa ſévérité. Malheur à quiconque s'en ſcandaliſera..... S'il y en a quelques-uns que ce ſujet déſeſpere, qui ſont-ils ? Ceux qui ne veulent pas bien leur ſalut. Tout bien examiné, il vaudroit mieux, ſi je l'oſe dire, les déſeſpérer ainſi pour quelque temps, que de les laiſſer dans leur aveuglement.* Penſées du P. Bourdaloue, *Titre du petit nombre des Elus.*

303 Qui tremble, croit, & qui croit, a le principe du ſalut. Ainſi la crainte même eſt un ſujet d'eſ-

Il eſt Pere, il eſt Dieu : je crains le Dieu terrible ;
Mais je cheris le Pere à mes malheurs ſenſible.
Sains peine devant lui ſoumettant mon eſprit,
Je crois ce qu'il révéle, & fais ce qu'il preſcrit.
Je laiſſe murmurer ma Raiſon orgueilleuſe ;
Je ſais que ſa lumiere eſt ſouvent périlleuſe ;
Je me livre à la Foi, je marche à ſa clarté.
Celui qu'elle conduit n'eſt jamais écarté.
Je ne puis de la Grace atteindre le myſtere :
Mais Dieu parle, il ſuffit, c'eſt à l'homme à ſe taire.

Lorſque voulant ſonder ſes terribles décrets,
Nous portons juſqu'au Ciel nos regards indiſcrets ;
Quand nous oſons percer le voile reſpectable
Dont ſe couvre à nos yeux ce Dieu ſi redoutable ;
Sa gloire nous opprime : éblouis, aveuglés,
Du poids de ſa grandeur nous ſommes accablés.
Ah ! reſpectons celui qui veut être inviſible,
Et craignons d'irriter ſa Majeſté terrible.
Mais la ſainte frayeur que l'homme en doit avoir ;
C'eſt de Toi ſeul, grand Dieu, qu'il la peut recevoir :
Apprend-nous à t'aimer, apprend-nous à te craindre.
De tes deſſeins cachés eſt-ce à nous de nous plaindre ?
Détourne loin de nous cet eſprit curieux
Qui rend l'homme inſolent, ſi coupable à tes yeux.

---

pérance. Dans quelque abyme que l'on ſoit, on en peut crier, *De profundis clamavi.*

Adouci la fierté de ceux qui ſont rebelles ;
Daigne affermir encor ceux qui Te ſont fidelles ; 330
Donne-nous ces ſecours que Tu nous a promis :
Donne la Grace enfin même à nos Ennemis.

---

331 *Oremus, dilectiſſimi, oremus ut Deus Gratiæ det etiam inimicis noſtris, maximèque fratribus & dilectoribus noſtris, intelligere & confiteri, poſt ingentem & ineffabilem ruinam, quâ in uno omnes cecidimus, neminem niſi Gratiâ Dei liberari, eamque non ſecundùm merita accipientium, tanquam debitam reddi, ſed tanquam veram gratiam, nullis meritis præcedentibus, gratis dari.* »» Prions, mes très-chers »» freres, prions l'Auteur de la Grace de faire que »» nos ennemis mêmes, & ſur-tout nos amis & nos »» freres, comprennent & confeſſent que depuis cette »» grande & ineffable ruine où la chûte d'un ſeul »» nous a tous précipités, nul n'eſt délivré que par la »» Grace de Dieu : que cette Grace n'eſt point donnée »» comme une dette & une récompenſe des mérites, »» mais qu'étant véritablement Grace, elle ſe donne »» gratuitement, ſans qu'aucun mérite la précéde. ««

ODE.

LES LARMES DE LA PÉNITENCE.

GRACE, grace, ſuſpens l'arrêt de tes vengeances;
Et détourne un moment tes regards irrités.
J'ai péché, mais je pleure : oppoſe à mes offenſes,
Oppoſe à leur grandeur, celle de tes bontés.

Je ſais tous mes forfaits, j'en connois l'étendue :
En tous lieux, à toute heure ils parlent contre moi.
Par tant d'accuſateurs mon ame confondue
Ne prétend pas contre eux diſputer devant toi.

Tu m'avois par la main conduit dès ma naiſſance;
Sur ma foibleſſe en vain je voudrois m'excuſer.
Tu m'avois fait, Seigneur, goûter ta connoiſſance;
Mais, hélas ! de tes dons je n'ai fait qu'abuſer.

De tant d'iniquités la foule m'environne,
Fils ingrat, cœur perfide, en proie à mes remords;
La terreur me ſaiſit; je frémis, je friſſonne;
Pâle, & les yeux éteints, je deſcens chez les morts.

Ma voix ſort du tombeau; c'eſt du fond de l'abyme
Que j'éleve vers toi mes douloureux accens :
Fai monter juſqu'aux pieds de ton trône ſublime
Cette mourante voix, & ces cris languiſſans.

O mon Dieu... Quoi, ce nom je le prononce encore ?
Non, non, je t'ai perdu, j'ai ceſſé de t'aimer.
O Juge, qu'en tremblant je ſupplie, & j'adore :
Grand Dieu, d'un nom plus doux je n'oſe te nommer.

Dans le gémiſſement, l'amertume & les larmes,
Je repaſſe des jours perdus dans les plaiſirs ;
Et voilà tout le fruit de ces jours pleins de charmes,
Un ſouvenir affreux, la honte, & les ſoupirs.

Ces ſoupirs devant toi ſont ma ſeule défenſe :
Par eux un criminel eſpere t'attendrir.
N'as-tu pas en effet un tréſor de clémence ?
Dieu de miſéricorde, il eſt temps de l'ouvrir.

Où fuir ? où me cacher, tremblante créature ;
Si tu viens en courroux pour compter avec moi ?
Que dis-je ? Etre infini, ta grandeur me raſſure ;
Trop heureux de n'avoir à compter qu'avec toi.

Près d'une Majeſté ſi terrible & ſi ſainte,
Que ſuis-je ? un vil roſeau : voudrois-tu le briſer ?
Hélas ! ſi du flambeau la clarté s'eſt éteinte,
La mêche fume encor, voudrois-tu l'écraſer ?

Que l'homme ſoit pour l'homme un Juge inexorable ;
Où l'eſclave auroit-il appris à pardonner ?
C'eſt la gloire du Maître : abſoudre le coupable
N'appartient qu'à celui qui peut le condamner.

Tu le peux : mais ſouvent tu veux qu'il te déſarme ;
Il te fait violence, il devient ton vainqueur.
Le combat n'eſt pas long ; il ne faut qu'une larme.
Que de crimes efface une larme du cœur !

Jamais de toi, grand Dieu, tu nous l'as dis toi-même,
Un cœur humble & contrit ne ſera mépriſé.
Voilà le mien : regarde, & reconnois qu'il t'aime ;
Il eſt digne de toi, la douleur l'a briſé.

Si tu le ranimois de ſa premiere flâme ;
Qu'il reprendroit bientôt ſa joie, & ſa vigueur !
Mais non, fai plus pour moi, renouvelle mon ame ;
Et daigne dans mon ſein créer un nouveau cœur.

De mes forfaits alors je te ferai juſtice ;
Et ma reconnoiſſance armera ma rigueur :
Tu peux me confier le ſoin de mon ſupplice ;
Je ſerai contre moi mon juge, & ton vengeur.

Le châtiment au crime eſt toujours néceſſaire ;
Ma grace eſt à ce prix, il faut la mériter.
Je te dois, je le ſais, je te veux ſatisfaire :
Donne-moi ſeulement le temps de m'acquitter.

Ah ! plus heureux celui que tu frappes en pere :
Il connoît ton amour par ta ſévérité.
Ici-bas, quels que ſoient les coups de ta colere ;
L'enfant que tu punis, n'eſt pas déshérité.

Coupe, brûle ce corps, pren pitié de mon ame;
Frappe, fai-moi payer tout ce que je te doi.
Arme-toi dans le temps du fer & de la flâme :
Mais dans l'éternité, Seigneur, épargne-moi.

Quand j'aurois à tes loix obéi dès l'enfance;
Criminel en naiſſant je ne dois que pleurer.
Pour retourner à toi la route eſt la ſouffrance,
Loi triſte, route affreuſe.... entrons ſans murmurer.

De la main de ton Fils je reçois le calice :
Mais je frémis, je ſens ma main prête à trembler :
De ce trouble honteux mon cœur eſt-il complice ?
Je ſuis le criminel, voudrois-je réculer ?

C'eſt ton Fils qui le tient; que ma foi ſe rallume.
Il en a bu lui-même, oſerois-je en douter ?
Que dis-je ? il en a bu la plus grande amertume;
Il m'en laiſſe le reſte, & je n'oſe en goûter !

Je me jette à tes pieds, ô Croix, chaire ſublime;
D'où l'homme de douleur inſtruit tout l'Univers;
Autel, ſur qui l'amour embraſe la victime;
Arbre, où mon Rédempteur a ſuſpendu mes fers.

Drapeau du Souverain qui marche à notre tête;
Tribunal de mon Juge, & trône de mon Roi;
Char du triomphateur dont je ſuis la conquête;
Lit où j'ai pris naiſſance, il faut mourir ſur toi.

ODE

A M. RACINE,

SUR LA MORT DE SON FILS.

Par M. LE FRANC, *Premier-Préſident de la Cour des Aydes de Montauban.*

IL n'eſt donc plus, & ſa tendreſſe
Aux derniers jours de ta vieilleſſe
N'aidera point tes foibles pas !
Ami, ſes vertus ni les tiennes,
Ni ſes mœurs douces & chrétiennes ;
N'ont pu le ſauver du trépas.

Cet objet des vœux les plus tendres ;
N'ira point dépoſer tes cendres
Sous ce marbre rongé des ans,
Où ſon Aïeul, & ton modelle,
Attend la dépouille mortelle
De l'héritier de ſes talens.

Loin de tes yeux, loin de ſa mere ;
Au ſein d'une plage étrangere
Son corps eſt le jouet des flots ;
Mais ſon ame du Ciel chérie,
N'en doutes point, dans ſa patrie
Jouit d'un éternel repos.

O Loix saintes ! ô Providence!
C'est bien souvent sur l'innocence
Que tombent tes coups redoutés.
Un enfant du siecle prospere,
L'Homme qui n'a que Dieu pour pere
Gémit dans les adversités.

Cher RACINE, sa main te frappe;
Tandis que le coupable échappe
Au déluge ardent de ses traits.
Quel cœur vertueux & sensible,
Ou quelle ame assez inflexible
Te refusera des regrets?

Quand l'infortune suit tes traces;
Autant que mes propres disgraces,
Mon amitié sent tes malheurs.
Mais que pourroit son assistance?
Dieu te donnera la constance;
Tu n'auras de moi que des pleurs.

Tu sais trop qu'un Chrétien fidelle
Du sang & de la chair rebelle,
Triomphe sans haine & sans fiel.
Tranquille il entend le tonnerre,
Et tout ce qu'il perd sur la Terre,
Il le regagne dans le Ciel.

Mais vous dont l'orgueilleuse vie,
De l'humaine Philosophie

Tire ſa force & ſon ſecours ;
Si dans ce monde périſſable
Un revers ſoudain vous accable,
Parlez, quel eſt votre recours ?

Qui vous ſoutiendra dans vos pertes ?
Quelles reſſources ſont offertes
A votre audace de géant ?
Point d'avenir qui vous conſole.
Un ſyſtême impie & frivole,
Et l'eſpérance du néant.

Je les vois déjà ces grands hommes,
Qui pour nous, peuple que nous ſommes,
Parmi leurs diſciples ravis,
Dévoilent les cauſes ſenſibles
De ces Phénomènes terribles,
Qui te font regretter ton Fils.

Des vents reſſerrés dans leurs chaînes
Et des fournaiſes ſouterraines,
Ils nous expliquent les effets ;
Et pas un ſeul d'entr'eux ne penſe
Que c'eſt peut-être la vengeance
D'un Dieu qu'irritent nos forfaits.

Ils écartent ſes loix ſuprêmes,
Et s'efforcent par leurs problêmes
D'anéantir le vrai moteur.
Recherches pleines d'impoſture,
Qui trouvent tout dans la nature,
Hors le pouvoir de ſon auteur.

Tels en leur école proſcrite,
Les éleves de Démocrite
Forgeoient des Dieux, fantômes vains;
Qui dans une langueur profonde,
Après avoir créé le monde,
Oublioient l'œuvre de leurs mains.

Laiſſons-là ces mortels ſublimes;
Traiter d'eſſais puſillanimes,
Les traits de nos humbles crayons.
Qu'à leur eſſor ils s'abandonnent.
Ce ſont des Sages, qu'ils raiſonnent;
Nous, eſprits vulgaires, croyons.

Croyons, c'eſt-là notre partage;
Que la Foi diſſipe ou ſoulage
Tous nos chagrins les plus cruels;
Et n'attendons dans cette vie,
Qu'une mort qui ſera ſuivie
De biens ou de maux éternels.

FIN.

TABLE
DES MATIERES.

A.

A Beilles, 15
Actium, Bataille d'Actium, 113
Adonis, 94
Aimant, découverte de ſes propriétés, 158
Air, ſa peſanteur commence à être connue, 162
Alchymie, 50
Algébre, 164
Ambitieux, 30
Ame, ſa ſpiritualité, 48. 55. Son immortalité, 52. Son union avec le corps, 50. S'il eſt parlé dans l'Ancien Teſtament de ſon immortalité, 99
Amour, notre cœur n'eſt qu'amour, 195. 199. 323
Ammon, 94
Anatomie, 20
Anaxagore, 62
Anaximène, 61
Antinoüs, 95
Anubis, 94
Apôtres, leur intrépidité & leur ſincérité, 122
Arbre. Deſcription de ſa végétation, 6
Arts, leur naiſſance, 84
Ariſtote, maître des ténébres, 157. Tyran des Ecoles, 171
Athènes, ſon école, 60
Atômes, 60
Avenir, l'homme veut inutilement le ſavoir, 96. 153
Auguſte, maître du monde, 113
S. Auguſtin, 309. Sa converſion, 342.

B.

Babel. Tour de Babel, 90
Babylone, 103. 139
Balance, Signe de la Balance, 150

Bouſſole, ſa découverte, 159
Bulle d'or, un de ſes Articles, 170

C.

Calvin, 323
Caton, ſon orgueil, 193
Céſar, ſon projet contraire à toute prudence, 111
Chamos, 94
Chaulieu, 183
Chenilles, 15
Chrétiens. Premiers Chrétiens, 74. 131. 134. 196, Leur doctrine, 135. Leurs miracles, 136
Chriſtophe Colomb découvre l'Amérique, 158
Cométes, 151
Conſcience, ſon pouvoir. 30
Conſtantin, ſa converſion, 137
Corneille, 139
Couleurs. Syſtême de Newton ſur les couleurs, 40
Croiſades, 300

D.

Daniel, ſes ptophéties, 102
David prédit le Meſſie, 102
Déiſte confondu par trois Religions, 179
Démocrite, ſon ſyſtême, 60
Démon détrôné; 134
Deſcartes, 40. 49. 162. 163
Déſordres qui prouvent la Providence, 55
Dieu, preuves de ſon exiſtence, 3. Nul Peuple ſans Dieux, 25. Dieu caché, 3. 44. 147. 173. 181. Sa puiſſance, & ſa grandeur, 347. & 351
Digeſtion, comment ſe fait-elle? 168
Divinités Païennes, 94
Dons ſurnaturels accordés aux premiers Chrétiens, 133

E.

Egliſe, ſes rapides progrès, 127. 143
Egypte, mere des erreurs, 153
Eléphant, 12
Empires, leurs commencemens, 92. Leurs révolutions, 103. 109
Enfance de l'homme, 38
Epicure, 26. Voyez *Lucrece*.
Epicuriens, dans leurs Jardins, 62
Equilibre. Syſtême de l'Equilibre, 339
Eſpéces primitives ne ſont pas fort nombreuſes, 89. 107
Eſprit humain, ſon hiſ

toire, 149. Son ignorance, 163
Esprits subtils, 18

F.

Fables, pourquoi inventées, 56. 87
Feu. Le monde périra par le feu, 168
Fiévre intermittente, 166
Figures de Jesus-Christ, 104. 106
Foi, son flambeau uni à celui de la Raison, 177
Fourmis, 13
Front de l'homme, 16

G.

Galilée change le système du Ciel, 160
Gentils, leur vocation, 127
Grace, d'Adam, 292 Opération de la Grace, 314 321. 326

H.

Heraclite, 60
Hérétiques, 202
Homme, Roi de la terre, 15. Description de son corps, 16. Ses malheurs, 37. 168. Ses contradictions, 42. 58. Est une énigme sans la Religion, 83. Veut nécessairement être heureux, 54. Son ignorance, 58. 65. 149. 177. Sa grandeur, 169. Son orgueil, 192. Création de l'Homme & ses malheurs, 291. 311.

I.

Idées innées, 24
Idolâtrie, son origine & ses progrès, 93
Jerusalem. Eglise de Jerusalem, 125. 149 Ruine de Jerusalem, 126
Jesus-Christ prédit & figuré, 83. 101. 104. Ses miracles, 117. Sa doctrine, 119. Sa mort, 124. Mort pour tous les hommes, 364
Immortalité de l'Ame. Voyez *Ame*.
Innocent sous un Dieu juste n'est point malheureux, 65
Insectes, leurs merveilles, 13
Juge que nous portons dans notre cœur, 30
Jugement dernier, 206
Juifs, pourquoi subsistent toujours, 78. Leur aveuglement, 82. Conserverent seuls la véritable idée de la Divinité, 97. Peuple Prophête, 107. Puni & reprouvé, 125. 127. Sera rappellé, 203
Justice de Dieu, 170

L.

Langues. Pourquoi la diverſité des Langues, 91

Liberté. L'homme toujours libre, excepté dans le deſir du bonheur, 54. Liberté de l'homme, & pouvoir de Dieu, 275

Limaçon, 13

Locke, 48

Loi naturelle, 32. Loi de Moïſe, ſon inſuffiſance, 302

Lucrece reconnoît un pouvoir inviſible, 26. Son argument contre l'immortalité de l'ame, 46. Reconnoît la miſere du plaiſir, 48. Se contredit, 51

Lunettes, le hazard les fait inventer, 159

Luther, 322

M.

Mahomet, ſa Religion, 74. Mahomet, II. 156

Mal Phyſique, 21. 167

Martyrs, 131

Médecine, ſon incertitude, 165

Mémoire, où elle réſide, 18

Mer, combien admirable, 4

Métempſicoſe, 84

Microſcope, 160

Milton, ce qu'il dit du dérangement de la terre, 171

Miracles. Ce qu'on entend par Miracles, 98. Ceux de Jeſus-Chriſt, 117. Ceux des premiers Chrétiens, 186

Miſſionnaires, leur zèle, 175

Moïſe, autorité de ſes Livres, 77. 89. Avec quel ſoin ils ont été conſervés, 78

Molina, 334

Montagne, 68. 169

Morale des Poëtes Païens, 186

Morin Aſtrologue. 151

Mort. Ce qu'elle eſt ſuivant les Impies, 45. N'anéantit rien, 50

N.

Nature, ſes merveilles, 3. Admirable dans les petits objets, 13. Ses ſecrets impénétrables, 173

Néant, rien n'y rentre, 50. Les Elémens de l'Univers ſeront-ils anéantis au dernier jour? 51. 72

Newton, 40. Son ſyſtême ſur l'attraction, 164

O.

Oeil, combien admirable, 18
Oiseaux, leurs merveilles, 9. Oiseaux de passage, 11
Oracles du Paganisme, 96. Se taisent, 138
Orgueil. L'homme n'est qu'orgueil, 194. Sa description, 312
Osius, 359

P.

Paganisme, sa chûte, 138. 143
Papes, 40
Parole, pourquoi donnée à l'homme. 17
Patriarches, leur vie prophétique, 105
Païens, ce qu'on doit penser de leurs vertus, 299
Péché originel, 170. 295.
Pélage, 308
Pesanteur, nous en ignorons la cause, 165
Philosophes Païens, leurs Ecoles & leurs contradictions, 60
Pirrhon, 61
Plaisirs, leur misere, 48. Plaisirs de l'esprit, 52
Plantes, leur fécondité, 7
Platon, 63. 65. 66. 121
Poëtes, inventeurs des Fables, 56. Leur morale, 187
Pompée, ses imprudences, 112
Pope, son Essai sur l'homme, 43. Ce qu'on doit penser de cet Ouvrage, 266. Sa Lettre à M. Racine, 260
Pouvoir suffisant, 50. Pouvoir de résister à la Grace, 327
Prédestination, 349 356.
Prophêtes chez les Juifs, 99. Leur enthousiasme, 119
Providence prouvée par les désordres du monde, 55
Pythagore, 64

R

Racine, Pere de l'Auteur, pleure ses ouvrages profanes, 240
Racine, Fils de l'Auteur, sa mort, 210. Ode sur sa mort par M. le Franc, 103
Raison, conduit à la Foi, 71. Ne peut être notre seule régle, 35. 147. Son impuissance, 69. 70. 146. Unit son flambeau à celui de la Foi, 177
Ramsay, ses Lettres à M. Racine, 251
Religion Chrétienne, son étendue, 74. Son antiquité, 76. Ses rapides progrès, 127. 141. Ses

premiers ennemis, 135. Enchaînemenr de ſes preuves, 174. Prêchée par-tout, 174 Sévérité de ſa morale, 182. Grands Eſprits pleins de ſoumiſſion pour elle, 134. 204. 236.
Remords de tout criminel, 30
Révélation eſt une démonſtration, 146
Rivieres, leur origine, 23
Rois, comment établis, 92. Leur puiſſance vient de Dieu, 136
Rome domine par la Religion, 73. Long-temps païenne, 139. La Rome nouvelle, 140
Rouſſeau, ſon Jugement ſur le Poëme de la Religion, 213. Son Epître contre les Impies, 219

S

Saint-Evremont, 183
Sang, ſa circulation, 19
Sannazar, 110
Sauvages, ont une juſtice, 29
Seneque, combien mépriſable, 193
Siécle d'or 89
Socrate, ſa mort, 57. 123
Soleil, merveilles de cet Aſtre, 4
Spinoſa, ſon ſyſtême, 62
Stoïciens, 62

T

Teleſcopes trouvés par haſard, 159
Terre, publie la grandeur de Dieu, 5. Pourquoi ſes imperfections, 22. 168. 172
Thalès, 61
Tibére déchiré par ſes remords, 31
Tour de Babel, 90
Turcs, font brûler tous les Livres, 156

V.

Valvules dans le corps humain, 19
Vents, leur utilité, 22
Verbe, Fils de Dieu, 145
Vers à Soye, 15
Vertu, ſes charmes, & ſon pouvoir ſur nous, 31. 35
Victimes humaines, 28
Vice, odieux par lui-même, 33
Vieilleſſe, ſa deſcription, 46
Volonté, ſa foibleſſe, 297

Z

Zenon, 65

Fin de la Table des Matieres.

Preußisches Bu

BSB Bayerische StaatsBibliothek
MDZ Münchener DigitalisierungsZentrum Digitale Bibliothek

Racine, Louis,

La religion

Amsterdam 1766
P.o.gall. 1805 b
urn:nbn:de:bvb:12-bsb10096552-5